JEAN DE LA FONTAINE.

Paris ___ Impve Bestault. R. Dauphine. 41.

CONTES ET NOUVELLES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR P. L. JACOB

BIBLIOPHILE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC TOUTES LES VARIANTES

ET PLUSIEURS CONTES INÉDITS

ACCOMPAGNÉE DE NOTES

ET PRÉCÉDÉE

DE L'HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE LA FONTAINE

PAR MATHIEU MARAIS

ET D'UNE ÉTUDE SUR LA FONTAINE

PAR H. TAINE

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE, 23

1865

PQ1809
.A1
1865

LA FONTAINE

CHAPITRE PREMIER

L'ESPRIT GAULOIS.

Je voudrais, pour parler de la Fontaine, faire comme lui, quand il allait à l'Académie, « prendre le plus long. » Ce chemin-là lui a toujours plus agréé que les autres. Volontiers il citerait Platon et remonterait au déluge pour expliquer les faits et les gestes d'une belette et, si l'on juge par l'issue, bien des gens trouvent qu'il n'avait pas tort. Laissez-nous prendre comme lui le chemin des écoliers et des philosophes, raisonner à son endroit comme il faisait à l'endroit de ses bêtes, alléguer l'histoire et le reste. C'est le plus long si vous voulez : au demeurant, c'est peut-être le plus court.

I

Me voici donc à l'aise, libre de rechercher toutes les causes qui ont pu former mon personnage et sa poésie ; libre de voyager et de conter mon voyage. J'en ai fait un l'an dernier par la mer et le Rhin, pour revenir par la Champagne. Partout, dans ce circuit, éclate la grandeur ou la force. Au nord, l'Océan bat les falaises blanchâtres ou noie les terres plates : les coups de ce bélier monotone qui heurte obstinément la grève, l'entassement de ces eaux stériles qui assiégent l'embouchure des fleuves, la joie des vagues indomptées qui s'entre-choquent follement sur la plaine sans limites, font descendre au fond du cœur des émotions tragiques; la mer est un hôte disproportionné et sauvage dont le voisinage laisse toujours dans l'homme un fond d'inquiétude et d'accablement. En avançant vers l'est, vous rencontrez la grasse Flandre, antique nourrice de la vie corporelle, ses plaines immenses toutes regorgeantes d'une abondance grossière, ses prairies peuplées de troupeaux couchés qui ruminent, ses larges fleuves qui tournoient paisiblement à pleins bords sous les bateaux chargés, ses nuages noirâtres tachés de blancheurs éclatantes qui abattent incessamment leurs averses sur la verdure, son ciel changeant plein de violents contrastes et qui répand une beauté poétique sur cette lourde fécondité. Au sortir de ce grand potager, le Rhin apparaît, et l'on remonte vers la France. Le magnifique fleuve déploie le cortége de ses

eaux bleues entre deux rangées de montagnes aussi nobles que lui ; leurs cimes s'allongent par étages jusqu'au bout de l'horizon dont la ceinture lumineuse les accueille et les relie ; le soleil pose une splendeur sereine sur leurs vieux flancs tailladés, sur leur dôme de forêts toujours vivantes ; le soir, ces grandes images flottent dans des ondulations d'or et de pourpre, et le fleuve couché dans la brume ressemble à un roi heureux et pacifique qui, avant de s'endormir, rassemble autour de lui les plis dorés de son manteau. Des deux côtés les versants qui le nourrissent se redressent avec un aspect énergique ou austère ; les pins couvrent les sommets de leurs draperies silencieuses, et descendent par bandes jusqu'au fond des gorges ; le puissant élan qui les dresse, leur roide attitude donne l'idée d'une phalange de jeunes héros barbares, immobiles et debout dans leur solitude que la culture n'a jamais violée. Ils disparaissent avec les roches rouges des Vosges. Vous quittez le pays à demi allemand qui n'est à nous que depuis un siècle. Un air nouveau moins froid vous souffle aux joues ; le ciel change et le sol aussi. Vous êtes entré dans la véritable France, celle qui a conquis et façonné le reste. Il semble que de tous côtés les sensations et les idées affluent pour vous expliquer ce que c'est que le Français.

Je revenais par ce chemin au commencement de l'automne, et je me rappelle combien le changement de paysage me frappa. Plus de grandeur ni de puissance ; l'air sauvage ou triste s'efface ; la monotonie et la poésie s'en vont ; la variété et la gaieté commencent. Point trop de plaines ni de montagnes ; point trop de soleil ni d'humidité. Nul excès et nulle énergie.

Tout y semblait maniable et civilisé; tout y était sur un petit modèle, en proportions commodes, avec un air de finesse et d'agrément. Les montagnes étaient devenues collines, les bois n'étaient plus guère que des bosquets, les ondulations du terrain recevaient sans discontinuer les cultures. De minces rivières serpentaient entre des bouquets d'aunes avec de gracieux sourires. Une raie de peupliers solitaires au bout d'un champ grisâtre, un bouleau frêle qui tremble dans une clairière de genêts, l'éclair passager d'un ruisseau à travers les lentilles d'eau qui l'obstruent, la teinte délicate dont l'éloignement revêt quelque bois écarté, voilà les beautés de notre paysage; il paraît plat aux yeux qui se sont reposés sur la noble architecture des montagnes méridionales, ou qui se sont nourris de la verdure surabondante et de la végétation héroïque du Nord; les grandes lignes, les fortes couleurs y manquent; mais les contours sinueux, les nuances légères, toutes les grâces fuyantes y viennent amuser l'agile esprit qui les contemple, le toucher parfois, sans l'exalter ni l'accabler. Si vous entrez plus avant dans la vraie Champagne, ces sources de poésie s'appauvrissent et s'affinent encore. La vigne, triste plante bossue, tord ses pieds entre les cailloux. Les plaines crayeuses sous leurs moissons maigres s'étalent bariolées et ternes comme un manteau de roulier. Çà et là une ligne d'arbres marque sur la campagne la traînée d'un ruisseau blanchâtre. On aime pourtant le joli soleil qui luit doucement entre les ormes, le thym qui parfume les côtes sèches, les abeilles qui bourdonnent au-dessus du sarrasin en fleur : beautés légères qu'une race sobre et fine peut seule goûter. Ajoutez que le climat n'est point

propre à la durcir ni à la passionner. Il n'a ni excès ni contrastes; le soleil n'est pas terrible comme au midi, ni la neige durable comme au nord. Au plus fort de juin, les nuages passent en troupes, et souvent, dès février, la brume enveloppe les arbres de sa gaze bleuâtre sans se coller en givre autour de leurs rameaux. On peut sortir en toute saison, vivre dehors sans trop pâtir; les impressions extrêmes ne viennent point émousser les sens ou concentrer la sensibilité; l'homme n'est point alourdi ni exalté; il n'a pas besoin, pour sentir, de violentes secousses et il n'est pas propre aux grandes émotions. Tout est moyen ici, tempéré, plutôt tourné vers la délicatesse que vers la force. La nature qui est clémente n'est point prodigue; elle n'empâte pas ses nourrissons d'une abondance brutale; ils mangent sobrement, et leurs aliments ne sont point pesants. La terre, un peu sèche et pierreuse, ne leur donne guère que du pain et du vin; encore ce vin est-il léger, si léger que les gens du Nord, pour y prendre plaisir, le chargent d'eau-de-vie. Ceux-ci n'iront pas, à leur exemple, s'emplir de viandes et de boissons brûlantes pour inonder leurs veines par un afflux soudain de sang grossier, pour porter dans leur cerveau la stupeur ou la violence; on les voit à la porte de leur chaumière, qui mangent debout un peu de pain et leur soupe; leur vin ne met dans leurs têtes que la vivacité et la belle humeur.

Plus on les regarde, plus on trouve que leurs gestes, les formes de leurs visages annoncent une race à part. Il y a un mois, en Flandre, surtout en Hollande, ce n'étaient que grands traits mal agencés, osseux, trop saillants; à mesure qu'on avançait vers les marécages,

le corps devenait plus lymphatique, le teint plus pâle, l'œil plus vitreux, plus engorgé dans la chair blafarde. En Allemagne, je découvrais dans les regards une expression de vague mélancolie ou de résignation inerte; d'autres fois, l'œil bleu gardait jusque dans la vieillesse sa limpidité virginale; et la joue rose des jeunes hommes, la vaillante pousse des corps superbes annonçait l'intégrité et la vigueur de la séve primitive. Ici, et à cinquante lieues autour de Paris, la beauté manque, mais l'intelligence brille, non pas la verve pétulante et la gaieté bavarde des méridionaux, mais l'esprit leste, juste, avisé, malin, prompt à l'ironie, qui trouve son amusement dans les mécomptes d'autrui. Ces bourgeois, sur le pas de leur porte, clignent de l'œil derrière vous; ces apprentis derrière l'établi se montrent du doigt votre ridicule et vont gloser. On n'entre jamais ici dans un atelier sans inquiétude; fussiez-vous prince et brodé d'or, ces gamins en manches sales vous auront pesé en une minute, tout gros monsieur que vous êtes, et il est presque sûr que vous leur servirez de marionnette à la sortie du soir.

Ce sont là des raisonnements de voyageur, tels qu'on en fait en errant à l'aventure dans des rues inconnues ou en tournant le soir dans sa chambre d'auberge. Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci, telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences. Il n'y a pas encore de science des races [1], et on se risque beaucoup quand on essaye

[1] Une société d'anthropologie vient de se fonder à Paris,

de se figurer comment le sol et le climat peuvent les façonner. Ils les façonnent pourtant, et les différences des peuples européens, tous sortis d'une même souche, le prouvent assez. L'air et les aliments font le corps à la longue ; le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles, et à la fin la sensibilité définitive : c'est là tout l'homme, esprit et corps, en sorte que du ciel et du sol dépend tout l'homme ; on s'en aperçoit en regardant les autres animaux, qui changent en même temps que lui, et par les mêmes causes ; un cheval de Hollande est aussi peu semblable à un cheval de Provence qu'un homme d'Amsterdam à un homme de Marseille. Je crois même que l'homme, ayant plus de facultés, reçoit des impressions plus profondes ; le dehors entre en lui davantage, parce que les portes chez lui sont plus nombreuses. Imaginez le paysan qui vit toute la journée en plein air, qui n'est point, comme nous, séparé de la nature par l'artifice des inventions protectrices et par la préoccupation des idées ou des visites. Le ciel et le paysage lui tiennent lieu de conversation ; il n'a point d'autres poëmes ; ce ne sont point les lectures et les entretiens qui remplissent son esprit, mais les formes et les couleurs qui l'entourent ; il y rêve, la main appuyée sur le manche de la charrue : il en sent la sérénité ou la tristesse quand le soir il rentre assis sur son cheval, les jambes pendantes, et que ses yeux suivent sans réflexion les bandes rouges du couchant. Il n'en raisonne point, il n'arrive point à des jugements nets ;

par les soins de plusieurs anatomistes et physiologisses éminents, MM. Brown-Séquard, Béclard, Broca, Follin, Verneuil

mais toutes ces émotions sourdes, semblables aux bruissements innombrables et imperceptibles de la campagne, s'assemblent pour faire ce ton habituel de l'âme que nous appelons le caractère. C'est ainsi que l'esprit reproduit la nature; les objets et la poésie du dehors deviennent les images et la poésie du dedans. Il ne faut pas trop se hasarder en conjectures, mais enfin c'est parce qu'il y a une France, ce me semble, qu'il y a eu un la Fontaine et des Français.

II

En tous cas, il y a un moyen de s'assurer de ce caractère que nous prêtons à la race. La première bibliothèque va vous montrer s'il est en effet primitif et naturel. Il suffit d'écouter ce que dit ce peuple, au moment où sa langue se délie, lorsque la réflexion ou l'imitation n'ont pas encore altéré l'accent originel. Et savez-vous ce que dit ce peuple? Ce que la Fontaine, sans s'en douter, redira plus tard. Quelle opposition entre notre littérature du douzième siècle et celle des nations voisines! Quel contraste entre nos fabliaux, nos romans du Renard et de la Rose, nos chansons de Gestes, et les Niebelungen, le Romancero, Dante et les vieux poëmes saxons? Au lieu des grandes conceptions tragiques, des rêveries sentimentales et voluptueuses, des générosités et des tendresses du vieux poëme allemand; au lieu de l'âpreté pittoresque, de l'éclat, de

l'action, du nerf des récits espagnols; au lieu de la farouche énergie, de la profondeur lugubre des hymnes saxonnes, vous rencontrez des épopées prosaïques et des contes frondeurs. Leur style n'a pas de couleur et ne donne pas de secousses. Les subites et éclatantes visions, les violentes accumulations de sentiments concentrés ou épanchés, toute passion, toute splendeur y manque. Ils écrivent sans images ni figures, aisément, tranquillement, avec la suite d'une eau claire et coulante. Ils trouvent à l'instant et sans effort l'expression juste, et atteignent du premier coup l'objet en lui-même, sans s'empêtrer dans le magnifique manteau des métaphores, sans être troublés par l'afflux trop grand des émotions. Bien plus, ils voient aussi nettement les liaisons des choses que les choses elles-mêmes. Jamais leur discours ne dévie ni ne bondit; ils vont pas à pas, de degré en degré, d'une idée dans l'idée voisine, sans omissions ni écarts. Ils portent partout cet esprit mesuré, fin par excellence. Ils se gardent bien, en un sujet triste, de pousser l'émotion jusqu'au bout; ils évitent les grands mots. Souvenez-vous comment Joinville conte en six lignes la fin de « son pauvre prêtre malade, qui voulut achever de célébrer la messe et oncques puis ne chanta et mourut. » Ouvrez un mystère, celui de Théophile, celui de la fille du roi de Hongrie; quand on veut la brûler avec son enfant, elle dit deux petits vers « sur cette douce rosée qui est un si pur innocent, » et puis c'est tout. Prenez un fabliau, même dramatique : lorsque le chevalier pénitent qui s'est imposé de remplir un baril de ses larmes, meurt auprès de l'ermite, il ne lui demande qu'un don suprême :

Que vous mettiez vos bras sur mi,
Si mourrai aux bras moy ami.

Peut-on exprimer un sentiment plus touchant d'une façon plus sobre? Il faut dire de leur poésie ce que l'on dit de certains tableaux : Cela est fait avec rien. Y a-t-il au monde quelque chose de plus délicatement gracieux que les vers amoureux de Guillaume de Lorris? L'allégorie y enveloppe les idées pour leur ôter leur trop grand jour; des figures idéales à demi transparentes flottent autour de l'amant, lumineuses quoique dans un nuage, et le mènent parmi toutes les douceurs des sentiments nuancés jusqu'à la rose dont « la suavité replenist toute la plaine [1]. »

Cette délicatesse va si loin que dans Thibault de Champagne, dans Charles d'Orléans, elle tourne à la mignardise, à la fadeur. Toutes les impressions s'atténuent; le parfum est si faible que souvent on ne le sent plus; à genoux devant leur dame, ils chuchotent des mièvreries et des gentillesses; ils aiment avec esprit et politesse; ils arrangent ingénieusement en bouquets « les paroles peintes, » toutes les fleurs « du langage frais et joli; » ils savent noter au passage les sentiments fugitifs, la mélancolie molle, la rêverie incertaine; ils sont aussi élégants, aussi beaux diseurs,

Un baiser doux et savoureux
Ai pris de la rose erramment...
Oncques mais ne fus si aise,
Moult est guéri qui tel fleur baise...
Et cependant j'ai maint ennui
Souffert, et mainte male nuit,
Depuis qu'ai la rose baisée.

aussi charmants que les plus aimables abbés du dix-huitième siècle : tant cette légèreté de main est propre à la race, et prompte à paraître sous les armures et parmi les massacres du moyen âge, aussi bien que parmi les révérences et sous les douillettes musquées de la dernière cour ! Vous la trouverez dans leur coloris aussi bien que dans leurs sentiments. Ils ne sont point frappés par la magnificence de la nature ; ils n'en voient guère que les jolis aspects; ils peignent la beauté d'une femme d'un seul trait, qui n'est qu'aimable, en disant « qu'elle est plus gracieuse que la rose en mai. » Ils ne ressentent pas ce trouble terrible, ce ravissement, ce soudain accablement du cœur que montrent les poésies voisines ; ils disent discrètement « qu'elle se mit à sourire, ce qui moult lui avenoit. » Ils ajoutent quand ils sont en humeur descriptive, qu'elle eut la « douce haleine nette et savourée, » et le corps aussi blanc « comme est la neige sur la branche quand il a fraîchement neigé. » Ils s'en tiennent là; la beauté leur plaît, mais elle ne les transporte pas; ils goûtent les émotions agréables, ils ne sont pas propres aux sensations violentes. Le profond rajeunissement des êtres, l'air tiède du printemps qui renouvelle et ébranle toutes les vies, ne leur suggère qu'un couplet gracieux; ils remarquent en passant que « déjà est passé l'hiver, que l'aubépine fleurit et que la rose s'épanouit; » puis ils vont à leurs affaires. Légère gaieté, prompte à passer comme en celle que fait naître un de nos paysages d'avril; un instant le conteur a regardé la fumée des ruisseaux qui monte autour des saules, la riante vapeur qui emprisonne la clarté du matin; puis, quand il a chantonné un refrain, il re-

vient à son conte. Ne craignez pas qu'il s'attarde aux descriptions, il aime mieux les événements que les peintures; il n'est pas contemplatif et solitaire. Les deux qualités de son esprit, qui sont la sobriété et la finesse, le détournent bien vite de l'exaltation et de la poésie, pour le conduire à la prose, à la raillerie et au récit.

Voici donc les fabliaux, l'épopée du Renard, les contes qui naissent. Sujets et style, c'est là proprement notre littérature. Le poëte n'y a d'autre objet que de s'amuser et d'amuser le lecteur. Il est grivois et malin, se plaît aux bons tours et aux histoires lestes. Ne cherchez pas ici le profond instinct moral que la froideur du tempérament et l'imagination sérieuse engendrent chez les Germains. Dès l'origine et dans les pays où la race s'est gardée pure, on trouve nos Gaulois sensuels, enclins à faire bon marché du mariage [1]. Et croyez que nos fabliaux en font bon marché. Non qu'ils peignent la volupté comme les Italiens et Boccace. Boccace prend le plaisir au sérieux; la passion chez lui, quoique physique, est véhémente, constante même, fréquemment entourée d'événements tragiques et médiocrement propre à divertir. Nos fabliaux sont bien autrement gais. L'homme y cherche l'amusement, non la jouissance. Il est égrillard et non voluptueux, friand et non gourmand. Il prend l'amour comme un passe-temps, non comme une ivresse. C'est un joli

[1] It is like a Welsh maidenhead that can be had for nothing. (Proverbe anglais.) « Les Irlandais, dit le docteur Leland, regardent l'adultère comme une galanterie pardonnable. » (Voy. l'*Histoire de la Bretagne au moyen âge.*)

fruit qu'il cueille, goûte et laisse. Encore faut-il noter que le meilleur du fruit, à ses yeux, c'est d'être un fruit défendu. Il se dit qu'il dupe un mari, « qu'il trompe une cruelle [1], et croit gagner des pardons à cela. » Il veut rire ; c'est là son état préféré, le but et l'emploi de sa vie. Surtout il veut rire aux dépens d'autrui. Le petit vers des fabliaux trotte et sautille comme un écolier en liberté, à travers toutes les choses respectées ou respectables, daubant sur les femmes, l'Église, les grands, les moines. Gabeurs, gausseurs, nos pères ont en abondance le mot et la chose. Et la chose leur est si naturelle, que sans culture et parmi des mœurs brutales ils sont aussi fins dans la raillerie que les plus déliés. Ils effleurent les ridicules, ils se moquent sans éclat et comme innocemment ; leur style est si uni, qu'au premier aspect on s'y méprend, on n'y voit pas de malice. On les croit naïfs, ils ont l'air de n'y point toucher. Un mot glissé montre seul le sourire imperceptible ; c'est l'âne, par exemple, qu'on appelle l'archiprêtre, à cause de son air grave et de sa soutane feutrée, et qui gravement se met à « orguenner. » Au bout de l'histoire, le fin sentiment du comique vous a pénétré sans que vous sachiez par où il est entré en vous. Ils n'appellent pas les choses par leur nom, surtout en matière d'amour ; ils vous les laissent deviner ; ils vous jugent aussi éveillés et avisés qu'eux-mêmes [2]. Sachez bien qu'on a pu choisir chez

[1] La Fontaine.

[2] Parler lui veut d'une besogne,
Où crois que peu conquerrerois
Si la besogne vous nommois.

eux, embellir, épurer peut-être, mais que leurs premiers traits sont incomparables. Quand le renard s'approche du corbeau, pour lui voler son fromage, il débute en papelard, pieusement et avec précaution, en suivant les généalogies; il lui nomme « son bon père, dom Rohart, qui si bien chantoit; » il loue sa voix qui est « si claire et si épurge. » « Au mieux du monde chantissiez, si vous vous gardissiez des noix. » Renard est un Scapin, un artiste en inventions, non pas un simple gourmand; il aime la fourberie pour elle-même; il jouit de sa supériorité, il prolonge la moquerie; quand Tibert le chat par son conseil s'est pendu à la corde de la cloche en voulant sonner, il développe l'ironie, il la goûte et la savoure; il a l'air de s'impatienter contre le pauvre sot qu'il a pris au lacs, l'appelle orgueilleux, se plaint de ce que l'autre ne lui répond pas, qu'il veut monter aux nues, et aller retrouver les saints [1]. Et d'un bout à l'autre cette longue épopée est pareille; la raillerie n'y cesse point et ne cesse point d'être agréable. Renard a tant d'esprit, qu'on lui par-

1 Ha! ha! fit-il. Or est assez;
Sire Tibert, ci a ennui,
Comment! ne finirez-vous hui?
— Et Tibert commença à grondre.
— Comment! ne daignez me répondre?
Ce dit Renard : Orgueil, orgueil!
Comment! voulez jà monter
Là haut à mont à dam le Dieu?
Avoi, Tibert, ce n'est pas jeu,
L'on ne monte pas ci aux nues.
D'où vous sont ces folies venues?
Cuidiez-vous jà être si saint
Que vous alliez avec les saints?

donne tout. Le besoin de rire est le trait national, si particulier, que les étrangers n'y entendent mot et s'en scandalisent. Ce plaisir ne ressemble en rien à la joie physique, qui est méprisable parce qu'elle est grossière; au contraire, il aiguise l'intelligence et fait découvrir mainte idée fine ou scabreuse; les fabliaux sont remplis de vérités sur l'homme et encore plus sur la femme, sur les basses conditions et encore plus sur les hautes; c'est une manière de philosopher à la dérobée et hardiment, en dépit des conventions et contre les puissances. Ce goût n'a rien non plus de commun avec la franche satire, qui est laide, parce qu'elle est cruelle; au contraire, il provoque la bonne humeur; on voit vite que le railleur n'est point méchant, qu'il ne veut point blesser; s'il pique, c'est comme une abeille sans venin : un instant après, il n'y pense plus; au besoin il se prendra lui-même pour objet de plaisanterie; tout son désir est d'entretenir en lui-même et en vous un petillement d'idées agréables. Telle est cette race, la plus antique des modernes, moins poétique que l'ancienne, mais aussi fine, d'un esprit exquis plutôt que grand, douée plutôt de goût que de génie, sensuelle, mais sans grossièreté ni fougue, point morale, mais sociable et douce, point réfléchie, mais capable d'atteindre les idées, toutes les idées, et les plus hautes, à travers le badinage et la gaieté. Il me semble que voilà la Fontaine presque tout entier décrit, et d'avance. Vous êtes remonté à la source de l'esprit gaulois; vous y avez vu le grand réservoir primitif d'où tous les courants sortent, et vous avez trouvé que l'eau est la même dans le réservoir et dans les courants.

CHAPITRE II

L'HOMME.

I

C'est un curieux caractère que celui de la Fontaine, surtout si l'on compare ses façons aux mœurs régulières, réfléchies et sérieuses des gens d'alors. Ce naturel est gaulois, trop gaulois, dira-t-on, c'est-à-dire peu moral, médiocrement digne, exempt de grandes passions et enclin au plaisir. Il faut reconnaître qu'il avait trouvé autour de lui des exemples, et que ces exemples n'étaient pas trop édifiants. La vie bourgeoise était gaie, avant la Révolution, dans les provinces. Faute d'issue, l'ambition était petite; faute de communications, l'envie manquait; on n'essayait pas d'imiter Paris. Les gens restaient dans leur ville, s'arrangeaient une maison commode, un jardin, une bonne cave, dînaient les uns chez les autres, souvent, joyeusement et abondamment, avec des contes salés et des

chansons au dessert. Ils aimaient les gaudrioles, faisaient des mascarades, vidaient des quartauts, mangeaient des grillades, et n'avaient pas des mœurs exemplaires. « Les communautés d'arts et métiers, » dit l'honnête Baugier quelque vingt ans après la Fontaine, « faisaient des emprunts dont la meilleure partie passait en buvettes [1], » et les particuliers allaient du même train. On cherchait à se divertir et non à autre chose. La Fontaine ne s'y ennuyait point, à ce qu'il paraît, car il y vécut jusqu'à trente-cinq ans sans souci, en bon bourgeois bien apparenté, qui a des fermes et pignon sur rue; il jouait, aimait la table, lisait, faisait des vers, allait chez son ami Maucroix à Reims, y trouvait « bons vins et gentilles Galoises, friandes assez pour la bouche d'un roi. » De plus, il avait mainte affaire avec les dames du pays, même avec la lieutenante; on en glosa; il n'en devint pas plus sage. Une jeune abbesse chassée par les Espagnols s'étant réfugiée dans sa maison, sa femme les surprit ensemble; « sans se déconcerter, il fit la révérence et se retira. » C'est de cette façon qu'il tournait les choses. Il n'a jamais pris le mariage au sérieux, ni le sien ni celui des autres. Il avoue fort bien qu'il a chassé sur les terres d'autrui, et semble dire que le gibier n'en est que meilleur; il le dit même et très-expressément. « Gardez de faire aux égards banqueroute : » ses préceptes n'allaient pas plus loin. A cet égard, il est étonnant, jusqu'à prendre sa femme pour confidente [2]. Il a l'air, comme Agnès, de ne point entendre mal aux

[1] Baugier, *Histoire de la Champagne*, 1721.
[2] Voyage à Poitiers, lettres à madame la Fontaine.

choses qu'il fait, tant il les fait naturellement. Il raconte à madame de la Fontaine que son premier soin, en entrant dans un pays, est de s'enquérir des jolies femmes : « Je m'en fis nommer quelques-unes, à mon ordinaire. » Il entre dans une allée profonde et couverte, et explique (toujours à madame de la Fontaine) « qu'il se plairait extrêment à avoir en cet endroit une aventure amoureuse. » Il insiste pour plus de clarté (toujours dans une lettre à madame de la Fontaine) : « Si Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurais pas renvoyée. Il ne le fit point, et je m'en passai. » Un peu plus loin, madame de la Fontaine apprend de son mari qu'on dit des merveilles sur les Limousines de la première bourgeoisie, sur leurs chaperons de drap rose sèche et sur leurs cales de velours noir. « Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai bien m'y amuser en passant et par curiosité seulement. » Curiosité scabreuse et certes peu conjugale : l'aveu suivant ne l'est guère davantage. Il a causé avec une comtesse poitevine, « assez jeune et de taille raisonnable, » qui avait de l'esprit, déguisait son nom et venait de plaider en séparation contre son mari, « toutes qualités de bon augure; j'y aurais trouvé quelque sujet de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée. Mais sans elle, rien ne me touche; c'est, à mon avis, le principal point. » L'affaire était glissante, et ce n'est point sa faute s'il n'a pas glissé. Décidément il est aussi peu marié que possible, et il eût mieux fait de ne point l'être du tout. La moindre tentation, un joli minois, un sourire, une parure avenante le détournent ; ce n'est pas pour longtemps et il ne choisit guère. A l'occasion, « la soubrette

payait pour la dame. » Quand il fut vieux, « les Jeannetons » remplacèrent « les Clymènes, » et il ne se gêna pas pour l'avouer.

Il ne prenait que l'agrément chez les unes et chez les autres ; il était « chose légère, » aimante, aimable, trop délicate et trop vive pour se salir dans le plaisir brutal ou pour se briser dans les émotions extrêmes. Son sentiment, à l'endroit des femmes, n'est ni passionné ni grossier. Il n'a point le cœur ni les sens profondément frappés. Il les aime toutes, et sans préférence, du moins toutes celles qui sont jolies, non point en don Juan, mais en homme heureux. Il peut en aimer plusieurs ensemble. Qu'il les courtise ou non, il est à son aise dans leur compagnie, occupé et charmé comme au milieu d'un jardin plein de fleurs. J'imagine qu'il regarde une taille penchée, une boucle de cheveux qui flotte, une main blanche qui arrange négligemment un pli de la robe ; c'en en assez pour remplir sa journée de rêveries. Il faut lire le récit du trouble où le jeta certaine visite. Il avait soixante-huit ans, et mademoiselle de Beaulieu quinze. Tout occupé de ce qu'il avait vu, il s'égara en route. Un domestique le remit sur son chemin ; il s'égara encore, coucha dans je ne sais quel hameau, et pendant trois jours eut les distractions les plus plaisantes : « Pourquoi M. d'Hervart ne m'a-t-il pas averti ? Je lui aurais représenté la faiblesse du personnage, et je lui aurais dit que son très-humble serviteur était incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards ! Je vous en fais juge ; sans parler d'autres merveilles sur les-

quelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. » Ici perce la pointe de gaieté sensuelle; mais il revient et ajoute avec une grâce charmante : « Si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en saurai point mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, sinon à faire rire les jeunes filles? » Et il envoie à la divine Amaranthe des vers un peu risqués, pleins d'insinuations vives et d'adorations mythologiques. Ces sourires et ces rires, cette galanterie caressante, ces douceurs, ce mélange d'esprit gracieux et de tendresses fugitives composent l'amour en France; la Fontaine n'en a guère connu d'autre, et il y a passé le meilleur de son temps.

II

Il n'en a pas perdu le sommeil. Soyez sûr qu'il y a bien plutôt gagné d'agréables rêves. L'agréable, voilà son affaire; à regarder ses fines lèvres sensuelles, on devine qu'il n'a rien pris au tragique. Il l'avoue quand il invite la Volupté à venir loger chez lui, lui disant qu'elle ne sera pas sans emploi, « qu'il aime le jeu, les vers, les livres, la musique, la ville, la campagne, enfin tout. »

Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.

En effet, toutes les occupations chez lui se tournent

en plaisirs, et on le retrouve dans ses vers tel qu'on vient de le voir dans sa vie. Il veut être heureux partout, même en écrivant. Ses Fables effacent ou atténuent ce qu'il y a d'odieux et de malheureux dans le monde. Il voit la laideur aussi nettement que personne, et la marque, mais il ne s'y arrête pas. Il peint la cour comme la Bruyère; mais, au lieu d'entrer dans l'indignation, il tourne prestement du côté de la bonne humeur. Un petit mot glissé en passant change à l'instant l'accent du récit. L'enjouement remplace l'amertume. Il rit au milieu même de son émotion; ses personnages plaisantent de leur propre infortune. Il ressemble à la vive et matinale alouette « qui chante encore, quoique près du tombeau. » Il s'amuse de tout, même de ses misères, même des nôtres. Sa fable est une mascarade, et ce simple déguisement des gens en bêtes égaye tout sujet, fût-il lugubre. On ne peut pas se fâcher bien sérieusement des cruautés du roi lion, quand on se le figure un sceptre entre les pattes et une couronne sur la crinière. On oublie qu'il s'agit d'hommes, et on en retire une vérité sans emporter un chagrin. C'est aussi par cette heureuse inclination qu'il a transformé les contes de Boccace Il n'a eu garde d'ouvrir son livre par l'atroce peinture d'une peste; il a fui à cent lieues du sérieux Italien et des barbaries du moyen âge. Que Boccace arrange des meurtres, des empoisonnements, des avortements, des goûts contre nature et toutes sortes de vilenies sanglantes; qu'il mette des amants sur le bûcher, cela est bon pour des nerfs du quatorzième siècle. L'ardeur et la profondeur des sentiments, l'amour qui dessèche et qui, « sans la crainte de l'enfer, pousserait le malheureux rebuté à

se donner la mort[1], « les larmes sincères, l'invective, le vigoureux style oratoire digne de Machiavel, toute cette invention italienne nous choque et le choque par son trop de force. On n'est pas à l'aise devant cette volupté ardente; sa crudité rebute ; on est inquiété par ce regard direct; on a peur d'une beauté si énergique. La Fontaine la change en piquante grisette, à figure éveillée et mutine; il l'ajuste, l'agace et court après elle. C'est de ces sortes de songes qu'il a rempli sa vie. Il les laissait venir et ne les contraignait pas. Il en jouissait, il ne faisait pas métier de les écrire. C'est pour cela qu'il écrivit si tard, à trente-huit ans. On voit bien par son poëme sur Vaux qu'en poésie comme ailleurs il prenait ses aises. Il s'était fait remettre des mémoires pour mieux décrire les beautés du château. Au bout de trois ans, il avait composé trois fragments en prose et en vers, qui font à peu près cinquante pages. Je suppose qu'il allait se promener à Vaux, regardait les cygnes et les beaux parterres, et revenait le soir content d'avoir si bien travaillé. Le lendemain il ouvrait ses mémoires, lisait six lignes de détails techniques, s'endormait ; sa journée était faite. Le surlendemain, quelqu'un le priait à dîner; un autre jour, il s'oubliait à lire Rabelais ou Platon. Il atteignait ainsi la fin de la semaine, puis du mois, puis de l'année. De loin en loin quelques vers lui venaient, qui mettaient sa conscience en repos ; il allait toucher sa pension, et saluer madame la surintendante, l'appelait « merveille incomparable, » de bonne foi, et de bon cœur. Il n'a jamais fait mieux ni pis.

[1] Conte de Richard Minutolo, conte d'Agilulfe.

Tout cela ne compose pas un caractère bien digne. Il n'y a pas dans ces mœurs de quoi soutenir un cœur. A regarder ses actions, il a l'air de vivre à genoux : quand il s'agit d'un prince ou d'une princesse, il accumule et outre la flatterie. Ce ne sont que dieux ou déesses. Il se prosterne devant les bâtards; il adore madame de Montespan ; il remarque, quand le roi révoque l'édit de Nantes, que « sa principale favorite, plus que jamais, c'est la vertu. » Encore, parmi tant de génuflexions, a-t-il peur de mal louer; ayant dit du roi « sa bonne mine *ravit* toutes les nymphes de Vaux, » il se reprend comme un poëte craintif du Bas-Empire, se demandant « s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince. » Il quête de l'argent humblement au monarque et à d'autres. Un poëte de cour en cette cour est un bien petit personnage, sorte de joueur de luth à gages, obligé par son emploi de chanter respectueusement toutes les choses officielles, compagnon du petit chien pour lequel il fait des vers[1].

Regardez pourtant au fond du cœur, et dites si la vénération l'oppresse. Il a beau baisser les yeux, il voit aussi clair que personne. Il comprend ce qu'est l'égoïsme royal aussi bien que Saint-Simon lui-même. Il le perce à jour, le raille, et n'est jamais las de recommencer son persiflage. Il est sans s'en douter le plus hardi frondeur du siècle. Molière, la Bruyère et Boileau se se sont couverts du monarque pour railler le reste. Il ouvre sa galerie de ridicules par le portrait du roi. Et ce portrait-là ne nuit pas aux autres. Personne n'a

[1] Pour Mignon, chien de S. A. R. madame la douairière d'Orléans

parlé moins respectueusement « des puissances. » Il semble particulièrement se plaire à railler les grands. Ce n'est pas assez pour lui de les décrire tout au long. Il trouve le loisir de lancer en passant des traits contre les nobles « mangeurs de gens, » contre les « voleureaux » qui font les voleurs, contre les seigneurs « qui ont belle tête, mais point de cervelle, ou « qui n'ont que l'habit pour tout talent. » S'il porte quelquefois l'habit d'un valet, il n'en a point l'âme; cette livrée n'a revêtu en lui que l'homme extérieur, le maladroit que ses amis prêchaient et menaient, le sujet fidèle, l'humble bourgeois qu'assujettissaient les convenances. Le poëte au dedans restait libre, et je crois que dans ce retranchement impénétrable nulle servitude n'eût pu l'envahir.

C'est cette liberté qui le relève, et qui, en lui, comme dans la race, ne peut être étouffée ni périr; en vain nous naissons sujets; nous restons critiques. Ajoutez encore un point, la bonté; celui-ci a beau être épicurien, impropre aux devoirs de la société et de la famille, prompt au plaisir, inattentif aux conséquences; il n'est jamais égoïste ni dur. Au contraire, il n'y a point d'homme plus doux, plus maniable, plus incapable de rancune; sa moquerie n'est jamais de la méchanceté; il ne veut que s'amuser, il ne veut point nuire; parfois même, au plus beau de son conte, la pitié le prend pour les pauvres dupes. Jamais il n'a fait de mal à personne, il ne semble pas qu'il en ait dit de personne [1], sinon en général et en vers. Du moins il n'en disait jamais des femmes [2]. Ayant écrit

[1] Excepté peut-être des bouts-rimés contre Furetière qui l'avait attaqué.

[2] D'Olivet.

au prince de Conti un récit des mésaventures de mademoiselle de la Force, il le supplie de ne montrer sa lettre à personne. « Mademoiselle de la Force est trop affligée, et il y aurait de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. » Quoique distrait et indifférent à ses propres affaires, sitôt que des gens affligés venaient le consulter, « non-seulement il écoutait avec une grande attention, mais il s'attendrissait, il cherchait des expédients, il en trouvait, il donnait les meilleurs conseils du monde. » Il fut l'ami le plus fidèle, et défendit devant le roi Fouquet disgracié. Vingt détails touchants montrent la sincérité de son affection et de sa peine. Il passait par Amboise où Fouquet avait été enfermé d'abord : « Je demandai à voir cette chambre, triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisit n'avait pas la clef. Au défaut, je fus longtemps à considérer la porte.... Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit. » Son attachement pour madame de la Sablière fut si délicat, qu'en vérité il payait tous les services. Le pauvre homme ne pouvait pas en rendre de bien utile; mais le sentiment suffisait à l'acquitter. « Ne montrez ces vers à personne, écrivait-il à Racine, car madame de la Sablière ne les pas encore vus. » Il lui gardait ainsi la seule chose qu'il pût donner, des prémices.

> Ce que chez vous nous voyons estimer,
> C'est un mortel qui sait mettre sa vie
> Pour son ami...

Voilà les louanges qu'il trouvait pour elle. « Vous que l'on aime à l'égal de soi-même. » Voilà le mot par le-

quel il peignait son sentiment. Il y revenait à vingt reprises, en lui parlant, en parlant à d'autres. Elle était la première dans son cœur, et elle y resta toujours, ainsi que dans un temple, adorée comme une bienfaitrice, comme une amie, comme une femme, parmi les tendresses et les respects. Nul n'a parlé de l'amitié comme lui, avec une émotion si vraie et si intime [1]. Nulle part elle n'a un élan si prompt et des ménagements si doux. Il donna à ses amis, à Pintrel, à Maucroix, le seul bien qu'il eût, tout ce qu'il pouvait donner, c'est-à-dire son temps et sa gloire, traduisant des vers pour eux, mettant son nom à côté du leur pour qu'on lût leurs ouvrages. Quand il se convertit, le point qui le heurtait le plus, c'était l'éternité des peines : « Il ne comprenait pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. Il jugeait Dieu d'après lui-même; ce n'était pas là une si grande injure, et sa garde n'avait point tort de dire « que Dieu n'aurait jamais le courage de le damner. »

III

On voit bien déjà, par les excès et les singularités de ses qualités et de ses fautes, que, sans quitter le caractère gaulois, il le dépassa. C'est qu'il était poëte. Je crois que de tous les Français, c'est lui qui le plus véritablement l'a été. Plus que personne, il en a eu les

[1] *Les deux Amis, le Corbeau, le Rat et la Gazelle.*

deux grands traits, la faculté d'oublier le monde réel, et celle de vivre dans le monde idéal, le don de ne pas voir les choses positives, et celui de suivre intérieurement ses beaux songes. Si vous regardez sa conduite, il a l'air d'un enfant distrait qui se heurte aux hommes. On l'appelle « le bonhomme. » En conversation, il ne sait pas de quoi on parle autour de lui, « rêve à toute autre chose, sans pouvoir dire à quoi il rêve. » Il paraît « lourd, stupide. » Il ressemble à « un idiot, » ne sait raconter ce qu'il vient de voir, et « de sa vie n'a fait à propos une démarche pour lui-même[1]. » Sa sincérité est naïve; il pense tout haut, montre aux gens qu'ils l'ennuient. Il est crédule jusqu'au bout, et, de son propre aveu, toujours le même « enfant à barbe grise, qui fut dupe et le sera toujours. » Il ne sait ni se conduire ni se contraindre, il se laisse aller; c'est la pure nature. Tout jeune, il avait reçu de son père un message d'où dépendait le gain d'un procès; il sort, rencontre des amis, va avec eux à la comédie, et ne se souvient que le lendemain du message et du procès. C'est à peu près de cette façon qu'il a toujours entendu ses intérêts. A vingt-six ans on lui donne une femme et une charge; il se laisse faire, et tout doucement se détache de l'une et de l'autre, s'en va à Paris surveiller les eaux et forêts de la Champagne, et ne se souvient plus qu'il est marié. Sitôt que M. de Harlay se fut chargé de son fils, il cessa de s'en inquiéter. Ces sortes d'esprits ont ce don d'oublier tout de suite les choses qui les ennuient. Un jour même il salua son fils

[1] D'Olivet, la Bruyère, L. Racine. — *V.*, pour tous les détails, l'excellente *Vie de la Fontaine*, par M. Walkenaër.

sans le reconnaître; quelqu'un s'en étonna; il répondit « qu'il croyait en effet avoir vu ce jeune homme quelque part. » Il n'est pas besoin de dire qu'il fut médiocre économe; son administration se réduisit à un voyage qu'il faisait tous les ans à Château-Thierry pour vendre une pièce de terre dont il mangeait l'argent à Paris. A Paris, il fit comme ailleurs, il se laissa vivre. D'autres prenaient soin de lui. Fouquet lui donna une pension de mille francs. Plus tard, madame de la Sablière le recueillit, lui épargna tous les tracas de la vie, le garda vingt ans. Quand elle mourut, M. d'Hervart vint le trouver et le pria de loger chez lui : « J'y allais, » dit la Fontaine. Mot admirable de candeur et d'abandon. Il se donnait à ses amis, sentant bien qu'il ne pouvait pourvoir à lui-même. Madame d'Hervart, jeune et charmante, veilla à tout, jusqu'à ses vêtements, prit soin, sans qu'il s'en doutât, de remplacer ses habits usés ou tachés, fut pour lui une mère, mieux encore, une maman. Ses autres amis faisaient de même. On le régentait, on le sermonnait « sur ses mœurs, sur sa dépense; » on sollicitait pour lui, on obtenait des secours du prince de Conti, du duc de Bourgogne; on l'envoyait à Château-Thierry pour le réconcilier avec sa femme. Il y allait, la trouvait hors du logis, et reprenait le coche sans l'avoir vue, alléguant pour excuse qu'elle était à vêpres. D'autres fois il faisait la sourde oreille, ou bien promettait de ne plus pécher, sauf à retomber le jour d'après. Chez lui, la partie prévoyante et commandante qui proportionne et règle nos actions était absente. Il ne s'appartenait pas, ne souhaitait pas s'appartenir. Il souffre qu'on le gronde et qu'on le mène. Il ne s'excuse pas, il ne dissimule rien, il n'a pas de va-

nité; au contraire, il est le premier à s'accuser. Madame de la Sablière disait « qu'il ne mentait jamais en prose; » ajoutez qu'en vers non plus il ne ment jamais. Il avoue ingénument ses fautes, son désordre, les brèches qu'il a faites à la foi conjugale, l'emploi scabreux qu'il donnera aux libéralités de Vendôme. Il pense tout haut, il vit à cœur ouvert devant les contemporains, devant ses lecteurs. Tout ce que l'éducation et la réflexion impriment en nous a glissé sur lui. Il est resté primitif; pendant que les autres se polissaient et se querellaient, il a rêvé; il n'a vu tant d'intrigues et de splendeurs passer devant lui que comme un spectacle. Ses yeux ont assisté à la comédie du siècle, son cœur n'y a point pris part. C'est que son esprit était ailleurs.

Il était dans ce monde charmant où les hommes sensés n'entrent jamais, qui n'est ouvert qu'aux simples d'esprit, aux gens un peu fous, aux rêveurs. Il n'avait pas besoin de se guinder pour y monter. Il s'y trouvait tout porté et de naissance. C'est cette faculté qui transformait et embellissait en lui toutes les autres; c'est elle qui, prenant la sensualité, la moquerie, la gaieté, toutes les qualités gauloises, les rendait innocentes et charmantes; c'est elle qui écartait de lui la médiocrité, la sécheresse, la vanité et l'affectation, qui ordinairement gâtent notre genre d'esprit. Il était enthousiaste. Il oubliait tout de suite le vrai caractère des choses, et les voyait telles qu'il se les figurait. Il s'oubliait lui-même, il s'enfonçait si bien dans ses personnages fictifs, qu'il s'intéressait à eux, leur parlait, revenait à eux comme à d'anciens amis, leur donnait une place dans sa vie, s'effaçait devant eux, et mettait

au jour de véritables êtres. Vis-à-vis des personnages réels, il se perdait dans l'admiration et dans la louange, élevait les gens jusqu'au ciel, les y installait à demeure. « Savez-vous bien que pour peu que j'aime, je ne vois les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle? Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin. » En toutes choses il exagérait, et sincèrement. Il se prenait tout d'un coup et se donnait sans réserve. A vingt ans la lecture de quelques livres pieux l'avait jeté au séminaire. Deux ans après, la lecture d'une ode de Malherbe le ravit; il ne lit plus autre chose, il passe les nuits à l'apprendre par cœur, il va déclamer son poëte à l'écart. Quand Platon l'eut pris, désormais à table il ne voulait plus parler que de Platon. On se rappelle le jour où par hasard ayant lu Baruch, il aborda tout le monde avec ce nom sur les lèvres. Lorsqu'il cause, il suit son idée avec une préoccupation si grande, qu'il n'entend pas Boileau tout à côté de lui qui l'injurie pour s'amuser. Il a beau dire aux dames des galanteries convenues; l'adoration perce sous les oripeaux mythologiques; il est heureux de les louer; pour lui, elles sont vraiment déesses; un sourire de leurs lèvres roses le comble et l'enchante. Il rêve toute une nuit de la princesse de Conti qu'il vient de voir parée et prête à partir pour le bal :

L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas...
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs [1];

[1] A la duchesse de Bouillon.

Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses.

L'illusion le prend, sa raison s'en va, les choses se transfigurent, une lumière divine se répand sur le monde, le vieux moqueur atteint l'accent, le ravissement de Platon et de Virgile. C'est parmi ces émotions qu'il faut le voir si on veut le connaître. Elles sont tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'homme. Peu importe leur source : une grande conception, une noble action peut les soulever aussi bien qu'un élan d'amour; mais celui-là n'a pas vécu qui ne les a pas eues. Nous mangeons, nous dormons, nous songeons à gagner un peu de considération et d'argent; nous nous amusons platement, notre train de vie est tout mesquin, quand il n'est pas animal; arrivés au terme, si nous repassions en esprit toutes nos journées, combien en retrouverions-nous où nous ayons eu pendant une heure, pendant une minute, le sentiment du divin? Et ce sont pourtant ces heures si clair-semées qui donnent un prix à notre vie. Une grosse toile vulgaire, uniforme, sur laquelle de loin en loin on aperçoit une belle fleur délicatement peinte, voilà l'image de notre condition; celui-là seul est à envier qui peut montrer sur sa trame beaucoup de fleurs pareilles. Ni l'extérieur, ni le rang, ni la fortune, ni la conduite ou le caractère visible ne font l'homme; mais le sentiment intérieur et habituel. Il peut être pauvre, maladroit, négligent, sensuel. Il peut prêter à la moquerie, être la risée des sages, « effaroucher les jeunes filles : » ces apparences n'y font rien; il a peut-être eu plus de bonheur, il est peut-être plus digne d'admiration que le personnage le

plus correct et le plus éclatant. C'est par ce côté et dans ce fond intime qu'il faut regarder la Fontaine. C'est par là que la vie d'un poëte vaut quelque chose. Celui-ci s'est donné sans cesse le concert que ses vers nous offrent encore. Il a erré parmi des milliers de sentiments fins, gais et tendres; son cœur lui a fourni une fête, la plus piquante, la plus gracieuse, toute nuancée de rêveries voluptueuses, de sourires malins, d'adorations fugitives. Il s'est promené à travers tous les sentiments humains, quelquefois parmi les plus nobles, d'ordinaire parmi les plus doux. En ce moment, on n'aperçoit plus sa basse condition, ses mœurs irrégulières; bien des gens ne changeraient pas son cœur ni sa vie contre le cœur ou la vie du grand roi.

CHAPITRE III

L'ÉCRIVAIN.

I

Il est amusant de voir combien l'esprit gaulois chez la Fontaine a eu de peine à se dégager du courant public qui l'emmenait ailleurs. Le goût régnant portait les gens du côté du bel esprit, de l'éloquence, des règles classiques, de l'imitation latine; il y cède vingt fois, mais toujours il revient à lui-même. Dans ce pays artificiel et correct, il n'est pas à son aise; il y va parce qu'on l'y mène, parce qu'il est convenable d'y aller; mais il y est gêné et n'y profite point.

C'est pour cela sans doute qu'il écrivit si tard. Il se cherchait, et, faute de chercher où il fallait, il ne se trouvait pas. Il essayait d'arranger *l'Eunuque* de Térence, et flottait assez maladroitement entre deux genres, sans atteindre la fidélité d'une traduction ni l'intérêt d'une imitation. Ensuite il se guinda de tout son

effort pour composer une bonne fiction mythologique à l'éloge de Vaux; il expliquait sa fiction dans une préface, tout au long, avec des précautions qui auraient fait honneur aux pédagogues Bossu et Rapin. Pendant trois ans il travailla et retravailla cette malheureuse fiction qui est un plaidoyer entre les déesses du jardinage, de la peinture, de l'architecture et de la poésie, et n'en tira pas grand'chose. Plus tard, quand il imite la *Psyché* d'Apulée, il n'atteint qu'un style faux, à demi naïf et à demi fade. Sa gaieté et sa galanterie percent à travers le masque antique, mais timidement, sans oser se montrer, avec toutes sortes d'incertitudes et de disparates. Son roman est une pastorale de courtisans modernes habillés à la grecque, occupés à disserter longuement, à rire froidement et à sourire mignardement. Psyché était trop déesse pour être à sa place entre les mains de la Fontaine; il n'ose être familier avec elle; quant à être grave et respectueux, c'est ce qu'on ne lui demandera jamais. Son *Adonis* n'est guère moins terne; il ne faut pas le lire quand on a contemplé la sensualité ardente, la couleur tourmentée et magnifique qui éclatent dans celui de Shakspeare. La Fontaine n'est que gracieux, galant; il fléchit sous le poids des personnages divins; ses passions sont trop douces. Le génie enflammé de la Renaissance, la nudité, la sérénité héroïque de l'antiquité grecque, sont hors de sa portée et de ses prises. Pour son poëme de saint Malc, c'est un éloge de la chasteté ascétique; on devine qu'il n'y a pas réussi. Il l'avait fait de commande, comme ses autres pièces religieuses; il ne pouvait guère être pieux que sur une invitation étrangère. En général, quand il entre dans les grands vers, il y est comme dans l'habit

d'autrui. Cet habit-là ne va pas à sa taille. De temps en temps, surtout dans les épîtres, dans les élégies, deux ou trois vers naturels se détachent; c'est un geste vrai qui s'est montré en dépit des broderies roides et des longues manches. Mais les hémistiches distincts, les rimes régulières, le ton soutenu, la friperie mythologique ou galante, Vénus et l'Amour, les pleurs et les ardeurs, reprennent bientôt leur empire. La poésie s'en va sous les conventions et les convenances. Ces maudits alexandrins ont toujours fait dans notre langue l'office de justaucorps Sitôt qu'on les endossait on devenait roide; l'étiquette vous prenait; vous vous retranchiez tous les mouvements prompts et abandonnés; vous deveniez digne; vous ne parliez plus la langue ordinaire; vous vous réduisiez à un certain nombre de mots et de tours approuvés; les autres étaient écartés comme familiers et roturiers; vous deveniez un personnage de représentation ou d'antichambre, à la longue un mannequin. Tous vos gestes étaient réglés, compassés. Il fallait ici une césure, là une épithète, plus loin un rejet. Personne ne ressemble plus à Claudien que Delille. Encore aujourd'hui nous souffrons de cette discipline; le vers naturel nous manque; celui d'Alfred de Musset[1] est un tapageur; celui de Victor Hugo un épileptique. Ils ont déchiré ou bariolé le vieil habit classique avec une verve d'écoliers ou une rancune de réformateurs; mais leur mode débraillée est aussi arbitraire que la mode correcte. Ils ont pris simplement le contre-pied de l'ancienne, et notre poésie,

[1] Plus tard, ayant trouvé le rhythme vrai, il est devenu notre plus grand poëte.

entre les oripeaux et les guenilles, attend encore le vêtement qui lui convient. La Fontaine en a essayé plusieurs avant de trouver celui dont il avait besoin. Il en approchait pourtant en maniant le vieux français, en lisant Rabelais, Marot, la reine de Navarre. Il essayait des dizains, des ballades, des rondeaux, des virelais ; il revenait à la source gauloise, au style naïf, au petit vers leste et campagnard, qui aime les mots francs, qui dit en courant toutes les choses vraies. C'est ainsi qu'à la fin il rencontra les fables et les contes.

« M. de la Fontaine, dit l'abbé Poujet, son confesseur, ne pouvait s'imaginer que le livre de ses *Contes* fût un ouvrage si pernicieux. Il protestait que ce livre n'avait jamais fait sur lui, en l'écrivant, de mauvaises impressions, et il ne comprenait pas qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le lisaient. » Je le crois ; il l'avait fait trop naturellement pour y voir du mal. On ne trouve pas de crime en des idées qui reviennent si fréquemment et d'elles-mêmes. Il était si loin de la règle qu'il ne l'apercevait plus. C'est ici que le franc naturel gaulois éclate. Au-dessus de lui résonne la grave mélodie du style noble et des grands vers. Les prédicateurs, les philosophes, les poëtes se forment en chœur pour chanter la beauté imposante des mœurs réglées, et la littérature est un motet solennel accompagné par l'orgue ecclésiastique. Bossuet le mène, et les spectateurs contemplent avec respect l'auguste étalage des robes violettes, des chapeaux à plumes et des jupes lamées qui s'ordonnent en belles rangées sous les yeux du roi. Dans un coin est un bonhomme qui bâille ou rit. Ce sermon l'ennuie ; il n'aime pas les cérémonies, trouve les alignements trop droits et l'orgue trop ron-

flant. Il pose sur son prie-Dieu le saint Augustin qu'on lui a mis dans la main, tire furtivement un Rabelais de sa poche, fait signe à ses voisins Chaulieu et le grand prieur, et chuchote tout bas avec eux quelque drôlerie. Il court risque d'être « averti, » et réprimandé tout haut; il le sera; en attendant, il s'amuse lestement comme un écolier qui fait une escapade. Vous pouvez croire qu'en semblable occasion un conteur ne fait pas de longues phrases et ne cherche pas les mots d'apparat. Celui-ci prend justement le contre-pied du ton officiel. Par ennui de la régularité imposée, il quitte l'air de cour, se fait vulgaire, emploie les mots des paysans, des ouvriers, les tours osés, vieillis, la conversation triviale qui rabaisse les belles choses jusqu'au niveau des mains sales. Il amène des commères, des paysans qui troquent, des tonneliers avec leur langage risqué et leurs instincts de bas étage. Ses récits ressemblent à des magots de Téniers parmi les perruques de Versailles. On voit enfin par lui les franches repues, les façons grivoises et goguenardes du bon peuple de France. Et remarquez que, dans ces contes, seigneurs et vilains ont du même acabit, aussi gouailleurs et aussi égrillards les uns que les autres. Ce qui par-dessus tout leur déplaît et déplaît à la Fontaine, c'est la règle. Il semble ne la regarder que comme une convention et une parade. C'est pain bénit que de s'en moquer. A son avis la nature va au plaisir, ainsi que l'eau à la rivière; elle y va (ce n'est pas moi qui parle), quelles que soient les digues, religion ou mariage. Ceux qui les bâtissent sont les premiers à ne pas les respecter. Ils les établissent pour autrui, non pour eux-mêmes. Songez, pour excuser cette morale gauloise, que le Gaulois n'a jamais

fait sa règle et qu'il l'a toujours subie; ecclésiastique ou civile, elle lui vient d'ailleurs et d'en haut. Il n'est point l'auteur de sa foi ni de sa loi; l'Église et l'État ne sont pour lui que des gendarmes. Ils le mènent et il se laisse faire. Tout au plus, en de certains moments insupportables, il ramasse des pierres pour leur casser la tête. Mais d'habitude il se range sous leur baguette, en se dédommageant par un brocard. Il ne leur accorde guère qu'une obéissance extérieure et machinale; à toute occasion il s'échappe en escapades; son plus grand plaisir est de remarquer qu'il n'est pas leur dupe, et de le faire remarquer à son voisin.

II

Le ton change dans les fables, et le vers aussi. La Fontaine n'essaye pas d'y fronder la morale, mais d'en établir une. Il s'agit de peindre toute la vie humaine, et non plus seulement les parties défendues de la vie humaine. Aussi ces fables sont notre épopée; nous n'en avons point d'autre. Je n'ai pas besoin d'ôter ce nom à l'insipide *Henriade*, ni au pastiche sentimental que M. de Chateaubriand a intitulé *les Martyrs*. Nous n'avons réussi en ce genre qu'à fabriquer de jolies machines en carton vernissé bonnes à garder sous verre à titre de curiosités historiques. Rabelais seul avait « la tête épique, » et serait le poëte national par l'espèce des idées et la grandeur des conceptions, si la

folie de l'imagination, l'énormité de l'ordure et la bizarrerie de la langue ne l'avaient réduit à un auditoire d'ivrognes ou d'érudits. C'est la Fontaine qui est notre Homère. Car d'abord il est universel comme Homère : hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois, les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son langage, sans qu'aucun des détails de la vie humaine, trivial ou sublime, en soit écarté pour réduire le récit à quelque ton uniforme ou soutenu. Et néanmoins ce récit est idéal comme celui d'Homère. Les personnages y sont généraux; dans les circonstances particulières et personnelles, on aperçoit les diverses conditions et les passions maîtresses de la vie humaine, le roi, le noble, le pauvre, l'ambitieux, l'amoureux, l'avare, promenés à travers les grands événements, la mort, la captivité, la ruine; nulle part on ne tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Mais aussi nulle part on n'est resserré dans les convenances de la littérature noble; le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend; ce sont nos mots de tous les jours, même nos mots de ménage et de gargote, comme aussi nos mots de salon et de cour. Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui sont de grands contes de nourrice. Et cette épopée de la Fontaine est gauloise. Elle est hachée menu, en cent petits

actes distincts, gaie et moqueuse, toujours légère et faite pour des esprits fins, comme les gens de ce pays-ci. Vingt vers leur font comprendre votre leçon, et cent vers les empêcheraient de la comprendre. Ils n'ont pas besoin de longs détails et les longs détails les fatigueraient. Un petit mot de son éclair fuyant leur dévoile tout un tableau ou tout un caractère; une clarté prolongée et forte émousserait leur regard. Ils sont agiles, mais prompts à se rebuter, et veulent arriver au but en trois pas. La fable, par sa brièveté, se proportionne à leur attention si alerte et si vite lassée. Encore faut-il qu'elle ne persévère point d'un bout à l'autre dans le même style, mais qu'elle change, qu'elle ondule par toutes sortes de tours sinueux, de la joie à la tristesse, du sérieux à la plaisanterie. La Fontaine est le seul qui nous ait donné le vers qui nous convient, « toujours divers, toujours nouveau, » long, puis court, puis entre les deux, avec vingt sortes de rimes redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson. Son rhythme est aussi varié que notre allure. Non plus que nous, il ne soutient pas longtemps le même sentiment. « Diversité, c'est sa devise. » J'ajoute : Diversité avec agrément. Rien de si fin que cet agrément. Toutes les grâces de ce style sont « légères. » Il s'est comparé lui-même « à l'abeille, au papillon » qui va de fleur en fleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable vi-

sage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin[1]. Il se moque sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas; il ne dit qu'à demi les choses. Souvent il prend une mine sérieuse, continue le discours d'un ton convaincu, semble approuver son personnage; tout d'un coup, au dernier vers, une chute révèle l'ironie. Il se commente subitement, en se reprenant, et, à ce qui semble, par pure bonhomie, pour nous éviter une méprise; c'est pour nous jouer un tour et nous dire une méchanceté[2]. S'il lâche un mot suspect et d'apparence un peu libertine[3], il le corrige aussitôt avec un empressement affecté; il fait le bon apôtre pour mieux persifler les bons apôtres. Ces jolies hypocrisies sont toujours transparentes. Il s'en amuse comme d'un déguisement; la fable elle-même n'est pas autre chose. C'est railler les gens que de leur mettre sur le dos une peau de bête, d'autant mieux qu'on frappe sur ce dos en ayant l'air de frapper sur le dos d'autrui. La Fontaine semble un simple, occupé du loup, du renard, capable tout au plus de rêver parmi les prés et les basses-cours, et d'en badiner devant les grandes personnes, avec quelque profit pour les enfants. Et tout d'un coup on découvre sous cette apparence innocente un satirique, un philosophe, un connaisseur de l'homme; en sorte que de tous ses héros c'est lui qui est le plus

[1] M. Macaulay lui-même appelle la Fontaine *a trifler*.

[2] A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper)

[3] Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme...

amusant et le mieux masqué. Ce déguisement est exquis. Il ôte à la vérité sa tristesse, au badinage sa frivolité. On se divertit et on pense. On y est à la fois dans les mondes ou plutôt sur la limite des deux mondes; et l'on cueille à la fois tous leurs fruits et toutes leurs fleurs. Un vers vous porte dans la campagne, sous la ramée verte; un autre vous ramène dans les salons, au beau milieu d'une cérémonie royale. Vous entrevoyez le museau fin d'un renard, et un instant après la physionomie avisée d'un courtisan. Aucune de ces deux vues ne nuit à l'autre : elles se suivent sans s'effacer. L'agilité du charmant esprit qui va et vient de l'une à l'autre les unit sans les brouiller. Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. Quand Granville, pour illustrer la Fontaine, a mis sous nos yeux les bêtes en habits d'hommes, il a tout gâté; il n'a fait qu'entasser un carnaval vulgaire, propre à faire rire des provinciaux et des épiciers. Le dessin, de sa lourde empreinte matérielle, perpétue et enfonce dans les yeux ce qui doit glisser devant l'imagination comme emporté par un éclair. La Fontaine n'a pas de visions complètes et durables : il n'est pas oppressé d'images absorbantes; il entrevoit, il quitte, il vole, il revient, il est un moment en vingt lieux et en vingt sentiments; pendant que vous achevez une de ses esquisses, il a fait le tour du monde et il est prêt à recommencer.

III

Ce ton indique la morale. Il est difficile à un homme si gai d'être un vrai précepteur de mœurs. La sévérité n'est pas sa disposition ordinaire, il ne fera pas de l'indignation son accent habituel. Tâchez de n'être point sot, de connaître la vie, de n'être point dupe d'autrui ni de vous-même, voilà, je crois, l'abrégé de ses conseils. Il ne nous propose point de règle bien stricte, ni de but bien haut. Il nous donne le spectacle du monde réel, sans souhaiter ni louer un monde meilleur. Il montre les faibles opprimés sans leur laisser espoir de secours ni de vengeance. Il reconnaît que Jupiter a « mis deux tables au monde ; que l'adroit, le fort, le vigilant sont assis à la première, et que les petits mangent leur reste à la seconde. » Bien pis, le plus souvent les petits servent de festin aux autres. Au reste, peu importe « qui vous mange, homme ou loup ; toute panse lui paraît une à cet égard. » Il est résigné, sait ce que vaut le roi lion, quelles sont les vertus des « courtisans mangeurs de gens, » mais croit que les choses iront toujours de même, et qu'il faut s'y accommoder. Telle qu'elle est, la vie es « passable. » « Mieux vaut souffrir que mourir, c'est la devise des hommes. » Cette morale-là est bien gauloise ; nous plions sous l'énorme machine administrative qui nous façonne ; nous nous souvenons qu'en vain on l'a cassée,

que toujours elle s'est raccommodée, et ne s'est trouvée que plus pesante ; bien plus, nous sentons que si elle se détraquait, nous ne pourrions vivre. Nous ne savons pas nous associer, comme les gens d'outre-Manche, poursuivre un but avec conduite, patiemment, légalement, par calcul et conscience. Nous ne savons marcher qu'au signal d'autrui, sous un chef, et dans les compartiments du grand établissement latin qui, par l'Eglise, l'État, le droit, la langue, la foi, les lettres, nous enrégimente et nous mène depuis dix-huit cents ans. Nous reconnaissons « que notre ennemi c'est notre maître ; » nous nous moquons de lui, et l'amour-propre ainsi satisfait, nous nous laissons docilement conduire. Nous acceptons « les faits accomplis, » nous finissons même par admirer le succès et rire des gens battus, surtout quand le bâton a été promené sur leurs reins avec adresse. La Fontaine, le plus souvent, s'égaye de leur mésaventure. Son chien fait des raisonnements fort exacts, « mais n'étant qu'un simple chien, » on trouve qu'ils ne valent rien, « et l'on sangle le pauvre drille. » Notre Champenois souffre très-bien que les moutons soient mangés par les loups et que les sots soient dupés par les fripons ; son renard a le beau rôle. Jean-Jacques disait fort justement qu'il prend souvent pour héros les bêtes de proie, et qu'en faisant rire aux dépens du volé, il fait admirer le voleur. Aussi ses maximes n'ont-elles rien d'héroïque. Ses plus généreuses sont d'obéir, d'accepter le mal pour soi comme pour autrui, parce qu'il est dans la condition humaine. Il n'eût jamais été u Alceste ; je ne sais même s'il eût été un Philinte. Il conseille assez crûment la flatterie, et la flatterie basse. Le cerf met au

rang des dieux la reine qui avait jadis « étranglé sa femme et son fils, » et la célèbre en poëte officiel. La Fontaine approuve la perfidie, et quand le tour est profitable ou bien joué, il oublie que c'est un guet-apens. Il représente un sage qui, poursuivi par un fou, le flatte de belles paroles menteuses, et tout doucereusement « le fait échiner et assommer; » il trouve l'invention bonne et nous conseille de la pratiquer. Enfin, chose admirable! il loue la trahison politique : « Le sage dit, selon les gens : Vive le roi! vive la Ligue! » Cette morale est celle du pauvre, de l'opprimé, en un mot, du *sujet*. Nous n'avons plus le mot, mais nous avons encore la chose : « Ne pas sourire respectueusement au seul nom de M. le préfet, disait Beyle, passe aux yeux des paysans de la Franche-Comté pour une imprudence signalée, et l'imprudence dans le pauvre est promptement punie par le manque de pain. » L'état des choses n'a guère changé, et les maximes qui en naissent n'ont pas changé davantage. Sauf une petite élite, les Français en sont restés à la morale de la Fontaine.

« Amusons-nous, » c'est là, ce semble, son grand précepte, et aussi le nôtre. Il ne faut pas entasser, trop prévoir ni pourvoir, mais jouir. « Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre. Jouis, » et dès aujourd'hui même. N'attends pas à demain, la mort peut te prendre en route. Ce conseil-là vient si bien du cœur, que la Fontaine, l'homme insouciant, indifférent, s'indigne sérieusement contre le convoiteux et l'avare. Il prêche le plaisir avec autant de zèle que d'autres la vertu. Il veut qu'on suive « ses leçons, » qu'on mette à profit cette vie éphémère. Il loue Épicure, il parle de la mort en

païen, il voudrait, comme Lucrèce, « qu'on sortît de la vie ainsi que d'un banquet, remerciant son hôte. » Il ne semble pas songer qu'il y ait quelque chose au delà de la vie et du plaisir. Il demande seulement que ce plaisir soit fin, mêlé de philosophie et de tendresses. Il aime les jardins, mais parmi eux il voudrait encore « quelque doux et discret ami. » Il loue la paresse et le somme; « ajoutez-y quelque petite dose d'amour honnête, et puis le voilà fort. » Ajoutez aussi les curiosités et le vagabondage de l'esprit, le discours promené au hasard sur tous les sujets, depuis la bagatelle jusqu'aux affaires d'État et au système du monde[1], vous aurez la vie qu'il nous propose en exemple. Il ne voit dans les règles des docteurs sévères que des « discours un peu tristes, » dans Arnauld et Nicole que des « gens d'esprit, bons disputeurs. » Étranges sentiments dans un siècle chrétien! J'ose dire que ce sont ceux de sa race, et qu'ils apparaissent dans les mœurs régnantes comme dans les écrits populaires, depuis les fabliaux jusqu'à Rabelais et Montaigne, depuis la Fontaine et Molière jusqu'à Voltaire et Béranger. Nous ne tirons pas de nous-mêmes la règle de nos mœurs, comme font les peuples germaniques. Nous n'avons pas leur réflexion, leur tristesse; nous ne savons pas, comme eux, nous imposer une consigne et resserrer nos inclinations entre des limites tracées par nous-mêmes; nous ne sommes point, comme eux, profondément chrétiens; notre instinct n'est point moral; nous n'avons, au lieu de conscience, que l'honneur et la bonté; nous ne prenons point la vie comme un em

[1] Lettre de Vergier à madame d'Hervart.

ploi sérieux, assombri par les alarmes d'un avenir immense, mais comme un divertissement dont il faut jouir sans arrière-pensée et en compagnie. C'est en touchant ces instincts populaires que la Fontaine est devenu populaire. C'est un Gaulois qui parle à des Gaulois. Avec Rabelais, Voltaire et Molière, il est notre miroir le plus fidèle. Platon, à ce qu'on rapporte, ayant appris que le grand roi voulait connaître les Athéniens, fut d'avis qu'on lui envoyât les comédies d'Aristophane; si le grand roi voulait nous connaître, ce sont les livres de la Fontaine qu'il faudrait lui porter.

IV

Il est rare en France de rencontrer un grand écrivain qui soit populaire. Ordinairement ceux qui sont populaires ne sont point grands, et ceux qui sont grands ne sont point populaires. La séparation est profonde chez nous entre la culture et la nature. Il y a eu toujours et il y a partout ici deux ordres d'hommes et de choses, selon que la nature gauloise ou la culture latine a prévalu. Nous n'avons qu'une civilisation artificielle, qui nous recouvre sans nous pénétrer : d'un côté, ceux qu'on nommait autrefois les lettrés, les nobles, et qu'on appelle aujourd'hui les Parisiens et les fonctionnaires; de l'autre côté, les bourgeois, les provinciaux, les paysans. Depuis les Romains, une organisation savante, qui, deux fois brisée, s'est reformée plus solide, enserre dans ses cadres brillants

une masse à demi brute, et reporte toute la civilisation sur le mince groupe d'hommes qu'elle attire au centre de son mouvement. Nous avons vu ce contraste sous les Césars, sous Charlemagne, sous les Valois, sous les Bourbons, et nous le voyons encore. Consultez les récits des voyageurs anglais qui ont visité la France sous Louis XIV et Louis XV[1]. Une cour magnifique, des bâtiments somptueux, des académies, un superbe appareil d'armées, de vaisseaux, de routes, une administration toute-puissante, une petite élite de gens parés et polis. Par-dessous, un amas de paysans hâves qui grattent la terre infatigablement, qu'on recrute de force et par des chasses, qui mangent du pain de fougère, qui s'accrochent aux voitures des étrangers pour mendier un morceau de véritable pain. Par-dessous les fêtes et les broderies de Versailles, une populace d'affamés et de déguenillés. Parcourez aujourd'hui la France; si la Révolution a diminué les différences de fortune, la centralisation a augmenté les différences de culture : une seule cité maîtresse où fourmillent et pullulent les idées engorgées qui s'étouffent et se fécondent infatigablement par le travail et le mélange de toutes les sciences et de toutes les inventions humaines; alentour, des villes de province inertes où des employés confinés dans leur bureau et des bourgeois relégués dans leur négoce vont le soir au café pour regarder une partie de billard et remuer des cartes grasses, bâillent sur un vieux journal, songent à dîner et digèrent sur des cancans; plus bas encore, des paysans qui ont pour bibliothèque un almanach, lequel

[1] Lady Montague, Locke, Addison, Arthur Young, etc.

est bien de trop souvent, puisque la moitié d'entre eux ne sait pas lire, qui votent en moutons, et trouvent que ce vote est une corvée, ignorants, apathiques, incapables d'entendre un mot aux intérêts de l'État et de l'Église, habitués à laisser leur conscience et leurs affaires aux mains des gens qui ont un habit de drap. Le grand lustre qui flamboie à Paris n'apparaît là-bas que comme une chandelle; toutes les lumières amoncelées au centre laissent le reste dans un demi-jour. La forme même de notre civilisation nous impose ce contraste; nous ne nous sommes développés qu'en nous disciplinant sous un gouvernement distinct du peuple, indépendant, qui absorbait toutes les idées et les forces, subsistait par sa propre énergie et nous donnait l'impulsion, au lieu de la recevoir de nous.

Cet état permanent des choses s'est peint dans les lettres d'une façon permanente. Combien y a-t-il de nos grands auteurs qui soient compris par le peuple? D'un bout à l'autre de notre histoire, la même séparation reparaît. Les Ausone, les Fortunat, les Aper scandent des vers et des périodes bien latines; au-dessous d'eux le pauvre colon gaulois murmure tout bas une prière aux dieux de ses bois et de ses fontaines, et on ne l'aperçoit que par hasard dans un barbarisme dont s'amuse un auteur curieux. Le voilà enfin qui parle, quand il a fait la langue vulgaire, dans les fabliaux, les mystères, les chansons de geste; mais toute cette littérature s'arrête au milieu de sa pousse; elle ne s'achève point; elle n'a point son Dante ou son Boccace; elle s'enfouit, s'efface de la mémoire des hommes; les écrivains du dix-septième siècle n'en savent que deux ou trois noms, et les derniers, Villon, Marot, la reine de Na-

varre; elle n'a été qu'un babil d'enfants malicieux et gentils. Au-dessus d'elle la culture latine a accaparé les idées générales qui pouvaient la nourrir et la développer; un petit peuple noir de théologiens et de disputeurs les a prises pour son apanage, et cet enclos ecclésiastique, en restant stérile, a imposé la stérilité au reste du champ. Nous avons une autre culture au seizième siècle, presque aussi factice; que nous a-t-elle donné, sinon une poésie emphatique et un théâtre de convention? Nul poëte national comme Shakspeare. Montaigne ne survit que pour les lettrés; le seul à demi populaire est Rabelais, à cause des gaudrioles. Voici enfin nos siècles classiques; les mots familiers s'effacent, la langue s'ennoblit; le théâtre prend pour public et pour modèles les gens de salon et les seigneurs. C'est la littérature de Versailles. Aujourd'hui nous avons la littérature de Paris; la croyez-vous plus naturelle que l'autre? Au lieu d'un public de courtisans, vous avez un public de critiques. Les livres qu'on produit là ne pénètrent point dans le peuple; ils sont faits pour des curieux et des gourmets, non pour des âmes simples. Les drames de Victor Hugo et les romans de Balzac n'entreront pas plus dans les chaumières que les tragédies de Racine ou les portraits de la Bruyère. Paris, aujourd'hui, est comme Rome sous les Césars, ou Alexandrie sous les Ptolémées, un terreau puissant, étrangement composé de substances brûlantes, capable de produire des fruits extraordinaires, maladifs souvent, enivrants parfois, mais que le sol natal ne revendique pas. En Allemagne, une servante, le dimanche, lit Schiller et l'entend; maintes fois vous rencontrez un piano dans une arrière-boutique; les mineurs

flamands, leur ouvrage achevé, chantent en parties; partout, en pays protestant, la Bible, du moins, est lue et même sentie par le peuple. Chez nous quelques récits militaires, des chansons grivoises, çà et là dans les provinces reculées une légende locale. Hors les Parisiens et les cosmopolites, qui est-ce qui goûte notre littérature, notre peinture, notre musique, si travaillées, si savantes, si psychologiques? Nos lettres, comme notre religion et notre gouvernement, sont plutôt superposées qu'enracinées dans la nation. Toujours l'histoire de l'esprit gaulois est la même; s'il reste gaulois, il n'aboutit pas; s'il aboutit, il perd sa physionomie vraie. D'un côté sont les conteurs du moyen-âge, Marot, Saint-Gelais, les buveurs, les malins, les chansonniers, qui restent au second rang; de l'autre côté sont les lettrés, Boileau, Racine, Rousseau, les théoriciens du seizième et du dix-neuvième siècle qui écrivent pour une classe et non pour la nation. Les uns sont restés au niveau du peuple, les autres n'ont plus rien de commun avec le peuple. Les uns ont avorté sur la souche natale, les autres se sont séparés de la souche natale. Trois ou quatre hommes tout au plus ont su se développer en restant gaulois; ce sont ceux qui, en prenant un genre gaulois, la chanson, le pamphlet, la farce, la comédie, l'ont élargi et relevé jusqu'à le faire entrer dans la grande littérature : Rabelais, Molière, la Fontaine, Voltaire et peut-être quelquefois Béranger. Encore Béranger n'a-t-il qu'un style travaillé et factice. Rabelais est trop débordant et excentrique. Presque tous les vers de Voltaire, ceux qu'il estimait le plus, sont des parades officielles. Molière, trop pressé, forcé de se plier au ton convenable, gêné par l'alexandrin monotone, n'a pas

toujours atteint le style naturel. La Fontaine est, je crois, le seul en qui l'on trouve la parfaite union de la culture et de la nature, et en qui la greffe latine ait reçu et amélioré toute la séve de l'esprit gaulois.

Il va au delà de Marot, comme Béranger au delà de Collé, par le même travail et grâce aux mêmes ressources, ayant reformé son petit cadre d'après l'art ancien, et l'ayant rempli de toutes les grandes idées de son temps. Son parent Pintrel lui avait fait lire et relire Virgile, Homère, et aussi Quintilien, Horace et Térence. Il les préférait hautement aux modernes. « Art et guides, disait-il, tout est dans les Champs-Élysées. » Il avait annoté presque à chaque page Platon et Plutarque, avec profit certainement, car la plupart de ses notes sont des maximes qu'on retrouve dans ses fables. Il est rempli de Virgile, il a traduit de lui des vers suaves et passionnés; il parle comme lui des troupeaux « qui retranchent l'excès des moissons prodigues[1], » des boutons printaniers « frêle et douce espérance, avant-coureurs des biens que promet l'abondance. » Il entend par lui le sourd et voluptueux murmure qui sort de la campagne endormie. Il retrouve le grand sentiment de Lucrèce pour décrire « le temps où tout aime et pullule dans le monde, » et pour sentir la puissance et la fécondité de la nature immortelle. Il loue la volupté avec les mots d'Horace, et relève l'insouciance gauloise jusqu'à la dignité du paganisme ancien. « Mais son imitation n'est pas un esclavage. » « Il prend l'idée, » et la repense de façon à lui rendre l'âme une seconde fois. Il prend encore « le tour et les lois que jadis les

[1] *Luxuriem segetum tenera depascit in herba.*

maîtres suivaient eux-mêmes. » Avec leurs règles, il se fait un art. Il n'écrit pas au hasard avec les inégalités de la verve. Il revient sur ses premiers pas, et se corrige patiemment. On a retrouvé un de ses premiers jets, et l'on a vu[1] que la fable achevée n'a gardé que deux vers de la fable ébauchée. Il avouait lui-même qu'il « fabriquait ses vers à force de temps. » Il n'atteignait l'air naturel que par le travail assidu. Il recommençait et raturait jusqu'à ce que son œuvre fût la copie exacte du modèle intérieur qu'il avait conçu. Il suivait un plan fixe, disposait toutes les parties de la composition d'après une idée maîtresse, transformait ses originaux, développait un point, en abrégeait un autre, proportionnait le tout. Quand on compare sa fable avec celle de Pilpay ou d'Ésope qui lui sert de matière, on s'aperçoit qu'il ne fait pas un seul changement sans une raison, que cette raison et les autres se tiennent entre elles, et qu'elles dépendent d'un principe, sinon exprimé, du moins senti. On tirerait de ses œuvres une poétique. Vous avez vu qu'on en peut tirer une philosophie. C'est par cette réflexion supérieure que la Fontaine, comme Rabelais ou Voltaire, surpasse les purs Gaulois et sort de la foule des simples amuseurs. Toute grande œuvre littéraire contient un traité de la nature et des hommes, et il y en a un dans ces petites fables. La Fontaine, comme les plus doctes, s'intéresse aux hautes idées qu'on agite autour de lui, lit Platon, discute contre Descartes, raisonne sur la morale des jansénites, goûte Épicure et Horace,

[1] *Le Renard, les Mouches et le Hérisson.*

écrit d'avance[1] « le Dieu des bonnes gens, » et propose une morale. Il est curieux, chercheur, amateur de conversations sérieuses. Vergier conte qu'il raisonne à l'infini, « qu'il parle de paix, de guerre, qu'il change en cent façons l'ordre de l'univers, que sans douter il propose mille doutes. » Voilà que ce bonhomme se trouve un spéculatif, et aussi un observateur. « Il ne faut pas juger ces gens sur l'apparence. » Il a l'air distrait, et voit tout, peint tout, jusqu'aux sentiments les plus secrets et les plus particuliers. Rois et nobles, courtisans et bourgeois, il y a dans ses fables une galerie de portraits qui, comme ceux de Saint-Simon et mieux que ceux de la Bruyère, montre en abrégé tout le siècle. Vous voyez qu'il a tiré de ce siècle toutes les idées qu'il en pouvait prendre, et qu'il y a tout feuilleté, les livres et les hommes. Il y a pris quelque chose de plus précieux, le ton, c'est-à-dire l'élégance et la politesse. Ce conteur de gaudrioles, au besoin, parlait comme les plus nobles. Même en ses polissonneries il se préservait de tout mot grossier, il gardait le style de la bonne compagnie. Il avait vécu au milieu d'elle et savait comment on doit s'y tenir. Il avait le goût, la correction, la grâce. Il entretenait les dames avec des ménagements, des insinuations et des douceurs dont Boileau n'eut jamais l'idée. Ses vers à madame de la Sablière, à madame de Montespan, à madame de Bouillon sont le chef d'œuvre de la galanterie respectueuse ou de la tendresse délicate. Il flatte et il amuse, il caresse et il touche, il est naturel et il est mesuré. Il exagère juste à point, il s'arrête à temps au bord des déclara-

[1] Voyez sa lettre à Saint-Évremond.

tions. Il atténue l'adulation par un sourire. Il esquive l'emphase par la naïveté et l'enthousiasme. On dit qu'il était gauche quand il parlait avec sa bouche; à tout le moins, quand il parle avec sa plume, il est le plus aimable des hommes du monde et le plus fin des courtisans.

V

Par quel étrange don a-t-il ainsi réuni les extrêmes? Un petit mot, qu'on a déjà dit, qu'il faut répéter, explique tout : il était poëte, chose unique en France, et poëte de la même façon que les plus grands. Ce petit mot indique un homme qui peut se déprendre de soi-même, s'oublier, se transformer en toutes sortes d'êtres, devenir pour un moment les choses les plus diverses. C'est ce don qu'on attribuait à Shakspeare quand on disait qu'il avait « dix mille âmes[1]. » Les êtres entrent dans cette âme tels qu'ils sont dans la nature, et y retrouvent une seconde vie semblable à l'autre. Ils s'y développent, ils y agissent par leurs propres forces et d'eux-mêmes; ils n'y sont point contraints par les passions ou les facultés qu'ils y rencontrent : ce sont des hôtes libres; tout le soin du poëte est de ne point les gêner; ils se remuent et il les regarde; ils parlent et il les écoute; il est comme un étranger attentif et curieux devant le monde vivant qui

[1] *Myriad-Minded*.

s'est établi chez lui; il n'y intervient qu'en lui fournissant les matériaux dont il a besoin pour s'achever et en écartant les obstacles qui l'empêcheraient de se former. A ce titre un paysan l'intéresse comme un prince, et un âne autant qu'un homme. Il s'arrête devant un taudis, s'occupe des vieilles poutres enfumées, du bahut luisant, des enfants rougeauds qui se traînent par terre en grignotant des tartines, de la ménagère qui caquette, le poing sur les hanches, et gourmande son homme penaud. Il suit toutes les liaisons de toutes ces choses, voit l'épargne et les querelles, sent les odeurs et la cuisine, et sort attristé, égayé, la tête comblée d'histoires villageoises, prêt à déverser le trop-plein de ses imaginations sur l'ami ou la feuille de papier qui va tomber sous sa main. — Le coche l'emporte à Versailles; il aperçoit un seigneur qui, au bord d'une pièce d'eau, fait une révérence et offre la main à une dame. Que cette révérence est belle! Que l'habit est galant! Et comme l'air avenant de la dame, son sourire complaisant et tout à la fois noble lui sied bien! Cependant les jets d'eau montent à l'entour effilés comme des bouquets de plumes; les charmilles égalisées ressemblent à une haie de Suisses; les colonnades arrondissent leurs décorations comme un salon champêtre. Certainement la vie de cour est ce qu'il y a de plus beau au monde. Voilà son imagination remplie de figures majestueuses, de discours ornés et corrects, de politesses condescendantes, d'airs de tête royaux. — Sans doute un roi est beau, mais un chien l'est davantage. Justement en voilà un qui passe. Il y a toute une comédie dans ses allures. Quel être indiscret et pétulant! Il se jette dans les jambes, reçoit des coups de

pied, heurte, flaire, lève la patte, curieux, hasardeux bruyant, gourmand, fort en gueule, aussi varié dans ses accents, aussi prompt à donner de la voix qu'un avocat au parlement. On peut le prendre pour héros aussi bien que M. le Prince. — Cette promptitude aux métamorphoses intérieures fait l'artiste véritable. Il n'est d'aucune classe ni d'aucune secte; il n'a ni préjugés ni parti pris; il est accessible à toutes les émotions, aux plus hautes comme aux plus basses. Il trouve sa matière dans les bouges comme dans la salle du Trône, dans l'adoration pure, comme dans le plaisir grivois. La même main a écrit *les Troqueurs* et à côté *les Deux Pigeons*. Le même homme persifle en gamin les petites gens qu'on foule, et dans le *Paysan du Danube* atteint le style d'un Démosthène, pour invectiver contre les tyrans. Le même conteur gambade parmi les drôleries irrévérencieuses, et peint en vers magnifiques la majesté des dieux dont le regard perce en un éclair tous les abîmes du cœur. Il ressemble à la nature qui produit tout, le sublime, le vulgaire, et toujours les contraires, sans préférer l'un à l'autre, impartiale, indifférente, ou plutôt amie de tous, et, comme disent les anciens, mère et nourrice des choses, incessamment occupée à conduire les vivants de tout degré et de toute espèce sous la clarté du jour.

De là le charme de son style. Il n'a pas l'air d'un écrivain; il est à mille lieues des habitudes oratoires qui font loi autour de lui. Ce n'est pas lui qui apprendrait de Boileau à faire le second vers avant le premier pour remplir ensuite le premier d'oppositions redondantes et d'épithètes explicatives. Il laisse ses voisins ordonner leurs tirades; il sent bien que par ces aligne-

ments d'idées on n'imite pas la nature. Il ne la force pas, il se livre à elle; il lui abandonne le détail de son vers comme l'ensemble de sa conception. Quelqu'un lui souffle tout bas ce qu'il met sur son papier. Il entend des accents nuancés, une voix qui se hausse et se baisse; il voit des bouts de paysages, des gestes, des figures comiques, touchantes, et tout cela comme dans un rêve. Pendant ce temps, sa main écrit des lignes non finies, terminées par des syllabes pareilles; et il se trouve que ces lignes sont la même chose que ce rêve; ses phrases n'ont fait que noter des émotions. Voilà pourquoi nous voyons des émotions à travers ses phrases. Il n'y a rien de plus rare en France que ce don. Notre style si exact et si net ne dit rien *au delà* de lui-même; il n'a pas de perspective; il est trop artificiel et trop correct pour ouvrir des percées jusqu'au fond du monde intérieur, comme fait la langue des artistes ou des simples, telle qu'on la trouve dans l'*Imitation* ou dans Shakspeare. Pascal et Saint-Simon seuls au dix-septième siècle, et encore dans des écrits secrets qui sont des confidences, ont traversé la froide et brillante enveloppe des mots pour aller troubler le cœur. La Fontaine est le seul qui, sous prétexte de négligence, la traverse ouvertement. Sont-ce des vers que vous lisez ici ou un tableau que vous avez sous les yeux, mieux qu'un tableau, puisque le sentiment y est avec les couleurs? On n'a pas besoin d'aller à Vaux regarder la peinture de la Nuit; la voici, et digne du Corrége :

Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras et son bras sur la nue,
Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas

Lisez encore ces trois lignes, vous emporterez avec leur souvenir de quoi songer toute une heure, car elles enferment toute une vie :

J'étais libre et vivais content et sans amour;
L'innocente beauté des jardins et du jour
Allait faire à jamais le charme de ma vie.

Alfred de Musset est le seul qui, depuis la Fontaine, ait retrouvé des vers de ce genre, une douzaine de mots ordinaires, assemblés d'une façon ordinaire et qui ouvrent un monde. C'est ce qui met à part et au-dessus de tous, les pauvres fous, malheureux ou naïfs, qui les trouvent; on appellera les autres « grands hommes si l'on veut, mais poëtes, non pas. » Nous en avons eu un (ce n'est guère), un seul, et qui, par un hasard admirable s'étant trouvé Gaulois d'instinct, mais développé par la culture latine et le commerce de la société la plus polie, nous a donné notre œuvre poétique la plus nationale, la plus achevée et la plus originale; c'est pour cela que j'en ai parlé si longuement, trop longuement peut-être. Et pourtant je ne voudrais pas finir ainsi, conter qu'il est mort, qu'il s'est confessé, et le reste. Cela ne convient pas pour achever le portrait d'un poëte, surtout le portrait de celui-ci. J'aime mieux copier une page de son Platon, une page que certes il a bien souvent lue, et qui le peint comme il voudrait l'être. Quand on pense à ces vers si gracieux, si aisés, qui lui viennent à propos de tout, qu'il aime tant, à ce doux et léger bruit dont il s'enchante et qui lui fait oublier affaires, famille, conversation, ambition, on le trouve semblable aux cigales de Phèdre.

« On dit que les cigales étaient des hommes avant que les Muses fussent nées. Lorsqu'elles naquirent et que le chant parut, il y eut des hommes si transportés de plaisir, qu'en chantant ils oublièrent de manger et de boire, et moururent sans s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit la race des cigales, et elles ont reçu ce don des Muses, de n'avoir plus besoin de nourriture sitôt qu'elles sont nées, mais de chanter dès ce moment, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'elles meurent. Ensuite elles vont annoncer aux Muses quels hommes ici les honorent. »

Il faut tâcher de croire que c'est là aujourd'hui le sort de la Fontaine.

H. Taine.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Cette édition, qui reproduit à peu près celle que nous avons publiée en 1841 (Paris, Ch. Gosselin, in-12), offre des améliorations et des additions très-importantes.

Non-seulement nous avons suivi le texte collationné et rétabli, par le savant Walckenaer, sur les éditions partielles de 1665, 1667, 1669, 1671, 1675, 1676 et 1685, mais encore nous avons confronté ce texte avec celui que M. Marty-Laveaux a soigneusement revu sur les mêmes éditions originales pour sa nouvelle édition des Œuvres de La Fontaine dans la *Bibliothèque elzévirienne* de M. Jannet. Loin d'adopter, comme l'a fait M. Marty-Laveaux, l'orthographe des anciennes éditions, nous nous sommes efforcé d'éclaircir le texte souvent obscur de notre auteur, en y introduisant une ponctuation toute moderne et en distinguant toujours le dialogue du récit. De plus, nous avons corrigé quelques fautes d'impression, qui avaient échappé aux précédents éditeurs.

Nous avons conservé toutes les *variantes* imprimées dans l'excellente édition de Walckenaer, ainsi que les

variantes recueillies pour la première fois par M. Marty-Laveaux; nous en avons ajouté quelques-unes, que nous ont fournies les manuscrits de Conrart, et qui avaient été négligées par nos prédécesseurs.

Nous avons indiqué les principales sources des Contes, ainsi que les principales imitations, déjà signalées par Walckenaer; nous avons placé au bas des pages quelques courtes notes sur les vieux mots et sur certaines locutions singulières qui ne se trouvent que dans les ouvrages de La Fontaine. Plusieurs de ces locutions n'avaient été ni comprises ni expliquées.

Nous n'avons rien changé d'ailleurs à l'ordre des pièces adopté dans l'édition de Walckenaer, le premier éditeur qui ait divisé les *Contes et Nouvelles* en cinq livres; mais nous avons formé, à la fin de la nôtre, un sixième livre contenant tous les Contes attribués à La Fontaine dans les éditions ou contrefaçons de 1669, 1710, 1718, 1732. Plusieurs de ces Contes ont été, il est vrai, rendus depuis à leurs véritables auteurs; mais les autres, que personne n'a réclamés, pourraient bien être réellement de La Fontaine, puisqu'ils portent plus ou moins le cachet de son style et de son esprit. On remarquera surtout *les deux Testaments* et *les Effets de la nature*, que nous publions ici pour la première fois, et qui semblent avoir droit de figurer désormais dans les OEuvres de l'auteur de *Joconde*.

Enfin, ce qui recommandera cette nouvelle édition aux yeux des amis des lettres, c'est surtout la notice qui la précède et qui renferme une précieuse histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine, par un de ses contemporains, Matthieu Marais, avocat au parlement de Paris. Cette histoire, que l'auteur avait rédigée vers

l'année 1725, dans l'intention de la placer en tête des *Œuvres diverses* du célèbre fabuliste qu'il voulait publier, n'a paru cependant qu'en 1811 (*Paris, Renouard,* in-12 de VI et 132 p.), et n'est pas plus connue aujourd'hui que si elle fût restée manuscrite. L'extrême rareté de l'édition, mise au jour par les soins du savant Chardon de La Rochette, a sans doute empêché de réimprimer plus tôt cet excellent morceau d'histoire littéraire, qui, malgré la négligence du style de l'auteur, conserve encore sa valeur relative à côté des travaux si estimables et si complets de l'illustre Walckenaer sur la vie et les ouvrages de La Fontaine.

Nous réimprimons l'opuscule de Matthieu Marais, sans y faire aucune addition, en renvoyant une fois pour toutes le lecteur au grand travail de Walckenaer, augmenté et perfectionné dans trois éditions successives. Nous avons seulement conservé la plupart des notes de Chardon de La Rochette, qui s'est servi de la petite édition des *Œuvres diverses* de La Fontaine en quatre volumes in-12, publiée chez Savoye en 1758, pour indiquer les pièces en vers et en prose auxquelles Matthieu Marais fait allusion dans sa notice chronologique. Une discussion approfondie des faits et des opinions que renferme cette notice eût rempli la moitié d'un volume. Nous donnons donc ici, à titre de simple document, les recherches biographiques et littéraires de Matthieu Marais, savant jurisconsulte, profond philologue, critique ingénieux, qui fut l'ami et le collaborateur de Bayle. « Que j'admire, lui écrivait ce dernier (le 2 octobre 1698), que j'admire l'abondance des faits curieux que vous me communiquez touchant MM. Arnaud, Rabelais, Santeuil, La Fontaine, La Bruyère, etc.! Cela me fait juger, mon-

sieur, qu'un dictionnaire historique et critique que vous voudriez faire seroit l'ouvrage le plus curieux qui se pût voir. Vous connoissez mille particularités, mille personnalités, qui sont inconnues à la plupart des auteurs, et vous pourriez leur donner la meilleure forme du monde. » Matthieu Marais mourut vers 1740, dans un âge très-avancé.

La Fontaine doit beaucoup à nos vieux conteurs français; nous avons pensé qu'un aperçu rapide sur ces conteurs serait une introduction naturelle à un recueil de Contes qui rappellent souvent ceux du roi Louis XI, de la reine Marguerite de Navarre, de Bonaventure Des Périers, de Noel Du Fail, et de Beroalde de Verville.

INTRODUCTION.

LES VIEUX CONTEURS FRANÇAIS.

La littérature, après avoir essayé plusieurs transformations successives, revient sans cesse à une forme première, qu'elle quittera encore pour la reprendre plus tard, lorsque l'oubli lui aura rendu tout l'attrait de la nouveauté. « En effet, dit La Fontaine, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. » Mais il n'est pas de genre si décrié et si vieux qui ne puisse être rajeuni et remis en honneur. Ceci est une affaire de mode, un hasard de fortune; et, si les écrivains sont impuissants à créer, ils savent rénover avec art. On jette au rebut les anciens moules, on ne les brise jamais. Demain peut-être on ressuscitera l'Héroïde; et puisque l'Ode de Ronsard est remontée sur son trône après deux siècles et demi d'humiliation, ne sera-ce pas bientôt le tour des Rondeaux de Benserade, des vers *équivoques* de Crétin, des *Soties* de Gringore et des *Mystères* de Greban? Aujourd'hui la vogue est au Conte, et les libraires ne sèment plus que conteurs, comme autrefois ils ne greffaient que du Saint-Évremond.

Passe donc pour le Conte; c'est un produit agréable, qui ne manquera jamais en France, où il est indigène. Le caractère, l'esprit et la langue de notre pays sont essentiellement propres à la nature du Conte, qui doit être vif, joyeux, hardi et naïf; ces qualités, du moins, se trouvent réunies dans la plupart des conteurs du quinzième et du seizième siècle. Il y a là toute une littérature, exquise de finesse et de grâce, qui reste ignorée sous les laves refroidies de vingt éruptions littéraires, comme ces villes antiques d'Italie enterrées vivantes et plongées dans les ténèbres, tandis que des villages modernes, bâtis de leurs débris, à la place même qu'elles occupaient, s'étalent au soleil et foulent aux pieds les trésors de l'art immortel : la cabane est assise sur le fronton d'un temple.

Le Conte est partout le type primitif de la littérature d'un peuple. Jadis l'historien et le rapsode contaient : Hésiode, Homère, Hérodote, Lucien, ne furent que des conteurs poëtes et philosophes, qui, selon le goût de leur temps, varièrent les formes de la tradition écrite. Bien avant eux, dès l'origine de la société, au milieu des forêts, les hommes nouveaux se reposaient des fatigues de la chasse, en écoutant les récits d'un vieillard qui leur disait ce que son père lui avait dit touchant la naissance de l'univers. Le Conte et l'Histoire eurent une source commune, contemporaine des langues, et ce ne fut qu'après des siècles d'éducation intellectuelle que l'Histoire se vit dégagée de l'alliage du Conte.

Plutarque, qui fut le Montaigne des Grecs, résume à lui seul les diverses époques du Conte ancien, qui était en honneur jusque dans les veillées des sorcières de Thessalie. Les Romains ne nous ont laissé que deux conteurs historiens : Diodore de Sicile et Apulée; mais nous savons qu'ils empruntèrent aux Grecs les banquets *achromatiques*, c'est-à-dire, suivant le commentaire d'un vieux conteur français, « assaisonnés de quelque bonne sauce et sa-

voureux sopiquet de contes récréatifs et plaisantes sornettes. »

Les premiers contes, en France, furent des légendes de saints, narrées avec une crédule simplicité et grossies de bouche en bouche. Le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, où la sculpture a représenté les voyages de l'âme de ce roi dans l'enfer, est un conte fantastique figuré en pierre; la *Légende dorée* de Jacques de Voragine forme un recueil de contes merveilleux, qui ne le cèdent pas aux *Mille et une Nuits* arabes. Ces contes pieux, inventés par les moines et enjolivés de détails peu édifiants, avaient pris racine dans la religion; et telle était la manie de conter alors, que les dogmes fondamentaux du culte furent travestis de la façon la plus scandaleuse, sans mauvaise pensée. Ainsi l'Évangile servit de texte à des facéties licencieuses. Les livres d'heures et les psautiers étaient d'ordinaire allongés de miracles, de diableries et de paraboles, qu'on lisait à l'église par manière de distraction. Voilà comment il est arrivé que les plus célèbres prédicateurs du quinzième et du seizième siècle, Menot, Maillard, Barlette, mêlaient tant de contes à leurs sermons, et changeaient la chaire en tréteaux.

On peut rapporter à l'invasion des Maures d'Espagne dans les Gaules méridionales l'invasion du Conte de gaisavoir, que les troubadours apprirent aux trouvères. Les Maures, ainsi que tous les Orientaux, se plaisaient singulièrement à entendre de longues narrations qui berçaient leur paresse, à l'ombre des aloès et au bord des fontaines. Le sultan Chabriar reculait de jour en jour la mort de Cheherazade, pour ne pas laisser interrompre un de ses contes qu'elle racontait en attendant l'aurore, à la prière de sa sœur Dinarzade. Bientôt le Languedoc, en expulsant ses conquérants, retint quelque chose de leurs mœurs et de leurs arts. Un dicton populaire donna la palme au *mieldre jugleor en Gascoigne;* cette province fournissait les meilleurs jongleurs; et, toujours

passionnés pour ce genre de divertissements, nos bons aïeux *riaient*.

L'Orient raviva encore la passion des contes, lorsque les croisades eurent acclimaté en France une foule d'usages d'outre-mer. Les Sarrasins et le climat de la Palestine amollirent les vainqueurs, qui rapportèrent dans leur patrie le goût des apologues, et cette volupté nonchalante que procurent aux Asiatiques les récits fabuleux. Les trouvères se souvinrent des aventures ingénieuses qu'ils avaient ouïes sous la tente, à Damas et à Massoure. La cour de Philippe-Auguste reçut le reflet de celle du soudan Saladin, et il n'y eut pas de fête royale ou seigneuriale sans un lai récité durant le festin, au bruit des coupes qu'on remplissait de vin de Chypre. Durand, Rutebeuf, Cortebarbe, Marie de France et les autres poëtes qui rivalisèrent avec les romanciers de chevalerie, eurent la gloire d'inspirer Boccace.

Ne semble-t-il pas que les contes ont été surtout en faveur dans les moments difficiles, où il était besoin d'oublier les malheurs du temps, la guerre, la famine et la peste? Boccace composa son *Décaméron* pendant la peste de Florence; Pogge, qui naquit cinq ans après la mort de Boccace, son maître, écrivit ses Facéties au milieu des schismes turbulents de la papauté; Eustache Deschamps, qui avait étudié la médecine dans le Levant, paraît mettre le Conte au nombre des remèdes de l'épidémie que Boccace combattait à force de gaieté, lorsqu'il recommande, dans sa ballade contre la peste, de fuir la tristesse *et fréquenter joyeuse compagnie*.

C'est dans le quinzième siècle que l'exemple de Boccace réveille en France la muse du Conte, endormie, comme Épiménide, tant que le choc des armées retentit d'un bout du royaume à l'autre : depuis quinze ans, la guerre civile faisait silence, et la peste ne dévorait plus les populations, lorsque le Dauphin de France, qui devait être Louis XI, réfugié à la cour du duc de Bourgogne

pour échapper au ressentiment de son père Charles VII, consola son exil par les CENT NOUVELLES NOUVELLES, « assez semblables en manière, dit Antoine de La Sale, » rédacteur anonyme de ce recueil, sans atteindre le » très-subtil et orné langage du livre de *Cent Nouvel-* » *les.* » Le terrible Louis XI avait ses heures de badinage et de belle humeur à table et parmi les fumées de la *buverie;* il préludait aux potences de son règne par propos folâtres, et il payait en monnaie de langue l'hospitalité de son *beau frère de Bourgogne,* Charles le Téméraire. Ces deux fiers conteurs se mesurèrent, à quelques années de là, dans la plaine de Montlhéry.

La cour de Bourgogne, où se racontèrent si librement cent Nouvelles *moult plaisantes,* n'admettait pas les dames à ces après-soupées gaillardes, où chaque assistant prenait la parole à son tour, en rafraîchissant sa mémoire dans un pot de cervoise ou bière forte; mais, les femmes étant introduites à la cour de France par Anne de Bretagne, le Conte quitta son allure soldatesque et voila sa nudité impudique, sans renoncer pourtant à son franc parler et à sa joyeuseté native. La mère de François Ier, Louise de Savoie, et sa fille Marguerite d'Alençon, depuis reine de Navarre, excellèrent dans un genre qui veut, par-dessus tout, le talent de broder une idée avec esprit et délicatesse. On assure que Louise de Savoie s'avoua vaincue par sa fille et déchira son ouvrage, que nous regretterons, malgré cette condamnation rigoureuse. Quant à Marguerite, elle nous a laissé son chef-d'œuvre, l'HEPTAMÉRON OU HISTOIRE DES AMANTS FORTUNÉS, dans lequel, dit Claude Gruget, premier éditeur de ces Contes, *elle a passé Boccace.*

Marguerite, que la Réforme n'empêcha pas de faire traduire *le Décaméron* italien par son secrétaire Antoine le Maçon, ne rassemblait aucune Nouvelle *qui ne fût véritable histoire,* et sa haute philosophie, loin de s'effaroucher des libertés du Conte, *brisait l'os médullaire*

du livre de Rabelais, que des précieux du siècle de Louis XIV ont osé traiter de *bouffon insipide*. Le cardinal Du Bellay envoyait dîner avec les laquais quiconque n'avait pas lu *le livre!* Enfin, il importe peu que les Nouvelles publiées sous le nom de la Reine de Navarre soient sorties ou non de la plume d'un de ces valets de chambre lettrés, qu'elle s'attachait par des bienfaits, et plus encore par sa beauté et son mérite incomparables: les CONTES ET JOYEUX DEVIS de Bonaventure Des Périers ne sont peut-être que des lambeaux de l'*Heptaméron* inachevé.

Ce que touche une main royale devient or : le Conte fut partout le bienvenu, et tandis que, dans chaque ville de France, parents, amis et voisins se réunissaient le soir pour *banqueter* et conter à frais communs, les imitateurs de Rabelais et de la Reine de Navarre accaparèrent et gardèrent longtemps la fortune que leurs modèles avaient eue. Noël Du Fail, sieur de la Hérissaye, voulut prouver, par ses CONTES D'EUTRAPEL, que *l'utilité des contes facétieux est grande*, et, par ses DISCOURS D'AUCUNS PROPOS RUSTIQUES, qu'on pouvait *trouver goût* aux naïfs récits des paysans. Le docte Henri Etienne, pour faire l'apologie de son cher Hérodote, n'imagina rien de mieux que de publier un volume de contes, qu'il se défend d'avoir *enrichis*, sous ce titre : INTRODUCTION AU TRAITÉ DE LA CONFORMITÉ DES MERVEILLES ANCIENNES AVEC LES MODERNES. Tabourot, fidèle à sa devise : *A tous accords*, qui fut aussi celle de Henri III, montra un talent varié dans ses BIGARRURES ET TOUCHES, comme dans ses ESCRAIGNES DIJONNOISES. Le sieur Gaulard, l'une de ces *personnes de si bonne pâte et heureuse rencontre, qu'ils semblent nés pour faire rire les autres*, dut sa joviale réputation à la plume badine du même Tabourot, qui rédigea *pour rire* les contes les plus gras du gentilhomme franc-comtois. Bouchet, sieur de Boncourt, dédia aux marchands de Poitiers ses SERÉES, dont

les discours libres et gaillards se ressentent de l'ancienne prudhomie du bon vieux temps. Beroalde de Verville, tout chanoine qu'il était, ou parce qu'il était chanoine, gâta son MOYEN DE PARVENIR à force de grossièretés; et d'Ouville s'appropria beaucoup de bien d'autrui dans ses CONTES AUX HEURES PERDUES. Le Conte s'empara, pour ainsi dire, de tous les instants de la vie : non-seulement les *Serées* de Bouchet furent accompagnées des FACÉTIEUSES JOURNÉES de Gabriel Chappuis et de la traduction des FACÉTIEUSES NUITS de Straparole, mais encore le seigneur de Cholières imagina ses NEUF MATINÉES, pour inviter la compagnie qu'il avait aux champs à *se dégourdir et aiguiser l'appétit au dîner,* puis, ses APRÈS-DINÉES, pour empêcher sa compagnie de dormir au sortir de table, parce que *le veiller est plus gentil, mieux séant, de meilleure et plus honnête grâce.* Le seigneur d'Yver, pour équivoquer sur son nom, intitula PRINTEMPS un recueil de contes, entremêlés de ces digressions savantes, morales et philosophiques, qui avaient été mises à la mode par les DIVERSES LEÇONS DE PIERRE MESSIE, traduites de l'espagnol par Claude Gruget, l'éditeur de la Reine de Navarre. Duverdier, sieur de Vauprivas, voyant par le peu de succès de son COMPSEUTIQUE que les contes perdaient de la faveur qu'on avait coutume de leur accorder en France, essaya de les rajeunir en les enveloppant de leçons débitées d'un style sérieux et dogmatique. Ce fut aussi sous le titre de DIVERSES LEÇONS, qu'il imprima un choix de ses lectures, divisé par livres et par chapitres. Ce volume, réimprimé plusieurs fois, fut sans doute assez goûté, puisque Louis Guyon, sieur de la Nauche, fit paraître à son tour trois gros volumes de DIVERSES LEÇONS, plus ennuyeuses que les précédentes, en ce que les anecdotes y sont plus rares; ce n'étaient déjà plus ces bons contes *à la gauloise,* avec lesquels on oubliait la peste et la guerre civile. Enfin, les NOUVELLES TRAGIQUES de l'Italien Bandello, traduites ou plutôt para-

phrasées et gâtées par Boaistuau et Belleforêt, furent les derniers soupirs du Conte au seizième siècle, immortel phénix que cent ans plus tard La Fontaine devait extraire de la poussière de ces *bouquins de haute graisse.*

La plupart de ces bouquins sont aujourd'hui rares ou introuvables, la plupart imprimés avec une orthographe et des caractères gothiques, la plupart d'ailleurs illisibles aux dames; cependant c'est là le dépôt du véritable esprit français; et ce précieux dépôt presque ignoré finira par disparaître tout à fait, car les étrangers recherchent volontiers nos curiosités bibliographiques. N'y aurait-il pas intérêt et profit pour les gens du monde à visiter les ruines du Conte, qui n'ont jamais eu de cicerone? Il y a tant de perles à tirer du fumier d'Ennius! Les dames se fâcheraient-elles de connaître, d'un ouvrage bizarre, comique et original, ce qui peut leur en être présenté avec les exigences polies de notre siècle? Le fruit défendu a tant de charmes depuis Ève!

Sans doute le goût a bien varié du quinzième siècle au nôtre : les *Cent Nouvelles nouvelles* furent *mises en terme et sur pied au commandement et avertissement du très-redouté seigneur Louis onzième; l'Heptaméron* parut *sous la permission du roi*, et sous les auspices de *très-illustre et très-vertueuse princesse, madame Jeanne de Foix, reine de Navarre;* mais les CONTES de La Fontaine, qui n'avait pas choisi d'autre Mécène que la Champmeslé, soulevèrent l'indignation du roi, et le lieutenant de police en supprima l'édition, comme *remplie de termes indiscrets et malhonnêtes*, et ne pouvant avoir *d'autre effet que celui d'inspirer le libertinage;* tandis que Vergier, *commissaire de la marine*, un des copistes de La Fontaine, se faisait cent protecteurs à la cour, en dédiant aux dames ce qu'il appelle *innocent badinage*, *même parfois lascif libertinage*, et en pratiquant lui-même avec éclat ses préceptes d'*amant distrait* et de *vaporeux ivrogne.*

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE

M. DE LA FONTAINE.

M. de La Fontaine (Jean) naquit à Château-Thierry, en 1621, selon M. Perrault, dans ses *Hommes illustres;* mais, comme ce poëte se donne lui-même 70 ans dans l'envoi d'une ballade[1] sur la prise de Philisbourg, en 1688, où il a dit : *l'homme n'engendre guère à soixante-dix ans,* il doit être né en 1618. Dans une autre ballade, à M. Fouquet, pour le pont de Château-Thierry, il parle de cette ville comme du lieu de sa naissance[2] :

> Dans cet écrit, notre pauvre cité
> Par moi, seigneur, humblement vous supplie.

Son père, maître des eaux et forêts de ce duché, lui donna sa charge. Il y a été marié, on ne sait précisément en quelle année, et il a eu un fils de ce mariage, qui a été élevé par M. de Maucroix, chanoine de Reims, son ami. Il étoit né paresseux et aimoit à faire des vers; il montra bientôt un talent original, simple, naïf et plein

[1] *Un de nos Fantassins,* etc., t I des *Œuvres diverses,* édit. in-12 de 1758, p. 123. — [2] T. I, p. 45.

de grâces inconnues jusqu'à lui. Sa femme, de son côté, étoit aussi une paresseuse, qui n'aimoit que les romans. C'étoit là une belle union! Il lui dit dans une lettre, dont nous parlerons en son lieu : *Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent; c'est un fonds bientôt épuisé.*

1654. — La première pièce qui a paru de lui dans le public, c'est la traduction de l'*Eunuque*, de Térence, en vers, qui a été imprimée à Reims, en 1654, in-4°. Il n'avoit point le génie de la traduction; ainsi cet ouvrage n'eut point de succès. M. Fabricius, célèbre bibliothécaire allemand, qui a tout vu, et qui n'oublia jamais rien, en parle dans sa Bibliothèque latine, au supplément de l'article de Térence : *Eunuchum versibus gallicis reddidit Fontanus*, Paris, 1654, 4°. Il a peut-être vu une édition de Paris, car la première est de Reims.

Après cette traduction, qui lui avoit bien fait connoître Térence, il fit plusieurs pièces de vers qui plurent à M. Fouquet, alors surintendant des finances. Ce ministre, attentif à attirer à lui tout ce qui brilloit, le prit pour son poëte et lui donna une pension. Il avoit pris en même temps M. Pélisson pour un de ses premiers commis, M. Le Brun pour son peintre, et M. Le Nôtre pour dresser ses jardins. Ils ont eu depuis de plus grandes destinées : M. Pélisson a été historien de Louis XIV; M. Le Brun a peint Versailles et a fait des tableaux immortels; M. Le Nôtre a fait le jardin des Tuileries, qui est le plus beau jardin de l'univers; et M. de La Fontaine, avec son talent de poëte, est demeuré poëte et n'a su que faire pleurer, par les nymphes de Vaux, la disgrâce de son protecteur.

1658. — Pendant la faveur de M. Fouquet, son poëte chercha à le louer sur son goût pour l'architecture, la peinture, le jardinage et la poésie, et fit une fiction mer-

veilleuse qu'il appela *le Songe de Vaux*[1], où ces quatre arts combattent pour la préférence, et disent tout ce que l'esprit peut imaginer pour emporter le prix l'un sur l'autre. Il n'en a donné au public que des fragments, qui, selon l'auteur des *Pensées ingénieuses*[2], brillent d'esprit depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous donnerons un avertissement en prose qu'il a fait pour l'intelligence de ces fragments précieux; ils seront précédés d'une épître à Ariste, à qui il les adresse. Il lui parle de son talent pour la poésie et du dessein de ce Songe[3].

Ariste, vous voulez voir des vers de ma main :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable,
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable.
. . . . . .
Homère épand toujours ses dons avec largesse;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse.
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir?

Voilà en deux vers l'éloge d'Homère et de Virgile. Ils lui avoient appris à aimer la nature.

Je vous présente donc quelques traits de ma lyre;
Elle les a, dans Vaux, répétés au zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers :
Les palais, les tableaux, les jardins et les vers.

Donnons ici, en passant, quelques traits de cette éloquente poésie.

L'architecture, sous le nom de Palatiane, dit pour soutenir sa cause :

Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Brun, les Le Nôtre,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements[4].

[1] T. I, p. 207. — [2] Le P. Bouhours, p. 11 del 'édit. de 1689 in-12. — [3] T. I, p. 219. — [4] T. I, p. 222.

Apellanire, pour la peinture, dit avec un tour élevé et galant tout ensemble[1] :

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie;
Ce n'est rien qu'une toile : on pense voir des corps;
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.
. . . . . .
Dans les maux de l'absence, on cherche mon secours.
Je console un amant privé de ses amours :
Chacun, par mon moyen, possède sa cruelle.

Hortesie, parlant pour les jardins, arrive avec un abord si doux, qu'avant qu'elle ouvrît la bouche, les juges furent plus d'à demi persuadés; elle commence par ces vers[2] :

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai, pour tout langage,
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.

Puis, elle continue par des stances d'une noble simplicité et dignes des *Géorgiques*, d'où notre poëte a tiré cette description des jardins et l'éloge de ceux qui les aiment[3] :

Libres de soins, exempts d'ennuis,
Ils ne manquent d'aucunes choses;
Ils détachent les premiers fruits,
Ils cueillent les premières roses

Qu'il nous soit permis d'ajouter encore ces quatre vers d'une autre stance, et de faire goûter ces plaisirs innocents :

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sais parer Pomone et Flore.
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore.

[1] T. I, p. 224. — [2] T. I, p. 227. — [3] Namque sub OEbaliæ, etc., *Georgic.*, liv. IV, v. 125.

Calliopée élève l'art des vers au-dessus de tout, et s'écrie dans sa fureur[1] :

Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs, pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle?
. . . . . .
Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges,
Sans jamais se ruiner.
Le temps a beau les combattre,
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre....

Puis, par un enthousiasme tout poétique, reprenant les discours des autres fées, elle répond à Palatiane :

Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits....

A Apellanie, qui se vante de tenir école d'imposture :

Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille, à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon, au front majestueux,
Le bien disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image.
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
. . . . . .
Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.

On ne peut parler plus poétiquement de la poésie; et comme il savoit mêler le doux à l'utile, et qu'il cherchoit à plaire toujours, il ajoute cette galanterie :

Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours, en peignant leurs tourments.

[1] T. I, p. 232.

Faire aimer un amant est pour lui *plus* que de composer toute l'*Iliade*. Nous prévenons le plaisir du lecteur, qui sera bien aise de trouver ces morceaux hors de leur place et encore à leur place, et qui les admirera deux fois.

L'aventure du Saumon et de l'Esturgeon, qui se promenoient réellement sur le canal de Vaux, et que le poëte entretient dans son Songe, a des grâces qui ne doivent rien à celles des animaux que Voiture et Sarrasin ont fait parler. C'est une préparation aux fables que nous avons vues de lui depuis; et celle-ci est comme la mère de toutes les autres. Ces poissons disent que, s'ils ont quitté leur patrie[1] :

Non, ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance;
Sans nous vanter et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits.
Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.

Il nous est tombé entre les mains deux autres fragments précieux de ce Songe de Vaux, qui n'ont jamais été imprimés. L'un est intitulé : *Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un Cygne qui se mouroit, et des aventures du Cygne*[2]. Le poëte nous apprend là pourquoi les cygnes chantent en mourant. Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Léda, et parce que, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit aussitôt la forme d'un dieu; il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'âme du cygne, où il avoit logé, passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet ani-

[1] T. I, p. 241. — [2] C'est le quatrième fragment de notre édition, t. I, p. 245

mal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé ; cette fiction engage notre poëte à parler de la métempsycose et à en parler mieux que les philosophes. Platon avec ses grâces n'eût pu la mieux décrire :

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose.
Toute âme passe en différentes mains :
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le Sort tient dans ses livres enclose,
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'âme, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roi se vêt, en sortant d'un berger ;
Puis d'un berger, étant d'un roi sortie.

Les aventures du Cygne, dans ses différents changements, plairont aussi beaucoup, et l'on sera bien aise de voir cette âme animer, dans cette fiction ingénieuse et galante,

Un amant qui, de tristesse,
La tête en quatre se fendit ;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse ;
Des philosophes, des badins ;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six beautés insignes,
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cous non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs sans mentir.

Nous pensons bien qu'on quittera notre préface pour aller chercher le reste de cet ouvrage, et ce sera très-bien fait ; mais il faut que le lecteur aille chercher en même temps le second fragment [1], où il trouvera des galanteries toutes nouvelles : l'Amour qui danse aux chansons

[1] C'est le cinquième, p. 256.

dans un bal qui se donne au clair de la lune, dont les lustres étoient les étoiles; et des couplets de ces chansons qu'Anacréon voudroit avoir faites. L'Amour dit :

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantoient
Que malgré mes ailes
Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

Autour de ses charmes,
Me voyant voler,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeler.
Celui qui brûle les dieux,
S'alla brûler à ses yeux [1].

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer.
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Tout cela étoit fait pour madame Fouquet, et devoit entrer dans la relation du Songe de Vaux. Elle y est appelée tantôt Sylvie, tantôt Castille, qui étoit son vrai nom. Il lui adressa encore, en ce temps-là, une ballade sur ce qu'elle accoucha avant terme dans son carrosse en revenant de Toulouse, où elle avoit voulu suivre M. Fouquet [2] :

[1] On lit, dans notre édition .

Se brûle à de si beaux yeux.

[2] Cette ballade, ou plutôt ces stances ne se trouvent dans aucune édition *.

* Ces stances inédites furent publiées par Chardon de La Rochette, à la suite du manuscrit de Matthieu Marais ; elles ont été recueillies ensuite par Walckenaer dans ses éditions de la Fontaine. (P. L.)

Vous l'auriez achevé, sans qu'il y manquât rien,
De grâces et d'amours étant bonne ouvrière.
Dieu ne l'a pas voulu, peut-être pour un bien :
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

C'est par ces charmes qu'il amusoit le ministre magnifique et délicat, et qu'il l'entretenoit dans ces goûts délicieux qu'il devoit bientôt perdre.

Nous placerons à la fin de cette année 1658 une lettre à une abbesse du Pays-Bas espagnol, où la guerre étoit alors. Elle vouloit voir La Fontaine; mais il n'aimoit pas Mars autant qu'il aimoit l'Amour. Il écrivit donc à cette abbesse une lettre dans le genre marotique pur, et s'essayoit ainsi sur ce genre, à qui il devoit un jour sacrifier tous les autres. Voici quelques traits de cette lettre [1] :

Très-révérente mère en Dieu
Qui révérente n'êtes-guère,
Et qui moins encore êtes mère....
Votre séjour sent un peu trop la poudre,
Non la poudre à têtes friser,
Mais la poudre à têtes briser.
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire un peu moins que vous.

Il y a une anecdote dans ces vers :

On vous adore en certain lieu,
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Si l'on n'a patente du sire,
Qui fit attraper Girardin,
Lequel alloit voir son jardin,
Puis le mit à grosse finance.

Il faut savoir, pour entendre cela, que M. de Barbesiers-Chemerault enleva M. Girardin, qui alloit à Bagnolet, et le mena à Bruxelles. Mais M. de Chemerault,

[1] T. I, p. 38.

ayant été arrêté, fut décapité le 4 octobre 1657, et un des chefs de son procès étoit l'enlèvement de M. Girardin.

Ce qu'il dit à cette religieuse, sur ce qui arriva lors de sa profession et sur ses beautés qu'on enferma dans un cloître, est au delà de l'élégance et du badinage :

Dessous la clef on les a mis,
Comme une chose et rare et dangereuse,
Et, pour épargner ses amis,
Le ciel vous fit jurer d'être religieuse.

Ce même jour, pour le certain,
Amour se fit bénédictin,
Et, sans trop faire la mutine,
Vénus se fit bénédictine;
Les Ris, ne bougeant d'avec vous,
Bénédictins se firent tous,
Et les Grâces, qui vous suivirent,
Bénédictines se rendirent.
Tous les dieux qu'en Cypre on connoît
Prirent l'habit de saint Benoît.

M. Fouquet fit voir cette lettre à madame de Sévigné, qui en fut enchantée; et cela donna lieu à un dixain nouveau [1] :

De Sévigné, depuis deux jours en ça,
Ma lettre tient les trois parts de ma gloire.

Et encore à un quatrain :

Je ne m'attendois pas d'être loué de vous [2].

Le commentateur de Despréaux [3] nous a conservé le fragment d'une ballade de notre poëte, de cette même année 1658, sur le siége soutenu par les Augustins con-

[1] T. I, p. 42. — [2] *Ibid.* — [3] T I, p. 361, édit. de Genève, in-4°.

tre le parlement, au mois d'août de cette année, et dont l'histoire est bien racontée dans ce commentaire. Despréaux n'en avoit retenu que ces vers, qu'il ne faut point perdre, et qui feront peut-être retrouver la ballade entière [1] :

Aux Augustins, sans alarmer la ville,
On fut hier soir, mais le cas n'alla bien :
L'huissier, voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien.
Et dedans peu, me semble que je voi
Que, sur la mer ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

On conte, à ce propos, qu'un des amis de La Fontaine le rencontra sur le pont Neuf, qui couroit ce jour-là du côté de la bagarre, et que, lui ayant demandé où il alloit, il répondit simplement : « Je vais voir tuer des Augustins. » Il en parloit comme d'un spectacle ordinaire.

1659. — M. Fouquet, qui lui payoit pension, avoit aussi exigé que son poëte lui payât par quartiers une pension en vers : il en convient dans une jolie pièce [2] écrite à madame Fouquet, en 1659, qui commence :

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que Monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne.
. . . . . .
Pour sûreté, j'oblige par promesse
Le bien que j'ai sur le bord du Permesse
Même, au besoin, notre ami Pélisson
Me pleigera d'un couplet de chanson.

Son intention est de retrancher toute autre pension :

[1] Elle a été publiée en entier par l'abbé d'Olivet, et se trouve t. I, p. 10, de notre édition. L'histoire de ce siége est racontée par Brossette, sur le vers 48 du Ier chant du *Lutrin*, t. II, p. 188 de l'édit. de Saint-Marc, 1747. — [2] T. I, p. 19.

Celle d'Iris même, c'est tout vous dire;
Elle aura beau me conjurer d'écrire,
En lui payant pour ses menus plaisirs
Par an trois cent soixante et cinq soupirs :
C'est un par jour (la somme est assez grande).
Je n'entends pas après qu'elle demande
Lettre ni vers ...

Le premier terme fut payé en une ballade à madame la surintendante [1] :

Comme je vois, Monseigneur votre époux....

Et voici comme il demande quittance à madame Fouquet :

Commandez donc, en termes gracieux,
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris, qu'avez pour secrétaire,
M'en expédie un acquit glorieux.

Le second terme fut payé en une autre ballade, qui commence : *Trois fois dix vers*, etc., à l'imitation du rondeau de Voiture : *Ma foi ! c'est fait* [2].

Il fit, en ce temps-là, l'ode pour la paix des Pyrénées, qui se traitoit, et qui n'étoit point encore conclue [3]. La seconde strophe est :

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure,
Fait déjà refleurir....,
Dont je tire un bon augure.

Ces petits points, marqués dans l'édition de Paris (1685), font voir le scrupule que l'on a eu d'y nommer *Vaux*, qui est la rime de *repos;* elle n'étoit pas difficile à trouver. Cette strophe avoit été faite d'abord de cette manière :

[1] T. I, p. 22. — [2] T. I, p. 23. — [3] T. I, p. 29.

Quand Jules, las de nos maux,
Partit pour la paix conclure,
Il alla coucher à Vaux,
Dont je tire un bon augure.

La quatrième strophe est :

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'Infante avecque la paix,
Car ce sont deux belles choses.

Si toutes les Odes avoient de ces images vivantes, on ne s'ennuyeroit pas à les lire.

M. Fouquet donna pour sujet du troisième terme la paix des Pyrénées, qui étoit faite, et le mariage du Roi; sur quoi le poëte fit la ballade [1],

Dame Bellone, ayant plié bagage,
Est en Suède avec Mars son amant, etc.

Il ajouta une suite pour annoncer le départ de la Reine. C'est un petit conte, en dix vers, de l'Amour qui calcule ses beautés sur le chemin [2] :

Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme étoit haute.

D'autres termes furent payés en madrigaux, dont le ministre n'ayant pas été si content, La Fontaine lui répondit [3] :

Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, seigneur, et voici comme :
Quand ils sont bons, en ce cas, tout prudhomme
Les prend au poids, au lieu de les compter.
Sont-ils méchants? tant moindre en est la somme,
Et tant plutôt on s'en doit contenter.

[1] T. I, p. 25.
[2] T. I, p. 27.
Ils sont partis les jeux, les ris, les grâces.
[3] T. I, p. 28.
Trois madrigaux, ce n'est pas votre compte.

Celui qui nous a conservé les fragments de Vaux nous a conservé encore une épître charmante à M. Fouquet, sur ce que son poëte avoit été renvoyé un jour sans pouvoir lui parler. Il s'en plaint, en lui disant [1] :

Renvoyez donc un certain temps
Tous les traités, tous les traitans.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont où les savantes Sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amants des Muses
Votre Suisse n'ait point d'excuses;
Et moins pour moi que pour pas un;
Je ne serai point importun.
Je prendrai votre heure et la mienne.

Il lui dit, avec sa naïveté, qui ne le quittoit point :

J'eus le cœur gros sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage.

Peut-être vous iriez croire [2],
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas:
Je me console et vous excuse;
Car, après tout, on en abuse;
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Chose, dont aux courts jours se plaignent
Moines d'Orbais [3], et surtout craignent,
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.

[1] T. I, p. 31.

Dussai-je une fois vous déplaire.

[2] On lit dans l'imprimé :

Peut-être même iriez-vous croire.

[3] La Fontaine parle des moines de cette abbaye, parce qu'elle étoit dans le voisinage de Château-Thierry, sa patrie, et que probablement il avoit rendu plus d'une visite à ces joyeux moines.

Puis, élevant ce badinage, il décrit, avec une sublime simplicité, les fonctions du ministre :

Le Roi, l'État, votre patrie,
Partagent toute votre vie.
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.

Il parle, dans cette épître, d'un tombeau de certains rois d'Égypte, que l'on avoit fait venir pour satisfaire la curiosité de M. Fouquet, et cela lui donna lieu de dire :

Et vous, seigneur, pour qui travaille
Le temps, qui peut tout consumer;
Vous, que s'efforce de charmer
L'antiquité, qu'on idolâtre;
Pour qui le dieu de Cléopâtre,
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé :
Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses!

Et, sur cela, quelle réflexion ne fait-il point? Quelle moralité termine cette épître, préférable à toute la philosophie de nos Odes?

Mille moissons; c'est un peu trop.
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas! les belles destinées
Ne devroient aller que le pas.
Mais quoi! le ciel ne le veut pas.
Toute âme illustre s'en console,
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom,
Qui fait encor vivre le nom,
Quand le héros n'est plus que cendre;
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

Cette épître fut écrite depuis le temps qu'il avoit

promis de payer sa pension en vers, et dans le temps du mariage du Roi, car il parle ainsi de lui-même :

Celui qui, plein d'affection,
Vous promet une pension,
Bien payable et bien assignée
A tous les quartiers de l'année;
Qui, pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré sommet,
Et n'épargnant aucune peine,
Il dort exprès tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous seulement.

Et, entre les choses qu'il voudroit que son protecteur renvoyât, il met

La cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage,
Qui rend nos coffres épuisés,
Et les guerriers les bras croisés.

Ainsi il est aisé d'assigner à toutes ces pièces leur véritable date, parce que le poëte a toujours soin de les caractériser, par des traits du temps ou par les images des personnes. Passons à d'autres beautés, et fions-nous à notre auteur : il ne nous en laissera pas manquer.

La mort de Colletet, qui arriva en cette année 1659, fit faire une assez plaisante infidélité à notre poëte : lui seul en eût été capable. Il avoit aimé la femme de Colletet, pendant que son mari vivoit, parce qu'elle faisoit bien des vers. A la mort du mari, elle n'en fit plus : c'est que le mari les faisoit et les mettoit sous le nom de sa femme. Elle avoit été sa servante, et est fort connue parmi les poëtes. Claudine étoit la troisième servante que Colletet avoit épousée; il n'y faisoit point tant de façon, quand il les trouvoit à son gré. La Fontaine étoit

assez de ce goût pour ses maîtresses. Il dit quelque part [1] :

Je me contente à moins qu'Horace.
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli,
Do nomen quodlibet illi.

Colletet, qui savoit bien qu'après sa mort sa femme ne feroit plus de vers, pour couvrir la chose, fit, quelque temps avant que de mourir, sept vers, sous le nom de sa Claudine, par lesquels elle protestoit qu'après la mort de son mari, elle renonçoit à la poésie. Le P. Vavasseur les traduisit en vers latins, et donna l'original et la traduction dans le premier livre de ses épigrammes [2]. Nous croyons pouvoir les transporter ici, sans craindre de passer pour plagiaire, parce qu'ils servent à l'histoire de notre poëte. Voici les françois :

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,
Jusque dans le tombeau je vous suis, cher époux.
Comme je vous aimai d'une amour sans seconde;
Comme je vous louai d'un langage assez doux;
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur et ma plume avec vous.

Voici les latins :

Alto corde gemens, et fletibus humida largis,
Tristior horribili, pallidiorque nece,
Ad miserum, bone te conjux, sequor usque sepulcrum;
Et placet hic nostram te quoque nosse fidem.
Tu mihi præcipuo semper dilectus amore,
Tu mihi sat culto carmine dictus eras.
Quo, neque amem quemquam post hac, nec laudibus ornem,
Condo lubens tumulo, cor calamumque tuo.

[1] Dans la lettre au prince de Conti, qui commence par ces mots : « Je n'ai différé d'écrire à Votre Altesse Sérénissime, etc. » Tome II, p. 139. — [2] Page 16, épigr. xxix-xxx de l'édit de 1672, in-8.

La Fontaine, voyant que la belle Claudine tenoit trop exactement sa parole, lui qui avoit aimé et loué éperdument cette femme du vivant du mari [1], la quitta, quand il vit qu'étant veuve elle ne faisoit plus de vers. (C'est une *quitterie* originale). Mais non-seulement il la quitta, il fit des vers contre elle, parce qu'elle l'avoit trompé [2].

Les oracles ont cessé ;
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien :
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien [3].

Furetière aimoit aussi cette Claudine, et avoit son portrait fait par de Sève, fameux peintre, sur lequel notre poëte fit un sonnet [4]. Un de ses amis se moquant de lui de ce qu'il avoit été attrapé par mademoiselle Colletet : *D'où venez-vous*, lui dit-il, *de vous étonner ainsi? Ne le savez-vous pas bien, que, pour peu que j'aime, je ne vois dans les personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle. Si vous ne vous en êtes pas aperçu, vous êtes cent fois plus taupe que moi. Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin ; cela fait le meilleur effet du monde. Je dis des sottises en vers et en prose, et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle. Enfin, je loue de toutes mes forces :*

Homo sum qui ex stultis insanos reddam.

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre [5]. Voilà comme il aimoit, et comme il

[1] Voyez, t. II, p. 9 et 10, un sonnet et deux madrigaux pour mademoiselle Colletet.

[2] Voyez, p. 8 du même volume, la lettre qui précède le sonnet.

Sève, qui peins l'objet dont mon cœur suit la loi.

[3] T. II, p. 11. — [4] C'est celui dont il est parlé dans la note ci-dessus — [5] Voyez la lettre dont il est question, p. 8 du t. II.

cessoit d'aimer, et, en cela, il n'étoit point original, il étoit comme tous les hommes, qui ne voyent point les défauts de ce qu'ils aiment. Mais il le dit autrement que les autres hommes.

La ballade dont le refrain est : *L'argent surtout est chose nécessaire*, par laquelle il demande à M. Fouquet la réparation du pont de Château-Thierry, qu'il appelle *notre pauvre cité*, et qui prouve son origine, dont nous avons parlé d'abord, est de cette même année 1659 [1].

1660. — Le 26 août 1660, la reine fit son entrée à Paris. Il en fit une relation en vers, et la donna à M. Fouquet pour le payement d'un des termes de sa pension [2]. Les descriptions en sont charmantes, et montrent un homme qui voyoit bien ce qu'il voyoit, et qui savoit bien dire ce qu'il venoit de voir, quoi que La Bruyère en ait dit [3].

Scarron mourut le 14 d'octobre 1660 : il vouloit, avant de mourir, faire une satire contre le hoquet. La Fontaine fit là-dessus cette épigramme [4] :

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : « Attendez ! Je n'ai pas
Encore fait de tout point ma Satire.
— Ah ! dit Cloton, vous la ferez là-bas :
Marchons, marchons, il n'est pas temps de rire. »

[1] T. I, p. 45. — [2] T. II, p. 1. — [3] « Un homme paroît » grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler, ni raconter ce » qu'il vient de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des » bons contes; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, » tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, » que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages. » (Chap. XII *des Jugements.*) — [4] T. I, p. 18. L'éditeur dit simplement : *Épigramme sur un mot de Scarron qui étoit près de mourir.* Il a oublié de dire quel étoit ce *mot*, ou plutôt ce *bon mot*, et Marais nous apprend qu'il mouroit avec le regret de n'avoir pas fait une satire contre le hoquet, qui probablement le tourmentoit alors.

Il fit aussi, en ce temps-là, l'épitaphe d'un paresseux, qui est la sienne propre [1]; celle d'un grand parleur [2]; deux épigrammes tirées d'Athénée [3]; un rondeau redoublé : *Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose* [4], et nous finirons par là l'année 1660.

1661. — La grossesse de la reine, et l'arrivée en France de Madame (Henriette d'Angleterre) qui épousa Monsieur, frère du roi, le 31 mars 1661, fournirent à notre poëte de quoi bien payer la pension de son protecteur. Il adressa donc à M. Fouquet une lettre en vers et en prose [5], où il est parlé de la grossesse de la reine, et une ode pour Madame. La lettre commence : *Le zèle*

[1] Pélisson, en envoyant à Fouquet l'épître qui commence par ce vers :

Je vous l'avoue, et c'est la vérité.
(T. I, p. 19 de notre édition.)

écrivit de sa propre main, au bas de la copie que nous avons sous les yeux : « Je ne fais pas difficulté d'ajouter à cette » lettre, que M. de La Fontaine m'a envoyée, un tableau qu'il » fit de la vie d'un de ses proches, au lieu d'épitaphe, le jour » de sa mort, et une épigramme de six vers, que j'ai trouvée » assez belle et parfaitement bien appliquée au sujet, qui con- » vient à un paresseux. »

Jean s'en alla comme il étoit venu;
Mangea le fonds après le revenu;
Tint le travail chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

On lit dans les imprimés, au deuxième vers : *avec le revenu*, et au troisième : *tint les trésors.*

[2] T. I, p. 42.

Sous ce tombeau pour toujours dort...

[3] T. I, p. 43, 44.

Homme qui femme prend, etc.
Ne cherchons point en ce bain, etc.

[4] T. I, p. 44.

[5] T. II, p. 12.

que vous avez pour toute la maison royale me fait espérer que ce terme-ci vous sera plus agréable que pas un autre... La grossesse de la reine est l'attente de tout le monde. On a déjà consulté les astres sur ce sujet.

Quant à moi, sans être devin,
J'ose gager que d'un Dauphin
Nous verrons dans peu la naissance.
Thérèse, accomplissant le repos de la France;
Y fera, je m'assure, encor cette façon.

Il y fait entrer l'éloge du roi qui, après la mort du cardinal Mazarin, ne voulut plus avoir de ministre :

Un autre eût tout perdu, quand nous perdîmes Jule.
Mais de quel changement est suivi son trépas?
Louis, ne l'ayant plus, sait régir ses provinces :
La machine de nos États,
Qui, sans l'effort de cet Atlas,
Eût fait succomber d'autres princes,
Ne pèse point au nôtre, et non plus que les cieux
N'a besoin pour support que du maître des dieux.

L'ode [1] pour Madame est excellente, mais les beautés et les grâces merveilleuses de cette princesse étoient bien au-dessus de la poésie, et quelque effort que le poëte ait fait pour les représenter, il n'a pu porter l'élévation de l'ode jusque-là, et n'a trouvé que Vénus à qui la comparer. Voici comme il lui fait passer la mer :

Une troupe de zéphirs
L'accompagna dans nos côtes.
C'est ainsi que vers Paphos
On vit jadis sur les flots
Voguer la fille de l'onde,
Et les Amours et les Ris,
Comme gens d'un autre monde,
Étonnèrent les esprits.

[1] T. I, p. 18.

Le 17 août, M. Fouquet donna au roi une grande fête dans sa belle maison de Vaux. La Fontaine en fit encore une description en vers et en prose, qu'il adressa à son ami Maucroix [1]. Tout y est vif, enjoué et gracieux. La jeune reine n'alla point à cette fête; elle étoit, dit-il, demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : *Tu vois bien* (car il tutoyait son ami) *que je veux parler de sa grossesse; cela fit qu'on se consola.* Les beautés de Madame, qu'il vit de bien près, l'éblouirent, et il dit d'elle, à propos des dames de la fête :

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi, chacune à sa manière.
La Reine avec ses fils contesta de bonté,
Et Madame, d'éclat avecque la lumière.

Il dit, en parlant de Molière, qui y fit représenter la comédie des *Fâcheux :*

De la façon que son nom court,
Il doit être par de-là Rome.
J'en suis ravi, car c'est mon homme !
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence ?
. . . . . .
Maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Il déclaroit ainsi son goût pour la nature, qu'il a si bien suivie, et cela répond à ceux qui disent qu'il ne connoissoit que Marot et Rabelais. Nos gens d'aujourd'hui, ayant à parler d'un grand peintre, en exprimeroient-ils bien aussi poétiquement le caractère qu'il fait ici celui de M. Le Brun :

[1] T. III, p. 136. « Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre, » etc.

Le Brun, dont on admire et l'esprit et la main,
Père d'inventions agréables et belles,
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat n'en doit rien au Romain.

Quelques jours après cette fête, M. Fouquet fut arrêté à Nantes, le 7 de septembre 1661. Les ris tournèrent en larmes, et c'est le sujet de cette élégie, qu'un bel esprit de nos jours [1] a trouvée pleine de traits délicats, et qui est en même temps si simple et si touchante. Elle commence [2] :

Remplissez l'air de cris dans vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux. . . . . .
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.

Il veut parler de la fête de Vaux, que M. Fouquet avoit donnée quinze jours auparavant :

Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.

Ce vers plein de vérité représente bien l'horreur d'une prison. La pièce finit par cet autre vers, dont la pensée a paru hardie [3], mais pourtant vraie,

Les destins sont contents : Oronte est malheureux.

1663. — La prison de M. Fouquet ayant duré longtemps, son poëte, qui dans son affliction ne pouvoit l'aider que de ses vers, adressa au roi une ode, pour lui demander sa liberté [4] :

Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en son empire
A ramené les Aquilons.

[1] *Pensées ingénieuses* du P. Bouhours. — [2] T. I, p. 47. — [3] *Pensées ingénieuses* du P. Bouhours.

[4] T. I, p. 49.

Prince qui fais nos destinées.

Il invite le roi à la guerre contre l'Allemagne et l'Italie :

Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée ;
Ses monarques en sont jaloux ;
. . . . . .
Va t'en punir l'orgueil du Tibre ;
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre,
Que le courage des Gaulois.

Il flatte ainsi le roi sur la valeur de sa nation invincible, même aux Romains, et c'est un grand trait d'ode ; puis, il passe à un trait touchant et tendre :

L'Amour est fils de la Clémence,
La Clémence est fille des dieux.
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux.

En cette même année 1663, La Fontaine accompagna M. Jannart, substitut de M. le procureur général, qui alloit à Limoges par ordre du roi. La relation de ce voyage, qu'il écrivit à sa femme en vers et en prose, remplit quatre grandes lettres [1]. Les connoisseurs jugeront qui doit l'emporter, ou des grâces naïves de ce voyage raconté par un mari à sa femme, sans aucune affectation, ou des ingénieuses fictions du Voyage de Chapelle et de Bachaumont, préparées pour plaire, et qui ont produit un si grand effet dans tous les esprits. Notre poëte peint d'après nature. La première lettre est datée de Clamart, le 25 août 1663, pour parler du beurre et des laitages : il la finit par dire, *faites bien des recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là* (de Limoges) *quelque beau petit chaperon, pour le faire jouer et lui tenir compagnie*. On voit là qu'il avoit un fils. La seconde

[1] T. II, p. 25.

lettre contient le récit des aventures d'un coche, et une histoire galante en prose, qui ne doit rien aux contes en vers. Dans la troisième, on trouve une tradition fabuleuse et poétique des Bossus d'Orléans, écrite dans son style original, et qui ne peut manquer d'être admirée, même par les bossus. On y trouve encore une description magnifique de la Loire et de la Levée, et des traits d'un grand poëte, qui lui échappent domestiquement avec sa femme. Il finit cette lettre par ces mots : *Nous devons nous lever demain devant le soleil, bien qu'il ait promis, en se couchant, qu'il se leveroit de grand matin. Cependant j'emploie les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle, après cela, de maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes! Je prétens les surpasser tous.* Le voilà déclaré dormeur et paresseux, c'est ce qu'il a dit avec un tour si singulier dans un de ses contes [1] :

Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort !
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor.

Et dans son épitaphe, où il fait le partage de son temps :

Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

La quatrième lettre exprime très-bien sa tendresse pour son protecteur, qui étoit alors prisonnier. Il voulut voir la prison où on l'avoit mis d'abord, à Amboise. Ne pouvant la voir en dedans, il fut longtemps à en considérer la porte. Une circonstance si touchante prouve mieux la bonté de son cœur que la plus belle élégie, et

[1] *Le Diable de la Papefiguière*

caractérise bien ce bon homme, à qui la douleur arrache une description qu'il ne vouloit pas faire :

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nonpareil?
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Huit portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce seroit attirer vos larmes.
Je l'ai fait insensiblement;
Cette plainte a pour moi des charmes

Il y a dans cette dernière lettre une description de la ville de Richelieu, en quatrains. Elle finit par des réflexions sur le pouvoir du cardinal de Richelieu, qui auroit pu, lui qui pouvoit tout, faire passer aux pieds de cette ville, ou la rivière de Loire, ou le grand chemin de Bordeaux, et, au défaut, choisir un autre endroit pour bâtir.

Au reste, nous ne savons où le commentateur de Despréaux a pris que La Fontaine, après avoir plaisanté en mille endroits de ses poésies sur la galanterie et l'infidélité des femmes, ne laissa pas de se marier; car il étoit marié et avoit des enfants avant l'année 1663, et, avant ce temps-là, il n'avoit point encore plaisanté sur les femmes; son conte de *Joconde,* qui est son premier conte, et qu'il a intitulé d'abord *: De l'infidélité des femmes,* n'ayant paru qu'en 1664, comme on le peut voir dans le *Journal des Savants* de M. de Sallo, du 20 janvier 1665. Il faut donc réformer ce commentaire, et en ce point et en bien d'autres, où la réputation de Despréaux, peu ménagée, souffre beaucoup par l'abus que l'auteur a fait de la confiance et de la candeur de ce grand homme. Il a avoué ses foiblesses à son ami, mais il n'a pas dû croire que son ami les rendroit publiques.

On peut placer en cette même année une élégie pour un prisonnier [1] : *Vous demandez, Iris, ce que je fais ;* et y remarquer ce sentiment d'un homme qui, comme on l'a dit de Descartes, devoit avoir couché avec la nature :

Si l'on m'aimoit, je suis sûr que l'on m'aime :
Mais m'aimoit-on? C'est là ma peine extrême ;
Dites-le-moi, puis le recommencez.
Combien? Cent fois? Non, ce n'est pas assez.
Cent mille fois? Hélas! c'est peu de chose.
Je vous dirai, belle Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos désirs ;
Et sur ce point un tel soin nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore,

L'auteur du poëme de *la Grâce* n'a pas dédaigné d'imiter ce dernier vers dans une matière toute sainte, et de dire des biens de la grâce :

Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et quand je les reçois je les demande encore.

1664. — La ballade sur Escobar, dont le refrain est : *Escobar fait un chemin de velours*, que Richelet a citée en son Dictionnaire, au mot *velours*, et ses stances sur le même Escobar, sont de cette année [2].

1665. — Le poëme, ou l'idylle d'*Adonis*, comme il l'appelle lui-même, vient ensuite; quoique *Adonis* n'ait paru qu'en 1669, avec sa *Psyché*, car il dit, dans son avertissement [3], qu'il y a longtemps que cet ouvrage étoit composé : *Je joins*, dit-il, *aux amours du fils, celles de la mère, et j'ose espérer que mon présent*

[1] T. I, p. 82. — [2] Ces stances, que Chardon de La Rochette publia pour la première fois à la suite de l'ouvrage de Matthieu Marais, se trouvent dans toutes les éditions de Walckenaer. (P. L.) — [3] T. IV, à la tête du poëme *Adonis*.

sera bien reçu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille. On les sépare ici, parce que *Psyché* peut faire un volume à part[1]. La Fontaine y donne son caractère, dès le commencement :

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les zéphirs, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés, et l'argent des fontaines.

On y trouve ce beau portrait de Vénus :

Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni le charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce plus belle encor que la beauté.

Il nous apprend que, lorsqu'il a fait ce poëme, il s'étoit toute sa vie exercé dans ce genre de poésie, que nous nommons héroïque, qui est le plus beau de tous, le plus fleuri et le plus susceptible d'ornements. Alors il avoit une maîtresse, ou fausse, comme les poëtes s'en font, ou vraie ; car il n'en manquoit point. C'est à elle qu'il dédie son *Adonis :*

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage.
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage ;
Trop heureux, si j'osois conter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts.

L'églogue de *Climène et d'Annette* peut fort bien accompagner le poëme d'*Adonis;* elle est ancienne et dans le vrai style de bergerie, plus encore de Théocrite que de Virgile[2].

Et nous placerons aussi en cette année 1665 le sonnet pour mademoiselle d'Alençon, fille de Gaston, duc

[1] Matthieu Marais parle ici de son édition projetée des *Œuvres diverses* de La Fontaine. (P. L.)

[2] T. I, p. 84.

Je ne veux plus aimer, etc.

d'Orléans, qui fut depuis mariée, le 15 juin 1667, à M. le duc de Guise [1].

Le *Journal des Savants de Paris,* du 26 janvier 1665, parle de la *Joconde* [2], de la *Matrone d'Éphèse* et du conte du *Cocu battu et content.* M. de Sallo, qui étoit d'un goût difficile, n'a pas bien jugé de la *Joconde* de notre poëte : il lui a presque égalé la misérable pièce de Bouillon. Despréaux en a bien jugé autrement dans cette excellente dissertation qu'il a faite exprès pour justifier le conte de La Fontaine. Le journaliste trouve aussi quelque chose à redire à la *Matrone d'Éphèse,* pour la pureté de la langue; et il dit, sur le conte, que La Fontaine a essayé des vers libres, et des vers imités du temps de Marot, et qu'il se propose, selon que l'un ou l'autre genre plaira, de s'en servir dans les ouvrages qu'il doit donner au public. Il les a tous deux suivis depuis dans ses compositions. Voilà les premiers contes qui avoient paru dès l'année 1664.

1667. — On vit paroître à Paris deux éditions de ses autres *Contes et Nouvelles en vers,* avec deux priviléges du roi, des 20 octobre 1665 et 6 juin 1667. Le public les reçut avec des applaudissements infinis [3]. Comme le présent recueil [4] ne contient ni contes ni fables, on n'a

[1] Tome I, p. 53.

Ne serons-nous jamais affranchis des alarmes?

[2] Il y a un privilége particulier pour imprimer la *Joconde.* Il est du 14 janvier 1664; elle fut achevée d'imprimer le 10 janvier 1665. Elle étoit intitulée : *Joconde, ou de l'infidélité des femmes.* Il y en eut une dernière édition chez Barbin, en 1667, avec plusieurs autres contes : on en ôta *la Matrone d'Éphèse.* Le privilége de la seconde, de 1664, est dans cette édition, et il parut une troisième édition de ces mêmes contes, en 1669, chez Billaine. (*Note de l'Auteur.*)

[3] On fit bientôt en Hollande une nouvelle édition des Contes.

[4] C'est-à-dire le recueil des *Œuvres diverses,* que Matthieu Marais avait préparé pour l'impression. (P. L.)

tiré de ces volumes que quelques pièces qu'il y a mêlées, qui ne sont ni de l'un ni de l'autre genre, et qui méritent d'être conservées. Telles sont la ballade : *Je me plais aux livres d'amour* [1]; le fragment des Amours de Mars et de Vénus [2]; et l'*Arrêt d'Amour* [3], qui est une imitation des anciens *Arrêts d'amours* de Martial d'Auvergne, et que Benoît de Court a commentés en latin. On a déjà fort bien remarqué que La Fontaine, qui n'étoit pas assurément un grand critique, a pourtant, dans la *Ballade des livres d'amour,* décidé très-heureusement un point difficile sur l'ancienneté d'entre Achille Tace, auteur du roman de *Clitophon,* et Héliodore, que les savants ignoroient, et qui se trouve vrai [4] :

Clitophon a le pas par droit d'antiquité ;
Héliodore put par son prix le prétendre.

Je remarquerai ici que la dissertation de Despréaux sur la *Joconde* est jointe à la deuxième édition des Contes depuis 1669. Despréaux voulut donc bien que cette pièce accompagnât les Contes publiquement, et c'est ce que son commentateur n'a point remarqué, en donnant depuis peu cette dissertation parmi les ouvrages de Despréaux. Il a, au contraire, voulu nous faire entendre que Despréaux, qui n'était pas homme à aban-

La Fontaine en parle à la fin de sa *Coupe enchantée,* et dit que cette impression lui fait plus d'honneur qu'il n'en mérite.
(*Note de l'Auteur.*)

[1] T. I, p. 278.

Hier je mis Chloris en train de discourir.

[2] T. I, p. 272.

Vous devez avoir lu, etc.

[3] T. I, p. 16.

Les gens tenant le parlement d'amours.

[4] Il est bien prouvé aujourd'hui qu'Héliodore est antérieur à Achilles Tatius. Ainsi les vers de La Fontaine ne font point autorité.

donner le juste mérite de ses ouvrages, ne faisoit pas grand cas de cette dissertation. Il y a, dans cette même édition de 1669, deux préfaces en prose, où La Fontaine justifie, tant bien que mal, la licence de ses Contes. *La gaieté de ces contes passe*, dit-il, *légèrement. Je craindrois bien plutôt une douce mélancolie, ou les romans les plus chastes et les plus modestes sont capables de nous plonger; ce qui est une grande préparation pour l'amour.* On lui en fit une affaire auprès du roi : cela inquiéta un peu ses muses et lui inspira la ballade : *Roi vraiment Roi* [1], où dans l'envoi il dit au roi, à qui on lui avoit conseillé de s'adresser :

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes muses inquiètes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains écrits, qui ne sont que sornettes,
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux;
Plus indulgent, plus favorable qu'eux.

On raconte qu'ayant voulu donner cette pièce au roi, un grand seigneur le présenta. Mais, après l'avoir bien cherchée dans ses poches, il ne la trouva point; il l'avoit oubliée, et le roi lui dit avec bonté que ce seroit pour une autre fois.

Il nous apprend lui-même que les critiques trouvoient de l'obscurité dans ses Contes. Il dit, dans une de ses fables à mademoiselle de Sillery [2] :

Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.

1669. — C'est en cette année 1669 que parut la *Psyché*, dont nous avons déjà parlé. Elle est dédiée à

[1] T. I, p. 112.
[2] *Tircis et Amarante :*
J'avois Ésope quitté.

madame la duchesse de Bouillon. Le privilége est du 2 mai 1668; elle a été réimprimée en ces derniers temps, et on y a reconnu que La Fontaine est bien au-dessus d'Apulée, et pour le récit et pour les inventions. Le savant homme [1] qui a fait des additions au *Menagiana* (t. IV, p. 153) l'appelle l'*admirable Psyché*, et y renvoie, pour voir l'effet de la beauté, lorsque Psyché entre dans le temple de Vénus. Nous y renvoyons aussi les lecteurs, afin qu'ils connoissent combien notre poëte étoit *spectator formarum elegans*.

Madame de Bavière, Mauricette Febronie de La Tour, fille du duc de Bouillon (Frédéric Maurice), qui avoit épousé le prince Maximilien de Bavière, le 24 février 1668, à Château-Thierry, voulut avoir une lettre de La Fontaine sur ce qui se passoit dans le monde; et il lui en écrivit une, d'une variété surprenante [2], où il lui parle de l'élection du roi de Pologne, à laquelle on travailloit alors, du mérite de tous les prétendants, de la guerre de Candie, puis de tous messieurs de Bouillon, qui étoient frères de madame de Bavière, et il fait le portrait de chacun :

Deux de vos frères sur les flots
Vont secourir les Candiots [3].
O combien de Sultanes prises,
Que de croissants dans nos églises !
Quel nombre de turbans fendu !
Tête et turban, bien entendu.

Les vers suivants sont une prédiction du chapeau de cardinal, que M. le cardinal de Bouillon obtint quelque temps après :

Le duc d'Albret donne à l'étude
Sa principale inquiétude.

[1] La Monnoye.
[2] Tome I, p. 57.
Votre Altesse Sérénissime.
[3] Ce fut en 1669 que ce secours fut envoyé en Candie.

Toujours il augmente en savoir;
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes.
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré,
Qu'enfin je m'en contenterai.

Il eut bientôt lieu d'être content, car le duc d'Albret fut créé cardinal du titre de Saint-Pierre-aux-liens, le 4 d'août de cette même année 1669, par le pape Clément IX, à la nomination du roi. Le poëte, ravi de sa prophétie, en fit ces vers [1] :

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix;
De votre dignité je ne suis point surpris :
S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite.
Vous voilà deux fois prince, et le rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite,
Aussi bien qu'il l'étoit de la faveur des cieux.

Pendant qu'il écrivoit sa lettre, l'élection se fit en Pologne. Tous les prétendants étrangers furent exclus, et l'argent employé par eux devint inutile :

On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski [2]?
. . . . . .
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats,
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire,
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix,
Dans la Pologne désormais,
On pourra s'élire des princes,
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas, une autre fois,
Si friand de faire des rois.

[1] T. I, p. 62. — [2] Ce fut Michel Konybut Wisniowieczki qui fut élu le 19 septembre 1669, et couronné le 29.

Ainsi notre poëte avoit l'œil à tout, parloit de tout, et parloit de tout très-bien. Sur la fin de ses jours, il écrivoit des lettres à M. le prince de Conti et à M. de Vendôme [1], dans le même genre. Son commerce dans tous les temps a toujours été avec tout ce qu'il y avoit de plus grand.

1671. — Nous avons beaucoup à dire sur l'année 1671. Le 27 janvier de cette année, Barbin acheva d'imprimer à Paris un nouveau tome des *Contes et Nouvelles en vers*, avec privilége.

On y trouve :

1. *Les Oies de Frère Philippe*, tiré du prologue de la quatrième Nouvelle de Boccace.

2. *La Mandragore*, tirée d'une comédie de Machiavel, que Rousseau a excellemment traduite depuis en français, et qui a été mise en Angleterre dans le Supplément de ses ouvrages.

3. *Les Rhémois.*

4. *La Coupe enchantée*, entièrement finie, et dont il n'y avoit qu'un fragment dans les précédentes éditions de 1667 et 1669.

5. *Le Faucon;* cette Nouvelle si tendre qui a fait pleurer, même les plus indifférents.

6. *La Courtisane amoureuse.*

7. *Nicaise*, qui est la trente et unième Nouvelle du *Sabordino.*

8. *Le Bât*, petit conte tiré de la vingt-huitième Sérée de Guillaume Bouchet.

9. *Le Baiser rendu.*

10. *Alix malade.*

11. *Deux imitations d'Anacréon.*

12. *Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries*, Nouvelle tirée de l'Arioste.

Et ils se trouvent tous dans les recueils des Contes, qui ont été faits de temps en temps, mais on n'y a mis dans

[1] On trouve ces lettres dans le tome II.

aucun deux belles pièces de ce recueil de 1671, qui est devenu fort rare, et qui sont comme perdues. L'une a pour titre : *Le différend de Beaux Yeux et de Belle Bouche*[1], où chacun plaide sa cause devant le juge d'Amathonte. Belle Bouche dit, entre autres choses :

J'ai bien plus d'un métier;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes;
De bon cœur, je le laisse à Beaux Yeux tout entier.
. . . . . .
Belle Bouche fait des soupirs,
Tels à peu près que les zéphirs
Dans la saison des violettes.

Beaux Yeux répliquent :

Que c'est par eux qu'amour s'introduit dans les cœurs.
Pourquoi leur reprocher les pleurs?
Il ne faut donc pas qu'on soupire?

L'avocat de Beaux Yeux fit sa péroraison :

Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmante...
Philis eut quelque honte, et puis sur l'assistance
Répandit des regards si remplis d'éloquence,
Que les papiers tomboient des mains.

Belle Bouche avoit peu de chose à opposer à des regards si vifs, et qui se font voir dans ces vers presque aussi fortement que dans les yeux. Cependant elle gagna sa cause, par une raison que l'on verra dans son plaidoyer :

On préféra Belle Bouche à Beaux Yeux :
Belle Bouche baisa son juge, de son mieux.

La seconde pièce est une comédie intitulée *Climène*[2], dont les personnages sont : Apollon, les neuf Muses et

[1] T. I, p. 6.
Belle bouche et beaux yeux, etc.

[2] T. II, p. 175.

Acante. La scène est au Parnasse. Les Muses y louent Climène, chacune suivant leur caractère : les louanges y sont fines, délicates, *friponnes*, car c'est un terme de cette comédie. Elle se dénoue galamment en faveur d'Acante, qui fait le récit d'une aventure heureuse pour lui, et d'une faveur d'amour très-singulière. Le poëte y montre qu'il savoit atteindre à tous les genres. Mais l'on ne sait s'il est permis de flatter le goût des lecteurs sur une pièce, dont quelques endroits sont un peu trop libres. Prenons seulement quelques traits personnels : Apollon se plaint qu'on ne sait plus parler d'amour :

> Les belles n'ayant pas préparé la matière,
> Amour et vers, tout est fort à la cavalière.
> Adieu donc, ô beautés, je garde mon emploi
> Pour les surintendants sans plus, et pour le roi.

Il semble donc que cette comédie ait été faite du temps de M. Fouquet, et nous l'aurions dû placer d'abord. Mais en quel temps précisément? On ne le sait pas. Acante est La Fontaine lui-même, qui fit cette galanterie pour une maîtresse qu'il avoit prise en arrivant de province :

> La province, il est vrai, fait toujours son séjour;
> Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

Il dit de l'amour :

> Ce mot renferme en soi je ne sais quoi de doux;
> Un son qui ne déplaît à pas une de nous.

Et un bel esprit de nos jours [1], dont la moindre qualité est d'être poëte, s'est souvenu de ces vers dans une églogue, où il a dit de même :

> Ces mots plairont toujours, n'eussent-ils que le son.

Apollon ne se rebute pas, quand on lui dit qu'Acante est fou, et qu'il est dans l'excès pour Climène :

[1] Fontenelle, IXe églogue : *Ismène*.

> Vous qui par vos attraits, à peine encor fournis,

Tant mieux, j'en suis fort aise,
Nous le demandons tel. Je ne vois rien qui plaise,
En matière d'amour, comme les gens outrés.

Thalie fait un portrait très-reconnoissable de notre poëte, qui s'est peint ici lui-même :

Sire, Acante est un homme inégal, à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connoît point.
Inégal en amour, en plaisir, en affaire;
Tantôt gai, tantôt triste; un jour il désespère;
Un autre jour il croit que la chose ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connaissons rien.

Clio chante une Ballade à l'honneur de Climène, Apollon demande à Calliope des vers sur le ton de

Deux écrivains fameux, je veux dire Malherbe,
Qui louoit ses héros en un style superbe;
Et puis maître Vincent [1], qui même auroit loué
Proserpine et Pluton en un style enjoué.

Puis, s'expliquant sur l'imitation :

Car vouloir qu'on n'imite aucun original,
N'est mon but, ni ne doit non plus être le vôtre.
Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre,
C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que les imitateurs [2]; on diroit des brebis,
Qui n'osent s'avancer, qu'en suivant la première,
Et s'iroient, sur ses pas, jeter dans la rivière.

La décadence des arts et des sciences est prédite par Apollon, dans ces beaux vers qui marquent un temps qui ne viendra peut-être que trop tôt, et dont un académicien françois [3], zélé pour sa nation et pour sa langue, a fixé l'époque, dans la préface des OEuvres de M. de Tourreil :

[1] Voiture

[2] *O imitatores, servum pecus!*
(Her., ep. I, xix, 19.)

[3] L'abbé Massieu.

Nous vieillissons enfin tout autant que nous sommes
De dieux, nés de la fable et forgés par les hommes.
Je prévois, par mon art, un temps où l'univers
Ne se souciera plus ni d'auteurs, ni de vers;
Où vos divinités périront, et la mienne.
Jouons de notre reste, avant que ce temps vienne.

Auroit-on dit que, dans une comédie dont le fonds n'est qu'un pur badinage, on eût trouvé toutes ces beautés? Elles y sont, et nous épargnons la peine de les chercher. Passons à un autre recueil.

Au mois de mars de la même année 1671, Thierry donna un autre volume, qui a pour titre : *Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine*, qui est devenu fort rare. Il est dédié à M. le duc de Guise, qui avoit épousé mademoiselle d'Alençon. Nous en avons déjà tiré plusieurs pièces, que nous avons rangées dans leurs temps, comme : le *Songe de Vaux*, la *Lettre sur la grossesse de la Reine*, *l'Ode à Madame*, les *vers sur la femme de Colletet*, la *Ballade du pont de Château-Thierry*, *l'Élégie sur la disgrâce de M. Fouquet*, la *Lettre à madame de Bavière*, le *Rondeau redoublé*, et plusieurs petites pièces.

Il ne nous reste plus que l'Épître dédicatoire à M. le duc de Guise, qu'il ne faut pas perdre [1], un *Sonnet pour mademoiselle de Poussay* [2], des vers pour *Mignon*, chien de S. A. R. Madame, douairière d'Orléans [3], qui font souvenir du partage que firent du jardin du Luxembourg Mademoiselle (de Montpensier) et madame de Guise. On se promenoit dans un côté, et on ne se promenoit point dans l'autre. Notre poëte dit au petit chien :

Que te faut-il? Un peu d'amour.
Dans un côté du Luxembourg,

[1] T. II, p. 60.

[2] T. I, p. 54.
J'avois brisé les fers, etc.

[3] T. I, p. 55.
Petit chien que les destinées....

Je t'apprends qu'Amour craint le Suisse ;
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la divinité
Qui fait ouvrir l'autre côté.

Il nous revient encore quatre Élégies peu plaintives, et qui ne sont pas vêtues *en longs habits de deuil*[1]. Il parle, dans la première, des contre-temps qui lui sont arrivés en amour :

J'approchai du logis : on vint, on me parla :
Ma fortune à ce coup me sembloit assurée.
« Venez demain, dit-on ; la clef est égarée. »
Le lendemain, l'époux se trouva de retour.
Hé bien ! me plains-je à tort ? Me joues-tu pas, Amour ?

Ce dernier vers n'est pas trop bon, et on peut appliquer à notre poëte ce qu'a dit M. Pélisson de Voiture : « Il méprise souvent les règles, mais en maître. »

La deuxième est sur une beauté nouvelle. Il avoit renoncé à l'amour. Il y retourne, et ne se soucie pas de rencontrer une ingrate.

Que faire ? Mon destin est tel, qu'il faut que j'aime ;
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours....
Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune.
Ce n'est point près des Rois que l'on fait sa fortune.
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois,
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.

Ce n'est pas là un poëte qui fait le langoureux pour quelque Iris en l'air, c'est un véritable amant, et pour l'Élégie, dit Despréaux,

C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux[2].

La troisième élégie est contre son rival :

Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices.

[1] T. I, p. 62 et suiv. — [2] *Art poétique*, ch. II, 44.

Il en jouit, Climène, et vous y consentez :
Vos regards et mes jours par lui seront comptés !

La quatrième est sur la jalousie, et cette passion y est marquée par de bons traits :

J'avois cru jusqu'ici bien connoître l'amour :
Je me trompois, Climène, et ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toujours fécond en fantômes divers ;
. . . . . .
La jalousie y joint à présent son ennui.
Hélas ! je ne connois l'amour que d'aujourd'hui !

Ces quatre élégies composent une espèce d'art d'aimer, ou un cours dans *la Science d'amour,* et nous avons cru qu'il nous étoit autant permis, dans cette préface qui est historique et critique tout ensemble, d'en extraire quelques endroits principaux pour former le caractère de notre poëte sur ses ouvrages, qu'il a été permis à Bayle de faire celui d'Ovide sur les siens : la différence du temps où ces poëtes ont vécu n'y fait rien du tout. Ce sont deux poëtes, d'ailleurs, assez semblables, pour les traiter de même façon.

Enfin, le poëme d'*Adonis* revient encore dans ce recueil de 1671. La Fontaine, après l'avoir joint à *Psyché,* en 1669, l'en sépare ici. On lui avoit fait entendre que c'étoit faire tort à Adonis de joindre son poëme avec un roman ; il craignoit qu'on ne reçût pas bien un poëme héroïque à part, mais il compte sur le goût des gens qui *ne fermeront pas l'entrée de leur cabinet aux divinités qu'il a coutume de célébrer : Il n'est pas besoin,* dit-il, *que je les nomme ; on sait assez que c'est l'Amour et Vénus, ces puissances ont moins d'ennemis qu'ils n'en ont jamais eues.*

Cette année 1671 présente un spectacle assez singulier dans la vie de notre poëte. MM. de Port-Royal entreprirent de faire un recueil de poésies chrétiennes et

graves, où il ne fût point parlé d'amour, afin qu'on pût lire des vers innocemment. Ils y mirent une préface à leur manière, c'est-à-dire excellente, et où l'on croit reconnoître la main de M. Nicole. Ils ne voulurent point donner ce recueil sous leur nom, mais sous le nom de M. de La Fontaine, qui en fit l'épître dédicatoire en vers à M. le prince de Conti : il ne cache point d'où le recueil venoit, et il s'en exprime assez clairement en ces vers :

Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état
Te le pourroient offrir en termes pleins d'éclat;
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde,
Qu'ils goûtent en secret, loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.

Ce recueil fut imprimé en trois volumes in-12, chez Pierre Le Petit, imprimeur de Port-Royal, en mêmes caractères, et fort beaux, sur un privilége du 20 janvier 1669, accordé à *Lucile-Elie de Breves*. La Fontaine y mit, pour sa part, parmi les poésies chrétiennes, la paraphrase du psaume *Diligant te, Domine* [1], et, entre les pièces profanes, l'élégie des Nymphes de Vaux, sur la disgrâce de M. Fouquet, l'ode sur le même sujet, dont nous avons parlé, quelques-unes de ses fables, et quelques morceaux de poésies, tirés de *Psyché*, etc. Il est assez extraordinaire de voir ce poëte comme associé avec ces illustres solitaires; mais peut-être tâchèrent-ils de lui faire ainsi expier la liberté de ses Contes où lui-même cherchoit, par un ouvrage de cette nature, à se réconcilier avec la Cour, où il n'étoit pas bien. Nous finirons cet article en observant que notre poëte a corrigé, dans le recueil dont nous parlons, quelques endroits de Malherbe, qui auroient mérité une plus grande perfection, *soit*, dit-il, *que Malherbe appré-*

[1] T. I, p. 144.

Où sont ces troupes animées?

hendât la peine de les corriger, soit qu'il crût avoir assez fait pour la satisfaction de son siècle. Il a mis un extrait de ces endroits changés à la fin du deuxième tome, et ils prouvent bien la justesse de son goût. M. Pélisson, dans son *Histoire de l'Académie*, remarque que l'Académie françoise s'appliqua, en 1638, à examiner quelques stances de Malherbe. Sur quoi il fait cette réflexion si sensée, que s'il y a rien qui fasse voir ce qu'on a dit plusieurs fois, que les vers n'étoient jamais achevés, c'est sans doute la lecture de cet examen, parce qu'à peine y a-t-il une stance où, sans user d'une critique trop sévère, on ne rencontre quelque chose, ou plusieurs, qu'on souhaiteroit de changer, si cela se pouvoit, en conservant ce beau sens, cette élégance merveilleuse, et cet inimitable tour de vers, qu'on trouve partout dans ses excellents ouvrages. La Fontaine n'est donc pas le premier qui ait trouvé quelque chose à redire à Malherbe.

1673. — Ces Messieurs de Port-Royal ne furent pas contents encore de ce recueil, dont la satisfaction étoit très-équivoque. Ils lui donnèrent le sujet de la vie d'un père des déserts, tirée de saint Jérôme, pour mettre en vers. Il en fit le poëme de la *Captivité de saint Malc*, qu'il dédia à M. le cardinal de Bouillon, et qui fut imprimé à Paris chez Barbin, en 1673. Il est de plus de six cents vers, et est devenu fort rare[1]. M. le duc de Bourgogne le lisoit souvent. On y voit des bergeries chrétiennes, des descriptions de solitude, qui ne sont que là, et des entretiens dévots et touchants, qu'il trouvoit dans la simplicité de son cœur. Il y fait une sorte d'abjuration de ses Contes; il dit à sa muse :

[1] T. I, p. 154. L'Auteur a raison de dire que cette première édition de 1673, petit in-8° de 50 pages, est fort rare. C'est que La Fontaine fut obligé de la supprimer, parce que, dans la suscription de l'épître dédicatoire, il donnoit au cardinal de Bouillon le titre d'Altesse *Sérénissime*.

Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs,
Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.

On eût pu remarquer dans les imitations de la satire des Femmes, de Despréaux, que, lorsqu'il a fait dire, dans le portrait du directeur :

Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
Éprises du néant des vanités humaines [1],

il n'avoit pas oublié ces vers du poëme de saint Malc :

Malc annonce au vieillard, censeur de sa jeunesse,
Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse ;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dépensés par d'avares parents.

Nous n'avons pas encore parlé de ses Fables, qui lui ont donné une si grande et si solide réputation. Il en a fait dans tous les temps de sa vie. Les premières furent dédiées à M. le Dauphin, dans son enfance, et parurent dès l'année 1669, avec la fausse Vie d'Ésope, par Planudes, que notre poëte donna pour amuser ses lecteurs, et qui est bien rectifiée par celle que Méziriac a donnée au public [2], et par l'article d'Ésope, dans le Dictionnaire de Bayle. Il n'est pas donné à tout le monde de connoître les beautés de ces Fables. « Ces sortes de beautés, dit Despréaux, dans sa Dissertation sur Joconde, sont de celles qu'il faut sentir et qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sais quoi, qui nous charme, sans lequel la beauté même n'auroit ni grâce ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne sais quoi, et si votre ami est aveugle, dit-il à l'abbé Le Vayer, je ne m'engage pas à lui faire voir clair. » Madame de Sévigné dit d'une autre ma-

[1] Vers 604-606. — [2] P. 57 du 1er volume des *Commentaires sur les Épîtres d'Ovide* (La Haye, 1716), 2 vol. in-8°, et dans les *Mélanges de littérature* de Sallengre (La Haye, 1715-1717), t. I, première partie, p. 87.

nière : *Les fables de La Fontaine sont divines; on croit d'abord en distinguer quelques-unes, et, à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style, à quoi l'on ne s'accoutume pas.*

1674. — Notre poëte, ami du Conte, retourna bientôt à ses premiers engagements. Il donna, en cette année, un recueil de *nouveaux Contes*, qui fut imprimé à Mons, très-exactement, et sur quelque bonne copie de sa main. Car il écrivoit d'une manière fort lisible, et marquoit bien toutes les plus petites divisions du discours, les points, les virgules, les interjections, enfin toutes ces commodités de l'impression moderne, si utiles à ceux qui savent bien lire, talent plus rare que l'on ne pense. Il y a parmi ces contes, des stances qui ont pour titre : *Janot et Catin* [1], qui n'ont jamais été imprimées depuis dans les autres recueils, et que Richelet cite dans son dictionnaire au mot *Tetin*. La Fontaine dit les avoir composées à la manière du *Blason des faulces amours*, et de celui du *Loyer des folles amours, dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais. Je ne suis pas*, dit-il, *de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Cretin.* En quoi il se trompe, comme le fera voir un de nos amis [2]. Ces stances prouvent que notre poëte prenoit toute sorte de formes, pourvu qu'elles l'approchassent du naturel. Il se nomme, à la fin des stances :

[1] T. I, p. 12.

Un beau matin,
Trouvant Catin.

[2] L'Auteur veut sûrement parler de Le Duchat, qui a fait réimprimer ces deux pièces avec des notes, à la suite de son édition des *Quinze joies du mariage* (La Haye, 1726 et 1734, in-12). Il relève dans la préface cette assertion de La Fontaine, et prouve que la première de ces pièces est de frère *Guillaume Alexis*, religieux de Lire, prieur de Bussy. Quant à la seconde, il n'est pas bien sûr qu'elle soit de Cretin. Coustelier ne l'a point insérée dans son édition des œuvres de ce poëte, 1723, in-8°.

Ami lecteur, qui ceci vois,
Ton serviteur, qui *Jean se nomme*,
Dira le reste une autre fois.

Dans cette édition de Mons, le prologue du conte de *l'Abbesse malade* est bien plus ample que dans toutes celles que l'on a vues depuis. Il y a fait entrer le conte de Dindenaut et de ses moutons. Le conte d'un temple d'une certaine Vénus[1] a été mal à propos attribué à Rousseau; il étoit fait avant qu'il fût au monde; aussi, ne l'a-t-il point mis dans la magnifique édition de ses œuvres, en Angleterre, ni dans le Supplément. On le trouve dans un recueil composé il y a plus de soixante ans, où il est attribué à notre auteur.

M. de Turenne, qui joignoit aux grands talents de la guerre le goût des bons ouvrages, aimoit La Fontaine, cherchoit à le voir, et le menoit souvent avec lui. Nous avons deux épîtres de notre poëte, écrites en ce temps-là à ce fameux général. L'une qui commence : *Vous avez fait, Seigneur, un opéra*[2], où, parlant des grands capitaines, il dit :

Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, Seigneur, que, mot pour mot,
Mes créanciers qui de dizains n'ont cure[3],
Frère Lubin[4] et mainte autre écriture,
Me fut par vous recitée en chemin.

[1] *La Vénus aux belles fesses.* Ce conte, mis comme épigramme, à la fin du quatrième livre de celles de Rousseau, commence par ce vers :

Du temps des Grecs, deux sœurs disoient avoir...

[2] T. I, p. 80. — [3] Épigramme de Marot, intitulée : *Replique à la Royne de Navarre* (p. 33, t. II de la jolie édit. de Moetjens). — [4] Au lieu de *Frère Lubin*, on lit dans l'épigramme de Marot :

Frère Thibaut, séjourné, gros et gras *.

* Il ne s'agit pas ici de l'épigramme de frère Thibaut, mais de la fameuse ballade de *frère Lubin*. Voy. édit. de Lenglet-Dufresnoy, t. II, p. 234. (P. L.)

Il lui répète :

Vous avez fait, Seigneur, un opéra.
Nous en faisons, Seigneur, un nouveau; mais je doute
Qu'il soit si bien, quelque effort qu'il m'en coûte.

Il travailloit, en ce temps-là, à l'opéra de *Daphné*, dont nous allons parler, et qui donna des scènes si plaisantes dans le public. Cette épître finit, dans le recueil de La Haye, de 1715, autrement que dans les *Œuvres posthumes*, et nous conserverons ici ces vers que les œuvres n'ont pas [1] :

Mais gagne-t-on, sans rien perdre, à ce jeu?
Il ôte aux gens, dans le temps qu'il leur donne
J'en fais témoins ces enfants de Bellone,
Qui ne sont morts, hélas! dans leur foyer,
Non plus qu'a fait le pauvre Saint-Loyer [2]!
Que, sans souiller de pleurs notre victoire,
Nous honorions à jamais leur mémoire,
Et que le ciel, parmi tant de lauriers,
Ainsi que vous, épargne nos guerriers!

M. de Turenne ne fut pas épargné, car il fut tué malheureusement d'un boulet de canon, près de Salsbach en Allemagne, le 27 juillet 1675, et la France, qui admirera éternellement ses vertus, ne put faire d'autres honneurs à son corps que de le mettre dans le tombeau de ses rois.

L'autre épître à M. de Turenne, qui commence : *Hé quoi! Seigneur, toujours nouveaux combats* [3]! est un chef-d'œuvre de poésie sublime. L'auteur des *Pensées ingénieuses* en a rapporté avec admiration plusieurs endroits. Le recueil de La Haye en a retranché vingt-deux vers mal à propos, et on ne peut s'empêcher de citer ces vers sur M. le Prince :

[1] Ces vers, excepté le premier, ne se trouvent point dans notre édition. — [2] Écuyer de M. de Turenne. — [3] T. I, p. 77. Cette pièce n'a jamais été imprimée exactement.

Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature.
Il me fait peur. Je le vois plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant siffle autour, sans l'atteindre.
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.

Tels étoient les amis de notre poëte; ceux avec qui il vivoit, à qui il écrivoit: et après cela, écoutez les gens qui disent qu'il ne savoit pas vivre, et qu'il ne savoit que faire des vers! Bien nous en prend qu'il en ait tant fait, et de si beaux, et de si bons, et qu'il ait eu de si illustres approbateurs qui l'ont encouragé. Mal nous en prend que tant d'autres poëtes en fassent de si mauvais, qui ne laissent pas d'avoir aussi leurs approbateurs.

Dans la même année 1674, il fit connoissance avec M. Huet (depuis évêque d'Avranches); il lui envoya un Quintilien, traduit en italien par Toscanella, et joignit à ce présent une belle épître en vers [1], qui représente le fonds où il a puisé pour travailler et pour écrire, et comment il avoit trouvé la manière de sa composition inimitable. Desmarets s'étoit avisé, en ce temps-là, de faire une critique d'Homère et de Virgile, et avoit préparé ces combats qui ont été renouvelés de nos temps avec le même succès [2]. La Fontaine en fait le sujet de son épître; après quoi il ajoute :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage.

[1] T. I, p. 133.

Je vous fais un présent, etc.

[2] *La défense de la poésie et de la langue françoise, avec des vers dithyrambiques sur le même sujet*, par Jean Desmarets de Saint-Sorlin. Paris, 1675, in-8°.

Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois,
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois;
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers, sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté;
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douceur ces routes méprisées:
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées [1].

Ainsi notre poëte avoit toute sorte de langues, et parloit aux savants en savant. Croiroit-on que c'est là l'homme des Fables et des Contes? M. Huet, dans sa propre vie qu'il a faite [2], écrite en beau latin, le met au nombre des amis illustres qu'il avoit faits en cette année 1674, et parle de cette épître sur Quintilien, en ces termes: *Felicem mihi tulit hic idem annus* (1674) *amicorum proventum. Joannes enim Fontana, venustus ille, et perargutus* [3] *fabularum, sed paulo nequiorum scriptor, cum velle me videre inaudisset italicam institutionum. Quintiliani interpretationem, ab Horatio Tuscanella elucubratam, non liberaliter eam ad me tantummodo detulit, donoque dedit, sed munus etiam exornavit luculento carmine ad me scripto, quo eorum insectatur insaniam, qui ætatem hanc nostram opponunt antiquitati, atque etiam anteponunt. In quo Fontanæ ipsius candorem licet agnoscere. Nam cum inter suavissimos gentis nostræ scriptores locum teneat, maluit vel adversus seipsum causam dicere, quam meritis honoribus veteres scriptores defraudare* [4]. Le *venustus*,

[1] J'ai appris que cette épître est de 1688, depuis le poëme de M. Perrault, et que M. Huet s'est trompé à l'année, et que cette épître fut imprimée en 1688, in-4°, séparément. (*Note de l'Auteur*). — [2] *Petr. Dan. Huetii commentarius de rebus ad eum pertinentibus.* Amstelod., 1718, in-12. (Publié par Sallengre.) — [3] Lipse, dans une lettre à Pithou, dit de Pétrone: *Tua fide vidistine quicquam venustius, arguitius post natas musas?* (*Note de l'Auteur.*) — [4] P. 315.

le *perargutus*, le *suavissimus* ne pouvoient être mieux appliqués, et c'est dommage que notre langue n'ait pas des termes propres pour les rendre. Elle n'en a point pour exprimer l'*urbanité* des Romains. « Les mots de *civilité*, de *galanterie* et de *politesse* ne l'expriment qu'imparfaitement », dit M. Pélisson, dans sa préface sur les Œuvres de Sarrasin. Aussi, devons-nous nous plaindre d'elle, de ce qu'elle ne peut nous fournir des termes qui expriment cette sorte d'*enjouement*, d'*élégance* et de *surprise*, qui règnent dans les ouvrages de notre poëte, et qu'Horace appelle *molle et facetum*, termes encore inexprimables dans notre langue. N'oublions pas que le P. Bouhours, dans un *Recueil de vers choisis*, qu'il a publié en 1693, à Paris, n'a pas manqué d'y faire entrer cette épître sur Quintilien, et plusieurs autres ouvrages de notre poëte.

Vers ce même temps, Lully l'engagea à faire un opéra. La Fontaine prit le sujet de Daphné, et crut avoir fait merveille. Mais Lully qui étoit difficile rebuta cet ouvrage, comme mal propre à la musique. Il y avoit des traits fins, délicats, naïfs, si vous voulez, mais tout cela n'étoit pas bon pour le chant, qui aime à perdre des paroles, et La Fontaine n'en savoit point perdre. Piqué de ce refus, il se vengea en poëte : il fit contre Lully, dans un genre tout neuf, une satire qu'il intitula, *le Florentin*[1]. Rien ne ressemble à cette pièce qu'elle-même; c'est là où il dit :

Il me persuada,
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargon d'amourettes,
Confits au miel; bref, il m'enquinauda.

[1] T. I, p. 89.

Le Florentin
Montre à la fin...

Madame de Thianges voulut le raccommoder avec Lully, et ce fut l'occasion d'une épître en vers, qu'il écrivit à cette dame, qui n'a paru que par hasard dans un recueil étranger, sans qu'on y ait mis le conte du *Florentin*, qu'il n'en faut point séparer. Cette épître commence [1] :

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement
J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange
Ou Thiange,
Mais il m'a fait auteur, etc.

C'est sur cette satire du Florentin que Rousseau, dans son épître aux Muses, a dit :

Et dites-moi, quand jadis La Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots sur plus d'une matière,
Contre Lully, Quinault et Furetière,
Fit rejaillir l'enjouement bilieux,
Fut-il traité d'auteur calomnieux?

L'opéra de *Daphné* ne fut pas représenté; il n'est pas cependant indigne du public. Le lecteur verra toujours les efforts de notre poëte pour cette sorte d'ouvrages, et en aimera d'autant plus les opéras de Quinault. Despréaux et Racine y ont échoué comme La Fontaine, et c'est faire naufrage en bonne compagnie. Mais eux-mêmes n'y auroient pas mis, comme il a fait, certains tours nouveaux, qu'il avoit dans l'esprit, et ces agréments qu'il répandoit, comme malgré lui, sur tout ce qui sortoit de ses mains. Si *Daphné* n'est pas bon comme

[1] T. I, p. 92.

opéra, il sera bon comme dialogue, comme églogue, en un mot comme ouvrage de La Fontaine. Il a été déjà imprimé dans le recueil de 1682 avec le poëme du *Quinquina*.

Nous serions bien fâché de ne pas renouveler ici la mémoire de l'ingénieuse étrenne que madame de Thianges donna à M. le duc du Maine, en cette année 1675, d'une chambre toute dorée, qui s'appeloit *la Chambre du Sublime* [1]. Au dedans étoient M. le duc du Maine, M. de la Rochefoucauld, M. Bossuet, alors évêque de Condom, madame de Thianges et madame de la Fayette. Au dehors du balustre, Despréaux avec une fourche empêchoit sept ou huit méchants poëtes d'approcher. Racine étoit auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisoit signe d'approcher. Toutes ces figures étoient de cire, en petit, et très-ressemblantes. Ainsi étoit-il regardé comme un poëte sublime, digne d'entrer dans cette chambre, où si peu de gens étoient admis.

A peu près sur une même idée, M. Titon du Tillet, commissaire provincial des guerres, a fait exécuter en bronze un Parnasse françois composé de huit poëtes, Corneille, Molière, Racine, Racan, Segrais, La Fontaine, Despréaux et Chapelle, et de Lully, qui fait la neuvième Muse. Notre poëte y est le sixième en rang. On en a fait une estampe, gravée par Audran, et un tableau peint par l'Argillière, qui ont été présentés au roi (Louis XV) la veille de la Saint-Louis 1723, et qui doivent être mis dans la Bibliothèque du roi; les portraits y sont ressemblants. Ce Parnasse a été exécuté, il y a longtemps, par Garnier, sculpteur, dessiné par Poilly, et le dessin donné par le poëte Lainez, à qui nous avons vu conduire l'ouvrage, et qui ne s'est pas oublié dans un médaillon, où il s'est placé assez hardiment avec

[1] Voyez la description dans le *Menagiana*, t. I, p. 223.

Malherbe, Voiture, Scarron, Sarrasin et Benserade. On nous pardonnera cette petite digression, qui n'est pas une digression, puisqu'elle nous a donné lieu de montrer La Fontaine élevé sur le Parnasse, à côté et au milieu de nos plus grands poëtes, après l'avoir vu placé avec les plus grands hommes dans la Chambre du Sublime.

Cette année finira bien par le petit billet galant, écrit à mademoiselle de Chammelay [1], à qui il a depuis dédié sa nouvelle de *Belphégor*, et qu'il appelle

L'inimitable actrice,
Représentant ou Phèdre, ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur.

Le roi étoit alors au plus fort de ses conquêtes. La personne à qui il écrit, en faisant aussi, à sa manière, sur les esprits et sur les cœurs, il lui dit : *Tout sera bientôt au roi et à mademoiselle de Chammelay;* expression d'une galanterie sublime, et uniquement propre à La Fontaine. On a l'original de ce billet, écrit et corrigé de sa main. Des grands hommes les moindres choses sont précieuses.

1680, 1681. — Madame de Fontange, reçue fille d'honneur de Madame le 17 octobre 1678, brilla beaucoup au carnaval de 1679, fut faite duchesse en 1680, et s'attira par sa beauté et par ses grâces les hommages poétiques et les fictions galantes de la muse de La Fontaine [2].

Charmant objet, digne présent des cieux,
(Et ce n'est point langage du Parnasse)
Votre beauté vient de la main des dieux.

Il fait entrer dans cette pièce, très-adroitement, l'é-

[1] T. II, p. 63.

Comme vous êtes la meilleure amie du monde *.

[2] T. I, p. 99.

* L'orthographe du nom de *Champmeslé* étant fixée aujourd'hui, nous ne croyons pas qu'il faille écrire *Chammelay*, malgré l'autorité de Matthieu Marais. (P. L.)

loge du roi et de sa figure noble et majestueuse, qui n'étoit point inutile à ce sujet. Il y a mis aussi deux épithalames pour M. le duc et M. le prince de Conti. Le poëte voit tout cela dans l'Olympe. Jupiter, content des hommes, dit :

Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.

Et ce don est madame de Fontange, dont il fait un portrait enchanteur, et non ressemblant à aucun de tous ceux qu'il a faits. Car il a cela de particulier, qu'ayant composé une infinité d'ouvrages, il est toujours divers, toujours nouveau, et la source où il puise ne tarit point. Il fit encore pour madame de Fontange des vers qui furent mis au bas de chaque saison, à un Almanach que le roi lui donna pour ses étrennes de l'année 1682 [1].

1682. — Le poëme du *Quinquina* parut en 1682 [2] avec quelques autres ouvrages. Il est dédié à madame la duchesse de Bouillon, qui lui avoit donné ordre de travailler sur ce sujet, et de mettre cette matière physique en vers.

La raison me disoit que mes mains étoient lasses ;
Mais un ordre est venu plus puissant, et plus fort
Que la raison. Cet ordre, accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur, ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.
Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie ?
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds s'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois.

Ce dernier vers a rapport au Discours adressé à madame de la Sablière, qui est parmi ses Fables, où il a

[1] T. I, p. 110.
Tout est fait pour Louis, etc.

[2] Paris, Thierry, 1682, in-12, et dans notre édition, t. I, p. 177.

d.

traité de l'âme des bêtes, selon le sentiment de Descartes [1].

Descartes, ce mortel, dont on eût fait un dieu
Chez les payens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme, entre l'huitre et l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ainsi sa Muse facile traitoit toute sorte de sujets et les embellissoit tous. Dans celui-ci, il explique l'effet du quinquina, d'une manière philosophique et poétique tout ensemble, et il est plus poëte que Lucrèce. Il y décrit la sanguification, la fièvre, le retour des accès, l'état d'un mourant, la guérison du mal, et il entremêle tout cela de traits élevés, d'éloges du roi, de M. le Prince et de M. Colbert, que le quinquina avoit guéris, et de cent beautés rares et nouvelles : il est tout ce qu'il veut être. Il parle de l'ancienne médecine, puis sa Muse flatte le roi et les hommes qui vivent sous son empire :

D'autres temps sont venus ; Louis règne, et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort ;
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps !...

L'occasion de ce poëme fut que le chevalier Talbot, Anglais, mit le quinquina en grand crédit, vers l'année 1680. Il en faisoit une préparation singulière, dont le succès étonna toute la France, et les lecteurs trouveront bon d'être renvoyés, sur cela, à deux articles des *Nouvelles de la République des lettres* de Bayle, le onzième article du mois de février, et le huitième article du mois d'avril 1685, et à cet incomparable *Dictionnaire du Commerce*, si élégamment écrit, qu'on nous vient de

[1] *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf*, livre x, fable 1re.
Iris, je vous louerai, etc.

donner en 1723, et qui fait honneur à notre nation; ils sont sûrs d'y trouver des choses curieuses.

Les autres ouvrages, joints au poëme du *Quinquina*, dans l'édition de 1682, sont *la Matrone d'Éphèse* et *Belphégor*, qui sont dans les recueils des Fables et des Contes, et qui ne sont point de notre ressort. Il faut seulement remarquer que la *Matrone d'Éphèse* avoit déjà paru dès l'année 1664, avec *Joconde*. Un petit ballet, qui n'est point fini, qui a pour titre *Galatée*[1], et qui commence par cette chanson si fameuse, qui est dans la bouche de tout le monde, et que Lambert a mise en musique :

Feuillages verts, naissez;
Herbe tendre, croissez....

L'inconstance et l'inquiétude, qui me sont si naturelles, m'ont empêché, dit-il, *d'achever les trois actes, à quoi je voulois réduire ce sujet*. Enfin, on y trouve l'opéra de *Daphné*, que nous avons mis dans son ordre à l'année 1674[2].

Le 6 août 1682, M. le duc de Bourgogne vint au monde. La Fontaine célébra sa naissance par deux ballades, dont l'une a été imprimée, et l'autre a été trouvée, écrite de sa main, parmi ses papiers[3]. On les donnera toutes deux pour les comparer. Quand le poëte fit ces grandes prédictions, il ne savoit pas que ce prince auroit un jour du goût pour ses ouvrages; que lui-même lui dédieroit ses dernières fables, comme il avoit dédié

[1] T. III. — [2] *Ibid.*

[3] La première :

Or est venu dedans notre univers.
(T. I, p. 109.)

La seconde :

Or est venu l'enfant si souhaité.
(T. III, p. 144.)

les premières à M. le Dauphin, son père, et que la France auroit la douleur de le perdre si tôt [1].

1684. — Le 2 mai 1684, est la réception de notre poëte à l'Académie françoise. Cette réception avoit été longtemps traversée. M. Rose, qui ne l'aimoit point, jeta un jour, sur le bureau de l'Académie, le tome le plus licencieux de ses Contes, pour empêcher son élection. Enfin il surmonta tous ces obstacles, et succéda à M. Colbert. Son Remercîment a été donné au public [2]. M. l'abbé de La Chambre, alors directeur, lui dit, dans sa réponse, que l'Académie reconnoissoit en lui un génie aisé, facile, plein de délicatesse et de naïveté, quelque chose d'original, et qui, dans sa simplicité apparente, et sous un air négligé, renferme de grands trésors et de grandes beautés.... Bayle a rapporté ce discours entier de M. de La Chambre dans ses *Nouvelles de la République des lettres* (janvier 1685), et y fait des réflexions dignes de lui. Il y eut quelques contestations entre La Fontaine et Despréaux sur cette place de l'Académie. Cette compagnie célèbre ne vouloit non plus du satirique qui avoit offensé quelques-uns de ses membres, que du conteur qui avoit offensé les mœurs; mais tout cela s'accommoda. La mort de M. de Bezons, conseiller d'État, arrivée le 22 mars 1684, décida le différend. La Fontaine passa le premier et eut la place de M. Colbert; Despréaux ne fut que le second, et succéda à M. de Bezons, le 3 juillet 1684. Le commentateur de Despréaux [3] fait sur cela une histoire peu croyable, car il y mêle des faits qui ne se peuvent concilier avec la prise de Luxembourg dont il parle.

Le procès de l'abbé Furetière contre l'Académie, au

[1] Le 18 février 1712. — [2] T. III, p. 146, et dans le *Recueil des harangues prononcées par MM. de l'Académie françoise* (Amst., 1709, t. II, p. 1), avec la réponse de l'abbé de La Chambre. — [3] Dans ses notes sur le Remercîment à l'Académie françoise, t. III, p. 63 de l'édit. de Saint-Marc, 1747.

sujet de son Dictionnaire, étoit alors dans sa plus grande chaleur. Le nouvel académicien prit, comme de raison, le parti du corps où il venoit d'entrer. Furetière, qui avoit été son ami, ne l'épargna point dans ses Factums, jusque-là qu'il fit imprimer la sentence de police, du 5 avril 1675, qui avoit ordonné la suppression de ses derniers contes [1] (les premiers avoient été imprimés deux fois avec privilége). Il en fit un portrait très-satirique, le voulant faire passer pour un *Arétin mitigé* et un ignorant qui n'avoit jamais lu que Rabelais, Marot et l'Arioste [2]. La Fontaine lui répondit par une épigramme et un sonnet [3]. Mais rien ne lui fait plus d'honneur sur

[1] Dans le troisième Factum (*Amst.*, *Desbordes*, 1688, in-12, p. 87), et dans le *Nouveau recueil de Factums* (*Amst*, *Desbordes*, 1694, p. 143 du premier volume).

[2] C'est dans son second Factum que Furetière fait ce portrait hideux de La Fontaine. C'est là qu'il dit, p. 291 du *Nouveau recueil* déjà cité : « Il se vante d'un malheureux talent qui le » fait valoir. Il prétend qu'il est original en l'art d'envelopper » des saletés, et de confire un poison fatal aux âmes inno- » centes : de sorte qu'on lui pourroit donner à bon droit le » titre d'*Aretin mitigé*. » Et plus loin, p. 293 : « Comme la » force de son génie ne s'étend que sur les saletés et sur les » ordures sur lesquelles il a médité toute sa vie, il a le » malheur de voir que les plus sages de l'Académie s'opposent » à recevoir tous les mots de sa connoissance, ce qui fait que » toute sa prétendue capacité lui devient inutile. Cette capacité » va de pair avec celle du jeune abbé Tallemant et de Bense- » rade; et si on les mettoit en parallèle, elles feroient une » belle symétrie. Elle est telle qu'après avoir exercé trente ans » la charge de maître particulier des eaux et forêts, il avoue » qu'il a appris dans le Dictionnaire universel ce que c'est » que du bois en grume, qu'un bois marmanteau, qu'un bois » de touche, et plusieurs autres termes de son métier, qu'il n'a » jamais sus. Toute sa littérature consiste en la lecture de Ra- » belais, de Pétrone, de l'Arioste, de Boccace et de quelques » auteurs semblables. »

[3] L'épigramme est rapportée t. I, p. 118; mais comme on

cette querelle que les lettres de M. de Bussy et de madame de Sévigné, qui font de son esprit et de ses ou-

n'y a pas joint celle de Furetière qui lui sert de réponse, on sera bien aise de trouver ici l'une et l'autre.

Toi, qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours, et sur toute matière;
Quand, de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eut rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le-nous, étoit-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmanteau?

RÉPONSE.

Dangereux inventeur de cent vilaines fables,
Sachez que, pour livrer de médisants assauts,
Si vous ne voulez pas que le coup porte à faux,
Il doit être fondé sur des faits véritables.
Ça, disons-nous tous deux nos vérités:
Il est du bois de plus d'une manière.
Je n'ai jamais senti celui que vous citez:
Notre ressemblance est entière,
Car vous ne sentez pas celui que vous portez.

Le sonnet, assez mauvais, ne se trouve que dans les *Œuvres posthumes de La Fontaine* (Paris, Deluyne, 1696, in-12, p. 227).

SONNET,

Servant de réponse à un bout-rimé du sieur de Furetière.

Te mettre à Saint-Lazare est acte de justice;
J'en veux faire un placet à notre Protecteur.
Apollon ne lit point le tien, qu'il ne vomisse,
Et ne connoît en toi qu'un calomniateur.

Il semble à tes discours que chacun t'applaudisse,
Et toujours du bon sens cruel persécuteur,
Tu veux parler de mots, et confonds l'artifice
Avec l'art: cette faute est crime en un auteur.

Ne t'imagine pas qu'on la laisse impunie;
Mais l'insolence suit en toi la calomnie.
N'en est-ce pas un trait que de blâmer le Roi?

Tu contrôles ses dons, homme plein d'impudence!
Ma foi, l'Académie est plus sage que toi:
Apprends d'elle à parler, ou garde le silence.

vrages une magnifique apologie contre ce qu'ils appellent le *vilain Factum*. Furetière perdit son procès par arrêt du Conseil du 9 mars 1685. Le lecteur nous sera obligé de ne point chercher ailleurs cette justification, et de lui donner au moins quelque morceau de la lettre merveilleuse de madame de Sévigné, que nous savons bien qui nuira à notre style; mais nous sacrifions volontiers notre gloire au plaisir de ceux pour qui nous travaillons; voici donc comme elle parle dans la lettre du 14 mai 1686 contre Furetière et pour La Fontaine : ceci s'adresse à bien des gens, et le prendra pour soi qui voudra.

Extrait d'une lettre de madame de Sévigné[1] *à M. de Bussy.*

« Tous vos plaisirs, vos amusements, vos tromperies,
» vos lettres et vos vers m'ont donné une véritable joie,
» et surtout ce que vous écrivez pour défendre Bense-
» rade et La Fontaine contre ce vilain Factum. Je trouve
» que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du
» monde ni de la cour, et que son goût est d'une pé-
» danterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger.
» Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand
» on ne les entend pas d'abord. On ne fait point entrer
» certains esprits durs et farouches dans le charme et la
» facilité des Fables de La Fontaine. Cette porte leur est
» fermée et la mienne aussi : ils sont indignes de jamais
» comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés
» au malheur de les improuver et d'être improuvés
» aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup
» de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours
» de me mettre en colère, et puis de tâcher de les

[1] La lettre de madame de Sévigné fait partie de celle du comte de Bussy-Rabutin à M de C., du 8 mai 1686, t. II, lettre XXXI, p. 68 des Lettres de Bussy-Rabutin, édit. de 1697.

» instruire, mais j'ai trouvé la chose absolument impos-
» sible; c'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le
» pied. Il y auroit trop d'affaire à le réparer; et enfin
» nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour
» eux, car nulle puissance humaine n'est capable de les
» éclairer.... Je ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier
» Dieu pour un tel homme et qu'à souhaiter de n'avoir
» point de commerce avec lui... » Dans la lettre à qui celle-ci sert de réponse, et qui avoit été écrite à Furetière lui-même, M. de Bussy dit : « Pour M. de La
» Fontaine, c'est le plus agréable faiseur de contes qu'il
» y ait jamais eu en France. Il est vrai qu'il en a fait
» quelques-uns où il y a des endroits un peu trop gail-
» lards, et quelque bon enveloppeur qu'il soit, j'avoue
» que ces endroits-là sont trop marqués.... La plupart
» de ses prologues, qui sont des ouvrages de son crû,
» sont des chefs-d'œuvre de l'art, et pour cela, aussi
» bien que pour ses Fables et pour ses Contes, les siè-
» cles suivants le regarderont comme un original, qui,
» à la naïveté de Marot, a joint mille fois plus de
» politesse. »

Le commentateur de Despréaux [1] dit que Despréaux condamnoit vivement la foiblesse que La Fontaine avoit eue de donner sa voix pour exclure de l'Académie française l'abbé Furetière, son confrère et son ancien ami. Mais, s'il n'avoit pas été son confrère, il n'eût pu donner de voix ni pour ni contre lui. A l'égard de l'amitié, elle ne fait et ne doit rien faire dans les jugements, à moins que ce ne soit de ces juges de la création de Montagne, qui disoient *question pour l'ami*. Il n'y a donc point d'apparence que Despréaux, qui sans doute fut aussi du même avis de l'exclusion, ait condamné La Fontaine, et tout cela n'est même que pour mettre dans

[1] Sur le vers 121 du IVe chant de l'*Art poétique*, t. II, p. 158 de l'édit. de Saint-Marc, 1747.

les notes le petit conte de la Boule noire donnée pour la Boule blanche, qui n'a pas le moindre fondement. C'est dans cette même note où le commentateur dit que La Fontaine n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers, et que ce talent si rare n'est pas celui qui fournit le plus de qualités pour la société civile. Nous y avons déjà répondu par la bouche de M. de Turenne, et bientôt nous y joindrons les Condé, les Conti, les Vendôme, les Harlay et tous les plus grands personnages avec qui il vivoit familièrement.

La preuve nous en vient sous la main, sans rien changer à notre ordre. Il adressa, en ce même temps (1685), à M. le prince de Conti la *Comparaison d'Alexandre, de César et de M. le Prince*, qui vivoit alors dans sa retraite de Chantilly [1] : cet ouvrage est en prose. On y trouve plusieurs faits racontés et comparés, à sa façon singulière, et ce n'étoit pas une petite entreprise de traiter une matière si haute, qui devoit passer par les mains des plus grands héros, qui étoient en même temps les plus grands connoisseurs : cela n'a été donné au public qu'après sa mort, et justifie le commerce qu'il avoit avec ces princes, qui vouloient bien l'honorer de leur amitié.

Il étoit aussi en liaison avec des seigneurs célèbres par leur esprit et leur délicatesse. Tel est le comte de Fiesque, qui l'appeloit son poëte, et dont le goût exquis pour tout ce qui étoit excellent, simple et naturel, a été si connu. Ce seigneur savoit tous les bons poëtes latins et françois par cœur. Il les citoit à propos, et même dans des matières de galanterie. Il a donné les inscriptions tirées de Virgile, qui sont à Chantilly. Il avoit l'âme aussi grande que l'esprit. Il n'y a guère eu d'homme ni plus aimable, ni plus aimé, et ceux qui en ont parlé autrement dans des commentaires de poëte,

[1] T. II, p. 65.

où ils l'ont voulu désigner par des lettres initiales, ont été très-mal instruits, et ont fait voir, comme dit madame de Sévigné, qu'ils ne sont du monde ni de la cour. C'est pour lui que notre poëte a fait la pièce intitulée : *le Comte de Fiesque au Roi*[1]. Elle est de l'année 1684. Après le bombardement de Gênes, le comte de Fiesque avoit donné au roi un Mémoire de ses prétentions sur cette république, imprimé à Paris, chez Guignard, in-4°, en 1681, et il céda depuis ses droits au roi. C'est la matière de cette pièce de La Fontaine.

L'opéra d'*Amadis* fut représenté, cette même année 1684. Lully et La Fontaine s'étoient raccommodés. Le poëte fit pour le musicien une pièce de vers au roi en lui présentant cet opéra, et il en fit autant pour l'opéra de *Roland*, qui fut représenté en 1685. Ces deux pièces sont imprimées à la tête des partitions en musique de ces deux opéras[2], et il vérifia bien ce qu'il avoit dit dans l'épître à madame de Thianges :

> Il est homme de cour, je suis homme de vers :
> Jouons-nous tous deux de paroles.

1685. — Il faut mettre sur le compte de cette année le dessein tendre et nouveau de notre poëte de donner quelques-uns de ses ouvrages avec ceux de son ancien ami Maucroix. Cela fut exécuté en deux tomes in-12, imprimés à Paris chez Barbin, en 1685, sous le titre de : *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*. Il n'y a rien à ajouter au jugement que Bayle a porté de ce recueil dans sa *République des*

[1] T. I, p. 107.

> Vous savez conquérir les États et les hommes.

[2] T. I, p. 104.

> Du premier Amadis je vous offre l'image.

T. I, p. 106.

> Agréez de mon art les présents ordinaires.

Lettres[1], où on lira avec plaisir des réflexions fines, ingénieuses, et pleines de ce sel dont lui seul avoit la possession. Il dit très-bien *qu'on ne pardonneroit pas à M. de La Fontaine, et qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même, un tour commun.*

Nous avons presque dépouillé tout ce recueil en suivant l'ordre des années. Reste à parler des autres pièces qui doivent entrer dans le nôtre, et d'abord est l'épître dédicatoire à M. de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président[2], pièce unique en son genre. Jamais on n'a loué ainsi, et la louange devoit être bien apprêtée pour plaire à un si grand homme, qui n'aimoit point la flatterie, et à qui la vérité seule avoit droit de se montrer. Les ouvrages de notre poëte ne le quittoient jamais; il en faisoit ses délices, il en connoissoit tout le charme, et l'on peut bien opposer ce goût sûr au fade dégoût de quelques personnes de notre siècle. Tels étoient les amis et les admirateurs de La Fontaine, dans l'épée et dans la robe; et nous osons bien nous mettre en si bonne compagnie.

L'avertissement en prose[3], qui suit l'épître dédicatoire, contient un beau jugement de Platon, dont Maucroix avoit traduit quelques dialogues qui composent partie du premier volume. Ce philosophe plaisoit beaucoup à notre poëte, et il lui a bien servi dans ses idées galantes et les descriptions gracieuses dont ses ouvrages sont

[1] Septembre 1685, art. 8.

[2] T. II, p. 87.

Harlay, favori de Thémis.

Elle est à la tête du second volume des *Ouvrages de prose et de poésie* des sieurs de Maucroix et de La Fontaine. (Paris, 1685, et Amsterdam, 1688.)

[3] Cet avertissement, de la main de La Fontaine, suit la préface du premier volume du recueil dont il est question dans la note précédente. Les éditeurs des *Œuvres diverses* de La Fontaine auroient dû lui donner place dans le leur.

ornés. Platon, qui étoit galant, comme l'a remarqué l'auteur de l'*Histoire des Oracles*[1], est plein de ces tours :

C'est le plus grand des amuseurs.

Nous rejetons avec regret *Daphnis et Alcimadure*[2], qu'on a mis depuis parmi les Fables; mais nous ne pouvons oublier ce portrait d'une bergère farouche, que nous avons entendu souvent admirer par le comte de Fiesque :

Fier et farouche objet, toujours sautant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs?

On a aussi mis dans les Fables le poëme de *Philémon et Baucis*[3], qui brille d'innombrables beautés. Il est dédié à M. le duc de Vendôme. Ce prince, dont nous trouvons ici le nom en passant, devroit beaucoup nous arrêter. Quelle valeur! Quelle bonté! Quelles grâces! Il savoit donner aux poésies de La Fontaine le prix qu'elles méritoient, et c'est un grand éloge pour ce poëte, qui a pour lui tous les grands hommes, de quelque profession qu'ils soient. Il lui dit, à la fin de ce poëme, après avoir loué sa valeur:

Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans....
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?

Nous tirerons encore de ce poëme un trait qui est personnel à notre auteur, en ce qu'il marque qu'il étoit

[1] Fontenelle. — [2] Cette pièce parut pour la première fois en 1685, dans le second volume du recueil déjà cité. — [3] Il parut aussi pour la première fois dans le même recueil.

brouillé avec sa femme. Ce n'étoit plus celle à qui il faisoit, en 1663, des relations si enjouées de ses voyages. Le temps l'avoit bien changée. Après avoir dit qu'on va encore voir Philémon et Baucis depuis leur métamorphose, afin de mériter les douceurs qu'en amour hymen leur fit goûter, il ajoute :

Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si.... Mais autre part j'ai porté mes présents

Cette suspension dit beaucoup dans une matière où il ne faut que parler. Il en dit plus dans le conte des *Troqueurs :*

Je ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen :
Non tout autant qu'on en auroit envie;
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen;
Ainsi soit-il!...

Et à la fin du même conte :

C'étoit pièce assez fine,
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

Et, dans le conte des *Aveux indiscrets,* après avoir conseillé de ne pas révéler les secrets du mariage et de conserver toujours certains égards, il finit par ces vers :

Je donne ici de beaux conseils sans doute.
Les ai-je pris pour moi-même? Hélas! non.

Il n'avoit donc pu se tenir de parler contre sa femme, et, pour finir cette dissertation sur le mariage, voici ce qu'il en pensoit, et qui se trouve dans une pièce qui n'a point encore été donnée [1] :

[1] Ces vers font partie de la lettre au prince de Conti, qui commence par ces mots : « Dans le temps qu'on alloit juger. » (T. II, p. 147.)

Je soutiens et dis hautement
Que l'hymen est bon seulement
Pour les gens de certaines classes.
Je le souffre en ceux du haut rang,
Lorsque la noblesse du sang,
L'esprit, la douceur et les grâces
Sont joints au bien : et lit à part.
Il me faut plus à mon égard.
Et quoi? de l'argent, sans affaire;
Ne me voir autre chose à faire,
Que de suivre en tout mon vouloir;
Femme de plus assez prudente,
Pour me servir de confidente;
Et quand j'aurois tout à mon choix,
J'y penserois encor deux fois.

Le *Discours à madame de la Sablière*[1] mérite ici une bonne place. Cette illustre dame a logé notre poëte pendant vingt ans chez elle, et l'a honoré d'une amitié et d'une estime publique : c'étoit faire honneur à l'un et à l'autre. Il lui rend compte, dans ce Discours, de tout ce qu'il avoit fait depuis soixante ans qu'il étoit au monde. C'est une espèce de confession de sa vie et une description fidèle de son esprit, de son cœur, de ses mœurs, de ses goûts. M. Baillet, dans ses *Jugements des Savants*[2], a dit trop sévèrement qu'il a voulu peut-être par cette pièce tourner sa pénitence en ridicule. Son âge est marqué dans ces deux vers :

Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie.
De soixante soleils la course entre-suivie,
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos[3].

Sa manière d'écrire est bien exprimée dans ces deux autres :

[1] T. I, p. 129.
Désormais que ma Muse, etc.

[2] Article 151, t. IV, 2e partie, p. 533 de l'édit. d'Amst., 1725, in-12. — [3] Il étoit né en 1621 ; ce discours est de l'année 1681 ou 1682.

Tu changes tous les jours de manière et de style.
Tu cours, en un moment, de Térence à Virgile.

C'étoient ses deux poëtes favoris; personne n'entendoit si bien Virgile que lui et ne savoit si bien profiter de certains tours fins que le collége ne connoît pas. Despréaux a dit de lui, dans sa *Dissertation sur Joconde*, que nous avons déjà citée plusieurs fois et que nous citerons encore : *Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence et de Virgile, ne se laisse pas emporter à des extravagances italiennes.* Il s'avoue, dans la suite de ce Discours : Papillon du Parnasse,

Courant de fleur en fleur, et d'objet en objet.

Il déclare pourtant qu'il veut renoncer à ses Contes. Enfin, cette pièce en vers héroïques, forts et bien travaillés, montre que la muse de notre poëte étoit encore belle à soixante ans et plus, et qu'elle n'avoit point vieilli; c'est un de ses plus beaux ouvrages en ce genre héroïque, son vrai portrait fait par lui-même. Il a loué madame de la Sablière en plusieurs autres endroits de ses OEuvres; elle ne pouvoit être bien louée que par lui, et il semble que son génie s'élève à proportion du mérite sublime et rare de cette dame si illustre.

Deux contes suivent ce *Discours* dans le recueil [1], et nous n'en avons pris que les prologues, qui prouvent l'inconstance de notre homme. Il venoit de renoncer aux Contes, et il en fait de nouveaux. Ce n'est pas sans raison qu'il a ainsi disposé ces deux contes après son Discours, et on ne peut mieux faire que de le suivre. Il commence donc ainsi le conte de *la Clochette :*

[1] Il y en a cinq : *la Clochette, le Fleuve Scamandre, la Confidente sans le savoir, le Remède, les Aveux indiscrets;* mais Marais ne vouloit insérer dans l'édition qu'il projetoit des *OEuvres diverses* que les prologues des deux premiers.

O combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré hautement, en mes vers,
De renoncer à tout conte frivole;
Et quand juré? C'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse...
Puis, fiez-vous à rimeur qui répond,
D'un seul moment! Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs.
Trop bien ont-ils quelque art, qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Et dans le conte du *Fleuve Scamandre*, il tourne galamment son inconstance, selon sa manière d'entendre galanterie à tout, qui vaut mieux que d'y entendre finesse comme nos modernes:

Me voilà prêt à conter de plus belle.
Amour le veut, et rit de mon serment:
Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle;
Tout obéit, tout cède à cet enfant.

A propos de ce conte du *Scamandre*, nous dirons que Bayle a bien oublié, lui qui connoissoit ce recueil de 1685, d'en parler dans son Dictionnaire à l'article *Scamandre*. Il n'eût point deshonoré son ouvrage, s'il en avoit enchâssé quelques vers, comme il a fait en d'autres articles, où ils ne font que plaisir au lecteur [1].

Les contes de ce recueil de 1685 ne nous appartiennent point, et nous les renvoyons avec les *Filles de Minée*, les uns aux Contes, et les autres aux Fables; et il ne nous reste plus que l'inscription de Boissard, en

[1] Le conte du *Fleuve Scamandre* est puisé dans la dixième des lettres attribuées à Eschine. Ces lettres, probablement supposées, accompagnent toutes les éditions de cet Orateur, et ont été publiées à part en 1771, à Leipsick, par M. Sammet, in-12, mais sans la traduction latine.

vers et en prose [1], que nous retenons avec l'avertissement, faisant cette remarque touchante, qu'il est difficile de ne pas pleurer sur cette inscription, et plus difficile encore de faire pleurer ainsi.

Ne finissons point ce qui regarde ce double recueil des deux amis sans dire qu'ils le furent toute leur vie. Maucroix écrivit à La Fontaine, un mois avant que La Fontaine mourût, et lui fit une exhortation très-chrétienne, que le commentateur de Despréaux nous a conservée [2]. Il a remarqué aussi que La Fontaine fit, pour son ami, la fable du *Meunier, de son Fils, et de l'Ane*, et que c'est Maucroix qui est désigné par les lettres initiales : *M. D. M.* Maucroix étoit dans l'irrésolution s'il se marieroit, ou non. Son ami lui rima cette jolie fable, qui ne vient ni de Malherbe, ni de Racan (*autrefois à Racan Malherbe l'a conté*), mais de Faerno; c'est la dernière de ses Fables : *Pater, Filius, agnatus Adolescentulus* [3], et Faerno l'avoit encore prise ailleurs, car il étoit grand preneur, et il n'a pas tenu à lui, selon quelques critiques, que nous n'ayons perdu Phèdre [3]. Les graveurs françois, qui ont mis des figures aux Fables de La Fontaine, ont aussi pris de leur côté la plupart des

[1] T. I, p. 203.

Si pensare animas, etc.

Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre.

Voyez, sur cette inscription si touchante, l'Anthologie latine de Burmann, qui la rapporte et qui l'accompagne de notes curieuses, t. II, p. 93.

[2] T. III, p. 182 de l'édit. de Saint-Marc, sur la sixième lettre de Despréaux à M. de Maucroix.

Et dans notre édit., t. II, p. 172.

Mon cher ami, la douleur, etc.

[3] C'est une accusation sans fondement. La Monnoye dit de lui dans le *Menagiana*, t. III, p. 226 : « Il s'est contenté de » copier, dans ses cent Fables, diverses expressions de Phèdre, » au lieu que l'intention de Perrot était de le voler tout entier. »

figures qui étoient aux fables de Faerno, de l'édition de Plantin de 1585, et ils n'ont pas oublié celle de la fable du *Meunier* dont nous parlons.

Nous mettons encore sous l'époque de l'année 1685 la lettre à M. Simon de Troyes[1], où, en faisant le récit de la défaite d'un pâté, il loue Girardon, Desjardins, leurs statues, le roi lui-même, auquel il revient toujours. Et comme il savoit de tout, il parle des journaux de Hollande, de Bayle et de Le Clerc, dont il distingue très-bien les deux caractères :

Bayle est fort vif, et s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin.
. . . . . .
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.

Bayle lui a bien rendu ses louanges dans l'endroit que nous avons déjà cité, et encore dans les *Nouvelles de la République des lettres* d'avril 1685, où ce charmant auteur annonce la nouvelle édition des Contes de La Fontaine, qui se fit en cette année en Hollande, avec des figures en taille douce de Romain de Hooge. L'éditeur promettoit, dans l'avertissement, de donner une édition complète de tous ses ouvrages; il n'a pas tenu sa parole, et nous tâchons de l'en acquitter. Voici les propres termes de Bayle : « Avec la permission de ceux qui mettent » l'antiquité si au-dessus de notre siècle, nous dirons ici » franchement, qu'en ce genre de composition, ni les » Grecs, ni les Romains n'ont rien produit qui soit de la » force des Contes de M. de La Fontaine, et je ne sais » comment nous ferions, pour modérer les extases et les » transports de messieurs les humanistes, s'ils avoient à » commenter un ancien auteur qui eût déployé autant » de finesses d'esprit, autant de beautés naturelles, autant

[1] T. II, p. 91.

Votre Phidias et le mien,

» de charmes vifs et piquants, que l'on en trouve en » ce livre-ci. » Le reste de l'article ne cède point à ce commencement. Despréaux avoit dit avant lui, dans cette Dissertation que nous avions promis de citer encore et que nous ne citerons plus : *Tout ce qu'il dit est simple et naturel, et ce que j'estime surtout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de La Fontaine en beaucoup d'endroits.* Nous croyons que les traits de ces grands maîtres, répandus dans plusieurs livres, ne déplairont point ici ramassés, et il est beau de voir les efforts que chacun a faits pour exprimer ce style naïf, sans pouvoir cependant atteindre à sa véritable propriété, parce qu'elle est inexprimable. Le *venustus*, le *perargutus*, le *suavissimus* de M. Huet en approchent plus que toutes nos phrases, malheureux d'être contraints de recourir au latin pour louer un de nos plus excellents poëtes françois[1]. Convenons pourtant que Tourreil, qui avoit l'expression forte, en a trouvé une nouvelle, en disant, dans son discours prononcé dans l'Académie françoise, le 31 janvier 1704 : *On a vu au milieu de nous le Phèdre moderne (ce nom le désigne assez) manier la Fable avec la dextérité de l'ancien : l'un et l'autre, d'une joie élégante, d'un badinage instructif et moral; naïvetés, grâces égales, quoique différentes*[2].

L'année 1685 finira par sa lettre à M. Girin, contrô-

[1] Ce passage indique un travail et des rapprochements que l'auteur se proposoit de faire ou qu'il avoit faits, et qui sont perdus. — [2] Discours prononcé pour la réception du cardinal de Rohan, t. I, p. 36 de l'édit. in-4° des *Œuvres* de Tourreil.

leur des finances à Grenoble[1]. Il avoit consulté La Fontaine sur une difficulté de la langue. La Fontaine lui répond très-juste, et quoiqu'il fût accusé de ne penser à rien, il pense pourtant que M. le cardinal Le Camus est évêque de Grenoble, et il ne manque pas d'en faire l'éloge :

Il sait notre langue à miracle ;
Son esprit est en tout au-dessus du commun.

C'est avoir assez d'attention pour un homme distrait, et nous avons remarqué que, dans toutes les matières qu'il traite, il n'oublie rien de ce qui peut regarder ou les personnes, ou les choses. Tâchons d'obtenir de pareilles distractions.

Il y a encore, dans cette année, l'épître[2] écrite à M. le prince de Conti, sur la mort de M. le prince de Conti, son frère. Il étoit mort le 9 novembre 1685. Le poëte ne manquoit aucune occasion de faire sa cour.

1686, 1687. — Je ne vois rien à placer en l'année 1686, si ce n'est quelques fables qu'il faisoit de temps en temps ; mais, en 1687, les couplets sur l'air des Folies d'Espagne, qu'il fit pour madame d'Hervart, trouveront bien leur place. M. d'Hervart lui avoit donné un logement chez lui, qu'il a gardé jusqu'à la mort. Il ne pouvoit moins faire que de chanter madame d'Hervart, sa bienfaitrice, et l'une des plus belles femmes que l'on ait jamais vues[3].

Il écrivit, le 31 août 1687, à M. de Bonrepaux, qui étoit ambassadeur pour la France à Londres, une lettre pleine de traits vifs, badins, et d'une souveraine va-

[1] T. II, p. 95.
Sans esprit c'est la phrase, et non *sans de l'esprit*.

[2] T. I, p. 114.
Pleurez-vous aux lieux où vous êtes?

[3] T. I, p. 97.
On languit, on meurt près de Sylvie.

riété[1] : il n'épargne pas dans son badinage ses confrères de l'Académie :

Quarante beaux esprits certifieront ceci ;
Nous sommes tout autant, qui dormons, comme d'autres,
Aux ouvrages d'autrui ; quelquefois même aux nôtres.

Il y parle de la Chambre des Philosophes ; c'est qu'il avoit fait jeter en moule de terre tous les plus grands philosophes de l'antiquité, qui faisoient l'ornement de sa chambre. Il y avoit un clavecin, et ce clavecin n'étoit pas sans une jeune personne qui en jouoit :

La Cloris est jolie et jeune, et sa personne
Pourroit bien ramener l'Amour
Au philosophique séjour.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais
Qu'à chanter les Cloris, et les laisser en paix.

Madame la duchesse de Bouillon étoit alors en Angleterre : il en entretient M. de Bonrepaux ; il dit que c'est un plaisir de la voir disputant, grondant et parlant de tout avec beaucoup d'esprit ; *je veux*, dit-il, *lui écrire ;* et aussi lui écrivit-il une lettre merveilleuse[2].

Il a encore écrit une autre lettre à M. de Bonrepaux, après la maladie du roi. C'est un éloge toujours nouveau de ce monarque. Il est très-bien composé, et a mérité d'entrer dans le *Recueil de vers choisis* de l'année 1693, dont nous avons déjà parlé[3].

Cette lettre écrite à madame la duchesse de Bouillon, la réponse qu'elle y fit faire par Saint-Évremont[4], la

[1] T. II, p. 100. « Je ne croyois pas, monsieur, que les négociations, » etc.

[2] T. II, p. 108.

Nous commençons ici de murmurer, etc

[3] T. II, p. 97.

Le roi est parfaitement guéri.

[4] T. II, p. 116 et suiv.

lettre de La Fontaine à Saint-Évremont, ornent bien cette année 1687, et on est bien surpris de voir que le poëte, qui avoit alors près de 70 ans, eût tant de feu et tant de galanterie dans l'esprit. On diroit que ce sont des ouvrages d'un jeune homme, s'il ne parloit pas de ses rhumatismes, de sa vieillesse, et s'il ne s'associoit pas avec Anacréon, Saint-Evremont et Waller, vieux poëtes anglais, pour faire trois cents ans à eux quatre. Il a raison de dire :

Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins ridés en leurs vers que ceux-ci !

Il n'y a jamais eu que lui qui ait pu dire sur la contestation des beautés entre les femmes, et sur les louanges qu'on leur peut donner :

Vous vous aimez en sœurs. Cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
Ne pourroit contenter en semblables desseins
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Et personne avant lui n'avoit dit et ne dira après lui, pour finir une digression : *Retournons à nos moutons; ces moutons, madame, c'est Votre Altesse et madame Mazarin.* Enfin, de quelle ingénieuse invention ne s'est-il point servi pour annoncer à toute la terre la beauté des deux sœurs, dans un ban qui seroit publié par deux hérauts?

Marianne sans pair, Hortense sans seconde,
Veulent les cœurs de tout le monde.

Ces trois lettres ont déjà paru dans plusieurs recueils. On les a mises dans les ouvrages de Saint-Evremont, qu'elles n'ont point gâtés, et elles ne peuvent qu'embellir tous les lieux où elles sont.

Où pourrions-nous mieux placer qu'avec madame la duchesse de Bouillon une autre lettre de notre poëte encore écrite à cette princesse, et qui n'est imprimée nulle part[1]? Qui ne seroit fâché de perdre le portrait

D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse;
Nez troussé : c'est un charme encor, selon mon sens;
C'en est même un des plus puissans;
Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue,
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre et terrible aveu,
Dont pourtant le public se souciera très-peu.
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose.
Mais, s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront point la cause.

On met avec plaisir dans cette histoire les nez troussés, qui ne s'attendoient pas à y être. Mais si on ambitionne leur suffrage, on espère que les nez aquilins, toujours si raisonnables, entendront raison.

1688. — Monsieur d'Hervart le mena à sa belle maison de Bois-le-Vicomte. Il lui fit voir une jeune demoiselle de quinze ans, belle comme Vénus, et gracieuse au delà de toutes les grâces. La tête en tourna à notre poëte; il en devint amoureux, il voulut revenir à Paris. Mais, en rêvant à cette beauté, il s'égara et s'enfonça dans la Champagne; c'est la matière d'une jolie lettre adressée à M. Vergier, son ami[2], où il fait l'histoire de son égarement, des plaisanteries que l'on faisoit dans Paris sur ses distractions, dont il ne convenoit pas trop, et il y joint le portrait de mademoiselle de Beaulieu, peint avec des couleurs préparées par l'Amour même :

[1] Elle se trouve dans notre édit., t. II, p. 58. « Je ne sais, madame, qu'écrire à Votre Altesse qui soit digne d'elle. »

[2] T. I, p. 128. « C'est pitié, monsieur, que de nous autres pauvres mortels. »

Comment pourrois-je décrire
Des regards si gracieux?
Il semble, à la voir sourire,
Que l'aurore ouvre les cieux.

Il fait entendre à son ami que, si cette jeune divinité, qui est venue troubler son repos, trouve un sujet de s'y divertir, il ne lui en saura pas mauvais gré. *A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles?*

M. Vergier, qu'on appeloit alors l'abbé Verger, et qui depuis a été commissaire général de la marine, homme de beaucoup d'esprit, et connu par ses excellentes parodies de plusieurs airs de Lully, fit une réponse sur le même ton. Il y fit le portrait de La Fontaine que l'on détachera pour mettre ici; car il peint à merveille ses distractions prétendues qui lui tournent à profit[1] :

Hé! qui pourroit être surpris,
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y suivent sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, et ceux de la fortune
Ne causent jamais son réveil.
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil.

[1] T. II, p. 134.

N'en soyez point en peine, monsieur.

On voit par ce passage de Marais que Vergier, dont nous avons des contes et des parodies, s'appeloit alors l'*abbé Vergier*. On l'avoit destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et il avoit déjà pris en Sorbonne le grade de bachelier; mais, se sentant peu de dispositions pour cet état, il entra dans le monde et fut fait commissaire de la marine en 1690. Il fut assassiné le 16 août 1720, au coin de la rue du Bout-du-Monde, à l'âge de 63 ans. Il étoit né à Lyon en 1657. On trouve ces deux lettres au commencement du deuxième volume de ses Œuvres.

Il se lève au matin, sans savoir pourquoi faire,
Il se promène, il va, sans dessein, sans sujet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

J'ai remarqué que cette distraction est ce qui fait la surprise de ses ouvrages. Il sait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire, comme Balzac a dit de Montaigne, et cela ne peut manquer de causer une certaine émotion, qui arrive naturellement, quand on voit une chose à laquelle on ne s'attend pas. C'est de cette naïveté spirituelle que Baltazar Gracian a fort bien dit, dans son *Discreto: qu'elle vient sans qu'il paroisse qu'on y ait pensé, et cause toujours un plaisir de surprise à ceux qui l'entendent* [1]. Ce savant espagnol a caractérisé notre poëte, sans avoir jamais vu ses ouvrages.

Au reste, mademoiselle de Beaulieu fut mariée depuis à un gentilhomme du nom de Nully, de la famille du président de Nully, fameux ligueur, dont il y a un article dans la dernière édition du Dictionnaire de Bayle (tom. IV, p. 3088). Elle est morte depuis peu (1723) à Paris. Elle avoit conservé presque toute sa beauté; et pour M. Verger, il a péri malheureusement par un assassinat, dans les rues de Paris, le 22 août 1720. Les curieux ont, outre ses parodies, plusieurs poésies manuscrites de lui, où il a tâché d'imiter La Fontaine.

Nous avons de notre poëte, dans la même année, l'épithalame de M. le prince de Conti, marié le 29 juin 1688 [2], et des vers à la manière de Neuf-Germain [3]. Si on veut connoître cette manière, on peut lire l'article de Neuf-Germain dans le Dictionnaire de Bayle. Il y a en-

[1] *Homme universel*, édit. in-12, p. 99.

[2] T. I, p. 118.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité.

[3] T. I, p. 121.

Va chez le Turc et le Sophi.

core une ballade sur la prise de Philisbourg [1] : cette ville fut prise le 1er novembre 1688. Le refrain de la ballade est,

Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi.

Elle commence :

Un de nos fantassins, très-bon nomenclateur.

Et l'imprimeur [2] de France, n'entendant pas ce mot, a mis *nommé La Fleur,* ce qui rend le vers ridicule. Bayle, qui parloit de tout, a parlé de cette ballade dans la dix-neuvième de ses lettres, du 13 octobre 1701, en parlant des titres donnés aux empereurs et aux rois. L'envoi de la ballade se trouve de deux manières; voici la manuscrite :

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans;
Cependant, écoutez tous, messieurs mes parens:
De quelque nouveau fils si j'allois être père,
Voyant que ce soldat n'est pas un étourdi:
« Viens tenir mon enfant? dirois-je à ce compère;
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi [3]. »

Notez que, s'il est né en 1621, comme dit M. Perrault dans ses hommes illustres, il n'avoit que 67 ans en 1688 et non 70; mais soixante et dix ans est un compte

[1] T. I, p. 123.

[2] *Œuvres posthumes* (Paris, Deluyne, 1696, p. 163).

[3] On lit dans les *Œuvres posthumes,* p. 164, et dans les éditions des *Œuvres diverses :*

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans;
Si le cas m'arrivoit, comme à certaines gens,
J'irois à ce soldat, et sans tant de mystère,
Tout autre choix à part, je dirois: « Cadédi,
Viens tenir mon enfant; tu seras mon compère.
Louis le bien-aimé, c'est Louis le Hardi. »

Il nous semble que la leçon manuscrite vaut mieux que celle des imprimés, et qu'on y reconnoît davantage le tour original de La Fontaine.

plus rond et plus poétique, ou peut-être M. Perrault s'est-il trompé, comme nous l'avons remarqué en commençant.

J'oubliois une pièce qui n'a jamais été imprimée et qui mérite bien de l'être[1]. Une fille de haute naissance eut un procès pour un mariage, en cette année 1688. La cause fut plaidée publiquement, et avec beaucoup d'appareil, en la grande chambre du parlement de Paris; le mariage fut cassé. La Fontaine, qui avoit été aux audiences, écrivit une épître à M. le prince de Conti, sur ce sujet; c'est un *lamentabile carmen* à la manière des anciens.

Pleurez, citoyens de Paphos,
Jeux et ris, et tous leurs suppôts!

Ou plutôt c'est une pièce inimitable, à sa manière. Il ne peut plus y avoir de secret dans une affaire si publique, et dont les plaidoyers imprimés avec privilége, et qui font partie des œuvres d'un des plus célèbres avocats du parlement, sont entre les mains de tout le monde; cette personne est morte au mois de mars 1724[2].

1689. — Nous mettons sous l'année 1689 *le Songe à madame la princesse de Conti*, fille du roi Louis XIV, parce qu'il y est parlé de la révolution d'Angleterre, qui arriva sur la fin de 1688. Ce songe est du carnaval de 1689. Il l'a fait en deux façons, et nous les donnerons toutes deux[3]. Sa muse rajeunissoit tous les jours, car une muse septuagénaire peut-elle dire :

Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent au bois la nymphe ou la bergère.
L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas

[1] On la trouve t. II, p 147. « Dans le temps qu'on alloit juger le procès de mademoiselle de La F.... » — [2] C'est mademoiselle de La Force. — [3] C'est dommage que nous ayons seulement celle des imprimés. Marais avoit un manuscrit que les éditeurs n'ont point connu.

Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle sembloit raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère.

Mais il ne faut point être surpris que la déesse des grâces ait inspiré des grâces, et que cette grande et belle princesse ait fait rêver divinement.

Après ce songe délicieux, vient l'épître à M. de Vendôme [1] : *Prince vaillant, humain et sage,* où il y a des traits assez hardis, qui ont passé dans l'édition des *OEuvres posthumes* à Paris, et que Bayle, qui ne dédaignoit pas les ornements agréables, n'a pas oublié en son lieu [2]. Le poëte pensionnaire du prince lui demande de l'argent et dit :

Le reste ira ne vous déplaise
En. . . . . et cætera.

Ces points sont remplis dans le manuscrit [3] par ces mots : *en bas-reliefs et cætera.* Et c'est encore un reste de son goût pour les bas-reliefs.

Vient encore une autre épître à M. le prince de Conti, du 18 août 1689 [4], pleine de toute sorte de nouvelles; il y en a de l'Italie, de l'Angleterre, du siége de Londonderry en Irlande, et on y peut bien remarquer ce sixain, qui dit tout en peu de mots, et qui vaut tel poëme en six chants :

Dieu me garde de feu et d'eau;
De mauvais vin dans un cadeau;
D'avoir rencontres importunes;
De liseur de vers sans répit;
De maîtresse ayant trop d'esprit;
Et de la Chambre des Communes.

Enfin, encore une autre lettre de nouvelles à M. le

[1] T. II, p. 152. — [2] *Dict.*, 3e édition, p. 1549, où il rapporte trente vers de cette épître. (*Note de l'Auteur.*) — [3] Et dans les imprimés. — [4] T. II, p. 139. « Je n'ai différé d'écrire à Votre Altesse Sérénissime... »

prince de Conti[1]; La Fontaine lui écrivoit à l'armée tout ce qui se passoit à Paris. D'abord, c'est M. de Harlay nommé premier président[2] :

Il en est digne, et j'ose dire
Que Thémis, en tout son empire,
Trouveroit à peine aujourd'hui
Un oracle approchant de lui.

C'est M. de Ponchartrain fait contrôleur général des finances :

Si jamais j'ai des ordonnances,
Ce qui n'est pas près d'arriver,
Il saura du moins me sauver
Le chagrin d'une longue attente;
Il lira d'abord ma patente.
Homme n'est plus expéditif,
Mieux instruit, ni plus inventif.

Cet homme, si distrait en apparence, connoissoit tous les talents et le mérite des grands hommes. Il parle de même de M. de Seignelay fait ministre.

On le voit sur-le-champ écrire
Touchant des points très-importants,
Mieux que moi, seigneur, c'est peu dire :
Mieux qu'aucun écrivain du temps.

L'éloge qu'il fait du nouveau pape Alexandre VIII est grand et magnifique; il espère qu'il travaillera à la paix :

L'Olympe interpose au traité
La première tête du monde,
En bon sens comme en dignité.

Il invoque la paix, il l'appelle *fille du ciel et d'Alexandre*, et c'est un poëte de 70 ans, en qui le

[1] T. II, p. 157. « On m'a dit tant de fois que Votre Altesse Sérénissime étoit en chemin. » — [2] Il le fut le 18 novembre 1689.

génie se renouvelle à mesure qu'il périt dans les autres hommes!

1691. Les lettres en prose à madame d'Hervart [1] sont mises sous cette année, parce qu'il y est parlé de faits arrivés en ce temps-là. C'est toujours de la plaisanterie, du badinage et de la joie, des simplicités même enfantines, qui le caractérisent toujours. Il y parle d'une jeune personne de huit ans. Elle fit une chanson pour lui. Il en fit une pour elle [2]. On les donnera ici, et cet amusement d'un vieillard qui joue avec des enfants ne peut manquer de plaire.

Nous avons, en cette année 1691, son opéra d'*Astrée*, qui fut représenté, et qui n'eut pas un grand succès. Il n'avoit jamais eu le talent de cette poésie : il l'avoit encore moins à cet âge; mais il est impossible qu'on n'y trouve toujours de ses naïvetés spirituelles, et on ne doit pas perdre ces derniers traits d'un homme qui nous a d'ailleurs tant fait de plaisir. On fait un conte de lui qu'étant à la représentation de cet opéra, il le trouva mauvais, et qu'ayant demandé de qui il étoit, on lui dit que c'étoit de lui-même; à quoi il répondit : « Il n'en vaut pas mieux. » Ce n'est qu'un conte qu'il faut mettre avec celui de la Boule noire à l'Académie, et avec ces distractions dont Vigneul-Marville a fait et allongé un mauvais discours [3].

Il y a quelques petites pièces auxquelles on ne peut assigner une vraie date, comme *le Billard à madame*

[1] T. II, p. 167 et 169.

« J'ai reçu, madame, une lettre de vous... »

« J'ai reçu, madame, une de vos lettres... »

[2] Voyez la chanson de la jeune personne et celle de La Fontaine, dans la lettre à Racine, t. III, p. 159.

Poignan, à son retour de Paris, etc.

[3] *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, t. II, p. 383, édit. de 1725. On sait que ces Mélanges sont du P. Bonaventure d'Argonne, chartreux à Gaillon.

de la Fayette [1], des vers pour une capricieuse [2], d'autres sur le portrait du roi [3], deux chansons [4], et autres de cette nature, rapportées dans les *OEuvres posthumes*, et que l'on placera ici sous l'année 1691.

M. le duc de Vendôme fut fort malade cette année-là, et on appréhenda pour sa vie. La Fontaine, qui étoit son poëte, en fut fort affligé, et lui écrivit, sur sa convalescence, une lettre propre à le faire rire, et à lui rendre la joie, qui est la fleur de la santé [5]. Il cherche à *enjouer* son récit le plus qu'il peut. (Nous ne faisons pas ce mot, nous l'avons trouvé tout fait par Despréaux pour notre poëte, dans sa Dissertation sur la Joconde, dont nous ne devions plus parler.) Il dit au prince que le roi lui-même a annoncé le retour de sa santé :

Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême.
Sans cela, tout étoit perdu.
Le poëte avoit l'air d'un rendu :
Comment d'un rendu? d'un ermite,
D'un Sanctoron, d'un Santena [6],
D'un déterré : bref, d'un qui n'a
Vu de longtemps plat ni marmite.

Voilà du vrai Villon. La description qu'il fait de la retraite de M. de Ficubet, conseiller d'État, aux Camaldules, est encore toute joyeuse [7] :

[1] T. I, p. 127.
Ce Billard est petit, etc.

[2] T. I, p. 89, Madrigal :
Soulagez mon tourment, disois-je à ma cruelle.

[3] T. I, p. 97.
A l'air de ce héros, etc.

[4] T. I, p. 117
Tout se suit ici-bas, etc.
Si nos langueurs et notre plainte, etc.

[5] T. I, p. 137.
Prince, qui faites les délices...

[6] Sanctoron et Santena étoient des officiers qui s'étoient retirés à la Trappe. (*Note de l'Auteur.*) — [7] M. de Ficubet, retiré

Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie.
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,
Des gens pour le servir, son nécessaire enfin,
Un peu d'agréable, et lui fin.
Cet exemple est fort bon à suivre.
J'en sais un meilleur; c'est de vivre.

Il explique ensuite ce que c'est que de vivre, à sa manière :

Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisants repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien?
Dites que non, vous direz bien.

La morale de notre poëte, comme on voit, n'étoit pas sévère, mais il cherchoit à amuser un malade; et avec cet amusement, tout peut passer, car tout passe, et surtout en vers.

M. de Vendôme, plein d'esprit et de goût, prenoit un plaisir infini à lire ses ouvrages et à disputer contre lui, pour le faire parler; mais La Fontaine ne lui cédoit pas. Il dit, dans un autre endroit[1] :

Je dois tout respect aux Vendômes;
Mais j'irois en d'autres royaumes,
S'il leur falloit en ce moment
Céder un ciron seulement!

1692, 1693. — Nous approchons à regret de la fin de notre préface, et de la fin de la vie de notre poëte, et peu s'en faut qu'il ne nous arrive de mouiller de larmes un ouvrage qui n'a point été fait pour pleurer. Le

aux Camaldules en 1691, y est mort le 10 septembre 1694.
(*Note de l'Auteur.*)

[1] Dans l'épître au duc de Vendôme :
Prince vaillant, humain et sage.
(T. II, p. 152.)

28 août 1692, il écrivit à M. le chevalier de Sillery une épître sur les conquêtes de M. le duc, qui étoit un second Condé, et pour la valeur et pour l'esprit[1]. M. le duc de Bourgogne l'engageoit aussi de temps en temps à faire des fables. Il lui donna le sujet du Chat et de la Souris, en ce temps-là, et le poëte fit ce joli prologue qui est à la tête, et qui n'est pas, dans les Fables, comme il l'a composé. Quelles louanges n'a-t-il point données à ce prince, fines, naïves, simples, élevées, et combien n'a-t-il point été au-dessous de son sujet?

Il écrivit encore en 1693 une épître à M. de Vendôme[2], où il parle de la bataille de la Marsaille, qui fut donnée en cette année-là, où il fait l'éloge de M. de Catinat :

Ce général n'a guère son pareil ;
Bon pour la main et bon pour le conseil.

Il souhaite des biens à M. de Vendôme :

Mais non pas un trésor.
Car chacun sait que vous méprisez l'or.
J'en fais grand cas ; aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin toute la terre....
Grande stérilité
Sur le Parnasse en a toujours été.

Il se console sur ce que l'abbé de Chaulieu lui en a promis. C'est que l'abbé étoit intendant du prince, et le poëte étoit son pensionnaire. Il n'étoit pas encore bien dévot en ce temps-là, car il badine sur les oraisons :

Si je savois quelque bonne oraison,
Pour en avoir tant que la paix se fasse,
Je la dirois de la meilleure grâce
Que j'en dis onc. . .

[1] T. II, p. 164.
Jamais nos combattants n'ont été si hardis.

[2] T. I, p. 139.
Quand on croyoit la campagne achevée.

Enfin, il termina tous ces travaux poétiques par la pièce intitulée : *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire* [1], qui est un conte moral, où il donne aux hommes une leçon de se voir et de s'examiner soi-même, et se préparoit ainsi à sa mort qui n'étoit pas loin :

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages.
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la propose aux rois, je la propose aux sages,
Par où saurois-je mieux finir?

Dans les deux dernières années de sa vie, il ne pensa plus qu'à bien mourir, fit des actions très-chrétiennes, chercha à expier ses fautes, et donna de grands exemples de piété. Il fit alors la paraphrase de la prose des morts [2]. Le commentateur de Despréaux nous a conservé deux lettres curieuses [3], l'une de Despréaux, l'autre de Maucroix, où se trouvent des particularités très-singulières de sa conversion : elles étoient vraies, et Despréaux ne les trouvoit pas vraisemblables. Un critique sévère, qui a fait des remarques sur le Dictionnaire de Moréri, a trouvé mauvais, et avec raison, que l'on n'y ait pas parlé dans l'article de La Fontaine, et de sa conversion, et de sa pénitence exemplaire. Nous avons voulu nous mettre à l'abri de toute censure, et apprendre au monde que l'édification a réparé le scandale. Notre poëte mourut enfin à Paris, chez M. Hervart qui le logeoit, le 13 avril 1695, à 77 ans, en mettant sa naissance en 1618, et fut enterré à Saint-Eustache [4].

[1] C'est la vingt-huitième et la dernière fable du XIIe livre.

[2] T. I, p. 150

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.

[3] Œuvres de Boileau, t. III, p. 180 et suiv. de l'édit. de Saint-Marc. La lettre de Boileau à Maucroix est la sixième de ses lettres, et la réponse de Maucroix la suit.

[4] Depuis la publication de l'ouvrage de Mathieu Marais, le savant Walckenaer a retrouvé l'acte de baptême et l'acte de dé-

Depuis sa mort, une dame de ses amies [1] a donné au public un tome de ses ouvrages posthumes, et nous avons dépouillé tout ce recueil, que nous avons placé dans son ordre, en sorte qu'il n'en reste pas une seule pièce, le surplus étant ou contes, ou fables, ou une pièce qui

cès de La Fontaine; nous croyons devoir reproduire ici ces deux pièces authentiques.

« Extrait des registres de la paroisse de Saint-Crépin, de la ville de Château-Thierry, diocèse de Soissons. — Le VIIIe jour de ce présent mois (juillet), en l'an mil six cent vingt et un, a esté baptisé par moy soussigné, curé, un fils nommé Jehan; le père maistre Charles de La Fontaine, conseiller du roy et maistre des eaux et forests au duché de Chasteau-Thierry; la mère damoyselle Françoise Pidoux; le parrain honorable homme Jehan de la Fontaine; la marrayne damoiselle Claude Josse, femme de Louis Guérin, aussi maistre des eaux et forests audict lieu. DE LA BARRE, curé, et DE LA FONTAINE. »

« Extrait du premier registre des sépultures de la paroisse Saint-Eustache de Paris, 14 avril 1695. — Le jeudy 14, défunt Jean de La Fontaine, l'un des quarante de l'Académie françoise, âgé de 76 ans, demeurant rue Platrière, à l'hôtel d'Hervart, décédé du 13 du présent mois, a été inhumé au cimetière des Innocents. CHANDELET. »

Walckenaer a découvert beaucoup d'autres pièces importantes, à l'aide desquelles il a pu établir avec certitude les faits principaux de l'histoire de La Fontaine. Ainsi, on ne savait pas, avant les précieuses recherches de Walckenaer, que La Fontaine épousa, en novembre 1647, Marie Héricart, fille du lieutenant général de la Ferté-Milon, morte à Château-Thierry le 9 novembre 1709, et qu'il en eut un fils unique, nommé Charles, né le 8 octobre 1653 et mort en 1722, lequel fut greffier des maréchaux de France, et laissa plusieurs enfants qui ont continué sa postérité jusqu'à nos jours. Au reste, nous renvoyons encore une fois le lecteur à l'excellent ouvrage de Walckenaer (P. L.).

[1] Cette dame signe *Ulrich* la dédicace de ses *Œuvres posthumes* au marquis de Sablé; il reste à savoir si ce n'est pas un pseudonyme, ce qui nous paroît assez probable.

est de M. Pavillon et non de lui. Il est dédié à M. le marquis de Sablé; on y a mis un portrait en prose de M. de La Fontaine, qui exprime bien ses talents et son caractère [1]. M. Perrault l'a aussi placé dans le rang des *Hommes illustres*, avec son éloge et son portrait gravé par Edelinck d'après celui de Rigault.

Il avoit fait lui-même son épitaphe qui est dans un des recueils de 1671, et qui est aussi dans le Recueil de vers choisis de 1693 [2]. Il ne songeoit point alors à mourir, mais à rire :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds après le revenu;
Tint les trésors chose peu nécessaire;
Quant à son temps, bien le sut dispenser:
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Le P. Sanadon, jésuite, a traduit cette épitaphe en vers latins [3] :

Jani Fontani epitaphium ex gallico.

Hoc lapide Janus tegitur haud dispar sibi,
Quum natus, et quum mortuus.
Census avitos fregit, insanum æstimans
Opibus paratis parcere.
Facturus ævi providam usuram brevis,
Divisit in partes duas:
Hanc delicato conterebat otio,
Somno exigebat alteram.

Disons un mot, en finissant, de ses distractions dont on a tant fait de contes. Dans toute cette longue vie, nous n'en avons trouvé que deux dont il ait parlé. L'une qui lui arriva à Orléans; il en parle dans ses lettres à sa

[1] On l'a mis à la tête de notre édition. — [2] Par le père Bouhours. — [3] Poésies du P. Sanadon (*Paris, Barbou*, 1715, in-12, p. 145).

femme, il en rit avec elle. Il sortit d'une hôtellerie pour aller voir la ville; au retour, il prit une autre hôtellerie pour la sienne, entra dans un jardin, se mit à lire Tite-Live (preuve qu'il lisoit les bons auteurs). Le garçon du cabaret le fit apercevoir qu'il n'étoit pas où il devoit être; il courut à l'autre cabaret, « et j'arrivai, dit-il, assez tôt pour compter; » et d'une, qui est très-naturelle, qui peut arriver à tout le monde, et qui nous a valu le récit qu'il en a fait. L'autre est celle qu'il eut en sortant de Bois-le-Vicomte, après avoir vu une belle personne; il rêvoit à elle : il s'égara; mais cette rêverie produisit une des plus galantes lettres qu'il ait jamais écrites. Nous en avons parlé sur l'année 1688, et nous lui devons encore tenir compte d'une distraction qui nous est si utile. Heureux si l'amour ne produisoit que de ces maux-là!

Nous en savons encore une troisième, d'un homme qui ne ment point. La Fontaine étoit à Antony avec ses amis qui l'avoient mené pour passer quelques jours à la campagne. Il ne se trouva point à dîner un jour; on l'appela, on le sonna, il ne vint point; enfin il parut après le dîner; on lui demanda d'où il venoit : il dit qu'il venoit de l'enterrement d'une fourmi; qu'il avoit suivi le convoi dans le jardin; qu'il avoit reconduit la famille jusqu'à la maison (qui étoit la fourmilière), et fit là-dessus une description naïve du gouvernement de ces petits animaux, qu'il a depuis portés dans ses Fables, dans la *Psyché*, dans son *Saint-Malc*, avec le tour merveilleux qu'il a su y donner. Ainsi, quand il ne paroissoit occupé de rien, il étudioit la nature; ses distractions étoient bien philosophiques, et il nous préparoit ces excellents ouvrages qui en sont le fruit.

CONTES ET NOUVELLES

LIVRE PREMIER.

1665.

AVERTISSEMENT [1]

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES NOUVELLES EN VERS (1665).

Les Nouvelles en vers, dont ce livre fait part au public, et dont l'une est tirée de l'Arioste et l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont toutefois d'une même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes : il a cru que les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pourroit sembler la plus naturelle, et, par conséquent, la meilleure. D'autre part aussi, le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les *Cent*

[1] Cet Avertissement se trouve en tête des *Nouvelles en vers tirées de Boccace et d'Arioste,* par M. de L. F. (Paris, Cl. Barbin, 1665, in-12), contenant *le Cocu battu et content, Joconde,* et *la Matrone d'Éphèse,* imitation en prose de Pétrone par Saint-Évremond. C'est là l'édition originale de *Joconde.*

Nouvelles[1], les vieilles traductions de Boccace[2] et des *Amadis*[3], Rabelais[4], nos anciens poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies, sans être certain laquelle est la bonne. C'est au lecteur à se déterminer là-dessus; car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déjà jeté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer. Mais, auparavant, il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci, et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Térence lui doit servir de modèle. Ce poëte n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis; il avoit pour but :

Populo ut placerent quas fecisset fabulas[5].

[1] Les *Cent Nouvelles nouvelles* furent racontées vers l'an 1456, par Charles le Téméraire, depuis duc de Bourgogne, par le Dauphin de France, depuis roi sous le nom de Louis XI, et par des seigneurs de leur maison, lorsque le Dauphin, cherchant à la cour de Bourgogne un refuge et un appui contre la colère de son père Charles VII, se retira au château de Genappe en Belgique. Antoine de La Sale, auteur de la charmante chronique du *Petit Jehan de Saintré*, fut le rédacteur des *Cent Nouvelles nouvelles,* qui ne sont pas inférieures à celles de Boccace.

[2] Laurent du Premierfait a traduit le *Decamerone* de Boccace, au quinzième siècle, et Antoine Le Maçon, au seizième. La traduction de ce dernier est un chef-d'œuvre d'élégance et de naïveté.

[3] Le célèbre roman d'Amadis a été traduit de l'espagnol, au seizième siècle, par Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts, Gilles Boileau, Jacques Gohorry, Aubert de Poitiers, Gabriel Chapuis et quelques autres écrivains, qui savaient manier avec beaucoup d'habileté notre ancienne langue française.

[4] La Fontaine avait pour Rabelais une admiration qui ne s'est jamais démentie. Peu de jours avant sa dernière maladie, raconte Brossette dans ses notes sur les œuvres de Boileau, étant à dîner chez M. de Sillery, évêque de Soissons, comme le discours tomba sur le goût de ce siècle : « Vous trouverez encore parmi nous, dit-il de tout son sérieux, une infinité de gens qui estiment plus saint Augustin que Rabelais. »

[5] *Andria,* prologus.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION DU PREMIER LIVRE DES CONTES (1665).

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer : seulement, je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux[1], les métamorphoses[2], les

[1] Cette dépréciation des rondeaux nous paraît être une allusion à l'entreprise poétique de Benserade, qui s'occupait alors de mettre en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide.

[2] Allusion à la pièce intitulée *Métamorphose des yeux de Phillis*

bouts-rimés[1], régner tour à tour; maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie ; tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques-uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil, aussi peu considérable par sa grosseur, que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des *Arrêts d'Amour,* avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcain fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces[2] n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre; mais, à mon sens, elles n'en sont pas

en astres, par Germain Habert, abbé de Cerisy, de l'Académie française; cette pièce, publiée en 1639, passait pour le chef-d'œuvre du genre.

[1] Les bouts-rimés avaient fait fureur à l'époque de la Fronde, où tout le monde s'en mêlait.

[2] C'étaient deux fragments du *Songe de Vaux,* une *Imitation des Arrêts d'Amour* recueillis par Martial d'Auvergne, jurisconsulte et poëte du quinzième siècle, et une ballade, que La Fontaine avait réunis, dans cette édition, à la première partie de ses Contes.

entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront : je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre, qu'un assortiment si exact.

Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; et l'on ne me sauroit condamner, que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant[1] moi, et les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, et lui auroit ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures ; aussi, faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile, ne feroit assurément rien qui vaille, et pécheroit contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu,

[1] On employait encore ce mot dans le sens de *avant*.

au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement, que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne pèche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces Contes; elle passe légèrement : je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très-capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois sérieusement; mais qui ne voit que ceci est jeu, et, par conséquent, ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leur garde. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants; et puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci, c'est seulement la manière de les conter.

Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi bien, seroit-ce une entreprise infinie, que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

LIVRE PREMIER.

I. JOCONDE [1].

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE [2].

Jadis régnoit en Lombardie,
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel, que des beautés qui régnoient à sa cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : « Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,

[1] La première édition ajoute à ce titre : *ou de l'infidélité des femmes.* On trouve dans les œuvres de Boileau une *Dissertation sur la Joconde,* adressée à l'abbé Le Vayer. « Il parut en 1663, dit Brossette dans ses notes sur cette Dissertation, deux traductions en vers françois de la Joconde, l'une desquelles étoit du célèbre La Fontaine, et l'autre du sieur Bouillon, très-méchant poëte. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux ouvrages, entre M. l'abbé Le Vayer et M. de Saint-Gilles. Molière étoit leur ami commun; ils le prirent pour juge, mais il refusa de dire son sentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à Saint-Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du sieur Bouillon. M. Despréaux, jeune alors, décida le différend par cette Dissertation. »

[2] *Orlando furioso,* canto XXVIII.

Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes États[1];
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas. »

A ce propos, s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.
« Sire, dit-il, si Votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère[2] :
Aux plus charmants il n'en doit guère;
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos dames!
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car, de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second. »
Là-dessus, Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce roi de Lombardie) :
« Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frère : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit. »

Le gentilhomme part, et va querir Joconde

[1] Édition originale :
Un jour qu'il se miroit dans le cristal d'une onde :
« Je gage, ce dit-il, qu'il n'est point d'homme au monde
Qui me puisse égaler en matière d'appas;
J'y mettrai, si l'on veut, la meilleure province
De mes États. »

[2] Manuscrits de Conrart :
Qu'elle fasse venir à sa cour un mien frère.

(C'est le nom que ce frère avoit)[1] :
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce et du monde[2] :
Marié depuis peu; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frère arrive, et lui fait l'ambassade;
Enfin il le persuade.
Joconde, d'une part, regardoit l'amitié
D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable;
Et, d'autre part aussi, sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux[3]
A tirer les larmes des yeux.

« Quoi! tu me quittes! disoit-elle;
As-tu bien l'âme assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la cour?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude[4]
Le repos règne jour et nuit;
Que les ruisseaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,

[1] Édition originale :
C'est le nom que le frère avoit.
[2] Éditions modernes :
Loin du commerce du monde.
[3] Édition originale :
Et se distilloit en adieux.
[4] C'est-à-dire : la campagne où il vivait solitairement.

Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin, moi, qui devrois me nommer la première :
Mais ce n'est plus le temps; tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté singulière;
Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour! »

L'histoire ne dit point, ni de quelle manière
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire[1].
Sa femme, le voyant tout près de s'en aller,
L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant : « Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même :
Et voilà, de plus, mon portrait
Que j'attache à ce bracelet. »

Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'âme?
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais, ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient :
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,

[1] Manuscrits de Conrart :
C'est un fort bon moyen pour se tirer d'affaire.

Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame
Un lourdaud de valet, sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde[1]
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas.
« Vis, méchante, dit-il tout bas;
A ton remords je t'abandonne! »

Joconde, là-dessus, se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
« Encor, si c'étoit un blondin,
Je me consolerois d'un si sensible outrage;
Mais un gros lourdaud de valet!
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense, et plus j'en enrage[2].
Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas! ses divertissements;
Et possible est-ce par gageure,
Qu'il a causé cette aventure. »

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour

[1] Édition originale :
Tous deux dormoient : de prime abord Joconde.
[2] Édition originale :
Plus j'y pense et plus j'enrage.

Altéroit fort la beauté de Joconde ;
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord : « Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoi! le pauvre homme a la jaunisse!
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine[1]?
On se fût bien passé de prendre tant de peine. »

Astolphe étoit ravi; le frère étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus;
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.

Amour en eut pitié : d'ailleurs, cette tristesse
Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux;
L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car, un jour, étant seul en une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort secret,
Il entendit, en certain cabinet,
Dont la cloison n'était que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
« Mon cher Curtade, mon souci,

[1] Pendant quarante jours.

J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace!
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent conquérants voudroient avoir ta place·
Et tu sembles la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimène tantôt t'en a fait le message;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite[1],
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite! »
Qui fut bien étonné? Ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi[2].
Ce bel Adon[3] étoit le nain du roi,
Et son amante étoit la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amants se fioient au soin de Dorimène;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là :
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite;
Car voici comme il raisonna :
« Je ne suis pas le seul; et, puisque même on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,

[1] C'est-à-dire : après avoir gagné la partie.
[2] C'est-à-dire : qui faisait le superbe, le dédaigneux.
[3] C'est le nom de *Adonis*, abrégé pour la mesure du vers.

Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet. »

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes ;
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verse des larmes,
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés.

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché [1] de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir ni trop dire ;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un prince libéral, qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les rois il faut plus de mystère,
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être maladroit ;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du monde,
Fît un dénombrement des rois et des Césars,
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu, sans succomber

[1] Embarrassé.

A la douleur, sans se mettre en colère,
Et sans en faire pire chère [1].

« Moi qui vous parle, sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage
Pour un des dieux du mariage,
Et, comme tel, de lui sacrifier. »
Là-dessus, il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue;
Puis vint à celle du roi.

« Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue :
Menez-moi donc sur les lieux? »
Cela fut fait; et, de ses propres yeux,
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de cour.

« Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une [2];
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, et courons le pays;
Cherchons partout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms; je laisserai mon train;

[1] C'est-à-dire : sans en faire plus mauvais visage; *chère,* du bas latin *cara,* et de l'italien *ciera.*

[2] C'est-à-dire : nous ont fait un tour de leur métier.

Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi suivant ma qualité. »
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
« Il nous faut, dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit,
Avec cela, bonnes lettres de change :
Il faudrait être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sèmeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite. »

Leur bagage étant prêt et le livre surtout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie ;
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plupart des lieux,
Femme d'échevin, ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace

Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout à fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien!
S'il en faut, je n'en sais rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas,
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre) :
« Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plus tôt que plus tard;
Car, en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable.
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux, c'est assez d'un.
— J'y consens, dit Joconde, et je sais une dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
— Rien moins[1], reprit le roi; laissons la qualité :

[1] C'est-à-dire : moins que cela, pas du tout.

Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon.
Être en continuel soupçon [1],
Dépendre d'une humeur fière, brusque ou volage,
Chez les dames de haut parage
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor :
Une grisette est un trésor;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle.
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien?
— Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte,
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle :
Sa poupée en sait autant qu'elle.
— J'y songeois, dit le roi; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder :
Du reste, il est aisé de s'en accommoder.
— Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre [2] le pas;

[1] Manuscrits de Conrart :
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façons.
Être en continuels soupçons....

[2] Manuscrits de Conrart :
Vous auriez droit de prendre le pas.

Mais il s'agit d'un autre cas :
Tirons au sort, c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office. »

De la chape à l'évêque, hélas! ils se battoient [1],
Les bonnes gens qu'ils étoient!
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance :
Le marché se conclut; et, dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois et surtout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace [2].
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse.
Car il n'est si sotte, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :

[1] Cette locution proverbiale s'emploie, quand deux parties contestent sur quelque chose qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre.

[2] Dans les manuscrits de Conrart, à la place des quatorze vers suivants, on lit :

Et ne trouva dans le chemin,
Ce lui sembloit, aucune trace,
Encor qu'un jeune gars l'eût quelque peu frayé.
Le temps, cette nuit-là, fut fort bien employé.

Salomon, qui grand clerc [1] étoit,
Le reconnoît en quelque endroit [2],
Dont il ne souvint pas au bonhomme Joconde.
Il se tint [3] content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, et maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
« Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
— Comment en viendrons-nous à bout?
Dit la fille fort affligée :
De les aller trouver, je me suis engagée;
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau [4]!
— Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?

[1] Savant, passé maître.

[2] C'est par plaisanterie que La Fontaine fait intervenir le roi Salomon dans la question.

[3] On lit *tient* dans les manuscrits de Conrart.

[4] La rime a exigé ce changement de la vieille locution encore usitée : *bel et bien.*

— Oui, reprit-elle, mais, entre eux,
Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et, tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siége soit vacant ;
C'est là leur mot. » Le gars dit à l'instant :
« Je vous irai trouver pendant leur premier somme. »
Elle reprit : « Ah ! gardez-vous-en bien !
Vous seriez un mauvais homme.
— Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte. »

La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa,
Et Dieu sait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le roi lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le roi lombard dit à part soi :
« Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop ; et, sur ma foi,
C'est bien fait, s'il devient malade. »
Autant en dit, de sa part, le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine :
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla, de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le roi dit au Romain :
« Frère, dormez jusqu'à demain ;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos[1].
— Comment? dit le Romain ; mais, vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie?
— Moi! dit le roi; j'ai toujours attendu;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison[2]
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour, rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste;
C'eût été tout : n'ayant pas la riposte[3]
Ainsi que vous, qu'y feroit-on?
— Pour Dieu! reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matière.
Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entière :
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera!
— Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
— Sire, dit le Romain, trêve de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi. »

[1] Édition originale :
Et n'avez, de présent, besoin que de repos.
— Voire, dit le Romain, mais vous-même, à propos...
Manuscrits de Conrart :
Et n'avez maintenant besoin que de repos.

[2] Édition originale :
N'en ayant point d'autre raison.

[3] C'est-à-dire : n'étant pas toujours prêt au jeu d'amour

Astolphe se piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : « Jugez-nous! »
En lui contant leur querelle.
Elle rougit et se mit à genoux;
Leur confessa tout le mystère.
Loin de lui faire pire chère,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné [1],
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures;
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers et du bruit des alarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein [2],
Le roi lombard dit au Romain :
« Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes sont infidèles,
Consolons-nous : bien d'autres le sont, qu'elles.
La constellation changera quelque jour;
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :

[1] Les écus d'or *à la couronne* furent frappés en France sous Charles VII. On les nommait aussi écus *couronnés*.

[2] Édition originale :
Et leur livre étant presque plein.

A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes;
D'ailleurs, tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des âmes
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,
Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre,
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre;
Et si, par quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs que l'hymen nous ôta. »
Astolphe rencontra [1] dans cette prophétie.

Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé;
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé [2],
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense [3].
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas [4], en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point;
Autant en fit la femme de Joconde;
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

[1] C'est-à-dire : rencontra juste. — [2] Couru le *bal*, dansé
[3] Les manuscrits de Conrart ajoutent ici un vers qui manque dans toutes les éditions :

Pas le moindre soupçon qu'on en eût connoissance.

[4] Soulagement, contentement; du latin *solatium*.

II. RICHARD MINUTOLO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [1].

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour et la galanterie.
De beaux objets cet État est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie :
Femmes y sont, qui font venir l'envie
D'être amoureux, quand on ne voudroit pas.

Une surtout, ayant beaucoup d'appas,
Eut pour amant un jeune gentilhomme
Qu'on appeloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors, de Paris jusqu'à Rome,
Galant qui sût si bien le numéro [2].
Force lui fut; d'autant que cette belle
(Dont, sous le nom de madame Catelle,
Il est parlé dans le Décaméron)
Fut un long temps si dure et si rebelle,
Que Minutol n'en sut tirer raison.
Que fait-il donc? Comme il voit que son zèle
Ne produit rien, il feint d'être guéri;
Il ne va plus chez madame Catelle;
Il se déclare amant d'une autre belle;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit; pas grain de jalousie :
Sa concurrente étoit sa bonne amie.
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis [3],

[1] *Decamerone*, giornata III, novella 6.

[2] Expression proverbiale tirée de la loterie et des jeux de hasard, signifiant : qui a de l'adresse et du bonheur.

[3] Conversation. On dit encore *deviser*, pour *causer*.

Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant, mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certains maris, certaines amourettes,
Qu'il controuva [1], sans personne nommer:
Et fit si bien, que madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle [2].
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler,
Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire.
« Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit, pour vous dissimuler.
Votre mari voit madame Simonne :
Vous connoissez la galande [3] que c'est?
Je ne le dis pour offenser personne;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui, de ma part, ne seroit bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie.

[1] Inventa, supposa.

[2] Expression proverbiale : croit que l'affaire la regarde. On dirait encore aujourd'hui : prend la chose pour elle.

[3] Pour *galante*. Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue françoise* (t. II, p. 812 de l'édition de 1687), établit une différence entre *galant, galante*, et *galand, galande;* il veut qu'on écrive ce mot avec un *t*, quand il est adjectif, et avec un *d*, quand il est substantif. Suivant le *Génie de la langue françoise*, par le sieur D* (d'Aisy), 1683, t. II, p. 209, *galande* se disait d'une femme qui a un amant.

Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux;
Mais, grâce à Dieu, je ne veux rien de vous :
Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle.
Depuis un jour, j'ai certaine nouvelle
Que votre époux, chez Janot le baigneur,
Doit se trouver avecque sa donzelle [1].
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris, sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La dame a stipulé
Qu'en une chambre, où tout sera fermé,
L'on les mettra; soit craignant qu'on n'ait vue
Sur le baigneur; soit que, sentant son cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez sa place, et ne marchandez pas [2] :
Gagnez Janot; donnez-lui cent ducats :
Il vous mettra dedans la chambre noire,
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire;
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point; vous gâteriez l'histoire;
Et vous verrez comme tout en ira. »

L'expédient plut très-fort à Catelle.
De grand dépit, Richard elle interrompt :
« Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle,
Laissez-moi faire, et le drôle et sa belle
Verront beau jeu, si la corde ne rompt [3].

[1] Les rendez-vous se donnaient chez les *baigneurs,* dans les étuves publiques.

[2] Édition de 1665 :

Prenez sa place et n'y marchandez pas.

[3] C'est-à-dire : si mon projet réussit.

Pensent-ils donc que je sois quelque buse? »
Lors, pour sortir, elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger, avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle,
En ce pays, le Dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot, qui fit le réservé;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.

Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend, seul de sa bande;
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous,
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guère n'attend : il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua; l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit, Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher,
Point de mari, point de dame Simonne,
Mais, au lieu d'eux, Minutol en personne,
Qui, sans parler, se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser :
Chacun s'en doute assez, sans qu'on le die.
De grand plaisir, notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,

Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire et ne voulut mot dire.
Il en profite, et se garde de rire;
Mais, toutefois, ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le sire,
Il me faudrait un esprit bien plus fort :
Premièrement, il jouit de sa belle;
En second lieu, il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela [1].

Mais, à la fin, Catelle s'emporta :
« C'est trop souffrir, traître! ce lui dit-elle;
Je ne suis pas celle que tu prétends.
Laisse-moi là, sinon à belles dents
Je te déchire et te saute à la vue.
C'est donc cela, que tu te tiens en mue [2],
Fais le malade, et te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours?
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas, ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté, que ta dame Simonne?
Le rare oiseau! ô la belle friponne!
T'aimois-je moins? Je te hais à présent;
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre! »
Pendant cela, Richard, pour l'apaiser,
La caressoit, tâchoit de la baiser;
Mais il ne put : elle s'en sut défendre.
« Laisse-moi là, se mit-elle à crier;
Comme un enfant, penses-tu me traiter?
N'approche point, je ne suis plus ta femme;
Rends-moi mon bien : va-t'en trouver ta dame!

[1] On gagnait les *pardons* ou indulgences du pape, par des pèlerinages, des stations, des prières, des aumônes, etc.

[2] Que tu te tiens à l'écart. La *mue* était une grande cage où l'on mettait à part les volailles destinées à être engraissées.

Va, déloyal, va-t'en, je te le dis!
Je suis bien sotte et bien de mon pays,
De te garder la foi du mariage[1]!
A quoi tient-il que, pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ je n'envoie querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie?
Je le devrois, afin de te punir;
Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie. »

A ce propos, le galant éclata.
« Tu ris? dit-elle : ô dieux! quelle insolence!
Rougira-t-il? Voyons sa contenance. »
Lors, de ses bras, la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, et fut bien étonnée,
Quand elle vit Minutol son amant.
Elle tomba, plus d'à demi pâmée.
« Ah! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant?
Que dira-t-on? Me voilà diffamée!
— Qui le saura? dit Richard à l'instant :
Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, et ruse, et tromperie,
Tout est permis en matière d'amour.
J'étois réduit, avant ce stratagème,
A vous servir, sans plus, pour vos beaux yeux :
Ai-je failli de me payer moi-même?
L'eussiez-vous fait? Non, sans doute; et les dieux[2]
En ce rencontre[3] ont tout fait pour le mieux.
Je suis content, vous n'êtes point coupable :
Est-ce de quoi paroître inconsolable?

[1] Édition de 1665 : de mariage.

[2] Manuscrits de Conrart : et les cieux....

[3] Le genre de ce mot n'était pas encore fixé; on le faisait masculin, à cause de l'italien *rincontro*.

Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi. »

Tout ce discours n'apaisa point Catelle;
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état, elle parut si belle,
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. « Laisse-moi! lui dit-elle;
Contente-toi; veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot?
— Ne faites point, dit-il, cette folie;
Votre plus court est de ne dire mot :
Pour de l'argent, et non par tromperie
(Comme le monde est à présent bâti),
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir! Songez-y, je vous prie :
En des combats n'engagez point sa vie;
Je suis du moins aussi mauvais [1] que lui. »
A ces raisons enfin Catelle cède.
« La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais bannissons bien loin toute espérance :
Jamais mon zèle et ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement...
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :
Que reste-t-il? Le plus fort en est fait. »
Tant bien sut dire et prêcher, que la dame
Séchant ses yeux, rassérénant son âme,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.

[1] Dans le sens de *mauvaise tête*, batailleur.

D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, et le drôle en dispose [1].
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
Car quand l'amour, d'un et d'autre côté,
Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire [2],
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savants en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content et fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre [3].
Pas ne voudrois en faire un plus rusé :
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!

III. LE COCU BATTU ET CONTENT.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [4].

N'a pas longtemps, de Rome revenoit
Certain cadet, qui n'y profita guère,

[1] Manuscrits de Conrart :
Tant qu'à son point, après un peu d'effort,
La belle vient, et du tout il dispose.

[2] Manuscrits de Conrart :
Veut s'entremettre et conclure une affaire.

[3] On appelait *montre* la revue des gens de guerre. *Passer à la montre* signifie, au figuré, se produire au grand jour.

[4] *Decamerone*, giornata VII, nov. 7. Ce conte se retrouve encore dans nos anciens fabliaux, sous le titre de *la Bourgeoise d'Orléans.*

Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante, et d'un page suivie;
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou[1] de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu : chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, et belle,
Somme, qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors[2] que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit :
Et, s'informant comment on l'appeloit :
« C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais, comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge. »

Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien et beau,
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame;

[1] Assez. — [2] Hors, excepté.

Et, n étant homme en tel pourchas [1] nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivoit [2],
Eût demeuré volontiers en sa place;
La jeune dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirois qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.

Amour enfin, qui prit cœur à l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La dame dit un soir à son mari :
« Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? » Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : « J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage et fidèle;
Et c'est à lui que plus je me fierois.
— Vous auriez tort, repartit cette belle;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu; je n'en fus retenue,
Que pour n'oser un tel cas publier;
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre;
Et, cette nuit, sous un certain poirier,

[1] Poursuite.
[2] Édition de 1665 :
Le fauconnier, qui pour lors le suivoit....

Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
« Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
» Plus par amour, que doutant de ma foi;
» Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
» Sinon la nuit, pendant son premier somme :
» D'auprès de lui tâchant de me lever,
» Dans le jardin je vous irai trouver. »
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire. »

Messire Bon se mit fort en colère.
Sa femme dit : « Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux;
Dans le jardin, attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aisément;
Le poirier est à main gauche, en entrant.
Mais il vous faut user de stratagème :
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors, d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur! »
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc [1] il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bonhomme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta [2], courut incontinent [3]
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit; car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,

[1] Jamais. — [2] Mit une cornette de femme.
[3] Édition de 1665 :

S'encornetta, s'enfuit incontinent.

Dans la seconde édition *s'enfuit* a été remplacé par *s'en fut*, ce qui n'est peut-être qu'une faute d'impression.

Le pèlerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsque, amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace [1],
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place;
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu [2].
Dans le jardin, il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous moments sa paresse maudit.
Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame,
Et lui cria : « Quoi donc! méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour?
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte,
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi.
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A monseigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toi, tu viens avec un front de page [3]!

[1] Dans le vieux langage, le mot *espace* se prenait seul pour *espace de temps.* Cette locution revient sans cesse dans les *Cent Nouvelles nouvelles.* — [2] Autrement dit : le coup de l'étrier. — [3] C'est-à-dire : comme une effrontée.

Mais, foi de Dieu! ce bras te châtiera;
Et monseigneur puis après le saura. »
Pendant ces mots, l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, disoit entre ses dents :
« Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et valet si chastes, si prudents! »
Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule
Le pèlerin vous lui froisse une épaule;
De horions laidement l'accoutra;
Jusqu'au logis ainsi le convoya [1].

Messire Bon eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque-là;
Mais, le voyant si sage et si fidèle,
Le bonhommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva;
Lui conta tout, en lui disant : « M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir, traitez-le ainsi que moi.
— Pas n'y faudrai [2], lui repartit la dame,
Et de ceci je vous donne ma foi. »

[1] L'accompagna. — [2] Je n'y manquerai pas.

IV. LE MARI CONFESSEUR.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

Messire Artus, sous le grand roi François [2],
Alla servir aux guerres d'Italie [3],
Tant, qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon;
Dont [4] il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si [5] s'en revint, tout fier, à son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.

Messire Artus ne prit goût à l'affaire;
Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire :
« Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie!
C'est moitié trop. Sachons la vérité. »
Pour ce s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, et confesser.

[1] Nouv. LXXVIII, avec le même titre. Mais ce conte se retrouve, avec des circonstances différentes, il est vrai, dans Boccace, *Decamerone*, giornata VII, novella 5.

[2] Édition de 1668 :

Messire Artus, dessous le roi François.

C'est François Ier dont il s'agit.

[3] Manuscrits de Conrart :

S'en fut servir aux guerres d'Italie.

[4] D'où, dans l'acception du mot latin *unde*. — [5] Ainsi, *sic*.

Sa femme vint à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus;
Puis, à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
« Père, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.... »
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'étoit, pour sûr, la kyrielle.

Son mari donc l'interrompt là-dessus
(Dont bien lui prit) : « Ah! dit-il, infidèle!
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
— A mon mari! dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas, qu'étant homme si sage,
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller!
On vous a fait, dites-vous, chevalier;
Auparavant vous étiez gentilhomme;
Vous êtes prêtre avecque ces habits....
— Béni soit Dieu! dit alors le bonhomme,
Je suis un sot de l'avoir si mal pris. »

V. LE SAVETIER [1].

Un savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très-avisé.

[1] Dans les deux premières éditions, cette nouvelle est intitulée : *Conte d'une chose arrivée à C.*, et dans la troisième, le C.

Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu sait pourquoi : le galant, en effet,
Crut que par là baiseroit la commère.
« Vous avez trop de quoi me satisfaire,
Ce lui dit-il, et sans débourser rien :
Accordez-moi ce que vous savez bien.
— Je songerai, répond-elle, à la chose. »
Puis, vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : « Parbleu! femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper cette somme.
Tout de ce pas, allez dire à notre homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup, demandez la cédule;
De la donner, je ne crois qu'il recule;
Puis tousserez, afin de m'avertir,
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une.
Lors, de mon coin, vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune. »

Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta,
Dont le mari puis après se vanta;
Si [1] que chacun glosoit sur ce mystère.
« Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois;
Vous eussiez eu votre compte tous trois.

est remplacé par *Château-Thierry*. C'est un fait véritable arrivé dans cette ville, qu'habitait La Fontaine, qui a composé, en outre, sur le même sujet, un ballet intitulé *les Rieurs de Beau-Richard*.

[1] Si bien que

N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous? »
Elle répond : « Ah! monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit, que vos dames? »
Notez qu'illec [1], avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi.
« Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas madame en use ainsi :
Mais, quoi! Chacun n'est pas si sage qu'elle. »

VI. LA VÉNUS CALLIPYGE [2].

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE [3].

Du temps des Grecs, deux sœurs disoient avoir
Aussi beau [4] cul que fille de leur sorte;
La question ne fut que de savoir
Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.
Pour en juger un expert étant pris [5],
A la moins jeune il accorde le prix;
Puis, l'épousant, lui fait don de son âme.
A son exemple, un sien frère est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme.

[1] Qu'en ce lieu. — [2] Ce conte, qui avait été publié primitivement parmi les épigrammes de J. B. Rousseau, a été restitué à La Fontaine d'après les manuscrits de Conrart, où M. Walckenaer a trouvé un meilleur texte. — [3] Liv. XII, ch. 80.

[4] Éditions de J. B. Rousseau :
Le plus beau cul que fille de leur sorte.

[5] Éditions de J. B. Rousseau :
Sur ce débat un expert étant pris.

Tant fut entre eux à la fin procédé [1],
Que par les sœurs un temple fut fondé
Dessous le nom de Vénus Belle-fesse.
Je ne sais pas à quelle intention [2];
Mais c'eût été le temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

VII. LES DEUX AMIS.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE [3].

Axiogus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
« Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire,
Que cet enfant ne soit vous tout craché?
— Parbleu! dit l'autre, il est à vous, compère,
Je prends sur moi le hasard du péché. »

[1] Édition de J. B. Rousseau :
Tant fut entre eux sur ce point procédé.

[2] Édition de J. B. Rousseau :
Je ne sais pas à quelle occasion.

[3] Liv. XII, c. 18, et liv. XIII, c. 34. La Fontaine a changé un peu le récit d'Athénée, pour en atténuer l'immoralité.

VIII. LE GLOUTON.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE [1].

A son souper, un glouton [2]
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe ; il crève. On y court ;
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
« Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et, puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson. »

IX. SOEUR JEANNE [3].

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison ;
Et toujours ses sœurs à la grille.

[1] Liv. VIII, ch. 21. Athénée dit avoir emprunté ce conte au poëte comique Machon. — [2] Dans l'auteur grec, le héros de l'aventure est le poëte Philoxène de Cythère.

[3] Elle se nomme *sœur Claude* dans un recueil intitulé : *les Plaisirs de la poésie galante, gaillarde et amoureuse*, où ce conte a paru pour la première fois avec ce titre : *Conte de* ****.

Un jour donc l'abbesse leur dit :
« Vivez comme sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa séquelle. »
Toutes reprirent à l'instant :
« Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant. »

X. LE JUGE DE MESLE [1].

Deux avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplexe un juge de province :
Si [2] ne put onc [3] découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre : il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La Cour s'en plaint, et le juge repart :
« Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard :
De nouveauté, dans mon fait, il n'est maille ;
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que, pour ce, tire à la courte paille [4]. »

[1] Petite ville sur la Sarthe, à quatre lieues d'Alençon.
[2] Ainsi. — [3] Jamais. — [4] Dans le *Pantagruel*, le juge Bridoye s'excuse d'avoir fait ses jugements *au sort des dés*, en répondant toujours : *Comme vous autres, Messieurs.*

XI. LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR [1].

Un paysan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'étoit bagatelle ;
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
« Coquin, dit-il, tu mérites la hart :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; et de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx [2],
J'entends sans boire et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus. »

Le paysan, consultant là-dessus :
« Trente aulx sans boire ! Ah ! dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous. »
Incertain donc, il se mit à genoux,
Et s'écria : « Pour Dieu, miséricorde ! »
Son seigneur dit : « Qu'on apporte une corde ?
Quoi ! le galant m'ose répondre encor ! »

Le paysan, de peur qu'on ne le pende,

[1] Dans les manuscrits de Conrart, l'intitulé est : *Conte d'un gentilhomme espagnol et d'un paysan son vassal.* Molière a tiré de ce conte l'idée d'une scène dans *le Malade imaginaire*, 1er intermède, scène VII. — [2] Gousses d'ail.

Fait choix de l'ail ; et le seigneur commande
Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.
Un après un, lui-même il fait le compte [1] :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son seigneur rit, et surtout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe ; aussi fait le deuxième :
Au tiers, il dit : « Que le diable y ait part ! »
Bref, il en fut à grand'peine au douzième,
Que s'écriant : « Haro ! la gorge m'ard [2] !
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire ! »
Son seigneur dit : « Ah ! ah ! sire Grégoire,
Vous avez soif ! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas [3].
Or buvez donc, et buvez à votre aise ;
Bon prou [4] vous fasse ! Holà ! du vin, holà !
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
— Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,
Que les aulx soient sur les coups précomptés ;
Car, pour l'argent, par trop grosse est la somme :
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme ?

[1] La Fontaine a écrit *conte,* non-seulement pour la rime, mais pour imiter les vieux auteurs qui l'écrivaient ainsi. — [2] Me brûle, du verbe *ardre,* formé du latin *ardere.* Ce vers est pris d'une *ballade* ou *oraison* de Villon. — [3] Le palais de la bouche. Nous avons conservé le verbe *lamper,* qui veut dire boire, et qui vient de ce *lampas.* — [4] Profit, bien.

— Eh bien! souffrez les trente horions,
Dit le seigneur; mais laissons les oignons. »

Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
Loge un long trait [1], se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance :
Au deux, il dit : « Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents! »
Le tiers est rude; il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart, il fait une horrible grimace;
Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts paillards [2] ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson :
« Grâce! » dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
« Pour Dieu, cessez! Hélas! je n'en puis plus! »
Son seigneur dit : « Payez donc cent écus,
Net et comptant? Je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur : j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais, pour si peu, vous ne vous feriez tondre? »
Le malheureux, n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit : « C'est tout mon fait [3]. »

[1] Un trait de vin.
[2] Rustres ou ribauds, portefaix qui couchent sur la paille
[3] C'est tout mon bien.

On examine ; on prend un trébuchet [1].
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui sert? Il convient tout payer.
C'est grand pitié, quand on fâche son maître!
Ce paysan eut beau s'humilier,
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vider la bourse, émoucher [2] les épaules,
Sans qu'il lui fût, dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grâce d'un carolus [3].

[1] Petite balance pour peser l'argent. Il y avait alors tant de pièces légères ou rognées, que les payements se faisaient au poids, la balance à la main.

[2] Chasser les mouches ; au figuré, fouetter, bâtonner.

[3] Monnaie d'argent marquée d'un K et valant dix deniers ; elle fut frappée sous Charles VIII.

LIVRE DEUXIÈME.

1667. — 1669.

PRÉFACE

POUR LE SECOND LIVRE DES CONTES. — 1667.

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur[1], et, par conséquent, la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni, en général, de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur, pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées, pour les grands sujets, et ne pas faire un poëme épique des aventures de Renaud d'Ast[2]. Quand

[1] La Fontaine, malgré cette espèce d'amende honorable, publia bientôt de nouveaux contes encore plus lestes que les premiers. — [2] Voyez ci-après, p. 82, l'*Oraison de saint Julien*, conte imité de Boccace.

celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin; car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité : il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux! Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte : cependant, que l'on considère quelques-unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de grâces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais [1], quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes, en leur siècle, et que c'en sont de très-grandes au nôtre. A cela, nous répondons par un même raisonnement, et disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroient, en effet, dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu M. de Voiture [2] en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot; car notre auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait

[1] Les épigrammes de Clément Marot et de Mellin de Saint-Gelais sont, en effet, de petits chefs-d'œuvre de grâce et de naïveté, quoiqu'on y trouve les défauts, ou plutôt les habitudes de la poésie du seizième siècle, c'est-à-dire des hiatus, des voyelles sans élision, des vers qui enjambent, et des locutions qui ont vieilli. — [2] Le poëte Vincent Voiture était mort en 1648.

mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément, quand il a suivi la manière de nos vieux poëtes, QUORUM IN HAC RE IMITARI NEGLIGENTIAM EXOPTAT POTIUS QUAM ISTORUM DILIGENTIAM [1].

Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes, que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents et les circonstances, quelquefois le principal événement et la suite; enfin, ce n'est plus la même chose, c'est proprement une Nouvelle nouvelle; et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. NON SIC DECET CONTAMINARI FABULAS [2], diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire

[1] Cette citation de Térence est inexacte :

Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius quam istorum obscuram diligentiam.

Andria, prologus.

[2] Autre citation de Térence aussi inexacte :

..... Atque in eo disputant
Contaminari non decere fabulas.

Andria, prolog.

ni fable où il s'agissoit de la bienséance et des règles du dramatique. Ce privilége cessera-t-il à l'égard des Contes faits à plaisir? Et faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect et plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre, sans recevoir quelque nouvel embellissement.

D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'enchérir? Nous en demeurons d'accord; et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matières, le dernier surtout : car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du temps, est la suite et la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte que, si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très-malaisées [1], il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut; par ce moyen, vous vous soulagez vous-même, et vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce qui préparoit cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que, dans ces sortes de Contes, chacun devoit être content à la fin : cela plaît toujours au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point venir là, si l'on peut, ni faire rire et pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur

[1] Ce passage prouve que La Fontaine n'écrivait pas en vers aussi facilement qu'on pourrait le croire · ses vers faciles sont souvent ceux qui lui ont le plus coûté.

toutes choses ; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques, et que nous fassions un ouvrage moitié femme, moitié poisson [1]. Ce sont les raisons générales que l'Auteur a eues. On en pourroit encore alléguer de particulières, et défendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valoir davantage, si l'étendue des Préfaces l'avoit permis.

[1] Dans le début de son *Ars poetica*.

LIVRE DEUXIÈME.

I. LE FAISEUR D'OREILLES

ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1]
ET D'UN CONTE DE BOCCACE [2].

Sire Guillaume, allant en marchandise [3],
Laissa sa femme enceinte de six mois,
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise [4],
Nommée Alix, du pays champenois.
Compère André l'alloit voir quelquefois :
A quel dessein? Besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait. C'étoit un maître sire;
Il ne tendoit guère en vain ses filets;
Ce n'étoit pas autrement sa coutume :
Sage eût été l'oiseau, qui de ses rets
Se fût sauvé, sans laisser quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point :
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point.

[1] Nouvelle III, *la Pesche de l'anneau.* — [2] *Decamerone,* nov. VIII La Fontaine a mis surtout à contribution une Nouvelle de Bonaventure des Periers, intitulée : *De celuy qui acheva l'oreille de l'enfant à la femme de son voisin.* — [3] Voyageant pour son commerce. — [4] Façon, manière; le mot *guise,* en bas latin *guysa* et *ghisa,* est assez vieux pour qu'on ait cru lui devoir donner une origine celtique.

De ce défaut on n'accusoit la belle ;
Elle ignoroit les malices d'amour ;
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui, sans long compliment,
La considère, et lui dit froidement :
« Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compère Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez,
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille ;
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
— Bonté de Dieu! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous? Quoi! d'un enfant monaut [1]
J'accoucherois! N'y savez-vous remède?
— Si dà [2], fit-il ; je vous puis donner aide
En ce besoin, et vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire,
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compère ;
Quant à ce point, je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
— Souvenez-vous de les rendre pareilles?
Reprit la femme. — Allez, n'ayez souci,
Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci. »
Puis, le galant montre ce qu'il sait faire.
Tant ne fut nice [3] (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.

[1] N'ayant qu'une seule oreille. — [2] Oui-da. — [3] Niaise, novice, simple ; du latin *nescius*, ou plutôt de *novitius*, par ellipse *nitius*.

André vaquoit de grande affection
A son travail, faisant ore[1] un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant[2] l'étofte et la façon.
« Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage :
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant et si bien, qu'en ayez bonne issue.
— Je vous en suis, dit-elle, bien tenue[3] :
Bon fait avoir ici-bas un ami. »

Le lendemain, pareille heure venue,
Compère André ne fut pas endormi :
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
« Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.
— Et moi, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :
Montons en haut. » Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose encommencée.
Tant fut ouvré[4], qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit;
Et l'innocente au bon apôtre dit :
« Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné!
— Rien, rien[5], dit-il; à cela j'ai soigné;
Jamais ne faux[6] en rencontres pareilles. »

Sur le métier l'oreille étoit encor,
Quand le mari revient de son voyage;
Caresse Alix, qui du premier abord :
« Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage!

[1] Maintenant, tantôt. — [2] N'y épargnant pas. — [3] Obligée, reconnaissante. — [4] Travaillé; du latin *operare*, qu'on prononçait *overare*. — [5] Non, non. — [6] Jamais je ne fais de faute, d'erreur.

Nous en tenions, sans le compère André,
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente;
Sire André donc, toute affaire cessante,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier;
De tels amis on a toujours affaire. »
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas; puis, outré de colère,
Il prit une arme à côté de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte apaisèrent la noise[1].
« Hélas! Monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent,
Le compte y est; et quant au demeurant,
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir; si je mens, tuez-moi;
Je m'en rapporte à votre bonne foi. »
L'époux, sortant quelque peu de colère,
Lui répondit : « Or bien, n'en parlons plus;
On vous l'a dit, vous avez cru bien faire;
J'en suis d'accord : contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :
Ne parlez point de notre différent,
Soyez secrète, ou bien vous êtes morte!

[1] Débat, dispute, bruit; du bas latin *noxia*.

Il vous le faut avoir adroitement;
Me feindre absent en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra; puis, de quelque propos,
L'amuserez, sans toucher à l'oreille;
Car elle est faite : il n'y manque plus rien. »

Notre innocente exécuta très-bien
L'ordre donné. Ce ne fut pas merveille;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guère ne tarde,
Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit
Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.
Le mari frappe : Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent,
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume étoit armé de sorte,
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il sort pourtant, et va querir main-forte,
Ne le voulant sans doute assassiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper,
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas;
Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire,
Ferma très-bien la porte sur le sire.
André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas,
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit.
« Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André; contez-lui votre cas

De bout en bout; courez, n'y manquez pas!
Pour l'amener[1], vous direz à la dame
Que son mari court un péril très-grand;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir en rencontres pareilles;
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête;
Que son époux est tout près d'y passer;
Qu'on n'attend qu'elle, afin d'être à la fête;
Que toutefois, comme elle n'en peut mais[2],
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez; je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne. »
Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
Chez sire André, dont la femme accourut
En diligence et quasi hors d'haleine;
Puis, monta seule, et, ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,
La fait asseoir, et puis commence ainsi :
« L'ingratitude est mère de tout vice :
André m'a fait un notable service;
Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix; je veux d'un si bon tour
Me revancher[3], et je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court;
Le moule en est assurément la cause ;

[1] Édition de 1666 : Pour l'emmener.
[2] C'est-à-dire : comme elle est innocente du fait de son mari.
[3] Prendre ma revanche.

Or je les sais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire. »
Disant ces mots, il vous prend la commère,
Et, près d'André, la jeta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue[1], en jouit.
La dame prit le tout en patience;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, et non sur sire André,
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit, de son côté,
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grâce
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace[2].

Qu'on dit bien vrai : que se venger est doux!
Très-sage fut d'en user de la sorte :
Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte,
D'un tel affront, à mon sens, se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer;
Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé;
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles.
Je dis à moins; car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner, que perdre ses oreilles.

[1] C'est-à-dire : tant bien que mal, de gré et de force.

[2] Expression proverbiale signifiant qu'il rendait plus qu'il n'avait reçu. La *fouace* était un pain cuit sous la cendre, une sorte de galette grossière.

II. LES CORDELIERS DE CATALOGNE [1].

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [2].

Je veux vous conter la besogne
Des bons frères de Catalogne[3] :
Besogne où ces frères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes âmes,
Tirent à soi filles et femmes[4],
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent, ainsi qu'on peut croire
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne savoit[5]
Gloser encor sur l'Évangile
(Temps à coter fort difficile),
Un essaim de frères dîmeurs[6]
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,

[1] Ce conte, dans la première édition, est intitulé *les Frères*, et, dans plusieurs autres, *les Moines de Catalogne*. — [2] Nouvelle XXXII, *les Dames dismées*.

[3] Éditions de 1668 et 1685 :
Des cordeliers de Catalogne;
Besogne où ces pères en Dieu.

[4] Édition de 1668 :
Tirant à soi filles et femmes

[5] Édition de 1668 :
Dans l'innocence, et ne savoit....

[6] Éditions de 1668 et de 1685 :
Un essaim de frères mineurs.

S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très-fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit[1].
A l'abord, une confrérie[2]
Par les bons pères fut bâtie.
Femme n'étoit, qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée :
Puis, quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point[3].
Frère André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche :
« Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien, dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage :
Nous l'avouons; et, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses,
C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit :
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; et de vos restes[4]

[1] Manuscrits de Conrart :

Des vieux maris, il en plouvoit.

[2] Couvent.

[3] Édition de 1668 :

La crainte donc d'estre damnée
Fit qu'elles vinrent de bien loin.

[4] Terme de finance; c'est le boni, le reliquat. La Fontaine a pu employer plaisamment le mot *restes* dans le sens de *reliques*.

Rendez grâce aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle!
Qui vous témoigne notre zèle;
Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné;
Droit enfin, et non pas aumône :
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les frères Catalanois[1].
Cela fondé sur l'Écriture :
Car il n'est bien dans la nature
(Je le répète, écoutez-moi!)
Qui ne subisse cette loi
De reconnoissance et d'hommage.
Or, les œuvres de mariage
Étant un bien, comme savez,
Ou savoir chacune devez,
Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir :
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience;
Nous sommes gens, qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait[2] :
Tout ceci doit être secret

[1] Éditions de 1668 et de 1685 :
Vers les enfants de saint François.

[2] Proverbe signifiant qu'on ne doit révéler à personne le bien qu'on peut faire.

Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apôtre[1],
Qui sont à notre intention :
Foi, charité, discrétion. »

Frère André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon :
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda très-bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute :
Chacune accourt; grande dispute
A qui la première paiera :
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
La gent qui n'aime pas la bise[2],
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
« De par Dieu, souffrez qu'on respire!
C'en est assez pour le présent;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre;
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout avec ordre; et, croyez-nous,

[1] Édition de 1668 :

Voici un beau mot de l'Apôtre
Qui fait à notre intention.

Dans l'édition de 1685, La Fontaine a corrigé ainsi l'hiatus du premier vers :

Voici trois beaux mots de l'Apôtre.

[2] Éditions de 1668 :

Et notre mère Sainte Église.

On en va mieux quand on va doux[1]. »
Le sexe suit cette sentence :
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation[2],
Et le tout par dévotion;
Puis, de trinquer à la commère,
Je laisse à penser quelle chère
Faisoit alors frère Frapart.
Tel d'entre eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques[3], gaillardes, attrayantes :
Tel au douze et quinze passoit;
Frère Roch, à vingt se chaussoit[4];
Tant et si bien, que les donzelles[5],
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers :
Mais les donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir, en retenant
Un bien à l'Ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées.
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux pères n'expédioient

[1] Doucement. Proverbe italien : *Chi va piano va sano.*

[2] La Fontaine veut-il dire que la quittance était accompagnée de quelque collation, ou bien qu'on prenait le temps de la collationner, de la revoir avec soin? — [3] Jolies, fraîches; du bas latin *frisca* et *fresca.* — [4] C'est-à-dire : tel en prenait douze et quinze; frère Roch allait jusqu'à vingt

[5] Édition de 1668 : ces donzelles.

Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car, dans ces dîmes de rebut,
Les lais[1] trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : « Mon Dieu! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frère;
Ce sera fait dans un moment. »
L'époux répondit brusquement[2] :
« Quoi? quelle affaire? Êtes-vous folle?
Il est minuit, sur ma parole!
Demain vous direz vos péchés :
Tous les bons pères sont couchés.
— Cela n'importe, dit la femme.
— Hé, par Dieu, si[3]! dit-il, madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait? et quelle offense
Presse ainsi votre conscience?
Demain matin, j'en suis d'accord.
— Ah! monsieur, vous me faites tort
Reprit-elle; ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,

[1] Les frères-lais, les domestiques du couvent.
[2] Édition de 1668 :
L'époux repartit brusquement.
[3] Édition de 1668 : Et parbleu, si...

C'est de payer, car, si j'attends,
Je ne le pourrai de longtemps;
Le frère aura d'autres affaires.
— Quoi payer? — La dîme aux bons pères.
— Quelle dîme? — Savez-vous pas?
— Moi, je le sais! — C'est un grand cas,
Que toujours femme aux moines donne...
— Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point, à la fin?
— Voyez, dit-elle, qu'il est fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'est des œuvres de mariage.
— Quelles œuvres? reprit l'époux.
— Eh! là! monsieur, c'est ce que nous....
Mais j'aurois payé depuis l'heure;
Vous êtes cause qu'en demeure[1]
Je me trouve présentement,
Et cela, je ne sais comment,
Car toujours je suis coutumière
De payer toute la première. »

L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment;
Il ne sut que dire et que croire[2].
Enfin, pour apprendre l'histoire,
Il se tut, il se contraignit;
Du secret, sans plus, se plaignit;
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre dame
Payoit la même pension :
Ce lui fut consolation.
« Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte :

[1] En retard, terme de palais.
[2] Les quatre vers suivants sont supprimés dans l'édition de 1685.

Votre sœur paie à frère Aubry[1];
La Baillie au père Fabry;
Son Altesse à frère Guillaume,
Un des beaux moines du royaume.
Moi, qui paie à frère Girard,
Je voulois lui porter ma part. »
Que de maux la langue nous cause!
Quand ce mari sut toute chose[2],
Il résolut premièrement
D'en avertir secrètement
Monseigneur, puis les gens de ville.
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain, devant la dame,
Il fait venir frère Girard,
Lui porte à la gorge un poignard[3],
Lui fait conter tout le mystère.
Puis, ayant enfermé ce frère
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va partout conter sa chance.
Au logis du prince, il commence;
Puis il descend chez l'échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée;
On court en foule à l'assemblée[4],

[1] Manuscrits de Conrart :
Notre sœur paie à frère Aubry.
[2] Édition de 1668 :
Quand le mari sut toute chose.
[3] Édition de 1668 :
Il porte à sa gorge un poignard.
[4] La cloche de la ville sonnait autrefois *à l'assemblée,* pour inviter les bourgeois à se réunir sur la place publique.

Et le sujet de la rumeur
N'est point su du peuple dîmeur[1].

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastère;
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés,
Afin que cette pépinière[2],
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers
Comment on traite les pervers[3].
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort.
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout à l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta;
Un bourgeois sa grange prêta.
La penaille[4], ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautant à l'entour,
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère,

[1] Ces quatre derniers vers manquent dans l'édition de 1685.
[2] Édition de 1668 :

Afin que la gent cordelière.

[3] Les quatre vers précédents sont supprimés dans l'édition de 1685. — [4] *Penaillon* signifiant guenille, haillon, la *penaille* désigne une troupe vêtue de *penaillons*, ou une troupe de moines. Le mot *penaille* est formé de *peneux*, mendiant, pauvre diable.

Ni moinillon, ni béat père :
Robes, manteaux, et cocluchons[1]
Tout fut brûlé comme cochons;
Tous périrent dedans les flammes :
Je ne sais ce qu'on fit des femmes :
Pour le pauvre frère Girard,
Il avoit eu son fait à part.

III. LE BERCEAU.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [2].

Non loin de Rome un hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence,
Homme sans bruit, et qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense :
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfants;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse et gentille,
D'esprit si doux et d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : très-bien le lui sut dire;

[1] Il faudrait *coqueluchons*. Édition de 1668 :
Robes, manteaux et capuchons.

[2] *Decamerone*, giorn. IX, nov. 6. Boccace a emprunté ce sujet à un fabliau de Jean de Boves, intitulé : *De Gombert et des deux Clercs*, ou *l'Hôtel Saint-Martin*, ou *l'Anneau*. Voyez les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy.

Muet n'étoit; elle, sourde non plus;
Dont il avint qu'il sauta par-dessus
Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un; car la difficulté
Ne gisoit pas à plaire à cette belle :
Pinuce était gentilhomme bien fait;
Et jusque-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état,
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appeloit),
En mariage à l'envi demandée,
Rejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants, ô vous, pères et mères;
Tant vos moitiés, vous, époux et maris :
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
D'un sien ami, dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. « Monsieur, ajouta l'hôte,
Vous savez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
— N'avez-vous point encor quelque grabat,

Reprit l'amant, quelque coin de réserve? »
L'hôte repart : « Il ne nous reste plus
Que notre chambre, où deux lits sont tendus[1];
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenants; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous et monsieur, nous vous hébergerons. »
Pinuce dit : « Volontiers; je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plus tôt? »
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite :
Chacun couché, pour la belle, on mettoit
Un lit de camp; celui de l'hôte étoit
Contre le mur, attenant de la porte;
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du survenant;
Entre les deux, un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'hôte apparemment
Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les moments de la nuit,
Son temps venu, ne fait longue demeure[2],
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie,
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Trêve se fit; mais elle dura peu ;
Larcins d'amour ne veulent longue pause.

[1] Les lits étaient enfermés dans des tentures ou rideaux; d'où l'expression : *tendre un lit.* — [2] Attente, séjour dans son lit

Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis[1],
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche, et quand il plut à Dieu
Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne sais quoi tomba.
Le bruit fut grand; l'hôtesse s'éveilla;
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour, le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître ;
« Saint Jean! dit-elle en soi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue :
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue.
C'étoit pour faire un bon charivari!
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari! »
Disant ces mots, auprès de cet ami,
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi[2],
Le compagnon, dedans un tel rencontre[3];
La mit en œuvre, et, sans témoigner rien,
Il fit l'époux; mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux[4], et c'est tout le contraire,
Il le fit mal; car qui le veut bien faire

[1] L'*issue*, la porte. On dit encore *huisserie* en parlant de l'encadrement d'une porte. — [2] Ni étourdi. Les vieux poëtes élidaient *ne*, qui remplaçait *ni*. — [3] Ce mot est masculin dans les vieux conteurs; de l'italien *rincontro*. — [4] Je me trompe.

Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi, l'hôtesse eut quelque étonnement.
« Qu'a mon mari? dit-elle; et quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps. »
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents,
Que le galant recommence la fête.
La dame étoit de bonne emplette encor[1];
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette, appréhendant
D'être surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causoit le berceau,
Et, pour son lit, il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaissant sa voix
(Gens trop heureux font toujours quelque faute) :
« Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi! Colette est un morceau de roi.
Si tu savois ce que vaut cette fille!
J'en ai bien vu, mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! Je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout,
Gaillardement six postes se sont faites;
Six de bon compte, et ce ne sont sornettes. »

[1] C'est-à-dire : valait encore son prix.

D'un tel propos l'hôte tout étourdi,
D'un ton confus, gronda quelques paroles.
L'hôtesse dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toujours pour son mari :
« Ne reçois plus chez toi ces têtes folles;
N'entends-tu point comme ils sont en débat? »
En son séant, l'hôte, sur son grabat,
S'étant levé, commence à faire éclat :
« Comment! dit-il d'un ton plein de colère,
Vous veniez donc ici pour cette affaire!
Vous l'entendez! Et je vous sais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites!
Prétendez-vous, beau monsieur que vous êtes,
En demeurer quitte à si bon marché?
Quoi! ne tient-il qu'à honnir des familles?
Pour vos ébats, nous nourrirons nos filles?
J'en suis d'avis! Sortez de ma maison :
Je jure Dieu que j'en aurai raison.
Et toi, coquine, il faut que je te tue! »

A ce discours proféré brusquement,
Pinucio, plus froid qu'une statue,
Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement.
Chacun se tut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nonpareilles.
L'hôtesse, ayant reconnu son erreur,
Tint quelque temps le loup par les oreilles[1].
Le seul ami se souvint, par bonheur,
De ce berceau, principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix :
« T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois?
T'ai-je averti que le vin seroit cause
De ton malheur? Tu sais que, quand tu bois,

[1] C'est-à-dire : hésita sur le parti à prendre, expression proverbiale empruntée au latin : *tenet lupum auribus.*

Toute la nuit tu cours, tu te démènes,
Et vas contant mille chimères vaines,
Que tu te mets dans l'esprit en dormant!...
Reviens au lit? » Pinuce, au même instant,
Fait le dormeur, poursuit le stratagème,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'à l'hôtesse même,
Qui n'y voulût aussi contribuer :
Près de sa fille elle alla se placer;
Et dans ce poste elle se sentit forte :
« Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, et la déshonorer?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle :
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinucio nous l'alloit donner belle! »
L'hôte reprit : « C'est assez; je vous croi. »
On se leva, ce ne fut pas sans rire;
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret; et quiconque eut du bon,
Par-devers soi le garda sans rien dire.

IV. LE MULETIER.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [1].

Un roi lombard... (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire);
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.

[1] *Decamerone,* giornata III, novella 2.

Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier mort sans enfants,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci, prince sage et prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; et la couche royale,
De part et d'autre, étoit assurément
Aussi complète, autant bien assortie,
Qu'elle fut onc, quand messer[1] Cupidon
En badinant fit choir de son brandon,
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car, s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'âme la moins subtile,
Sous sa férule, apprend plus en un jour,
Qu'un maître ès arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord[2], à jouir de sa mie[3].

[1] Messire; c'est l'italien *messere.* — [2] Dès l'abord. — [3] Les vieux poëtes et conteurs écrivaient *s'amie*, pour *son amie*, et *m'amie* pour *mon amie;* au dix-septième siècle, on a écrit, par ignorance, *sa mie* et *ma mie;* le mot *mie* est entré alors dans la langue familière.

Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si[1] se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisque aussi bien plus vivre ne pouvoit;
Et, mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Éprouver tout, et tenter le hasard.
L'usage étoit chez le peuple lombard,
Que quand le roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font[2], vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, et sur son dos n'avoit
Qu'une simarre[3] : à la porte il frappoit
Tout doucement; aussitôt une dame
Ouvroit sans bruit; et le roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la dame éteignoit, en sortant,
Cette clarté ; c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit, dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors[4] que le roi ne vînt pareillement.
Mais, ce jour-là, s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.

[1] Ainsi, donc. — [2] La Fontaine aurait dû savoir pourtant que Louis XIV partagea très-scrupuleusement le lit de la reine, tant qu'elle vécut. — [3] Robe de chambre. — [4] Hors, hormis; du latin *fors*.

Le muletier, frais, gaillard et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite
(Un muletier, à ce jeu, vaut trois rois)[1],
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement[2], et crut que la colère
Rendoit le prince, outre son ordinaire,
Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le ciel est toujours juste;
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander;
Un magistrat sait les points décider[3];
Au jeu d'amour le muletier fait rage.
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira, sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine,
Lorsque Agiluf alla trouver la reine,
Voulut s'ébattre et l'étonna bien fort.
« Certes, monsieur, je sais bien, lui dit-elle,

[1] La Fontaine se souvient de l'épigramme de Cl. Marot, laquelle se termine ainsi :

Six et sept fois, ce n'est point le mestier
D'homme d'honneur, c'est pour un muletier
(T. III, p. 197 de l'édit. de Lenglet du Fresnoy.)

[2] En pensée.

[3] Éditions de 1668 :

Un avocat sait les points décider.

Que vous avez pour moi beaucoup de zèle;
Mais, de ce lieu, vous ne faites encor
Que de sortir : même, outre l'ordinaire
En avez pris, et beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop; votre santé m'est chère. »

Le roi fut sage, et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le roi n'avoit lanterne ni bougie :
En tâtonnant, il s'approcha de tous;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Point ne faillit dedans sa conjecture;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystère, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
« Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux. »
Incontinent, de la main du monarque,
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire;
Et, cela fait, le prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret

Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le prince, en son âme :
« Qu'est ceci donc? Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit[1]?
Quoi! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize? »
Autant en vit, vers le front, de tondus.
« Or bien, dit-il, qui l'a fait, si[2] se taise :
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus! »

V. L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [3].

Beaucoup de gens ont une ferme foi
Pour les brevets[4], oraisons et paroles :
Je me ris d'eux; et je tiens, quant à moi,
Que tous tels sorts sont recettes frivoles :
Frivoles sont, c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus nonpareilles;
Paroles font en amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir;
Des autres, non. Voici pourtant un conte

[1] Plaisir d'amour. — [2] Dans le sens du latin *sic*, ainsi, donc, partant. — [3] *Decamerone*, giornata II, novella 2. — [4] Talismans, amulettes.

Où l'oraison de monsieur saint Julien[1]
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, et mal passé la nuit.

Il s'en alloit devers Château-Guillaume[2],
Quand trois quidams (bonnes gens, et sans bruit[3],
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien);
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,
Après l'abord, et l'ayant salué
Fort humblement : « Si notre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complète,
Mieux elle vaut, c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infestent la province,
Que l'on ne sait à quoi songe le prince
De le souffrir. Mais, quoi! les mal-vivants
Seront toujours. » Renaud dit à ces gens,
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose et d'autre, ils tombèrent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très-bons effets;
Comme de faire aux insectes la guerre,

[1] Suivant la légende, saint Julien, pour expier un crime involontaire, s'était dévoué à héberger chez lui tous les passants. Il devint, par cette raison, le patron des voyageurs, qui avaient coutume de dire l'oraison de saint Julien avant de se mettre en route. — [2] Castel Guiglielmo, petite ville voisine de Ferrare, sur la route de Vérone. — [3] C'est-à-dire : qui n'avaient jamais fait parler d'eux.

Charmer les loups, conjurer le tonnerre,
Ainsi du reste; où, sans pact[1] ni demi
(De quoi l'on soit pour le moins averti),
L'on se guérit, l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure[2],
L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
Ne sauroit faire avec tout son latin.

Ces survenants, de mainte expérience,
Se vantoient tous; et Renaud, en silence,
Les écoutoit. « Mais, vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison?
— De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple et qui vis à l'antique.
Bien vous dirai qu'en allant par chemin,
J'ai certains mots que je dis au matin,
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter; et j'ai même éprouvé,
Qu'en y manquant, cela m'est arrivé.
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous, et que je crains autant.
— Et ce matin, monsieur, l'avez-vous dite?
Lui repartit l'un des trois en riant.
— Oui, dit Renaud. — Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,
Pour cejourd'hui, de mon gîte ou du vôtre? »

Il faisoit lors un froid plein de rigueur;
La nuit de plus étoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : « Peut-être, ainsi que moi,
Vous servez-vous de ces mots en voyage?

[1] Pour *pacte*, par licence poétique. *Sans pacte ni demi* signifie · *sans aucune espèce de pacte.* — [2] Foulure ou entorse.

— Point, lui dit l'autre; et vous jure ma foi,
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage :
Mais si je perds, je le pratiquerai.
— En ce cas-là, volontiers gagerai,
Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie;
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, si l'avez agréable :
C'est la raison. » L'autre lui répondit ;
« J'en suis d'accord; et gage votre habit,
Votre cheval, la bourse au préalable;
Sûr de gagner, comme vous allez voir. »

Renaud dès lors put bien s'apercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable[1].
Mais quel remède? En côtoyant un bois,
Le parieur, ayant changé de voix :
« Çà, descendez, dit-il, mon gentilhomme;
Votre oraison vous fera bon besoin;
Château-Guillaume est encore un peu loin. »
Fallut descendre. Ils lui prirent, en somme,
Chapeau, casaque, habit, bourse et cheval,
Bottes aussi. « Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied? » lui dirent les perfides.
Puis, de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitôt
Perdus de vue; et le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,
Va tout dolent, et craint avec raison
Qu'il n'ait, ce coup[2], malgré son oraison,
Très-mauvais gîte; hormis qu'en sa valise

[1] Locution proverbiale signifiant que les choses avaient changé de face. — [2] Cette fois.

Il espéroit : car il est à noter,
Qu'un sien valet, contraint de s'arrêter
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,
Et ce fut là le pis de l'aventure :
Le drôle, ayant vu de loin tout le cas
(Comme valets souvent ne valent guères),
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, et dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues;
Pour en sortir, avoit fort à tirer.
Il acheva de se désespérer,
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, et le vent, qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon; c'est tout mal ou tout bien :
Dans ses faveurs, il n'a point de mesures :
Dans son courroux, de même, il n'omet rien
Pour nous mater : témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte[1].
Du pied du mur, enfin, il s'approcha;
Dire comment, je n'en sais pas la sorte.
Son bon destin, par un très-grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; et ce toit faisoit part[2]

[1] C'est la porte ou poterne de la ville — [2] Partie.

D'une maison voisine du rempart.
Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,
Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
« Dieu soit loué ! dit-il, voilà mon lit. »
Pendant cela, le mauvais temps l'assaille
De toutes parts : il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile et perclus,
Au désespoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble et frissonne
Si hautement, que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là, c'étoit une servante;
Et sa maîtresse, une veuve galante
Qui demeuroit au logis que j'ai dit;
Pleine d'appas, jeune, et de bonne grâce.
Certain marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit : et, de peur d'être vu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissante aux champs;
Alloit, venoit, sans que ceux de la ville
En sussent rien, non pas même ses gens.
Je m'en étonne; et tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis :
Plus il est su, plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée
Où notre Job, sur la paille étendu,
Tenoit déjà sa fin tout assurée,
Monsieur étoit de madame attendu,
Le souper prêt, la chambre bien parée;
Bons restaurants, champignons et ragoûts,
Bains et parfums, matelas blancs et mous,
Vins du coucher; toute l'artillerie

De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissants. Étant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir. Elle en reçut l'avis
Par un sien page : et de cela la belle
Se consola : tel étoit leur marché.
Renaud y gagne ; il ne fut écouté
Plus d'un moment, que, pleine de bonté,
Cette servante, et confite en tendresse,
Par aventure, autant que sa maîtresse,
Dit à la veuve : « Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;
Il peut mourir : vous plaît-il pas, madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert?
— Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas, qui de rien ne nous sert,
Lui viendra bien [1] : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette;
Et là-dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs [2] vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoirez coucher. »

Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre; il remercie,
Dit qu'on l'avait retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force et courage :
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau,
Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
De sa misère et de sa nudité :
L'Amour est nu, mais il n'est pas crotté.

[1] Il faut sous-entendre *à point, à propos.* — [2] Restes ; du latin *reliquiæ.*

Renaud dedans, la chambrière monte,
Et va conter le tout de point en point.
La dame dit : « Regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire?
Car feu monsieur en doit avoir laissé.
— Vous en avez, j'en ai bonne mémoire. »
Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,
La dame, ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast (car il s'étoit nommé),
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait; il ne se fit prier.
On le parfume, avant que l'habiller.
Il monte en haut, et fait à la donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le souper du marquis.
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme;
Même un peu mieux, la chronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la veuve, elle ne fit, en somme,
Que regarder, témoignant son désir;
Soit que déjà l'attente du plaisir
L'eût disposée, ou soit par sympathie,
Ou que la mine ou bien le procédé
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
De tous côtés se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces [1] d'Amour.
« Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire? il n'y va rien du nôtre :
Si le mari est quelque peu trompé,
Il le mérite, et doit l'avoir gagné
Ou gagnera; car c'est un bon apôtre.
Homme pour homme, et péché pour péché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre. »

[1] Invitations, sollicitations.

Renaud n'étoit si neuf, qu'il ne vît bien
Que l'oraison de monsieur saint Julien
Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte.
Lui hors de table, on dessert au plus vite.
Les voilà seuls, et, pour le faire court,
En beau début. La dame s'étoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence, à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atour :
Point de clinquant; jupe simple et modeste;
Ajustement moins superbe que leste;
Un mouchoir noir, de deux grands doigts trop court;
Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour :
Par là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai; mais je n'omettrai point
Qu'elle était jeune, agréable et touchante,
Blanche surtout, et de taille avenante,
Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.
A cet objet, qui n'eût eu l'âme émue?
Qui n'eût aimé? qui n'eût eu des désirs?
Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la première,
Et fait si bien, que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matière;
Mais, pour l'aider, la marchande [1] lui dit :
« Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci;
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air et le port, les yeux, la remembrance [2]
De mon époux : que Dieu lui fasse paix!
Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits. »
Renaud reprit : « Ce m'est beaucoup de gloire.

[1] Ce mot est pris dans le sens de femme galante, qui se vend en gros et en détail. — [2] Ressemblance, souvenir, image

Mais vous, madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet; et je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici, d'un mal, chu dans un autre!
Je transissois : je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux? » La belle, l'arrêtant,
S'humilia, pour être contredite :
C'est une adresse, à mon sens, non petite.
Renaud poursuit, louant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit ne se montroit cruelle.
« Pour vous louer, comme vous méritez,
Ajouta-t-il, et marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée
(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit),
Il faut un siècle, et je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée. »
Elle sourit; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus :
Le temps est cher en amour comme en guerre
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;
Menu détail, baisers donnés et pris,
La petite oie[1], enfin ce qu'on appelle,
En bon françois, les préludes d'amour;

[1] Métaphore tirée du langage des marchands de volailles, qui nomment *petite oie* le cou, les bouts d'ailes, et, en quelque sorte, tous les accessoires d'une volaille.

Car l'un et l'autre y savoient plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,
On lui faisoit toujours quelque faveur.
« Voilà, disoit la veuve charitable,
Pour le chemin; voici pour les brigands;
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps! »
Tant, que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi?
Conclusion, que Renaud, sur la place,
Obtint le don d'amoureuse merci[1].
Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, et puis la noix confite[2].
On se coucha. La dame, ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante,
Le mit au sien; ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait; mais, comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte[3],
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa :
Là, plus à plein, il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir,
Mais en secret, car il falloit pourvoir[4]
Au gouverneur. La belle, non contente
De ces faveurs, étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante[5]
Pour regagner son logis promptement.
Il s'en va droit à cette hôtellerie

[1] La dernière faveur de l'amour. — [2] Le jeu de la langue dans un baiser amoureux. — [3] « Oubliez-vous qu'une femme dépose sa pudeur avec ses vêtements? » (Hérodote, liv. I, 8.) — [4] Prendre garde, aviser, prévoir. — [5] Suffisante; de l'italien *bastante*.

Où son valet étoit encore au lit.
Renaud le rosse, et puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams[1] ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas; car le greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses;
C'est proprement la caverne au lion[2] :
Rien n'en revient; là les mains ne sont closes
Pour recevoir; mais pour rendre, trop bien :
Fin celui-là, qui n'y laisse du sien.
Le procès fait, une belle potence,
A trois côtés, fut mise en plein marché :
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous; et le trio branché[3]
Mourut contrit et fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance
Des oraisons! dira quelqu'un de ceux
Dont j'ai parlé : trois gens, par-devers eux,
Ont un roussin et nombre de pistoles.
Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux?
Aussi, font-ils florès et caprioles[4],
(Mauvais présage), et tout gais et joyeux[5]
Sont sur le point de partir leur chevance[6],
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse[7].

[1] C'est-à-dire les voleurs. — [2] Allusion à la fable XIV du livre VI. — [3] Attaché aux *branches* de la croix ou du gibet. — [4] Pour *cabrioles,* gentillesses, folâtreries; du latin *capreolus,* jeune chevreau.

[5] Dans l'édition de 1685, les six vers qui précèdent sont retranchés et remplacés seulement par celui-ci :

Des oraisons! ces gens gais et joyeux.

[6] Partager leur richesse, leur avoir; du bas latin *chevancia.*

[7] C'est-à-dire : la danse des pendus.

En contr'échange[1], un pauvre malheureux
S'en va périr, selon toute apparence,
Quand sous la main lui tombe une beauté,
Dont un prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, et tout son équipage;
Et, grâce à Dieu et monsieur saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien[2].

VI. LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE [3].

Boccace n'est le seul qui me fournit :
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique :
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain[4],
Je puise encore en un vieux magasin,
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent[5] bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très-bonne main.
Pour cette fois, la reine de Navarre,
D'un C'ÉTOIT MOI, naïf autant que rare,

[1] Au contraire, en revanche.

[2] Édition de 1668 :

Eut un souper qui ne lui coûta rien.

[3] *L'Heptameron des Nouvelles de Marguerite de Valois, royne de Navarre*, cinquième journée, nouvelle 5.

[4] Édition de 1666 et de 1685 :

Mais, comme il faut goûter de plus d'un pain.

Cette expression proverbiale signifie : il faut varier ses plaisirs.

[5] *Les Cent Nouvelles nouvelles*, dites de Louis XI, rédigées par Antoine de la Sale.

Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur[1] :
J'y mets du mien selon les occurrences;
C'est ma coutume; et, sans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.
Un homme donc avoit belle servante :
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle étoit fille à bien armer[2] un lit,
Pleine de suc et donnant appétit;
Ce qu'on appelle en françois bonne robe[3].
Par un beau jour, cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et, d'un très grand matin,
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour madame :
C'étoit sa fête. Or, voyant de la femme[4]
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer.
S'insinuer, en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein[5]
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit; mais de quelle manière?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,

[1] La Fontaine s'est inspiré surtout du récit de la Reine de Navarre, mais il soupçonne que le livre des *Cent Nouvelles nouvelles* pourrait bien n'être pas la source première du conte qu'il imite. — [2] C'est un terme de fauconnerie, qui veut dire garnir de chair. — [3] Galante, facile, *bonne fille;* de l'italien *buona roba.*

[4] On lit dans toutes les anciennes éditions un vers faux que La Fontaine aura laissé subsister par pure distraction :

C'étoit sa fête. Voyant donc de sa femme.

[5] Équivoque sur le latin *insinuare,* qui veut dire en effet mettre la main au sein.

Tant et si bien, qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif [1], la servante tomba :
Lui, d'en tirer aussitôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire :
Une voisine aperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne sais pas comment.
« Nous voilà pris! dit-il à sa servante;
Notre voisine est languarde [2] et méchante;
Mais ne soyez en crainte aucunement. »
Il va trouver sa femme en ce moment;
Puis fait si bien, que, s'étant éveillée,
Elle se lève; et, sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet [3];
Tant, qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là, fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence :
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. « Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer, sans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor longtemps d'une fille perdue?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.
Comment! elle est aussi brave [4] que nous!

[1] Embarras, étreinte; du bas latin *estrivere*. — [2] Bavarde, jouant de la langue. — [3] Rôle. — [4] Bien parée. Le peuple, sur-

Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piaffe [1] : apportez-y remède,
Tout au plus tôt; car je vous avertis
Que, ce matin, étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu, de mon logis,
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galande; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête. »
Sur ce propos, l'autre l'arrêta coi :
« Je vous entends, dit-elle; c'étoit moi!

LA VOISINE.

Voire [2]! Écoutez le reste de la fête :
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tétons,
Ils sont passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il donc pas les mêmes droits sur vous?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée; et, comme je le croi,
Sans se blesser. Vous riez?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

tout celui des campagnes, emploie encore dans ce sens le mot *brave*. « C'est le *bravé* du dialecte languedocien, » dit Walckenaer. — [1] Luxe de toilette. — [2] Vraiment, vrai!

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit, de la fille ou de vous?
C'est là le point; car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? C'étoit moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus;
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez; et ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? J'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous! C'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère m'amie [1]! »

VII. LA GAGEURE DES TROIS COMMERES,

OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE [2].

Après bon vin, trois commères un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses.

[1] Dans l'édition de 1669, on trouve à la fin de ce conte une espèce de proverbe populaire imprimé en lettres italiques :

Baise ta servante en un coin,
Si tu ne veux baiser ta femme en un jardin.

[2] *Decamerone*, giornata VII, novell 8 et 9. Boccace a sans doute imité le vieux fabliau de Guérin, intitulé : *La dame qui fait accroire à son mari qu'il a rêvé.*

Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : « J'ai le roi des maris;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé, je vas partout m'ébattre :
Avec ce tronc [1], j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
— Par mon serment! dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut [2],
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va, tout ainsi qu'on le mène [3];
Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.
Bien sauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme!
Pour tout cela, ne croyez que je chôme [4]?
Le passe-temps en est d'autant plus doux;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux. »
Sur ce débat, la troisième commère
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.
Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : « Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.

[1] Tronc d'arbre. — [2] Ne m'importe, ne me soucie; du verbe *chaloir*. — [3] La Fontaine écrit *meine* pour la rime. — [4] La Fontaine écrit *chomme* pour la rime.

Le moins bon tour payera quelque amende.
— Nous le voulons ! C'est ce que l'on demande !
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai ; puis, pour le jugement,
On en croira la commère Macée [1]. »
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton ;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées :
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser [2] le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant.
Belle servante, et mari vert galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours, le mari dissimule,

[1] Dans les vieux auteurs, dame Macée personnifie toujours une espèce de courtière d'amour, une vieille rusée et intrigante. Dans les satires de Régnier, *Macée* est devenue *Macette* sans changer de métier. — [2] Dans le sens de *lever, relever*

Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle;
Mais, tôt après, il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et, de jeu fait [1], à dessein de le prendre,
Un certain soir, la galande lui dit ;
« Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit. » Incontinent le maître
Et la servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit; et le drôle couché,
Elle en cornette et dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
« Oh! oh! lui dit la commère, en riant;
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût? Eh! par saint Jean! beau sire,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons [2],
Vous faut passer; cherchez autre aventure.
Et, vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre [3]!
Il vous faut donc du même pain qu'à moi!
J'en suis d'avis! Non pourtant qu'il m'en chaille [4],
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Grâces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.

[1] C'est-à-dire : ayant préparé son jeu.
[2] Édition de 1685 :
De celle-ci, pour certaines raisons.
[3] C'est-à-dire : je vous assommerai de coups.
[4] Qu'il m'en importe, qu'il m'en soucie.

Laissons ce point; je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu! Diroit-on qu'elle y touche?
Vite, marchons! Que, du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin :
Vous chercherez vos besognes [1] demain.
Si ce n'étoit le scandale et la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :
Puis, je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir; et vous jure ma foi,
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours? »
La chambrière, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, et sort sans consulter;
Ne se le fait par deux fois répéter;
S'en va jouer un autre personnage;
Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd; et, des moindres moments,
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très-bien que l'on n'y revient guères [2].
Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque [3] lui sous un poirier assise,

[1] Vêtements. — [2] C'est-à-dire : qu'on ne retrouve pas souvent les bonnes occasions. — [3] Ce mot s'est écrit ainsi à

De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise [1].
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise [2],
Et qui faisoit les servantes trotter.
La dame dit : « Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là? Guillot, monte, et secoue
Notre poirier? » Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme, aussitôt le valet,
Frottant ses yeux comme étonné du fait :
« Vraiment, monsieur! commence-t-il à dire.
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et, moi présent, du moins vous en passer?
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
Si, d'un valet, vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point [3]? Attendez à tantôt;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu? Vous avez, pour cela,
Tant de bons lits, tant de chambres si belles! »
La dame dit : « Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve! Où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras!»
Guillot descend. « Hé bien! lui dit son maître,
Nous jouons-nous?

volonté dans la poésie jusqu'au milieu du dix-septième siècle; le peuple prononce encore *avecque*. — [1] Manière, façon. — [2] Propre à tout. — [3] Pique; du verbe *poindre*.

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent?

GUILLOT.

Oui, monsieur; je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie; il faut qu'avec les fous,
Tout de ce pas, par mon ordre, on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur, qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé! Tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte :
Vous en saurez bientôt la vérité. »
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire,
Et, toutefois, il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.

« Comment! dit-il, quoi! même à mon aspect!
Devant mon nez! à mes yeux! Sainte Dame!...
— Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en est trop; parlez mieux, je vous prie!

LE MARI.

Quoi! ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moi? Vous rêvez!

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour,
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. » Dans le même moment,
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
« Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
C'est ce poirier; il est ensorcelé.
— Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé :
Cours au logis; dis qu'on le vienne abattre.

Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. » Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre, ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La dame dit : « Abattez seulement;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire. »
Par ce moyen, la seconde commère
Vint au-dessus[1] de ce qu'elle entreprit.

Passons au tour que la troisième fit.
Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours, étoient nouveaux déduits[2] :
Notre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit....
« Deux, lui dit-elle; et pour si peu de chose,
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà, de par moi, ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. » Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit;
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome[3],
Quand il pouvoit en rencontrer plus près;
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.

[1] Vint à bout, réussit à. — [2] Plaisirs, passe-temps, récréations. — [3] Expression proverbiale signifiant qu'il n'allait pas chercher les choses loin quand il les avait à sa portée.

Pèlerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style :
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fut plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès ce soir,
Un brin de fil qui rendoit à la porte
De la maison; et puis, se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier
(On appeloit son mari de la sorte).
Elle fit tant, qu'Henriet, se tournant,
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se lève enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit; suit le fil dans la rue;
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue;
Que la galande aussitôt descendoit,
Tandis que lui, pauvre mari, dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que messer Cocuage
Le visitât; honneur, dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,

La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière!
En grand soulas cette nuit se passa;
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, grâces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint, quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la commère ne faut[1]
De mettre un fil; Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénoûment;
Trois actes eut, sans plus, la comédie.
Sur le minuit, l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambrière;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi

[1] Ne manque pas.

Pour faire ouvrir, et que depuis naguère
Tous deux s'étoient entre-donné la foi.
« C'est donc cela, poursuivit la commère,
(En s'adressant à la fille, en colère)
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil? Je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien, c'est notre époux!
A la bonne heure! Il faut, cette nuit même,
Sortir d'ici! » Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement:
L'époux, la fille; et le valet, l'amant;
Puis au moutier[1] le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte[2].
Macée, ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor longtemps, comme l'on peut juger.

[1] Monastère, église; de *monasterium.* On écrivait d'abord *monstier,* puis *moustier,* puis *moutier.* — [2] C'est le terme dont se servaient les procureurs et les avocats pour dire qu'ils s'en rapportaient à la décision du tribunal.

VIII. LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [1].

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré,
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père et mère ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien :
Jeunes tendrons à vieillards apparient[2],
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris; car ce seroit merveille,
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.
On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour fériable[3],
Et du devoir[4] crut s'échapper par là.
Très lourdement il erroit en cela.
Cettui[5] Richard étoit juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix

[1] *Decamerone*, giornata II, novella 7. — [2] Unissent, allient. — [3] Digne d'être férié. — [4] Devoir conjugal. — [5] Ce. On écrivait *cestui* dans la langue du quinzième siècle.

De quelque femme à peu près de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante et la plus jeune d'ans
De la cité; fille bien alliée,
Belle surtout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce, ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on disoit communément de lui,
Que ses enfants ne manqueroient de pères.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc, n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu :
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie[1] il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
« Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait :
Pareillement, il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine :
Ce n'est le fait d'une âme bien chrétienne. »

[1] Fête d'église; du latin *feria*.

Les autres jours, autrement s'excusoit :
Et quand venoit aux fêtes solennelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant, toujours il s'abstenoit;
Long-temps après, il en usoit de même;
Aux quatre-temps, autant il en faisoit,
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu; jamais ne s'en lassoit.
De patrons même il avoit une liste :
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur :
Vierge n'étoit, martyr, et confesseur,
Qu'il ne chômât; tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grâce spéciale,
Notre docteur régaloit sa moitié
Petitement; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien sa femme :
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée :
Droit au solide alloit Bartholomée.

Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours, sans faute.
Là, quelquefois, sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,

Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade,
Bartholomée et messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer: ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage ;
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir; car il aimoit la joie
Plus que l'argent; et toujours avoit fait
Avec honneur son métier de corsaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.
La belle fit son devoir de pleurer,
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin, de la réconforter;
Et notre épouse, à la fin, de se rendre.
Il la gagna : bien savoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer;

Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge partout[1] et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture, on le lui fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table[2].

Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidèle,
Entière, et chaste, et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche[3].
Pagamin dit : « Si je n'ai pas bon bruit[4],
C'est à grand tort; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit, par mon fait, de désastre ainsi pleine!
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre désir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car, si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espèce de blâme.
Ces jours passés, je pris certaine dame,
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune et fraîche;
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la, rien ne vous en empêche. »

[1] Dans les anciens calendriers, les jours de fête sont toujours écrits ou imprimés en encre rouge. — [2] C'est-à-dire qu'elle ne s'aperçut plus des jours de jeûne, qu'à table; sans doute parce que ce corsaire italien observait les jeûnes prescrits par l'Église. — [3] C'est-à-dire : offrit de lui donner la somme qu'il demanderait. — [4] Bonne réputation.

Richard reprit : « Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier, il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payerai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire,
En pareil cas, l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? Non sera, sur mon âme!
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir, de joie elle ne meure. »
On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui, froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
« Voyez! dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens; et sa joie amoureuse
N'ose éclater : soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois seul, elle seroit sautée. »

Pagamin dit : « Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre, allez, conduisez-la. »
Ce qui fut fait; et, la chambre fermée,
Richard commence : « Eh! là, Bartholomée,
Comme tu fais! Je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi? Trouves-tu, ma chère âme,
En mon visage, un si grand changement?
C'est la douleur de ton enlèvement,

Qui me rend tel; et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements?
En étoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
— Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin? S'en est-on mis en peine
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous;
Vous, vieux pénard; moi, fille jeune et drue[1],
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux?
Pour cet effet, j'étois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs, que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de férie;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, monsieur mon cher époux;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin, je vous en avertis.
Vous et les miens, avez mérité pis :
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin, pour tous, y pourvoira.

[1] Forte, vigoureuse.

Il ne sait loi, ni digeste, ni code;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin, lui-même il vous dira,
Du quart en sus[1], comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche?
Mais faire ici de la petite bouche[2]
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et, puisque enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous et vos jours de fête!
Je suis de chair; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, monsieur, qu'entre la tête
Et le talon, d'autres affaires sont. »
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme sa veuve.

Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris!
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la dame est contente.

[1] Terme de finances, qui s'employait surtout pour exprimer une sorte de taxe, représentant le quart en sus d'une certaine somme; au figuré : par delà, surabondamment. — [2] C'est-à-dire : faire la scrupuleuse, la pincée, la mijaurée.

IX. A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [1].

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort; plus d'amour sans payer :
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si [2] me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.

Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc soudard;
Car aux faveurs d'une belle il eut part,
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée; encor bien que ce tour,
Pour vous styler, soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune, et belle créature;
Plaisoit beaucoup, fors [3] un point qui gâtoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
Les plus ardents : c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.

[1] *Decamerone,* giornata VIII, novella 1. — [2] Aussi, ainsi. — Excepté.

Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs :
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses désirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique, il sort, chez les François,
Plus de cocus, que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, et si bien, qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulphar les prêta
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens.
« Voilà, dit-il, deux cents écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, madame? »
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour et les suivants,
Pour son argent, et même avec usure.
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente :
« J'ai votre argent à madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grâce. »
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galande avoua le reçu.

Qu'eût-elle fait? On eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs : c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit!
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il seroit inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.

X. ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1]

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant! Comme si cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement!
Il captivoit [2] sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier :
Il le portoit en guise de psautier,
Croyant par là cocuage hors de gamme [3].

[1] Nouvelle XXXVII, *le Benestrier d'ordures.*
[2] Retenait en captivité.
[3] Édition de 1685 :
Croyant par là les galants hors de game.

Un jour de fête, arrive que la dame,
En revenant de l'église, passa
Près d'un logis d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine[1], entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna[2],
Qui hors d'haleine à monsieur raconta
Tout l'accident. « Foin! dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe :
Que le recueil au diable soit donné! »
Il disoit bien; car on n'avoit jeté
Cette immondice, et la dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, ami de là-dedans,
Tout aussitôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

[1] Souillée, salie.
[2] Duègne; c'est le mot espagnol un peu défiguré.

XI. LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

Un villageois, ayant perdu son veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
« O dieux! que vois-je, et que ne vois-je pas! »
Sans dire quoi; car c'étoit lettres closes.
Lors le manant, les arrêtant tout coi :
« Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau? dites-le-moi! »

XII. L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS [2].

Hans Carvel prit, sur ses vieux ans,
Femme jeune en toute manière :
Il prit aussi soucis cuisants;

[1] Nouvelle XII, *le Veau.* Ce conte se trouve aussi dans les *Facéties* du Pogge : *Asinus perditus.*

[2] *Pantagruel,* liv. III, ch. 28. Rabelais avait lui-même tiré ce conte des *Facéties* du Pogge. *Annulus;* ou des *Cent Nouvelles nouvelles. l'Encens au diable,* nouv. XI.

Car l'un sans l'autre ne va guère.
Babeau (c'est la jeune femelle,
Fille du bailli Concordat)
Fut du bon poil, ardente et belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs,
Alléguoit à la créature
Et la Légende[1] et l'Écriture,
Et tous les livres les meilleurs;
Blâmoit les visites secrètes;
Frondoit l'attirail des coquettes,
Et contre un monde de recettes
Et de moyens de plaire aux yeux,
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande
Ne s'arrêtoit aucunement,
Et de sermons n'étoit friande,
A moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisoit que le bon sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire :
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant, dans son martyre,
Quelques moments de réconfort :
L'histoire en est très-véritable.
Une nuit qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fit avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau;
Qu'il lui disoit : « Je sais la peine
Qui te tourmente et qui te gêne,
Carvel, j'ai pitié de ton cas :

[1] La légende dorée de Jacques de Voragine : *Legenda aurea sive flores sanctorum.*

Tiens cette bague, et ne la lâches;
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains, point ne seras,
Point ne seras, sans que le saches.
— Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel; la faveur est grande :
Monsieur Satan, Dieu vous le rende!
Grand merci, monsieur l'aumônier[1]! »
Là-dessus, achevant son somme,
Et les yeux encore aggravés[2],
Il se trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous savez.

XIII. LE GASCON PUNI.

NOUVELLE[3].

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien.
Mais, quoi! tout médisant est prophète en ce monde :
On croit le mal d'abord; mais, à l'égard du bien,
Il faut qu'un public en réponde[4].

[1] Faiseur d'aumônes, homme charitable. — [2] Appesantis. — [3] Ce conte a été fourni à La Fontaine par la nouvelle de Scarron intitulée *la Précaution inutile*. Scarron avait trouvé sa nouvelle dans Bonaventure Des Periers; nouv. 128, t. III, p. 251, de l'édition de La Monnoye.

[4] Édition de 1685 :

Il faut que la vue en réponde.

La dame cependant du Gascon se moquoit ;
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'*incomparable* et de *divine*,
La belle aussitôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis ; son voisin, Eurilas ;
La voisine, Chloris ; le Gascon, Dorilas ;
Un sien ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Chloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie, et sincère,
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret, et sans passion.
On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement, à l'user, chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux,
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon :
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, et s'il fit des serments.
Ceux des Gascons et des Normands
Passent peu pour mots d'Évangile.
C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :

« Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Chloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entière et par-delà,
Pour démêler entre eux tout ce différend-là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons ; enfin ne craignez rien ;
Je vous récompenserai bien. »

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient : on le coiffe ; on le met au grand lit [1] ;
On éteint les flambeaux ; Eurilas prend sa place.
Du Gascon la peur se saisit ;
Il devient aussi froid que glace ;
N'oseroit tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher ;
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée ;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée

[1] Il y avait alors dans la plupart des chambres à coucher un petit lit à côté du grand lit ; le petit lit était destiné à la servante ou à la nourrice ; le grand, aux époux. Voyez au sujet de ces deux lits plusieurs Nouvelles de la Reine de Navarre.

Son coucheur, cette nuit, se retourna cent fois;
Et jusque sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme :
L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras [1],
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas, de sonner et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,
Cette fois-là se croit détruit [2],
Fait un vœu, renonce à sa dame,
Et songe au salut de son âme.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour, on ouvrit;
Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, après ces travaux [3],
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme, éclairé,
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
« Je le veux! » dit une personne,
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre,
Tout en chemise, s'alla rendre

[1] Édition de 1685 :
L'on approchoit un pied, l'on étendoit un bras.

[2] Perdu, vieille acception de ce mot dans les *Cent Nouvelles nouvelles*. — [3] Allusion plaisante aux douze travaux d'Hercule. *Travail* signifiait aussi *fatigue* dans l'ancien langage.

Dans les bras de Chloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême,
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
Et lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laissoit son sein à demi nu.

XIV. LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

NOUVELLE [1].

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons ;
On abuse du vrai, comme on fait de la feinte :
Je le souffre, aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte :
Mais, aux événements de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire [2] :
Tout cela n'est pas un grand mal ;
Alaciel et sa mémoire
Ne sauroient guère perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace (*Decamerone,* giornata II, novella 7). Le mot *Garb* en arabe signifie *Occident ;* le roi de Garbe doit être quelque roi maure d'Espagne ou de Portugal, de l'*Algarve* moderne. Walckenaer pense que cette Nouvelle n'est pas de l'invention de Boccace, mais qu'elle appartient originairement à la littérature trop peu connue des Maures d'Espagne.

[2] Mal croire, ne pas croire.

Points qui font véritablement
Le plus important de l'histoire :
L'un est que par huit mains Alaciel passa,
Avant que d'entrer dans la bonne ;
L'autre, que son fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle, en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de chevalier.
Il ne faut pas, pour cela, qu'on l'accuse :
Ce n'étoit, après tout, que bonne intention,
Gratitude ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Venue de huit galants, il la prit pour pucelle ;
Et, dans son erreur, par la belle,
Apparemment il fut laissé.
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire ;
Mais, après huit, c'est une étrange affaire !
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par là.

Zaïr, soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi, ce qu'on se peut figurer, sous le ciel,
De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
D'accommodant (j'y mets encor ce point),
La rendoit d'autant estimable :
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui couroit d'elle en toutes ses provinces,
Mamolin, roi de Garbe, en devint amoureux.
Il la fit demander [1], et fut assez heureux

[1] En mariage, sous-entendu.

Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aimoit déjà ; mais on n'en savoit rien :
Filles de sang royal ne se déclarent guères ;
Tout se passe en leur cœur : cela les fâche bien ;
Car elles sont de chair ainsi que les bergères.
Hispal, jeune seigneur de la cour du soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la dame, et d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire ;
Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux [1].
Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre : Hispal, par sa vaillance,
Tenoit les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné :
Maint corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savoit que l'infante étoit dans ce vaisseau ;
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,

[1] Éditions de 1666 et de 1668 :
Un autre conducteur eût peut-être été mieux.

Il l'emportoit comme un moineau :
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avait fait à l'infante
Un aveu, dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas longtemps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros, d'un revers, coupe en deux l'animal :
Part[1] du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
Et, reniant[2] Mahom[3], Jupin[4], et Tarvagant[5],
Avec maint autre dieu non moins extravagant;
Part[6] demeure sur pied, en la même posture.
On auroit ri de l'aventure,
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
Malmené du combat et privé de pilote,
Au gré d'Éole et de Neptune flotte.
La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.
L'infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;

[1] Une partie du corps de Grifonio.

[2] Édition de 1668 : En reniant

[3] Mahomet, dans l'ancien langage. — [4] Jupiter. — [5] Divinité des Gaulois, appelée *Tarvos trigoranus*, taureau à trois grues. — [6] L'autre partie.

Ils étoient presque à demi-mille :
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa ;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira :
Autrement, elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots ;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève ; il se passe une nuit :
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit ;
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premières approches ;
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être longtemps regardés sans parler :
« Hispal, dit la princesse, il se faut consoler ;
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ;
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
— Se consoler ! dit-il ; le peut-on, quand on aime ?
Ah ! si... Mais non, madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre !
Je brave, à mon égard, et la faim et les flots :
Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre. »
La princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre :
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,

Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
En ce même langage, Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissants,
Le héros dit : « Puisqu'en cette aventure,
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?
J'ai de la force encor; la côte est peu distante;
Le vent y pousse; essayons d'approcher;
Passons de rocher en rocher:
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine. »
Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle :
Façon de naviger [1] nouvelle.
Avec l'aide du ciel et de ces reposoirs,
Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal, n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail et d'inquiétude
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixième traite,

[1] Pour *naviguer*.

Lui, la princesse, et la cassette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette? Est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance?
Oui, selon mon avis; on va voir si j'ai tort.
Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord,
Sans argent et sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amants ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un château le long de ces rivages :
Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand;
Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;
Sous ces ombrages, nos amants
Passoient d'agréables moments.
Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées?

Or, au fond de ce bois, un certain antre étoit,
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire;
Sombre surtout : la Nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystère.
Nos deux amants se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant, Hispal expliquoit ses désirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente :
La princesse écoutoit incertaine et tremblante.
« Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes;

Profitons-en ; nous n'avons à songer,
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.
Qui vous retient? On ne sait seulement
Si nous vivons ; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine [1].
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mène?...
Mais pourquoi vous mener? Vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?
N'est-il point assez amoureux?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance? »
Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caractères sur l'écorce,
Son amant et le lieu l'assuroient du secret :
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret ;
Le printemps, par malheur, étoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs désirs cachés,
Étant pris par tant de manières.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premières!
Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants.
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait, la plupart du temps,

[1] Comme le prophète Jonas, selon la Bible.

Comme la chose est arrivée.
Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans. La belle s'excusa,
Mais malgré soi déjà presque vaincue.
Les services d'Hispal, en ce même moment,
Lui reviennent devant la vue :
Ses jours sauvés des flots; son honneur, d'un géant.
Que lui demandoit son amant?
Un bien, dont elle étoit à sa valeur tenue :
« Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever. Madame, songez-y;
L'on ne sait pour qui l'on le garde. »
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystère
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte en amour que la première peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
Ceux de ce bois, car la forêt n'est pleine
Que des monuments amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit : « Ici pâma de joie
Des mortels le plus heureux;
Là mourut un amant sur le sein de sa dame;
En cet endroit, mille baisers de flamme
Furent donnés, et mille autres rendus. »
Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point, que, las de tant d'amour,

La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :
« Vous m'êtes cher, Hispal; j'aurois du déplaisir,
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans désir?
Je vous le demande à vous-même.
Ce sont des feux bientôt passés,
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés :
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument.
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie?
Déguisez bien notre séjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien.
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage[1], ou d'hyménée;
Et tenez pour chose assurée,
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée[2]. »

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'infante, pour Zaïr, le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile; il vogue, il a bon vent.
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande;

[1] État de fille, célibat. — [2] Surveillée, épiée.

En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu; non qu'on eût, en effet,
Le moindre soupçon de l'infante.
Le chef de cette escorte étoit jeune et bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage;
Va droit avec l'autre au château.
La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue :
Il en devint épris à la première vue;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tel cas un peu de désespoir
Est quelquefois une bonne recette.
C'est ce que fait notre homme : il forme le dessein
De se laisser mourir de faim;
Car de se poignarder la chose est trop tôt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laisser mourir un homme et pouvoir l'empêcher,
C'est avoir l'âme un peu trop dure !
Par pitié donc, elle condescendit
Aux volontés du capitaine,
Et cet office lui rendit
Gaiement, de bonne grâce, et sans montrer de peine ;
Autrement, le remède eût été sans effet.

Nos amants à la fin regrettèrent la cour.
Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires,
Tantôt qu'il faut radouber ses galères
Pour être en état de partir;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires :
Un corsaire, en effet, arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au château l'escalade :
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.
Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur [1] maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle;
Et, la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tel cas.
« Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis corsaire et demi [2].
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable,
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut; nous autres gens de mer,
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite;
Attendez-vous de n'avoir à manger

[1] C'est-à-dire : l'amant qui avait fait mine de se laisser mourir de faim. — [2] C'est-à-dire : plus que corsaire.

Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, madame, et croyez-moi! »
Qu'eût fait Alaciel? Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire,
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là;
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :
Si, par pitié d'autrui, la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même!
Elle se force donc, et prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage,
Il eût mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour? Hélas! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maître :
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit assembler deux mille hommes.
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
« Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin!

Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement, et sans donner d'alarmes :
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise, à l'ombre étant jointe,
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin, je ne veux que la dame,
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un désir en l'âme
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage,
Dont ces brigands ont empli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux créneaux, haut et court, le corsaire.»
Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand désir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu :
L'on mange peu, l'on boit en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras,
Point de tambours, force bons coutelas;
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'orient venoit de s'ouvrir :
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple corsaire,

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on amène l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa prière sauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, consola les mourants,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants :
Je n'ai pas peine à le croire.
Son voisin la reçut en un appartement,
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte et nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre :
Grande chère surtout, et des vins fort exquis :
Les dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui, de sa vie,
Selon sa Loi [1], n'avoit bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce;
Insensiblement fit carrousse [2] :
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,

[1] La loi de Mahomet.

[2] But à l'excès. Rabelais et les auteurs du seizième siècle écrivent *carous,* qui vient de l'allemand *garauss,* signifiant *vide; faire carous,* c'est donc vider toutes les bouteilles.

Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
« Quoi trouver? dira-t-on; d'immobiles appas?
— Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire!
Disoit, l'autre jour, un certain :
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin. »
Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la belle,
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, et, de crainte saisie,
Permit tout à son hôte, et pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
« Une nuit, lui dit-il, est de même que cent;
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire. »
Alaciel le crut. L'hôte, enfin se lassant,
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aisé;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
L'infante assurément agréeroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puisse être refusé!
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put, sans parler, contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :
« Comment l'entend monsieur mon hôte?
Dit-elle; et de quel droit me donner comme il fait? »
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute

Étoit au maître du logis.
« Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses;
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui, tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement. »
Son conseil fut suivi; l'on poussa les affaires,
L'on se vengea, l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta guères.

Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixième incident des travaux de l'infante,
Par quelques-uns, est rapporté
D'une manière différente.
Force gens concluront de là,
Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle.
C'est médisance que cela;
Je ne voudrois mentir pour elle :
Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.

Poursuivons donc notre Nouvelle.
L'hôte revint, quand l'ami fut content.
Alaciel, lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales.
La clémence sied bien aux personnes royales.
Ainsi, de main en main, Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit;
Et le conteur étoit un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait et galant homme,
Mais violent dans ses désirs,

Et grand ménager de soupirs [1],
Jusques à commencer, près de la plus sévère,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
Cette fillette,
Et dans un pavillon fit tant, qu'il l'attira
Toute seulette.
L'infante étoit fort près de là :
Mais il ne la vit point, et crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
Avoit de ce galant souvent grêlé l'espoir.
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, selon toute apparence,
Favorisé,
Si la belle eût osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant, qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion :
Puis, le galant ferme la porte;
Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient; elle crie, elle appelle :
L'infante vient, et vient comme il falloit [2],
Quand sur ses fins la demoiselle étoit.
Le galant, indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect, et jure par les dieux,
Qu'avant que sortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paiera sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.

[1] Édition de 1668 :

Et grand ménageur de soupirs.

[2] Édition de 1668:

L'infante vint, et vint comme il falloit.

« Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine.
Tirez au sort, sans marchander?
Je ne saurois vous accorder
Que cette grâce :
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
— Qu'a fait madame? dit la belle;
Pâtira-t-elle pour autrui?
— Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant; prenez-vous-en à lui.
— Non, non, reprit alors l'infante;
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité. »
Ce combat plein de charité
Fut, par le sort, à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire :
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, et l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant;
Et, pour le divulguer, il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine,
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi, l'Amour se jouoit d'elle.
Un jour, entre autres, que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hasard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,

De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivoient autrefois,
Et passoient pour chastes et pures.
Celui-ci, qui donnoit à ses désirs l'essor,
Comme faisoient jadis Roger et Galaor,
N'eut vu la princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des lois de la chevalerie.
A ce penser, il se retint,
Priant toutefois en son âme
Toutes les puissances d'amour
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la dame.
L'infante s'éveilla, surprise au dernier point.
« Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne suis géant ni sauvage,
Mais chevalier errant, qui rends grâces aux dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux. »
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit :
C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure [1].
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblable cas
On a de coutume de dire
A celle pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,

[1] *Heure* est synonyme de *temps* et même d'*instant*, dans les vieux conteurs.

Les six galants. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et, comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
» Dans Garbe? Non, reprit-elle, et pour cause :
Si les dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
— Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez! dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'apaise :
Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise!),
Vous demeureriez seule; et, pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand
Pour me flatter d'une espérance
De récompense. »
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint du nombre de faveurs,
Qu'afin que la chose fût sûre,
Cette princesse lui paieroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit,
Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu, qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
Notre héroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroi [1]. Cependant le seigneur

[1] Cheval de parade; du bas latin *palafredus,* qui paraît formé d'un mot teutonique.

Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
Pas la moindre ombre de dispute;
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens),
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent,
Et s'embarquèrent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été; certain calme, au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains et gaillards ils débarquèrent tous
Au port de Joppe[1]; et là se rafraîchirent;
Au bout de deux jours, en partirent,
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur-le-champ; devant sa mort,
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant, par même moyen,
Le surplus des faveurs, avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort;

[1] Jaffa, ancienne ville de la Turquie d'Asie.

On paya les faveurs, dont enfin la dernière
Échut justement sur le bord
De la frontière.
En cet endroit, le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.
Au soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
Phébus, qui, sur la fin du jour,
Tombe d'ordinaire si court,
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps que d'entendre conter
Monts et merveilles de la dame,
Qui rioit sans doute en son âme.

« Seigneur, dit le bonhomme en parlant au soudan,
Hispal étant parti, madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer nuit et jour au service
D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcôves et ruelles.
Là, les gens pour idole ont un certain oiseau
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.

Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menoit madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie!
Au reste, en ces pays, on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont et viennent;
Point d'eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame, dès l'abord, s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;
Et je puis dire, à son honneur,
Que de tout elle s'accommode. »

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La princesse partit pour Garbe, en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présents ; et d'une amour si forte,
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa sœur écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent guères.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous : l'affaire est d'importance.

Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près :
C'est là l'un des plus grands secrets,
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures ;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez-lui toutes ses mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter : « C'est le droit des garçons! »
Les garçons, sans ce droit, ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remède sera de rire en son malheur :
Il est bon de garder sa fleur,
Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

XV. L'ERMITE [1].

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [2].

Dame Vénus [3] et dame Hypocrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups ;
Tout homme est homme, et les moines sur tous [4] :

[1] Cette nouvelle, publiée pour la première fois en 1668, était intitulée alors : *L'ermite ou frère Luce.* — [2] *Decamerone,* giornata IV, novella 2. Ce conte se trouve aussi dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouvelle 14, *le Faiseur de Papes, ou l'Homme de Dieu.*

[3] Édition de 1668 : Dame Luxure.

[4] Nous avons préféré intercaler dans le texte la variante des éditions de 1668 et de 1685, laquelle remplace ce vers faux, que La Fontaine avait laissé passer dans la première édition de 1666 :

Tout homme est homme, les ermites surtout.

Ce que j'en dis, ce n'est point par envie [1].
Avez-vous sœur, fille ou femme jolie?
Gardez le froc [2], c'est un maître Gonin [3];
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve [4].
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune ermite étoit tenu pour saint;
On lui gardoit place dans la Légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,
Pleine de nœuds; mais sous sa houppelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Long d'une brasse, et gros outre mesure;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard;
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque [5], et baissoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard [6].
Un bourg étoit dedans son voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.

[1] Édition de 1668 :

Ce que j'en dis, ce n'est pas par envie.

[2] Prenez garde au froc. — [3] C'est-à-dire : fin et rusé. Brantôme cite un *maître Gonin,* fameux magicien sous François Ier, et un autre, fils du précédent, qui vivait sous Charles IX. Le nom de maître Gonin était déjà synonyme de trompeur à l'époque même où vivait ce charlatan; car Bonaventure des Periers l'emploie en ce sens dans ses contes et dans son *Cymbalum.*

[4] Édition de 1668 :

Belle qui soit quelque peu simple ou neuve.

[5] Capuchon, cuculle. — [6] Expression proverbiale, tirée d'une ballade de Clément Marot, laquelle a pour refrain : *Prenez-le, il a mangé le lard.* Marot était accusé d'impiété pour avoir mangé du lard en carême.

Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable et gentille;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot, point; d'amants, pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage [1].
Il ne falloit matelas ni linceul [2] :
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus; Hymen, qui marchoit seul [3],
Mène à présent à sa suite un notaire.

L'anachorète, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, et dit sous son capuce :
« Voici de quoi! Si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce. »
Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déjà dit [4],
Tout près des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison, par notre anachorète,
Étant percée aisément et sans bruit,
Le compagnon, par une belle nuit
(Belle, non pas : le vent et la tempête
Favorisoient le dessein du galant),
Une nuit donc, dans le pertuis [5] mettant

[1] Manuscrits de Conrart :
Mais avec rien on montait un ménage.

[2] Drap de lit.

[3] Édition de 1668 :
Ce temps n'est plus : l'Hymen, qui marchoit seul....

[4] Manuscrits de Conrart :
Elles logeoient, comme j'ai déjà dit.

[5] Trou; du latin *pertusus*.

Un long cornet, tout du haut de la tête [1],
Il leur cria : « Femmes, écoutez-moi! »
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
Il continue, et corne à toute outrance :
« Réveillez-vous, créatures de Dieu!
Toi, femme veuve, et toi, fille pucelle;
Allez trouver mon serviteur fidèle
L'ermite Luce, et partez de ce lieu,
Demain matin, sans le dire à personne;
Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas;
Luce est bénin. Toi, veuve, tu feras [2]
Que de ta fille il ait la compagnie;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien. »

La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis, tirant sa mère par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :
« Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller [3]?
Ma compagnie! Hélas! qu'en veut-il faire?
Je ne sais pas comment il faut parler;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons [4].

[1] Manuscrits de Conrart :
Un long cornet tout du haut de sa tête.
[2] Manuscrits de Conrart :
Luce est bénin. Toi, femme, tu feras....
[3] Édition de 1668 :
Mon Dieu! maman, il faudra y aller.
[4] Édition de 1668 :
Et retiendra bien mieux tous ses sermons.

— Sotte, tais-toi! lui repartit la mère.
C'est bien cela! Va, va, pour ces leçons,
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dès la première, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
— Oui! dit la fille; eh! mon Dieu! menez-moi :
Partons! bientôt nous reviendrons au gîte.
— Tout doux, reprit la mère en souriant;
Il ne faut pas que nous allions si vite;
Car que sait-on? le diable est bien méchant
Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des lacs?
As-tu pris garde? Il parloit d'un ton cas [1],
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que, sans courir ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre...
Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
— Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. — Or bien, reprit la mère,
Puisque ainsi va, mettons-nous en prière. »

Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par-ci, et par-là,
Sur cette voix et sur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur;
Il leur cria d'un ton à faire peur [2] :
« Femme incrédule, et qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu, ton créateur,
Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,

[1] Cassé ou rauque. Édition de 1668 :
As-tu pris garde? Il parloit d'un ton bas.

[2] Édition de 1668 :
Qui leur cria d'un ton à faire peur.

Ou tu mourras! » La fillette reprit :
« Eh bien, maman, l'avois-je pas bien dit?
Mon Dieu! partons; allons rendre visite
A l'homme saint! Je crains tant votre mort,
Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,
S'il le falloit. — Allons donc! » dit la mère.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint [1], ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toujours soin de plaire.

Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et, par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes [2]
Le pussent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état [3]
De pénitence et de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits [4];
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crut ouïr cinquante disciplines [5].
Il n'ouvrit pas à nos deux pèlerines,
Du premier coup; et, pendant un moment,
Chacune put l'entrevoir s'escrimant [6]

[1] Ceinture d'argent ou d'autre métal, avec des *pendants* auxquels les ciseaux, les clefs, la bourse, etc., étaient attachés.

[2] Édition de 1668 :

A sa cellule, il vouloit que les femmes....

[3] Manuscrits de Conrart :

Le fouet en main, toujours dans un état....

[4] Édition de 1668 :

Quelque défunt expiant ses méfaits.

[5] Édition de 1668 :

Qu'on eût ouï cinquante disciplines.

[6] Édition de 1668 :

Chacune peut l'entendre s'escrimant :
Du saint hôtel enfin la porte s'ouvre.

Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre;
Mais ce ne fut d'un bon MISERERE [1].
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant, la veuve lui découvre [2],
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux, la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre ermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
« Je crains, dit-il, les ruses du Malin!
Dispensez-moi; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi saint-père ne naîtra. »
La veuve dit, toute déconfortée :
« Jamais de vous? Et pourquoi ne fera? »
Elle ne put en tirer autre chose.
En s'en allant, la fillette disoit :
« Hélas! maman, nos péchés en sont cause! »

La nuit revient [3], et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison [4].
Il leur cria, toujours du même ton [5] :
« Retournez voir Luce, le saint ermite;
Je l'ai changé; retournez dès demain! »

[1] Ce vers, suivant M. Boissonade, veut dire que la porte ne s'ouvrit pas avant que l'ermite eût pris le temps de psalmodier un *Miserere*, septième psaume de la pénitence.

[2] Édition de 1668 :

Tout en tremblant, la mère lui découvre....

[3] Édition de 1668 : La nuit revint....

[4] Manuscrits de Conrart :

Et son cornet fait bruire la maison.

[5] Édition de 1668 :

De son cornet fit bruire la maison :
Il leur cria toujours d'un même ton.

Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les reçut. La mère s'en alla,
Seule s'entend; la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoisa;
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire;
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue.
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptiser.
O papelards, qu'on se trompe à vos mines!
Tant lui donna du retour de matines [1],
Que maux de cœur vinrent premièrement,
Et maux de cœur chassés Dieu sait comment [2].
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'allonger sa ceinture,
Mais en cachette, et sans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mère;
Elle craignoit qu'on ne la fît partir :
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire [3].
Vous me direz : « D'où lui vint tant d'esprit? »
D'où? De ce jeu; c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit :
Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mère eut indice certain
De sa grossesse [4], elle lui fit soudain

[1] Cette locution vient de ce que les moines étaient plus dispos et plus gaillards, au retour des matines, après le repas qu'ils prenaient avant de se remettre au lit.

[2] Édition de 1668 :

Et maux de cœur causés Dieu sait comment.

[3] Édition de 1668 :

Le jeu d'amour commençant à lui plaire.

[4] Manuscrits de Conrart : De la grossesse.. .

Trousser bagage, et remercia l'hôte [1].
Lui, de sa part, rendit grâce au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis, au départ, il leur dit que sans faute [2],
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
« Gardez pourtant, dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture!
Ayez grand soin de cette créature;
Car tout bonheur vous en arrivera :
Vous régnerez, serez la signora;
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, et grands seigneurs les autres,
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune manière,
Non plus que l'eau qui coule en la rivière [3]. »
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mère,
S'entretenoit, jour et nuit, du saint-père [4];
Préparoit tout, lui faisoit des béguins;
Au demeurant, prenoit tous les matins
La couple d'œufs [5]; attendoit en liesse [6]
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.

[1] Édition de 1668 :
Trousser bagage et remercier l'hôte.
[2] Éditions de 1668 :
Puis, au départ, il lui dit que sans faute,...
[3] Édition de 1688 :
Non plus que l'eau ne manque à la rivière.
[4] Édition de 1668 :
L'entretenoit, jour et nuit, du saint-père.
[5] Cette expression nous fait supposer que les femmes grosses mangeaient des œufs pour amener à bien l'accouchement.
[6] Joie ; du latin *lætitia,* qui s'était contracté en *lætia* et *læitia.*

Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
Fit avorter les mitres, les chapeaux [1],
Et les grandeurs de toute la famille :
La signora mit au monde une fille.

XVI. MAZET DE LAMPORECHIO [2].

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [3].

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est, à mon sens, une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un couvent [4],
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus! Je tiens que le Malin
N'a revenu plus clair et plus certain
(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni-dà, non; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;

[1] Chapeaux rouges de cardinaux. — [2] Cette Nouvelle a pour titre *le Muet* dans l'édition de 1668. — [3] *Decamerone*, giornata III, novella I. — [4] Dans l'édition de 1668, ce mot est toujours écrit *convent*, selon l'ancienne orthographe étymologique; du latin *conventus*.

La raison est qu'elles en ont affaire[1].
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur :
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis, le désir, enfant de la contrainte.
« Ma fille est nonne, ERGO c'est une sainte ! »
Mal raisonné. Des quatre parts les trois[2]
En ont regret et se mordent les doigts;
Font souvent pis; au moins, l'ai-je ouï dire,
Car, pour ce point, je parle sans savoir.
Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut : labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin,
Qu'à soi montrer ès[3] parloirs aguimpées[4]
Bien blanchement, comme droites[5] poupées,
Prêtes chacune à tenir coup[6] aux gens;
Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans[7]
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf[8].
Huit sœurs étoient, et l'abbesse sont neuf;
Si mal d'accord, que c'étoit chose étrange.
De la beauté, la plupart en avoient;

[1] Besoin. — [2] Les trois quarts. — [3] Aux. — [4] Revêtues de guimpes. Édition de 1668 :

Qu'à se montrer au parloir aguimpées.

[5] Véritables. — [6] On dirait aujourd'hui *tenir tête.*

[7] Là dedans, en ce lieu. Édition de 1668 :

Et n'étoit jour, qu'on ne trouvât léans....

La balle du jeu de longue paume. Cette expression proverbiale signifie répliquer, riposter.

De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettui[1] lieu beaux pères[2] fréquentoient,
Comme on peut croire; et tant bien supputoient,
Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes[3].

Le bon vieillard, jardinier dessusdit,
Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;
A leur caprice il ne pouvoit suffire :
Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont[4] ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison :
Il en sortit de la même façon,
Qu'étoit entré là-dedans, le pauvre homme,
Sans croix ne pile[5], et n'ayant rien, en somme,
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard, un beau jour, après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains,
Sans demander récompenses ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :

[1] Ce. — [2] On appelait ainsi les moines.
[3] Édition de 1668 et de 1685 :
Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.
[4] D'où, de quoi, dans le sens du latin *undè*.
[5] Édition de 1668 : Sans croix ni pile.
C'est-à-dire : Sans un sou vaillant. C'est une expression proverbiale tirée des monnaies du temps de saint Louis, qui portaient d'un côté une *croix*, et de l'autre des *piles* ou colonnes

« Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail!
Les nonnes sont un étrange bétail :
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse là ce couvent;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus : l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes :
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous :
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes. »
Mazet reprit : « Ce n'est pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans,
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande, en somme,
Que d'être admis. » Dit alors le bonhomme :
« Au factoton [1] tu n'as qu'à t'adresser;
Allons-nous-en, de ce pas, lui parler.
— Allons, dit l'autre... Il me vient une chose
Dedans l'esprit : je ferai le muet
Et l'idiot. — Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause,
Que le pater avec le factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon. »

La chose alla comme il l'avoit prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bienvenue

[1] On écrit maintenant *factotum*, intendant.

L'on fait bêcher la moitié du jardin [1].
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure [2] comme un sire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.
Un certain jour, le compagnon dormant [3],
Ou bien feignant de dormir (il n'importe :
Boccace dit qu'il en faisoit semblant),
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car, sur le haut du jour,
Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis, le tout crainte du hâle;
De ces deux donc l'une, approchant Mazet,
Dit à sa sœur : « Dedans ce cabinet [4]
Menons ce sot? » Mazet étoit beau mâle.
Et la galande à le considérer
Avoit pris goût; pour quoi, sans différer [5],
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : « Là-dedans? Et quoi faire [6]?
— Quoi? dit la sœur. Je ne sais!... l'on verra;
Ce que l'on fait, alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose?
— Jésus! reprit l'autre sœur, se signant :
Que dis-tu là? Notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant!
Si l'on nous voit! Tu t'en vas être cause

[1] Édition de 1668 :
On fait bêcher la moitié du jardin.
[2] Travaille; de *laborare*.
[3] Édition de 1668 :
Par un midi, le compagnon dormant.
[4] Édition de 1668 :
Dit à sa sœur : « Dedans le cabinet....
[5] Édition de 1668 :
Avoit pris goût, partant sans différer....
[6] Édition de 1668 :
L'autre répond : « Là-dedans? Et quoi faire?

De quelque mal?... — On ne nous verra point,
Dit la première; et, quant à l'autre point,
C'est s'alarmer, avant que le coup vienne [1] :
Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici; nous avons tout à point,
L'heure, et le lieu, si touffu, que la vue
N'y peut passer; et puis, sur l'avenue,
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre, étant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est muet, et n'en pourra rien dire.
— Soit fait, dit l'autre; il faut à ton désir [2]
Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la première,
Pour t'obliger : au moins, à ton loisir,
Tu t'ébattras puis après, de manière
Qu'il ne sera besoin d'y retourner.
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
— Je le vois bien, dit l'autre plus sincère :
Tu ne voudrois, sans cela, commencer
Assurément, et tu serois honteuse? »
Disant ces mots, elle éveilla Mazet,
Qui se laissa mener au cabinet [3].
Tant y resta cette sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la sut faire changer [4].

[1] Manuscrits de Conrart :

C'est s'alarmer, devant que le coup vienne.

[2] Édition de 1668 :

Fais, fais, dit l'autre; il faut à ton désir....

[3] Ces deux vers, qui sont indispensables au sens, ne se trouvent que dans l'édition de 1668 et dans les manuscrits de Conrart.

[4] Manuscrits de Conrart :

De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie :
Il s'en tira, non si gaillardement;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie :
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu; puis après, il fit chasse [1].

Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin :
Il ne falloit leur montrer le chemin.
Mazet pourtant se ménagea, de sorte
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir, tout au bout du couvent.
Sœur Angélique et sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier;
Tant, qu'à la fin la cave et le grenier,
Du fait des sœurs, maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régalât, au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double et triple pitance;
De quoi les sœurs jeûnèrent très-longtemps.
Mazet n'avoit faute de restaurants;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère [2],
Qu'avec l'âbbesse un jour venant au choc :
« J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept; au moins, qu'on ne me laisse [3]
Toutes les neuf. — Miracle! dit l'abbesse;
Venez, mes sœurs; nos jeûnes ont tant fait,
Que Mazet parle? » A l'entour du muet,

[1] Il s'arrêta. Expression empruntée au jeu de paume.
[2] Maître, seigneur; du latin *herus*.
[3] Édition de 1668 :
N'en a que sept ou moins; qu'on ne me laisse...

Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé,
Pour le plus sûr; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put; d'autres firent le reste.
Il les engea [1] de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons :
Ces moinillons devinrent bientôt pères,
Comme les sœurs devinrent bientôt mères,
A leur regret, pleines d'humilité :
Mais jamais nom ne fut mieux mérité [2].

[1] Engrossa, chargea. *Enger* doit être une contraction d'*engeigner;* on a dit encore qu'il était formé du latin *ingere.*

[2] Édition de 1668 :

Mais jamais rien ne fut mieux mérité.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

1671.

I. LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [1].

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? C'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours,
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il, après tout, s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles; souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre,
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières.

[1] *Decamerone*, giornata IV, dans le préambule

Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
Aussi, ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné? Très-peu de chose;
Rien. Je m'aviserois, sur le tard [1], d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons; mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes :
Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux,
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire!
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grâce [2] par avance.
Que puis-je faire, en récompense?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups;
Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous;

[1] La Fontaine avait alors près de cinquante ans.
[2] C'est la grâce que lui fera le beau sexe en lisant son livre.

Il laissa les palais; enfin votre personne,
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avoit, dès l'enfance, élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage;
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage,
Son père l'amena, dès ses plus tendres ans.
Il venait de perdre sa mère;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière,
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien [1],
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes :
L'une, la haine des personnes;
L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux;
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite, et destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis [2],
Il s'en va seul, sans compagnie

[1] Tout commerce avec le monde. — [2] Distribués, partagés.

Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire).
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très-grand soin
Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux,
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée, en ce cas, est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre : et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils? Comment venir à bout
De subsister, sans connoître personne?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton :

C'étoit un étrange partage.
Le père, à tout cela, songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche[1].
Frère Philippe eût été riche,
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête,
Ils crioient : APPRÊTEZ LA QUÊTE!
VOILA FRÈRE PHILIPPE! Enfin, dans la cité,
Frère Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,
Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos ermites partis;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : « Qu'est-ce là? — Ce sont des gens de cour.
— Et là? — Ce sont palais. — Ici? — Ce sont statues... »
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès lors, nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer!
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement!
Ravi comme en extase à cet objet charmant,

[1] Pain d'une ou deux livres. Les moines mendiants, qui vivaient d'aumônes, allaient de porte en porte chercher une miche de pain.

« Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? » Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
« C'est un oiseau qui s'appelle oie.
— O l'agréable oiseau! dit le fils plein de joie.
Oie! hélas! chante un peu, que j'entende ta voix?
Peut-on point un peu te connoître [1]?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois :
J'aurai soin de la faire paître. »

II. LA MANDRAGORE.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL [2].

Au présent conte, on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête et sage, autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,
Qu'on appeloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot, en son temps, très-insigne.
Bien le montra, lorsque bon gré mal gré
Il résolut d'être père appelé;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie

[1] Édition de 1685 :
Ne pourroit-on point te connoître?

[2] *La Mandragola* est une comédie en cinq actes.

S'il la pouvoit orner de Calfuccis :
Sainte ni saint n'étoit en paradis,
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie;
Tous ne savoient où mettre ses présents.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain; car il ne put tant faire
Que d'être père. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Étudié, s'en revint à Florence,
Aussi leurré [1] qu'aucun de par-delà;
Propre, galant, cherchant partout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.
Il sut, dans peu, la carte du pays;
Connut les bons et les méchants maris,
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles,
Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
Les *si*, les *car*, enfin tous les détours;
Comment gagner les confidents d'amours,
Et la nourrice, et le confesseur même,
Jusques au chien : tout y fait, quand on aime [2];
Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb [3] sur messer Nicia,
Pour lui donner l'ordre de cocuage.

[1] Terme de fauconnerie : dressé au *leurre;* rusé.

[2] Molière paraît s'être souvenu de ce passage dans ses *Femmes savantes*, qui furent représentées en 1672, un an après la publication du troisième livre des Contes :

Un amant fait sa cour où s'attache son cœur;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur,
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire;
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.
(Act. I, sc. III.)

[3] Expression proverbiale signifiant : vise à un but. On dit encore dans le même sens *jeter son dévolu.*

Hardi dessein! L'épouse de léans [1],
A dire vrai, recevoit bien les gens;
Mais c'étoit tout; aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut, fut très-fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrèce,
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer [2].

Il ne savoit à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit canon :
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon,
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute? Il étoit vert galant;
Lucrèce, jeune, et drue, et bien taillée.
« Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets,
Entre autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol [3] l'avoit avec succès

[1] De ce logis, de ce lieu-là — [2] On dit maintenant dans le même sens *envoyer promener quelqu'un.* — [3] Dans l'édition de 1671, il y a *Mogor,* qui n'a jamais été qu'une faute d'impression.

Depuis deux ans éprouvé sur sa femme :
Mainte princesse et mainte et mainte dame
En avoient fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai ; j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom *mandragore;* et ce jus,
Pris par la femme, opère beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun couvent[1], de jeunes frères plein :
Dans dix mois d'hui[2] je vous fais père enfin,
Sans demander un plus long intervalle;
Et touchez là : dans dix mois, et devant[3],
Nous porterons au baptême l'enfant.
— Dites-vous vrai? repartit messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office.
— Vrai; je l'ai vu!.. Faut-il répéter tant?
Vous moquez-vous, d'en douter seulement?
Par votre foi, le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter[4]?
Ce curieux[5] en toucha telle somme,
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter. »
Nice reprit : « Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrèce agréable!
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein?
Notre féal, vous serez le parrain;
C'est la raison[6]; dès hui[7] je vous en prie.
— Tout doux, reprit alors notre galant;
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :
Vous allez vite; il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire;

[1] Allusion à cet axiome de Rabelais, dans *Pantagruel :* « L'ombre du clocher d'une abbaye est féconde. » — [2] D'aujourd'hui, à compter de ce jour. — [3] Auparavant. — [4] Tromper. — [5] Curieux de la nature, naturaliste, savant inventeur. — [6] C'est bien justice. — [7] Dès aujourd'hui.

Mais ici-bas put-on jamais tant faire,
Que de trouver un bien pur et sans mal?
Ce jus, doué de vertu tant insigne,
Porte d'ailleurs qualité très-maligne :
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente; et souvent on en meurt. »
Nice reprit aussitôt : « Serviteur!
Plus de votre herbe; et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est. Bien grand merci du soin!
Que servira, moi mort, si je suis père?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère :
C'est trop de peine; il n'en est pas besoin. »
L'amant lui dit : « Quel esprit est le vôtre!
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand désir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguère d'allégresse;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment,
Oyez [1] le reste; et sachez que Nature
A mis remède à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire, afin que l'aventure
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voie, attire et prenne, en somme,
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage;
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire IN ANIMA VILI
Ce premier pas, et prendre un personnage
Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant

[1] Écoutez; du verbe *ouïr*

Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage,
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrèce,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il se peut qu'en venant à la chose,
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause;
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute :
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte [1]. »

Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient; allégua le danger,
Et l'infamie; il en seroit en peine;
Le magistrat pourroit le rechercher,
Sur le soupçon d'une mort si soudaine :
Empoisonner un de ses citadins !
Lucrèce étoit échappée aux blondins :
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !
« Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère !
Sottise et peur contiendront ce pitaud [2] :
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard [3] ne résiste au poison;

[1] Pas du tout, pas une goutte. — [2] Rustre. On dit aujourd'hui *pataud*. Ce mot vient de *piteux*, qui dérive de *pite*, petite monnaie de billon, et qui s'entendait d'un homme de rien. — [3] Pauvre diable, homme du peuple.

Et ce nous est une double raison
De le choisir tel, que la mandragore
Consume en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien, au reste, messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon;
C'est là son fait, laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même; il est sage et discret.
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard ;
Il ne saura qui, quoi, n'en [1] quelle part,
N'en quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené. »

Par Nicia, le tout fut approuvé.
Restoit, sans plus, d'y disposer sa femme.
De prime-face [2], elle crut qu'on rioit;
Puis se fâcha; puis, jura sur son âme
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on, si le bruit en couroit?
Outre l'offense et péché trop énorme,
Calfuce et Dieu savoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis, il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents !
« Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?

[1] *N'en* pour *ni en,* élision fréquente dans les anciens conteurs français. — [2] D'abord.

Quoi! recevoir un pitaud dans ma couche!
Puis-je y songer qu'avecque du dédain!
Et, par saint Jean! ni pitaud, ni blondin,
Ni roi, ni roc [1], ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc à ma peau. »

Lucrèce étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frère Timothée :
Il la prêcha, mais si bien et si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura, de plus, qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, et qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain, notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier;
Un faux menton, barbe d'étrange guise :
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio, qui de la faciende [2]
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à messer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence; en grand silence aussi,
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement [3], et, ce soir, atournée [4].
Voire [5], ce soir, atournée! et pour qui?
— Pour qui? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci?

[1] Expression du jeu des échecs, où la tour se nomme *roc*. — [2] Intrigue, affaire; de l'italien *faccenda*. — [3] C'est-à-dire : en linge blanc. — [4] Parée. — [5] Vraiment.

Vous vous trompez. Le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âme.
C'est double honneur, ce semble, en une femme,
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage,
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier; la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme [1].
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas :
« Qu'est ceci donc? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage; il ne mérite, hélas!
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine. »
Tandis [2], l'époux, enrôlé [3] tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage; et, pour le décoron [4],
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon, la perle des Lucrèces
Prendroit du goût! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse; et, de baisers de flamme,
La parcourant : « Pardon, dit-il, madame;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;
C'est Callimaque; approuvez son martyre :
Vous ne sauriez, ce coup, vous en dédire;

[1] C'est-à-dire : un homme d'honnête condition, sachant les bienséances. On disait alors un *honnête homme*, pour désigner quelqu'un bien né et de bonne compagnie. — [2] Pendant ce temps; du latin *tandem* et *tamdiu*. — [3] Mis sur le *rôle* des maris trompés. — [4] Pour *décorum*, à cause de la rime.

Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal[1], toutefois, que j'expire,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achèvera; tout le reste est folie. »
Lucrèce avoit jusque là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer.
A son amant peut-elle se montrer,
Après cela? « Qu'en pourra-t-il penser?
Dit-elle en soi; et qu'est-ce qu'il lui semble?
J'ai bien manqué de courage et d'esprit! »
Incontinent, un excès de dépit
Saisit son cœur, et fait que la pauvrette
Tourne la tête, et vers le coin du lit
Se va cacher, pour dernière retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain;
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion;
Il en usa selon sa passion,
Et plus ne fut de larme répandue :
Honte cessa; scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit!
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque;
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
« Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux. »

[1] Décidé par le sort.

Les jours suivants, notre couple amoureux
Y sut pourvoir : l'époux ne tarda guères,
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères [1].
Pour ce coup-là, fallut se séparer.
L'amant courut chez soi se recoucher.

A peine au lit il s'étoit mis encore,
Que notre époux, joyeux et triomphant
Le va trouver, et lui conte comment
S'étoit passé le jus de mandragore.
« D'abord, dit-il, j'allois tout doucement
Auprès du lit écouter, si le sire
S'approcheroit, et s'il en voudroit dire :
Puis, je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gâter ses appas ;
C'étoit, au plus, une nuit d'embarras.
« Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
» Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;
» Je saurai tout : Nice se peut vanter
» D'être homme à qui l'on n'en donne à garder ;
» Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
» N'allez donc point faire la renchérie ;
» Montrez par là que vous savez aimer
» Votre mari, plus qu'on ne croit encore :
» C'est un beau champ. Que si cette pécore
» Fait le honteux, envoyez sans tarder
» M'en avertir ; car je me vais coucher ;
» Et n'y manquez ! Nous y mettrons bon ordre. »
Besoin n'en eut : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre :
J'en ai pitié ; je le plains, après tout.
N'y songeons plus ; qu'il meure, et qu'on l'enterre ;

[1] C'est-à-dire : qu'il fut aussi cocu que pas un mari.

Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre!
Dans neuf mois d'hui, je leur livre un enfant. »

III. LES RÉMOIS [1].

Il n'est cité que je préfère à Reims [2]:
C'est l'ornement et l'honneur de la France;
Car, sans compter l'Ampoule [3] et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles galoises [4];
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.
Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession:
Il en vivoit; que faut-il davantage?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse :
Le drôle étoit, grâce à certain talent,
Très-bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver; et le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire.
Moi qui ne suis, en cela, des plus fins,

[1] Le fabliau intitulé *Constant du Hamel* a plus d'un rapport avec ce conte de La Fontaine. (Voyez le recueil de Le Grand d'Aussy.) — [2] La Fontaine, dans sa jeunesse, fit à Reims de longs et fréquents séjours chez son ami de Maucroix, qui était chanoine de cette ville. — [3] La sainte Ampoule, qui servait au sacre des rois de France. — [4] Femmes gaillardes, galantes, qui aiment le plaisir.

Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre et gai de la dame;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer,
Sage surtout, mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois
(Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes);
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissements gaulois[1].
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal[2], et selon leur pouvoir:
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle chose se taire:
Le premier d'eux qu'on favoriseroit,
De son bonheur part à l'autre feroit.
Femmes, voilà souvent comme on vous traite!
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite;
Amour est mort: le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon[3];

[1] Dignes du bon vieux temps, naïfs. — [2] Tant bien que mal.
[3] Petite rivière du Forez, où d'Urfé a placé les principales scènes de l'*Astrée*.

Nous n'en avons ici ni vent ni voie[1].
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets, scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende ;
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc, pour tromper ses voisins,
Leur dit un jour : « Vous boirez de nos vins,
Ce soir, chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; et le bon de l'affaire,
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
— Bon! dirent-ils. Nous viendrons sur la brune. »
Or, les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils vont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit survint, la fête fut troublée;
On frappe à l'huis. Le logis aux verrous
Étoit fermé : la femme, à la fenêtre,
Court, en disant : « Celui-là frappe en maître!
Seroit-ce point, par malheur, mon époux?
Oui; cachez-vous, dit-elle; c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison. »
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vite en certain cabinet :
Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, et voit au feu le membre[2]
Accompagné de maint et maint pigeon;
L'un au hâtier[3], les autres au chaudron.

[1] Métaphore tirée de la chasse, où l'on reconnaît la *voie* et le *vent* de la bête. C'est-à-dire : nous n'en avons ici aucune nouvelle. — [2] Gigot. — [3] Grand chenet de tournebroche.

« Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!
Qui traitez-vous? — Alis, notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici!
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moi-même. » Alors la créature
Les va prier. Or, c'étoient les moitiés
De nos galants et chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle, à l'instant,
Leurs deux moitiés entrent, tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement;
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
Mais passe encore pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça.
« Je bois, dit-il, à la santé des dames! »
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison : le vin ne dura guère.
L'hôtesse, étant alors sans chambrière,
Court à la cave, et, de peur des esprits,
Mène avec soi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays

Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin;
Puis, tout à coup levant la collerette,
Prit un baiser, dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages[1];
Et d'en tenir registre, c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant, qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, dame! ne vous déplaise,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds[2].
« Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours,
Tenez-vous coi; le bruit, en nulle guise[3],
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas;
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait[4].
Nous ne devons quitter ce cabinet,
Que bien à point, et tantôt, quand cet homme,
Etant au lit, prendra son premier somme.

[1] Dévotions, oraisons secrètes du culte rendu aux femmes — [2] Engourdis — [3] Façon. — [4] C'est la morale de l'Evangile.

Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendroit aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus qu'à demi?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit; le reste est bagatelle. »
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis? Et puis, comme personne sage,
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans[1] qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint; mais c'étoit peu de chose;
Dame fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin,
De lui sourire, au retour, ne fit faute :
Ce fut la peintre[2]. On se remit en train;
On releva grillades et festin :
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôtesse, et de celle des trois,
Qui, la première, auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois :
L'hôtesse, adroite et fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame,
Pour l'autre emploi, inclinoit en son âme,
Mais on l'emmène; et, par ce moyen-là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire,
Mais, se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère

[1] Si ce n'est. — [2] La femme du peintre.

Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit : « Tout doux,
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que messer Cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous :
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut, bon gré mal gré,
Qu'elle entre en danse; et, s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Vouliez ou non, elle aura son affaire. »
Elle l'eut donc; notre peintre y pourvut
Tout de son mieux : aussi, le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut;
On en donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard; et le peintre avoit fait;
Pour ce jour-là, suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle, satisfait,
Se met au lit : nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef[1]
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef[2]
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent, c'est fait, j'ai tout conté.

[1] Mésaventure. — [2] Venir à bout.

IV. LA COUPE ENCHANTÉE [1].

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE [2]

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les soupçons
    Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu;
    Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;
    Car, pour songer, il faut dormir,
    Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux :
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
    C'est cocuage qu'en personne,
    Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots [3].
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
    S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens, dites-moi! qu'est-ce que cocuage?

[1] Jean Sambix, libraire de Leyde, publia en 1669 un fragment de la *Coupe enchantée,* d'après une copie qui lui avait été transmise de Paris, en disant qu'il avait « su de bonne part que son illustre auteur n'est pas dans le dessein de l'achever. » La Fontaine, à son tour, publia en cette même année 1669 la Nouvelle entière, avec des changements et des suppressions, à la suite d'une édition des deux premiers livres de ses Contes.

[2] *Orlando furioso,* cant. XLII-XLIII. Le fabliau intitulé *le Manteau mal taillé* a beaucoup d'analogie avec le récit de l'Arioste.

[3] *Sot* se disait d'un mari trompé, qui ne s'en doute pas; cocu, *coux*

Quel tort vous fait-il? quel dommage?
Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver, par bon raisonnement,
Que ce mal, dont la peur vous mine et vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous apercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal :
Cocuage n'est point un mal.
— Oui, mais l'honneur est une étrange affaire!
— Qui vous soutient que non? Ai-je dit le contraire?
Eh bien, l'honneur! l'honneur! Je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le cocu qui rit pour un fort honnête homme [1].
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,

[1] La plupart de ces beaux raisonnements matrimonio-philosophiques sont répétés plus d'une fois et presque avec les mêmes expressions dans les comédies de Molière.

Cocuage n'est point un mal.
Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville [1],
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable ;
On vous met le premier à table ;
C'est pour vous la place d'honneur ;
Pour vous, le morceau du seigneur ;
Heureux qui vous le sert ! La blondine chiorme [2],
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron ; dont je conclus en forme :
Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche [3] ?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine :
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélène,
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude, au contraire : il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons, je persiste en ma thèse :
Cocuage est un bien [4].

Si ce prologue est long, la matière en est cause.
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état et la patrie.

[1] Édition de Leyde, 1669 : cent mignonnes en ville.

[2] Troupe de blondes. La Fontaine la compare à l'équipage d'une galère. — [3] Allusion à une scène du *Festin de Pierre* (acte IV, scène III) de Molière, où don Juan tient tête à M. Dimanche, son créancier. — [4] Tout cet éloge du cocuage est imité de Rabelais : *Pantagruel*, liv III, chap. 28.

Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que, de sa vie,
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe, si vous voulez, bergère, et cætera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, Hymen n'ayant pu trouver grâce
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme
(Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits),
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur et son âme.
La fille crût, se fit[1] : on pouvoit déjà voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule; on n'est pas sitôt à la bavette,
Qu'on trotte, qu'on raisonne; on devient grandelette,
Puis grande tout à fait, et puis le serviteur[2].
Le père, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.

[1] C'est-à-dire : se forma. — [2] C'est-à-dire, selon Walckenaer : et puis on prend un serviteur, un galant. Mais cette expression familière et proverbiale équivaut plutôt à celles-ci : *Bonjour!* ou *Bonsoir!* pour dire qu'une fille, une fois grande, s'émancipe et prend son vol.

Il vous mit donc la créature
Dans un couvent. Là, cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit;
Le langage d'amour étoit jargon [1] pour elle :
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot, que de sainteté;
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté :
« Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma sœur, soyez sage :
Ne considérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela, les vers le mangeront. »
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton [2], brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne [3], et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout, y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés [4],
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier [5], sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, longtemps devant,
Cette fille légitimée [6].

[1] C'est-à-dire : inintelligible comme le *jargon* de Pathelin.
[2] Une des trois Parques. — [3] Arachné, une des filles de Minée, laquelle fut changée en araignée, selon la fable. — [4] C'est-à-dire : hors de sa sphère; dans une maison tierce. — [5] Le mot *moutier* ou *moustier*, qui voulait dire *monastère*, est employé ici dans le sens d'*église*. — [5] Dans l'édition de 1669, il y a ici quatre vers que l'auteur a depuis retranchés :

Soit par affection, soit pour jouer d'un tour
A des collatéraux, nation affamée,
Qui, des écus de l'homme ayant eu la fumée,
Lui faisoient réglément sa cour

Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
Et, pour gendre, aussitôt le père l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire [1] :
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire :
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant, qui sans lui se seroit morfondu :
Sans lui, le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique, pour la gagner, il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari, quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.

[1] Ce vers, comme le remarque M. Marty-Laveaux, a été gâté dans toutes les éditions modernes, où l'on a mis :
La dot fut simple, ample fut le douaire.

Volontiers, où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.
Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le Destin lié :
Les Zéphyrs étoient ses pages :
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventesfois [1],
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite :
Mais elle alloit au point [2], et ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse

[1] Souvent, nombre de fois. — [2] But.

D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.
Où sont-ils ces maris? La race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire, en cet endroit, est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la Lance enchantée[1];
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant; j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :
On ne vivoit pas comme on vit[2].
Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets[3],
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon, à ces ressorts, opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : « Votre fidélité

[1] La lance enchantée d'Argail, et l'hippogriffe qui mène Astolphe dans la lune, sont des inventions de l'Arioste.

[2] Dans l'édition de 1669, il y a ici onze vers que l'auteur a depuis retranchés en partie :

Pour venir à ce que j'ai dit,
Il n'est herbe ni racine,
Pilule ni médecine,
Philtre, charme, ni brevet,
Dont notre amante en vain ne tentât le secret,
Et ne fit jouer la machine :
Des philtres, elle en vint aux regards languissants,
Aux soupirs, aux façons pleines d'afféterie.
Quand les charmes sont impuissants,
Il ne faut pas que de sa vie
Une femme prétende ensorceler les sens.
Damon, à ces ressorts, etc.

[3] Talismans, sortiléges.

Vous paroît héroïque et digne de louange;
Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change [1].
Quoi donc! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais, vous, ne pas chercher ce qu'Amour a d'exquis!
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de votre république!
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez, tout au moins, si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidûment.
— Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Éraste nous visite?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
— Votre ami, tant qu'il vous plaira!
Dit Nérie, honteuse et dépite [2] :
Caliste a des appas, Éraste a du mérite;
Du côté de l'adresse, il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien. »

Ce discours porta coup et fit songer notre homme.

[1] Edition de Leyde, 1669 :
Caliste en use, et lui rendra le change
[2] Dépitée, fâchée.

Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne :
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux?
Car d'amis!... Moquez-vous; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux,
Jusqu'à désemparer [1], alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire : « Il y fait bon; l'heure du berger [2] sonne;
Êtes-vous sourd?...» Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait; du moins, qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent;
Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose
Une chose;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la Métamorphose,
Ou des Miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien et le corsage,
Et la voix; et Damon, sous ce feint personnage,
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.

[1] Quitter la place. — [2] Expression proverbiale, signifiant le moment favorable à l'amour.

Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte ; il devient l'Éraste le mieux fait,
Que la Nature ait jamais fait.
En cet état, il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent [1], et cachant son ennui :
« Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il ; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps [2] ? »

[1] Lui conte fleurette.

[2] Dans l'édition de 1669, après ce vers, est un long dialogue, que l'auteur a supprimé depuis :

Le feint Éraste, en même temps,
Lui présente un miroir de poche.
Caliste s'y regarde, et le galant s'approche :
Il contemple, il admire, il lève au ciel les yeux ;
Il fait tant, qu'il attrape un souris gracieux.
« Mauvais commencement ! se dit-il en soi-même.
Eh bien ! poursuivit-il, quand d'un amour extrême
On vous aime,
A-t-on raison ? Je m'en rapporte à vous ;
Peut-on résister à ces charmes ?

CALISTE.

On fait bien ; car comment ne pas devenir fous,
Quand vos cœurs ont affaire à de si fortes armes ?
Sans mentir, messieurs les amants,
Vous me semblez divertissants :
J'aurois regret qu'on vous fît taire.
Mais savez-vous que votre encens
Peut, à la longue, nous déplaire ?

Le feint ÉRASTE.

Et pouvons-nous autrement faire ?
Tenez, voyez encore ces traits ?

CALISTE.

Je les vois, je les considère.
Je sais quels ils sont... Mais après ?

Le feint ÉRASTE.

Après ? L'*après* est bon ! Faut-il toujours vous dire,
Qu'on brûle, qu'on languit, qu'on meurt sous votre empire ?

Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie :
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin, notre époux

CALISTE.

Mon Dieu! non! je le sais... Mais après?

Le feint ÉRASTE.

Il suffit,
Et quand on est mort, c'est tout dit.

CALISTE.

Vous n'êtes pas si mort que vos yeux ne remuent.
Contenez-les, de grâce; ou bien, s'ils continuent,
Je mettrai mon touret de nez [1].

Le feint ÉRASTE.

Votre touret de nez? Gardez-vous de le faire.

CALISTE.

Cessez donc, et vous contenez.

Le feint ÉRASTE.

Quoi! défendre les yeux! C'est être trop sévère
Passe encor pour les mains.

CALISTE.

Ah! pour les mains, je croi
Que vous riez?

Le feint ÉRASTE.

Point trop.

CALISTE.

C'est donc à moi
De me garder.

Le feint ÉRASTE.

Ma passion commence
A se lasser de la longueur du temps.
Si mon calcul est bon, voici tantôt deux ans
Que je vous sers sans récompense.

[1] « Espèce de masque ancien » (*note de La Fontaine*) qui ne cachoit que le haut du visage; une espèce de *loup*.

Proposa de l'argent; et la somme fut telle,
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison;
Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;

CALISTE.

Quelle vous la faut-il?

Le feint ÉRASTE.

Tout, sans rien excepter.

CALISTE.

Un remercîment donc ne peut vous contenter?

Le feint ÉRASTE.

Des remercîments? Bagatelles!

CALISTE.

De l'amitié?

Le feint ÉRASTE.

Point de nouvelles.

CALISTE.

De l'amour?

Le feint ÉRASTE.

Bon, cela. Mais je veux du plus fin,
Qui me laisse avancer chemin,
En moins de deux ou trois visites,
Moyennant quoi nous serons quittes.
Et, si vous voulez mettre à prix cet amour-là,
Je vous en donnerai tout ce qui vous plaira :
Cette boîte de filigrane....

CALISTE.

Le libéral amant qu'est Éraste! Voyez!

Le feint ÉRASTE.

Madame, avant qu'on la condamne,
Il faut l'ouvrir. Peut-être vous croyez
Qu'elle est vide?

CALISTE.

Non pas. Ce sont des pierreries?

L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal [1], l'argent, maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde [2],
N'omettez un seul petit point :
Un financier viendra, qui, sous votre moustache,
Enlèvera la belle; et, dès le premier jour,
Il fera présent du panache [3];

Le feint ÉRASTE.

Ouvrez, vous le verrez.

CALISTE.

Trêve de railleries.

Le feint ÉRASTE.

Moi! me railler! Ouvrez!

CALISTE.

Et quand je l'aurois fait?
Je ne sais qui me tient qu'avec un bon soufflet....
Mais non. Si jamais plus cette insolence extrême....

ÉRASTE.

Je vois bien ce que c'est; il faut l'ouvrir moi-même. »
Disant ces mots, il l'ouvre, et, sans autre façon,
Il tire de la boîte, et d'entre du coton,
De ces appeaux [1] à prendre belles,
Assez pour fléchir six cruelles,
Assez pour créer six cocus :
Un collier de vingt mille écus.
Caliste n'étoit pas tellement en colère,
Qu'elle ne regardât ce don du coin de l'œil.
Sa vertu, sa foi, son orgueil,
Eurent peine à tenir contre un tel adversaire;
Mais il ne falloit pas sitôt changer de ton.
Éraste, à qui Nérie avoit fait la leçon....

[1] Dans l'édition de 1671, La Fontaine a écrit ici et plus loin *métail*, suivant l'ancienne orthographe. — [2] A cette époque où tous les hommes portaient perruques, les jeunes gens la prenaient blonde; les hommes mûrs, brune ou noire. — [3] Ce panache est pour le mari.

[1] Amorces.

Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut : un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit[2] donc sa forme, et dit à sa moitié :
« Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait. »

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise; elle dit peu de chose;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point?
L'étoit-il? ne l'étoit-il point?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
« Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là :
On la fit par tel art, que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage

[1] Dans les premières éditions, La Fontaine écrit, comme les conteurs du seizième siècle : *reprint*.

Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout, sans répandre goutte. »
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvre au vase; il ne se répand rien.
« C'est, dit-il, réconfort[1]; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande[2]. » Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains, si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages!

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrâce.
Mais, à la fin, il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée;
Lui va soir et matin reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,

[1] Consolation. — [2] Les maris trompés.

Court le pays et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps, que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter.
« J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi! suis-je la seule? Hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable?
— Eh bien! reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler. »

Le mari, sans tarder, exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
« Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle? Il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen : Buvez dans cette tasse;
Si votre femme, de sa grâce,
Ne vous donne aucun suffragant [1],
Vous ne répandrez nullement;
Mais si du dieu nommé Vulcan [2]

[1] Suppléant, coadjuteur. — [2] Vulcain. On disait *Vulcan* dans l'ancien langage; du latin *Vulcanus*.

Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton. »
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue[1] parmi ses gens.
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte Cocuage
Règlent le pas et les emplois.
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire,
Ou plus ou moins subitement,
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment :

[1] C'est-à-dire : fait belle contenance, affecte de grands airs.

Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait;
Puis, le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : « Grand merci de la coupe!
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? Par hasard, si le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois maladroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre[1] :
Commandez-moi tout, hors ce point. »
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.

Damon dit : « Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été! Consolons-nous pourtant;
Nous avons des pareils; c'est un grand avantage. »
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant[2];
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.

[1] Je suis votre serviteur; grand merci. — [2] Convention, traité.

Époux, Renaud vous montre à vivre :
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost[1] :
Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

V. LE FAUCON.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[2].

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un amant,
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment, aimer? C'étoit si follement,
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes,
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout

[1] Commandement de l'armée; *ost* dérive du latin *hostis*.
[2] *Decamerone*, giornata v, novella 9.

Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si[1] laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun, vendit et fricassa
Tout son avoir, comme l'on pourroit dire :
Belles comtés[2], beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue[3]; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme!
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : « C'est dommage! »
Chacun le dit, et chacun s'en tint là ;
Car, de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le protestant[4] de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises[5],
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,
Qui n'employât, pour débaucher le cœur

[1] Pourtant, néanmoins. — [2] Ce mot était encore féminin en poésie; il est resté féminin dans le nom de la Franche-Comté.
[3] C'est-à-dire : avec beaucoup de titres honorifiques.
[4] Celui qui faisait des protestations d'amour.
[5] De toute espèce, de toutes sortes.

Du cavalier, l'une, un mot suborneur;
L'autre, un coup d'œil; l'autre, quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis, en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts, chacun veut être comte;
Ici, marquis; baron, peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé :
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien[1]
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire, pour cela,
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là, Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère en Florence;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,

[1] Propriétaire foncier.

Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut,
Pour le servir, qu'une vieille édentée;
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche, un faucon,
Dont, à l'entour de cette métairie,
Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais [1]
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage, s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant :
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit : toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui [2].

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès

[1] C'est-à-dire : ne pouvait rien, n'était pas coupable des cruautés de la dame.

[2] Boileau a imité aussi ce vers d'Horace :

Post equitem sedet atra cura.

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

(Épître V.)

De l'enfançon [1], qui peu de temps après
Devint malade. On sait que, d'ordinaire,
A ses enfants, mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et, pour toute raison,
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric; pleure et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cents pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles;
On en contoit des choses non pareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit! Et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?

[1] Petit enfant.

Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs, toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller,
Après cela, le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine ;
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric, la dame, un beau matin,
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve [1]
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
« Quoi! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable!
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément, vous alliez autre part? »
A ce propos, notre veuve repart :
« Non, non, seigneur, c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
—Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner?—N'avez-vous pas du pain? »
Reprit la dame. Incontinent, lui-même,
Il va chercher quelque œuf au poulailler,

[1] Trouve. Le vieux verbe *treuver* est encore employé par Rotrou et Corneille.

Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis, la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahut, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête,
Met le couvert, va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : « Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur;
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée :
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour, j'ai très-mal répondu;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... et quoi? C'est temps perdu....
Votre faucon! Mais non : plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand!
Souffrez, sans plus, que cette triste mère,

Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et, pour toute allégeance,
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien, par votre expérience,
Que c'est d'aimer ; vous le savez, seigneur?
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
— Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
— L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
— Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler [1] rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête [2] a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il, quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon : ce n'est chose si rare,
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
— Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter? »

[1] Basse-cour ; de *poulailler*, par contraction. — [2] C'est-à-dire : le loup, ou le renard, ou le furet, ou les autres bêtes sauvages qui viennent la nuit dans les basses-cours détruire les volailles.

Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage [1].
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand; la trop dolente mère
Fit dans l'abord [2] force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'âme si forte,
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe, en général :
Loin de cela; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes [3],
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

[1] Dans la vieille langue, *courage* est synonyme de *cœur*. Ce mot se trouve sans cesse employé ainsi dans les *Cent Nouvelles nouvelles*. — [2] Dès l'abord.

[3] Édition de 1671 :

Pour celles-ci, quand elles sont charmantes.

VI. LA COURTISANE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons;
Par lui, les sots deviennent des oracles;
Par lui, les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien, que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe jolielte,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau ;
L'autre changea sa massue en fuseau,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent; Boccace en rapporte un [1],
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, et tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme [2].
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci [3]
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.

[1] *Decamerone*, giornata v, novella 1. — [2] C'est-à-dire : Homme poli, qui a du savoir-vivre. — [3] Libertins, débauchés.

Elle étoit fière, et bizarre surtout :
On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce :
Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse,
C'étoit trop peu; les simples Monseigneurs [1]
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du Conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient;
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut; et pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille;
Elle, Constance. Et, bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses désirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux :

[1] Les *monsignori* sont des prélats en cour de Rome, parmi lesquels le pape choisit ses cardinaux.

Toujours rêveuse au milieu des cadeaux[1] :
Sa beauté même y perdit quelque chose;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
Des jeunes gens; il eut aussi des femmes :
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement; car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord, Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. « Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis? »
Il la fit seoir. Et puis, s'étant remis :
« Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée[2]?

[1] On nommait ainsi les repas et les fêtes qu'un amant donnait à sa maîtresse.

[2] Édition de 1685 :
Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée?

Et qui vous a cette cache montrée?
— L'Amour! » dit-elle. A ce seul mot sans plus,
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice,
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
« Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser, sans rougir;
Car, du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus, dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse! Hélas! si le passé,
Dans votre esprit, pouvoit être effacé!
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore :
Elle est à vous! » Alors le jouvenceau :
« Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau;
Ce n'est mon fait; et, toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort

A quel propos toute cette éloquence?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance. »
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
« J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment, ce que vous m'avez dit;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage!
D'où me vient-il? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage?
Ils sont éteints, ces dons si précieux!
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux ;
Si je l'étois, je serois assez sage.
— Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant : il est tard, et voilà
Minuit qui sonne; il faut que je me couche. »

Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit, que d'un œil de pitié
Elle voyoit : mais, d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut longtemps; puis dit : « Comment ferai-je?
Je ne me puis tout seul déshabiller.
— Eh bien, monsieur, dit-elle, appellerai-je?
— Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit, au su de tous mes gens.

— Cela suffit, monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. » Le jeune homme y consent.
Elle s'approche; elle le déboutonne;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout; elle le déchaussa.
Quoi! de sa main? quoi! Constance elle-même?
— Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement,
Qu'il la vouloit éprouver seulement;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
« Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace;
Où me coucher?

CAMILLE.

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi! sur ce siége?

CAMILLE.

Eh bien, non; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grâce?

CAMILLE.

Je ne saurois; il fait froid; je suis nu :
Délacez-vous! » Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,

Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustements de princesse et de reine :
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé, périt en un moment;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant?
Je crois que non; j'en suis sûr; et partant,
Cela fut beau sans doute en Italie.
La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit : « C'est trop dissimuler;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés :
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds? »
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois, l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui, qui s'étoit jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise;
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière!

Une beauté!... Je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entière :
On ne pouvoit reprocher seulement,
Que la pâleur, à cet objet charmant;
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie
Pose ses pieds, et sans cérémonie
Il s'accommode et se fait un coussin [1];
Puis, feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
« Je suis content, dit-il, de votre amour :
Venez, venez, Constance; c'est mon tour. »
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle :
« M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord; vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien, je sais le fond de votre cœur;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie;
Elle le peut; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme;
Car le passé rappeler ne se doit

[1] Édition de 1685 :
Il s'accommode et s'en fait un coussin.

Entre nous deux. Une chose ai-je à dire
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux et galant tout ensemble. »
L'histoire dit que le drôle ajouta :
« Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître. »
A tout cela, Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères,
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans son académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie[1]
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je sais, qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que, possible[2], on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,

[1] C'est-à-dire : qui n'a pas mené une vie aussi exemplaire que les filles occupées à filer leur quenouille du matin au soir.
[2] Peut-être.

Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai? je faux [1] : Constance en étoit-elle
Aux éléments? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris et donné de plaisirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

VII. NICAISE [2].

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise [3] on nommoit,
Garçon très-neuf, hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois, du temps de nos pères,
S'avisoient tard d'être bons frères;
Ils n'apprenoient cette leçon,
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible, un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là :

[1] Je manque, je me trompe. — [2] Girolamo Brusoni, *Novelle amorose*, novella seconda : *l'Amante schernito.* — [3] Le nom de *Nicaise* dérive du vieux mot français *nice*, niais, simple, innocent.

C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima;
C'étoit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot,
Soit par humeur franche et sincère,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un, de trop de hardiesse,
Ira la taxer; et moi, non :
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche; heureux seroit
Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-dessus dit :
Certain dieu parfois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai, car il faut tout dire,
Qu'il étoit très-bien fait de corps,
Beau, jeune, et frais; ce sont trésors
Que ne méprise aucune dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'âme,
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes,
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,

Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage, il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interprètes de ses désirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part et d'autre soupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure;
Le tout sans compte et sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment;
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus.
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
« Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point;
Je suis franche : n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen seroit bien mon compte,

N'en doutez point; mais le moyen?
Vous m'aimez trop, pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte.
Tels et tels m'ont fait demander;
Mon père est prêt de m'accorder :
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage. »

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à son ami :
« Tenons-nous-en à celui-ci;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas [1]. »
La belle en étant sur ce cas,
On la promet; on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de *commencée?*
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce [2]

[1] Gros tamis pour le plâtre, la farine, etc. Expression proverbiale qui veut dire : laisser passer beaucoup de choses, n'y pas prendre garde. — [2] L'affaire; du latin *negotium*

Jusqu'au propre jour de la noce,
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier [1] cependant
Notre galande encor pucelle :
Le *Oui* fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher, au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine ;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, joyaux, et diamants :
Son épousé la faisoit dame.
Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin :
Ils devoient aller au jardin
Dans un bois propre à telle affaire ;
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystère.
La belle s'y rend la première,
Sous prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ses gens.
Nicaise, après quelques moments,
La va trouver ; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
« Qu'il fait ici d'humidité !
Foin ! votre habit sera gâté ;
Il est beau, ce seroit dommage :
Souffrez, sans tarder davantage,

[1] Église.

Que j'aille querir un tapis.
— Eh! mon Dieu! laissons les habits,
Dit la belle toute piquée;
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point :
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user; et périssent
Tous les vêtements du pays!
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure! Un quart d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guère;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête [1] homme, si je peux.
— En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours; c'est fait; je suis à vous :
Deux minutes feront l'affaire. »
Là-dessus, il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.
Sa sottise guérit la dame;
Un tel dédain lui vint en l'âme,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé. « Quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte.

[1] Le mot *honnête* est employé ici dans le sens de : bien appris, sachant vivre, homme de condition.

Mon bon ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse :
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari; j'en fais vœu.
Et, de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit,
Quand Nicaise en son lieu seroit. »
A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis :
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu, dans l'alphabet d'amour,
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut!
Tous délais y font du dommage :
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient bien résolu
D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi! la dame en bel habit,
Mordant ses lèvres de dépit,
Retournoit voir la compagnie [1],
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit, dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose

[1] Édition de 1685 :
Retournoit vers la compagnie.

Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi! je n'ose :
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne pèche pas.
Grâce à Nicaise, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaise, la rencontrant :
« A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'ayez attendu?
Sur ce tapis bien étendu,
Vous seriez en peu d'heure [1] femme.
Retournons donc, sans consulter;
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gâter,
Vous témoigner quel est mon zèle.
— Non pas cela, reprit la belle;
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé, Nicaise,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent [2] :
Or, respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand,
Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y serez pas sitôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.

[1] Cette vieille expression, très-souvent employée dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, est tirée de l'italien *poco d'ora*, peu de temps. Tous les éditeurs modernes de La Fontaine, comme l'a fait remarquer M. Marty-Lavaux, ont mis : *en peu d'heures*, ce qui fait un non-sens. — [2] Haleine.

Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais ce que vaut l'occasion,
Vous l'ignorez; allez l'apprendre! »

VIII. LE BAT[1].

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, et l'âne efface net,
Dieu sait comment; puis, un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point :
« Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
— Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâté! »

IX. LE BAISER RENDU.

Guillot passoit avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant :

[1] Ce conte est tiré du *Formulaire fort récréatif de tous contrats, donations*, etc., *par Bredin le Cocu;* du *Moyen de parvenir,* de Beroalde de Verville, et des *Contes aux heures perdues,* par d'Ouville : *Conte d'un jeune peintre et de sa femme.*

« Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
Que je la baise, à la charge d'autant.
— Bien volontiers, dit Guillot à l'instant
Elle est, monsieur, fort à votre service. »
Le monsieur donc fait alors son office,
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot, tout plein de zèle :
« Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché. »

X. ALIS MALADE [1].

Alis [2] malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : « Il faut se confesser;
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme?
— Oui, je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à père André on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas [3]. »
Un messager y court en diligence,
Sonne au couvent, de toute sa puissance.
« Qui venez-vous demander? lui dit-on.
— C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession.
— Vous demandez, reprit alors un frère,

[1] Dans l'édition de 1671, ce petit conte porte pour titre seulement : *Épigramme*. — [2] La Fontaine a écrit *Alis* et non Alix, à cause de la rime du dernier vers. — [3] Cas de conscience.

Le père André, le confesseur d'Alis?
Il est bien loin : hélas! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis. »

XI. IMITATION D'ANACRÉON [1].

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu? Tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus, tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus.
Et tu pourras, à Paphos et Cythère,
De cette Iris refaire une Vénus.

XII. L'AMOUR MOUILLÉ.

IMITATION D'ANACRÉON [2].

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,

[1] Od. XXVII et XXVIII. Dans les éditions données par Walckenaer, cette petite pièce est intitulée : *Portrait d'Iris.* — [2] Od. III.

Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bonhomme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
« Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? C'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème? »
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon!

Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon! »
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

XIII. LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES[1]

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison; car qui hait les présents?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire, sans celle-là.
Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme; on la nommoit Argie :
Lui, déjà vieux barbon; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.

[1] Arioste, *Orlando Furioso*, canto XLIII.

L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long : suffit, que cet objet charmant
Les laissa soupirer et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois,
Quand l'État mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas, sans résister,
Qu'au choix qu'on fit de lui, consentit le bonhomme.
L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
« On nous sépare, Argie : adieu, soyez fidèle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois; cependant, pour plus grande assurance,

Je vous conseille, en mon absence,
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants
Et leurs présents;
L'invention en est damnable;
Des machines d'Amour, c'est la plus redoutable :
De tout temps, le monde a vu Don
Être le père d'Abandon.
Déclarez-lui la guerre; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome. »
C'en étoit trop pour le bonhomme;
Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle,
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.
Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,

L'endormoient, en contant leur flamme;
Ils déplaisoient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait, et beau par excellence,
Mais qui ne put, par sa souffrance,
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom étoit Atis; son métier, paladin.
Il ne plaignit[1], en son dessein,
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encore si des soupirs il se fût contenté!
La source en est inépuisable;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il? il s'éclipse, il part, il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin, il rencontre un homme,
Un manant[2], qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
« C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
— Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes? »
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur, commune au genre humain,
Contre la gent reptile et toute son espèce.
Dans ses armes il en portoit
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein;
Le serpent se sauva. Notre amant, à la fin,

[1] Il n'épargna, il ne regretta — [2] Paysan.

S'établit dans un bois écarté, solitaire :
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là, le bonheur et la misère
Ne se distinguoient point, égaux en dignité.
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté,
Atis n'y rencontra nulle tranquillité;
Son amour l'y suivit; et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
« Retournons, se dit-il, puisque c'est notre sort :
Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits :
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens;
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas! trop chéris. »

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
Quand, sur les bords du Mince [1], à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe, en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine.
« Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,

[1] Le fleuve du Mincio, sur lequel Mantoue est située. Une vieille légende attribue la fondation et le nom de cette ville à une fée *Manto*.

Votre amie et votre obligée.
Vous connaissez ce nom fameux;
Mantoue en tient le sien : jadis, en cette terre,
J'ai posé la première pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles :
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir,
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci,
Vous en tirâtes un de peine?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer;
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,
Vous gagnerez, par vos présents,
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point; c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde [1].
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette;
Et vous, en pèlerin jouant de la musette,

[1] Ce fut la croyance de tout le moyen âge, que les démons ou les esprits aimaient l'or et les pierreries, et que tout trésor caché était sous la garde d'un lutin.

Me pourrez, à ce son, mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté. »

Aussitôt fait que dit; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto, petit chien, faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage; aussi, fait l'amoureux;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneuls, charmante créature,
Et vrai miracle de Nature :
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours;
Madame en fera ses amours;
Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pèlerin, sans tant tourner [1],
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;
Et voici ce qu'il lui propose :
« Mon chien n'est point à vendre; à donner, encor moins :
Il fournit à tous mes besoins;
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie [2].
Pourvu que j'aie cette joie

[1] Sans circonlocutions, sans hésiter. — [2] Expression proverbiale, qui s'employait pour proposer un échange, un marché, un arrangement.

De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien, dès le même moment. »

La proposition surprit fort la nourrice.
« Quoi! madame l'ambassadrice!
Un simple pèlerin! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le savoit!
Si, cette même nuit, quelque hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître[1]! »
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage et de traits :
On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit : « A gens de cette mine,
Comment peut-on refuser rien?
Puis, celui-ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout son or.
Une nuit de Madame aussi, c'est un trésor. »
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas :
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encore un diamant :
Atis, en riant, le ramasse.
« C'est, dit-il, pour Madame; obligez-moi, de grâce,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence,
Que je lui suis acquis. » La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le pèlerin et son propos.

[1] C'est-à-dire : si le maître et le chien avaient gagné la gale en passant la nuit dans un hôpital où l'on hébergeait les mendiants et les pèlerins.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
« Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte!
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon [1] je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice!
— Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dis que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
— Mais mon mari m'a fait jurer...
— Eh! quoi? de lui garder la foi du mariage?
Bon! jurer! Ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;

[1] Pèlerin.

Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour. »

La fausse [1] vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du sire.
Pour cela, l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'Aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pèlerin traversa la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins.
Il surprit et charma la belle.
« Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle ? »
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout : il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pèlerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce
Qu'il demandoit, et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,

[1] Perfide, déloyale, méchante.

Il redevint Atis. La dame en fut ravie.
C'étoit, avec bien plus d'honneur,
Traiter monsieur l'ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très-bon nombre.
Chacun s'en aperçut; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen?
Jeunes gens font-ils jamais rien,
Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons [1],
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins.
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissements sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrètes;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire :
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.
Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme était homme sensible.
Il choisit un de ses valets,

[1] Indulgences papales.

Le charge d'un billet, et mande que Madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
« Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants.
La perfide a couvert mon front d'ignominie :
Pour satisfaction, je veux avoir sa vie.
Poignarde-la, mais prends ton temps;
Tâche de te sauver, voilà pour ta retraite;
Prends cet or! Si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
« Partez pourtant, dit-il; on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'âme traîtresse. »

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage;
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle; et son maître, en courroux,

Va lui-même à l'endroit. O prodige! ô merveille!
Il y trouve un palais, de beauté sans pareille :
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux;
Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins et bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes;
Les chambres sans hôte et désertes;
Pas une âme en ce louvre[1]; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magistrat, l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer, lui donnant cet office :
« Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice?
Car de dire un roi, c'est trop peu.
— Il est à moi, reprit le More. »
Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
« Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance[2]
Que je rencontre ici. » Le More lui répond :
« Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être

[1] Le nom du Louvre était devenu un mot générique synonyme de *palais*. — [2] Richesse, biens, trésors; du bas latin *chevancia*.

De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
... Entends-tu ce langage?
Et sais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME.

Ganymède?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieillesse et la magistrature?

LE MORE.

Moi, railler! Point du tout.

ANSELME.

Seigneur...

LE MORE.

Ne veux-tu point?

ANSELME.

Seigneur... »
Anselme, ayant examiné ce point,
Consent à la fin au mystère.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire?
En page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé ;
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More partout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti

Ce louvre en un moment; par son art, fait un page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout à coup : « Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme! Il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade!
Homme de... La pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère!
Du moins, n'ai-je pas pris un More pour galant.
Tout me rend excusable, Atis et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien? » Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore.
« Favori, que l'on danse! » A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari.
« Qu'on fasse tomber des pistoles! »
Pistoles tombent à foison.
« Eh bien! qu'en dites-vous? Sont-ce choses frivoles?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis, faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,
Surtout quand le donneur est bien fait, et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé!

En échange du chien, l'on me vouloit moi-même :
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, monsieur; suis-je chose si chère?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagère,
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?
Le louvre, pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi, qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir :
Je le donne à Lucrèce, et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari : la paix! car, aussi bien,
Je vous défie, ayant ce chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre;
Il m'avertit de tout; il confond les jaloux.
Ne le soyez donc point : plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous. »
Anselme accorda tout. Qu'eût fait le pauvre sire?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grâce; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le palais? dira quelque critique.
— Le palais? que m'importe? Il devint ce qu'il put.
A moi ces questions! Suis-je homme qui se pique
D'être si régulier? Le palais disparut.
— Et le chien? — Le chien fit ce que l'amant voulut.
—Mais que voulut l'amant?—Censeur, tu m'importunes!
Il voulut, par ce chien, tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content?
Favori se perdoit souvent :
Mais chez sa première maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assidûment;
Et même en l'accommodement;
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire [1].
L'époux jura, de son côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté,
Si jamais on le voyoit page.

[1] Intrigue, galanterie.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME[1].

I. COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle[2];
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle
N'y fait besoin et ne sert de deux clous.
Or, devinez comment ce jeu s'appelle[3]?
Vous y jouez, comme aussi faisons-nous;
Il divertit et la laide et la belle;
Soit jour et nuit, à toute heure il est doux :
Car on y voit assez clair sans chandelle.
Or, devinez comment ce jeu s'appelle[3]?
Le beau du jeu n'est connu de l'époux;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point; jamais on n'y querelle :
Or, devinez comment ce jeu s'appelle?

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,

[1] Les Contes qui composent ce livre ont paru en France, sous la rubrique de Mons en 1674 et en 1675, et sous celle d'Amsterdam en 1676; mais on a tout lieu de croire que ces éditions étaient faites en province, et surtout à Rouen.

[2] Les quatre vers qui suivent celui-ci ont été supprimés dans toutes les éditions à partir de celle de 1685.

[3] Édition de 1675 :

Or, devinez comme ce jeu s'appelle?

Cette variante se reproduit plus loin deux fois de suite avec le même vers.

Je vais encor vous en dire un usage
Il fait venir l'esprit et la raison;
Nous le voyons en mainte bestiole[1].
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un misérable oison;
Coudre et filer, c'étoit son exercice,
Non pas le sien, mais celui de ses doigts.
Car, que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'âme occupée;
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disoit :
« Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse! »
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit; à la fin, on lui dit :
« Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision. »
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion :
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
« Me voudroit-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans?
Vaux-je cela? » disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas.
Amour n'avoit, à son croc, de pucelle,
Dont il crût faire un aussi bon repas.

« Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit

[1] Petite bête, petite niaise; de l'italien *bestiola*.

J'en pusse avoir? Non pas pour grosse somme ;
A gros achat mon trésor ne suffit;
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage :
Et cependant prenez ceci pour gage. »
A ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit : « Tout beau!
Nous pourvoirons à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande et marchande, entre nous,
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici, suivez-moi hardiment;
Nul ne nous voit; aucun ne nous entend;
Tous sont au chœur; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion. »

Elle le suit; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrette recule
Un peu la tête, et l'innocente dit :
« Quoi! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?
— Et vraiment oui! » repart Sa Révérence.
Puis, il lui met la main sur le teton.
« Encore ainsi? — Vraiment oui; comment donc? »
La belle prend le tout en patience.
Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien, qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bonaventure, à six moments de là,
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda;
La charité du beau père étoit grande.
« Eh bien, dit-il, que vous semble du jeu?
— A nous venir l'esprit tarde bien peu! »

Reprit la belle. Et puis, elle demande :
« Mais s'il s'en va? — S'il s'en va, nous verrons;
D'autres secrets se mettent en usage.
— N'en cherchez point, dit Lise, davantage :
De celui-ci nous nous contenterons.
— Soit fait! dit-il, nous recommencerons,
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise. »
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le *Pater* : il aimoit cette danse.
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne, en songeant à cela.

Lise songer! Quoi, déjà Lise songe!
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien
Lise rêvoit. Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout :
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise, de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les *encore*, enfin tout le phœbé [1].

« Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand et par qui l'esprit vous fut donné ? »
Anne reprit : « Puisqu'il faut que je fasse

[1] Mystère, ce qui est obscur ou caché. On appelait *phœbé* le gâteau de la fête ou des Rois.

Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
— Mon frère Alain! Alain! s'écria Lise;
Alain, mon frère! Ah! je suis bien surprise!
Il n'en a point; comme en donneroit-il?
— Sotte, dit l'autre, hélas! tu n'en sais guère :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu? Sache-le de ta mère;
Elle est experte au fait dont il s'agit :
Si tu ne veux, demande au voisinage[1]
Sur ce point-là; l'on t'aura bientôt dit :
Vivent les sots pour donner de l'esprit! »
Lise s'en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je disois fort bien,
Quand je disois que ce jeu-là rend sage[2].

II. L'ABBESSE MALADE[3]

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici?
Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse
En usa bien; l'autre, au contraire, mal;
Selon les gens, bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre, en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,

[1] Ce vers manque dans toutes les éditions à partir de celle de 1685. — [2] Ces quatre derniers vers ont été supprimés dans toutes les éditions à partir de celle de 1685. — [3] Avant l'édition de 1685, ce conte était intitulé seulement *l'Abbesse*. Il est imité des *Cent Nouvelles nouvelles*, nouvelle XXI, *l'Abbesse guérie*.

Qu'ouailles sont la plupart des personnes [1] :
Qu'il en passe une, il en passera cent;
Tant sur les gens est l'exemple puissant [2]!
Agnès passa, puis autre sœur, puis une [3];
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le conte.
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême,
Tout justement comme un saint de carême;
Bonne d'ailleurs, et gente [4], à cela près.
La Faculté, sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
« Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de... (l'*à moins* est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie [5] d'homme. » Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.
« Jésus! reprit, toute scandalisée,

[1] Édition de 1685 :

Que brebis sont la plupart des personnes.

[2] C'est après ce vers, que La Fontaine avait intercalé dans l'édition de 1675 trente vers consacrés à l'épisode de *Dindenaut et Panurge*, épisode qu'il a depuis retranché, pour en faire un conte séparé, à la suite de celui-ci, dans l'édition de 1685.

[3] Édition de 1675, avant la suppression de l'épisode de *Dindenaut et Panurge :*

Une passa, puis une autre, et puis une.

[4] Gentille, jolie. — [5] L'emploi de ce mot, sans élision de l'*e* final, est une faute de prosodie.

Madame abbesse; eh! que dites-vous là?
Fi! — Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important [1];
Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame. »
Ce fut bien pis : non pas que dans son âme
Ce *bon* ne fût par elle souhaité;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose [2]?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : « Madame, croyez-les;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets [3],
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaise?
— Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise!
Reprit l'abbesse : or çà, par votre Dieu!
Le feriez-vous? Mettez-vous en mon lieu?
— Oui-dà, madame; et dis bien davantage :
Votre santé m'est chère jusque-là
Que, s'il falloit, pour vous, souffrir cela,
Je ne voudrois que, dans ce témoignage
D'affection, pas une de céans
Me devançât. » Mille remercîments
A sœur Agnès donnés par son abbesse.
La Faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,

[1] Les éditions de 1675 et 1676 ajoutent le vers suivant :
Autre que bon n'est ici suffisant.

[2] Édition de 1675 :
Lui vînt sans peine approuver telle chose.

[3] Remèdes; parce que la médecine empirique employait une foule de *secrets*.

Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses sœurs : « Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu :
Par charité, n'en est-il point quelqu'une,
Pour lui montrer l'exemple et le chemin ? »
Cet avis fut approuvé de chacune ;
On l'applaudit ; il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne ou discrète.
Le billet trotte ; on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs et des blancs,
Et des tannés [1]. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le désir de faire que Madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son âme
Tel récipé [2], possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ;
Une troisième entre dans la carrière ;
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met, pour n'être la dernière [3].

[1] Bruns. — [2] Ordonnance de médecin, parce qu'elles commençaient toutes autrefois par ce mot latin *Recipe*, signifiant *Prenez*.

[3] Les cinq vers suivants, qui se trouvent dans les premières éditions, ont été supprimés, à partir de celle de 1685, avec l'épisode de *Dindenaut et Panurge*, auquel ils font allusion :

. . . . . Pour n'être la dernière
Qui feroit voir son zèle et sa ferveur
A mère abbesse, il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette ; ainsi que les moutons
De Dindenaut, dont tantôt nous parlions,
S'alloient jeter chez la gent porte-écaille.
Que dirai plus ?

Que dirai plus? Enfin l'impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
OEillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.

O doux remède! ô remède à donner!
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté!
Point d'honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits, madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!

III. DINDENAUT ET PANURGE [1].

Je le répète, et dis, vaille que vaille,
Le monde n'est que franche moutonnaille.
Du premier coup, ne croyez que l'on aille
A ses périls le passage sonder;
On est longtemps à s'entre-regarder;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,
Le reste suit, et fait ce qu'il doit faire.
Qu'un seul mouton se jette à la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord; tous se noieront à tas.
Maître François [2] en conte un plaisant cas;
Ami lecteur, ne te déplaira pas,

[1] *Pantagruel*, liv. IV, ch. VIII. — [2] Rabelais.

Si, sursoyant ma principale histoire [1],
Je te remets cette chose en mémoire.
Panurge alloit l'oracle [2] consulter:
Il navigeoit [3], ayant dans la cervelle
Je ne sais quoi qui vînt l'inquiéter.
Dindenaut passe, et médaille l'appelle
De vrai cocu. Dindenaut, dans sa nef [4],
Menoit moutons. « Vendez-m'en un? dit l'autre.
— Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef [5]
D'assez priser ni vendre telle aumaille [6]? »
Panurge dit : « Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent? »
Un fut vendu : Panurge incontinent
Le jette en mer, et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, et le bélier l'entraîne.
Adieu, mon homme : il va boire au godet [7].
Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès d'abord
Que tout exemple est de force très-grande,
Et ne me suis écarté par trop fort,
En rapportant la moutonnière bande;
Car notre histoire est d'ouailles encor [8].

[1] Celle de *l'Abbesse malade*, dans laquelle ce conte était d'abord inclus. — [2] L'oracle de la Dive Bouteille. — [3] Naviguait. — [4] Navire. — [5] Venir à bout. — [6] Troupeau de bêtes. — [7] A la grande tasse, à la mer. — [8] Jeu de mots sur *ouailles*, pris au propre et au figuré; car les religieuses, dont il est question dans le conte de *l'Abbesse malade*, sont appelées souvent les *ouailles du Seigneur*.

IV. LES TROQUEURS [1].

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi ;
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en aurait envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour, nous l'obtiendrons. Amen.
Ainsi soit-il ! Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds ; car nos gens
Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants [2].

Près de Rouen, pays de sapience [3];
Deux villageois avoient, chacun chez soi,
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guère,
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire,

[1] La Fontaine a mis en vers un fait qui, dit-on, arriva, de son temps, en Normandie, et qui eut quelque retentissement. C'est pourquoi ce conte fut imprimé à part, clandestinement, sans date, sans nom de lieu ni de libraire, huit pages in-8°.

[2] Dans la première édition, sans date, au lieu des trois vers qui précèdent, on n'en lit que deux :

Tel bref, en bref, après bon examen,
Nous envoyer, feroit grand bien en France.

Les manuscrits de Conrart donnent aussi ces deux vers, mais en remplaçant *feroit* par *seroit*.

[3] Dicton proverbial qu'on employait pour désigner la *Normandie*.

Un jour de fête, avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : « Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature ;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture?
Notre pasteur a bien changé de cure [1] :
La femme est-elle un cas si différent?
Et pargué non; car messire Grégoire
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire :
Mes brebis sont ma femme. Cependant
Il a changé : changeons aussi, compère?
— Très-volontiers, reprit l'autre manant;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle : or çà, sire Oudinet,
Sera-ce trop, s'il donne son mulet
Pour le retour? — Mon mulet? Eh! parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix;
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne.
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc; touche là! »
Sire Oudinet, raisonnant sur cela [2],
Dit : « Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens;
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes ;

[1] Édition sans date, originale :
Notre pasteur a bien troqué de cure.
[2] Manuscrits de Conrart :
Sire Oudinet, réjoui sur cela.

Femmes aussi trompent assez souvent;
Jà [1] ne les faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner,
Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. »
L'expédient ne fut goûté de tous.
Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre :
« Tiennette n'a ni suros ni malandre [2],
Dit le second. — Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier [3];
Ma foi! c'est bâme [4]. — Et Tiennette est ambroise [5],
Dit son époux : telle je la maintien. »
L'autre reprit : « Compère, tiens-toi bien;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise?
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu? »
L'autre manant jura : « Par la vertu [6]!
Tiennette et moi, nous n'avons qu'une noise :
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
A toi compère! » Et de prendre la tasse,
Et de trinquer. « Allons, sire Oudinet,

[1] Maintenant, déjà. Ce mot, souvent parasite dans les vieux écrivains, s'employait comme les mots *voire*, *or çà*, *là*, pour donner du nombre ou de la variété à la phrase. — [2] Expression proverbiale tirée de l'art vétérinaire. Le *suros* est une tumeur à la jambe du cheval, et la *malandre* une crevasse au genou. — [3] Les menues monnaies passaient par trop de mains pour se couvrir de vert-de-gris. — [4] Pour *baume*.

[5] Pour *ambroisie* Manuscrits de Conrart :

Ma foi, c'est baume, et Tiennette framboise.

[6] *Par la vertugoy*, ou *vertubleu*, ou *vertudieu;* jurons populaires, qu'on abrégeait en disant *par la vertu*, pour ne pas encourir les peines portées contre les blasphémateurs du nom de Dieu.

A Jeanne, top [1]! puis à Tiennette, mâsse! »
Somme qu'enfin la soute [2] du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre,
Que tels traités alloient leur grand chemin [3].
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennette :
Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fût secrète;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit : je n'en assure,
Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc, non plus, ne fit du sien remise :
Rien ne se perd entre les gens d'Église.
Les permuteurs [4] ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans le village, à moins que de scandale [5] :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis [6] :
« Bon fait troquer, commère; à ton avis?

[1] Pour *tope*. *Tope* et *mâsse* sont empruntés au vocabulaire des joueurs : *mâsse* est l'enjeu; pour l'accepter, on dit *tope*.
[2] Somme complémentaire pour rendre les lots égaux.
[3] C'est-à-dire : ne souffraient aucune difficulté.
[4] Troqueurs, changeurs.
[5] Édition originale sans date.
Dans ce village....
[6] Entretiens familiers, menus propos.

Si nous troquions de valet? Que t'en semble? »
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très-bon effet;
Le premier mois, très-bien ils s'en trouvèrent :
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa soute,
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine seulette,
Près d'un ruisseau, sa défunte Tiennette,
Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette [1].
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle, du troc, ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure [2],
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. — Pourquoi cela? — Pourquoi?
Belle demande! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète [3] :
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et qu'après tout, Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four [4] :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère; il ne s'y servit plat,
Où maître Amour, cuisinier délicat,

[1] Ou *coudraie,* lieu planté de noisetiers. — [2] Attente, retard.
[3] Édition sans date, originale :
Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète
[4] Édition sans date, originale :
Ne soient pas gens à cuire à même four.

Et plus savant que n'est maître Hyménée[1],
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : « Gille a quelque secret;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand;
Dédisons-nous ; usons du privilége. »
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille, assigné, de son mieux se défend.
Un promoteur[2] intervient pour le siége
Épiscopal, et vendique le cas[3].
Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire;
Le Parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compère Étienne!
Contre ses fins, cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car, s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.

[1] Édition sans date, originale :
Et plus friand que n'est maître Hyménée
[2] Procureur de l'officialité, en Cour d'Église.
[3] S'empare de l'affaire, du procès.

Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants! Ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très-bien s'en trouvoient,
Sans le dédit; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens [1].
J'ai grand regret de n'en avoir les gants,
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Auroit-on pris des croquants pour troquants,
En fait de femme? Il faut être honnête homme
Pour s'aviser d'un pareil changement.
Or n'est l'affaire allée en cour de Rome;
Trop bien est-elle au sénat de Rouen.
Là le notaire aura du moins sa gamme,
En plein bureau : Dieu gard' sire Oudinet
D'un rapporteur barbon et bien en femme,
Qui fasse aller la chose du bonnet[2]!

V. LE CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement;
Cela ne leur coûte guère :
Tout leur est nymphe ou bergère,
Et déesse bien souvent.

[1] Manuscrits de Conrart :

Pour en donner l'exemple à d'autres gens.

[2] Les dix derniers vers de ce conte ont été retranchés, à partir de l'édition de 1685. Dans les éditions précédentes, le dernier vers seul avait été ainsi modifié :

Qui fasse aller cette affaire au bonnet.

Horace n'y faisoit faute :
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie ;
C'étoit la nymphe Égérie ;
C'étoit tout ce qu'on vouloit[1].
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour, mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : « Te voilà ; nomme ! »
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du roi.
De ce privilége insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi
Dans les contes que voici ;
Et s'il me plaisoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire,
Et, pour messire Thomas,
Le grand druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende ?
Non ; mais, tout considéré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisque ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon[2].
Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon

[1] Allusion à ces vers d'Horace :
Hæc ubi supposuit dextrum corpus mihi lævo,
Ilia et Egeria est : do nomen quod libet mihi.
(Lib. I, sat. II, v. 125-126.)

[2] Modèle phénix ; de l'italien *parangone*.

Se baigner nu : la fillette étoit drue [1],
Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.
Tels défauts ne pouvoient être au gars reprochés ;
Puis, dès auparavant, aimé de la bergère,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés :
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient,
Comme eût fait une jalousie ;
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie ;
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète [2],
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer ;
L'amour, huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avoit bonne conscience ;
Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le désir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance ;
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;
Puis, force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon [3] conforme à cet original.

[1] Gaillarde, éveillée. — [2] Pour *droite*, en patois champenois.
[3] Dessin, esquisse au crayon.

Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées,
Amour en fût demeuré là :
Il comptoit pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant[1] mit en un coin ce cas :
Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait; et, comme l'on peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement[2] cadrer la pénitence;
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
« Être dans ses regards à tel point sensuelle!
C'est, dit-il, un très-grand péché;
Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir touché. »
Cependant la peine imposée

[1] On appelait ainsi tout faux soldat, qu'un capitaine faisait paraître aux revues pour compléter sa compagnie. Au figuré, *passe-volant* signifie *intrus*. — [2] En quelque façon.

Fut à souffrir assez aisée;
Je n'en parlerai point : seulement on saura
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire; et le drôle,
D'un petit coup sur l'épaule,
La fillette régala,
Lui sourit; lui dit : « Voilà
Mon fait! » joignant à cela
D'autres petites affaires.
C'étoit jour de calende [1], et nombre de confrères
Devoient dîner chez lui. « Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis, l'apportez incontinent :
Ma servante est un peu nouvelle. »
Anne court; et voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte :
Aucuns des vins sont approuvés;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen

[1] C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent, pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement; et cela se fait tous les mois (*Note de La Fontaine.*)

Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie;
Puis, le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien! Chacun, à sa chacune,
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet, la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné? Qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela,
A madame Anne, le jour même,
L'appela cent fois sotte; et, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
« Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin!
Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs, sont-ce canailles?»
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au prêtre outragé :
« Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir mangé. »

VI. LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE [1].

Maître François [2] dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et, par saint Jean! si Dieu me prête vie,

[1] Ce conte est tiré de Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. XLV-XLVII.
[2] François Rabelais.

Je le verrai ce pays où l'on dort!
On y fait plus : on n'y fait nulle chose;
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :
On les connoît à leur visage mince;
Le long dormir est exclus de ce lieu.
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet [1],
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne :
« Cettui [2] me semble, à le voir, Papimane. »
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province, où les gens autrefois
Firent la figue [3] au portrait du saint-père.
Punis en sont : rien chez eux ne prospère.
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser [4] un champ, dans l'île dessusdite.

[1] On a mis *maigrelet* dans toutes les éditions modernes. *Mingre* ou *maingre*, dans la vieille langue, signifie : chétif, faible, débile. — [2] Celui-ci. — [3] C'est-à-dire : firent la grimace, tirèrent la langue. — [4] Labourer, retourner, remuer.

Bien paroissoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit, et faisoit son labeur.
Survient un diable, à titre de seigneur;
Ce diable étoit des gens de l'Évangile [1],
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux [2];
Plus ne savoit apporter de dommage.
« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent; je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres?
Ils sont à nous, dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux? »
Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle [3],
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
— Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touselle?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or, emplis-en ce lieu :
Touselle, soit! touselle, de par Dieu!

[1] C'est-à-dire : de ces gens que désigne l'Évangile en disant : *Bienheureux les pauvres d'esprit!* — [2] Expression empruntée à Rabelais, liv. IV, ch. XLV : « Ung petit diable, lequel encore ne sçavoit ne tonner ne gresler, fors seulement le persil » et les choulx. » C'est-à-dire : novice, innocent. — [3] Sorte de blé sans barbe.

J'en suis content. Fais donc vite, et travaille;
Manant, travaille ; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin [1],
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer [2], et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi;
L'autre dans terre est réservé pour moi. »
L'août [3] arrivé, la touselle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très-bien.
L'autre, au marché, porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avoit la touselle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha, le diable en fut la dupe.
« Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain? »
Le manant dit : « Je crois qu'au lieu de grain,
Planter me faut ou navets ou carottes :

[1] En aucune manière. — [2] Ne rien faire. — [3] La Fontaine écrivait et prononçait *oust*.

Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
— Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin : mon lot sera hors terre;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains. »

L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir[1] encor,
Le manant prend raves belles et bonnes;
Feuilles sans plus tombent, pour tout trésor,
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
« Monsieur le diable, où croît cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera? »
Plein de courroux, et vide de pécune,
Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit[2].
« Ah! par la mort! par le sang! par la tête!
Dit le démon, il le paiera, parbleu!
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!
Çà, çà, galons-le[3] en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie;
J'ai sur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas :
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai,
Que ne jouerez ces tours, de votre vie.

[1] Faire la récolte. — [2] Se consolait, se réjouissait. — [3] Au figuré, étrillons-le, maltraitons-le.

A coups de griffes, il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Touselle et grain, champ et rave, enfin tout,
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui, je suis à vous, Phlipot;
Et touchez là : ceci sera mon arme [1]. »

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit; c'étoit sa ménagère;
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : « Phlipot, ne pleure point;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps. »
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave;
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil; car d'étole, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Toute le clergé chante autour, à voix haute :
VADE RETRO [2]. Perrette cependant

[1] C'est-à-dire : ses griffes.
[2] Commencement de la prière de l'exorcisme.

Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient. Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
« Ah! le bourreau! le traître! le méchant!
Il m'a perdue! il m'a toute affolée [1]!
Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous!
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre Votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. » A ces mots, au follet,
Elle fait voir... Et quoi? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber :
Onc n'avoit vu, ne lu, n'ouï [2] conter,
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chômèrent [3] la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

[1] Blessée. — [2] Ni ouï. — [3] Au figuré, fêtèrent, parce que les jours fériés, on *chômait*, on ne faisait rien.

VII. FÉRONDE OU LE PURGATOIRE [1].

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne [2]
Se rendit craint par un moyen nouveau :
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses,
Qui de maint fait courageux étoient causes.

[1] Ce conte est tiré de Boccace, *Decamerone*, giorn. III, nov. 8

[2] Le Vieux de la Montagne était le chef d'une secte d'Ismaélites, redouté en tous lieux par les meurtres qu'il faisait commettre. Les prestiges qu'il employait pour fanatiser ses sectateurs sont décrits par le voyageur Marc-Paul, et par les historiens des croisades, de la même manière que notre poëte le fait ici. Cette secte fut fondée vers l'an 1090, par Hasan, fils de Sabah qui s'empara de la forteresse d'Alamont, près de Kaswin, en Perse. Il y fit sa résidence. De là cette secte étendit sa domination jusqu'en Syrie, et s'empara de Meswa : elle détruisait les mosquées, elle abolissait tout le culte extérieur de la religion musulmane, permettant le vin, ainsi que toutes les jouissances des sens, et interprétant le Koran dans un sens purement allégorique. On donna à ses sectaires en Orient le nom de *haschischin*, d'où est dérivé notre mot *assassin*. Ce nom, sur l'étymologie duquel on a tant contesté, paraît provenir du mot *haschich*, électuaire ou boisson enivrante, composée avec une espèce de chanvre fermenté, dont les chefs des Ismaéliens avaient seuls le secret, et qu'ils administraient à leurs sectateurs, quand ils voulaient les transporter dans leurs jardins enchantés, ou exalter leur imagination et les plonger dans de délicieuses extases. La dynastie ou la puissance des *Haschischins* ou *Assassins* a duré cent quatre-vingt-onze ans, et n'a été détruite qu'en l'an 1271, par le sultan Bibar ; mais leur secte subsiste toujours, et est répandue en Syrie, en Perse et dans l'Inde ; et ceux qui en font partie sont connus sous le nom de Basteniens, d'Ismaéliens, ou de Mélaihédèhs. (WALCKENAER.)

Il choisissoit, entre eux, les plus hardis,
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût, à leurs sens perceptible,
Du paradis de son Législateur :
Rien n'en a dit, ce prophète menteur,
Qui ne devînt très-croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faisoit boire tous, de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.
En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés [1], et beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper [2].
Si [3] se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom [4]. Lors de faire accointance [5],
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
Les gens trouvoient en son charmant pourpris [6]
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer.

[1] Expression métaphorique empruntée au vocabulaire des chasseurs. Lorsque les perdreaux grandissent, les plumes du dessous de la gorge et du jabot, jusque-là d'un blanc sale et jaunâtre, se trouvent renforcées par d'autres plumes mouchetées de gris : on dit alors que les perdreaux sont maillés. — [2] A foison. — [3] Ainsi. — [4] L'imposteur Mahomet. — [5] Faire connaissance, liaison. — [6] Séjour, asile, enceinte.

Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage,
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen, le prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolixe sur ce cas,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot, de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas[1],
Dîmes et cens, revenus et ménage
D'un abbé blanc[2]. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être[3] aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si[4] qu'il y faut moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait[5] dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit[6] apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères;
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.

[1] Train d'affaires. — [2] Abbé de moines *blancs*, prémontrés, dominicains. Un abbé *noir* avait une abbaye de moines noirs ou bénédictins. — [3] C'est-à-dire : quand il s'agit d'être. — [4] Tellement, si bien. — [5] Tout son revenu. — [6] Véritable.

Féronde avoit un joli chaperon [1]
Dans son logis, femme sienne : et dit-on
Que parentelle [2] étoit entre la dame
Et notre abbé; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En étoit père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse.
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot,
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées et venues,
Des soins divers de cet économat [3].
Elle alléguoit mille affaires menues :
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine,
Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens [4], ne manquant au retour
D'imposer mains [5] sur madame Féronde :
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles [6],

[1] Femme qui portait un *chaperon.* — [2] Parenté. — [3] Administration de revenus ecclésiastiques. — [4] Expression proverbiale empruntée à la vénerie ; c'est-à-dire : troublait, dérangeait les amants. — [5] Porter la main sur quelqu'un, le battre. — [6] Expression proverbiale signifiant : difficiles à soumettre. *Chausser* est mis là pour *caucher,* aujourd'hui *côcher,* qui se dit pour exprimer le fait d'un coq couvrant une poule.

N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux, de plein saut [1],
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;
En amour dà, non en guerre : il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir; et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort; on l'enterre; l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui, gens d'étrange manière;
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
« Qu'est-ce cela? Songe-t-il? Est-il mort?
Seroit-ce point quelque espèce de sort? »
Puis, il demande aux gens comme on les nomme;
Ce qu'ils font là; d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient; et qu'a-t-il fait à Dieu?
L'un d'eux lui dit : « Console-toi, Féronde;
Tu te verras citoyen du haut monde,
Dans mille ans d'hui [2], complets et bien comptés;
Auparavant, il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire :
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire

[1] Ou de *prime-saut*, tout d'abord. — [2] A compter de ce jour

En sortira. » L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : « C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu[1],
Qui te retient pour mille ans en ce lieu. »
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir : « Mille ans! C'est bien du temps! »
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean, novice de léans[2].
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien, dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit :
« Las! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grâce? »
On la lui fait espérer, non sitôt;
Force est qu'un an dans ce séjour se passe;
Là cependant il aura ce qu'il faut,
Pour sustenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart
Voire moitié, voire la plus grand'part :
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'ange, en après, lui fait un long sermon :
« A tort, dit-il, tu conçus du soupçon;
Les gens d'Église ont-ils de ces pensées?

[1] Édition de 1685 :
Et trop jalouse et desplaisante à Dieu.
[2] De ce lieu-là, du couvent.

Un abbé blanc! C'est trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées. »
Il s'y résout. Qu'eût-il fait? Cependant
Sire prélat et madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : « Que fait ma femme au monde?
— Ce qu'elle y fait? Tout bien. Notre prélat
L'a consolée; et ton économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire.
— Dans le couvent toujours a-t-elle affaire?
— Où donc? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme
Bon gré mal gré, léans[1] aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant. »
Un tel discours ne plaisoit point à l'âme.
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut longtemps infructueux;
Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater abbas, avec juste sujet,
Appréhenda d'être père, en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'âme sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire

[1] En ce lieu-là.

Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire :
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta Te Deum à renfort [1].
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât [2] pour obtenir enfants.
A tant [3] laissons l'économe et sa femme;
Et ne soit dit que nous autres époux,
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme,
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

VIII. LE PSAUTIER [4].

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids;
Leur aventure a ne sais quelle grâce
Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois! je faux [5] d'un; c'en seront au moins quatre [6].
Comptez-les bien : Mazet le compagnon;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre;

[1] A pleins poumons; de l'italien *rinforzando.* — [2] On fit des vœux, on offrit des ex-voto. — [3] Enfin. — [4] Ce conte est pris de Boccace, *Decamerone,* giornata IX, novella 2, et Boccace l'avait pris lui-même dans la seconde branche du célèbre roman *le Renard contrefait,* composé au quatorzième siècle. — [5] Je me trompe. — [6] Le IXe du liv. I, le XVIe du liv. II, le IIe du liv. IV, et celui-ci, le VIIIe du même livre.

Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous : quatre, c'est compte rond.
Vous me direz : « C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci! »
Que voulez-vous? Je n'y saurois que faire;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici;
Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, et des yeux le couvoit,
Lui sourioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa très-humble servante,
Qui, pour cela, d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que léans [1] il n'étoit
Vieille ni jeune, à qui le personnage
Ne fît songer quelque chose à part soi;
Soupirs trottoient : bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau, seule, pour son usage,
Eut le galant : elle le méritoit,
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons : son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs,

[1] En ce lieu.

Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos,
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
« C'est le galant, ce dit-on; il est pris. »
Et de courir; l'alarme est aux esprits;
L'essaim frémit; sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mère abbesse; et heurtant à grands coups,
On lui cria : « Madame, levez-vous!
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme. »
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme;
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève en hâte, étourdiment,
Cherche son voile; et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
A certain voile aux nonnes familier,
Nommé pour lors entre elles leur *psautier*.
La voilà donc de grègues[1] affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter de rechef
Tout le catus[2], elle dit irritée :
« Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent! Si Dieu plaît, ne fera,
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée. »
Chapitre donc, puisque chapitre y a,

[1] Culottes, caleçon. — [2] En langue romane : le cas, le fait

Fut assemblé. Mère abbesse, entourée
De son sénat, fit venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.
« Quoi! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu!
Un tel scandale en la maison de Dieu!
N'êtes-vous point morte de honte encore?
Qui vous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie [1]? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas),
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre institut condamne une méchante?
Vous l'apprendrez, devant qu'il soit demain.
Parlez, parlez! » Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là, confuse et repentante,
N'osoit branler, et la vue abaissoit,
Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçut. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement :
« Votre psautier a ne sais quoi qui pend;
Raccommodez-le? » Or c'étoit l'aiguillette :
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs, ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse; et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux,
Mais à peu près; cela devoit suffire.

[1] Ce mot s'emploie encore dans le peuple comme une injure.

L'abbesse dit : « Elle ose encore rire!
Quelle insolence! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise!
Veut-elle point que l'on la canonise?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer;
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre âme. »
Pas ne finit mère abbesse sa gamme,
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
« Raccommodez votre psautier, madame? »
Tout le troupeau se met à regarder :
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir, par son bourdonnement,
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :
« Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard; que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose. »
Le lendemain, ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre; et le jour ensuivant,
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau,
Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput [1], à notre belle on laisse

[1] C'est-à-dire : avant toute chose, par privilége.

Le jeune fils; le pasteur, à l'abbesse :
Et l'union alla jusques au point,
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

IX. LE ROI CANDAULE [1]

ET LE MAÎTRE EN DROIT.

Force gens ont été l'instrument de leur mal :
Candaule en est un témoignage.
Ce roi fut en sottise un très-grand personnage;
Il fit pour Gygès son vassal
Une galanterie imprudente et peu sage.
« Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant
Et les traits délicats, dont la reine est pourvue;
Je vous jure ma foi, que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix, et passe [2] infiniment :
Ce n'est rien, qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer, sans qu'elle en sache rien,
Car j'en sais un très-bon moyen;
Mais à condition... Vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en dise davantage :
Gygès, il vous faut être sage;
Point de ridicule désir :
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinents, qu'une amour sotte et vaine
Vous feroit faire pour la reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,

[1] L'histoire de Gygès et de Candaule se trouve dans Hérodote liv. I. — [2] Surpasse, l'emporte.

Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée :
Vous êtes connaisseur; venez être témoin
De ma félicité suprême! »
Ils vont : Gygès admire. Admirer, c'est trop peu :
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti;
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint[1] donc pour averti;
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.
« Dieux! disoit-il au roi, quelle félicité!
Le beau corps! le beau cuir! ô ciel! et tout le reste! »
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car, en ce siècle ignorant,
Le beau sexe étoit sauvage.
Il ne l'est plus maintenant,
Et des louanges pareilles,
De nos dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupiroit dans sa peau;
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le prince, s'en doutant, l'emmena; mais son âme
Emporta cent traits de flamme :
Chaque endroit lança le sien.

[1] Édition de Mons, 1675 :
Il s'en tient donc pour averti.

Hélas! fuir n'y sert de rien;
Tourments d'amour font si bien,
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du prince, Gygès eut assez de conduite :
Mais de sa passion la reine s'aperçut.
Elle sut
L'origine du mal; le roi, prétendant rire,
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant! savoit-il point
Qu'une reine sur ce point
N'ose entendre raillerie?
Et, supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut, pour son honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le désir très-véhément.
Je voudrois, pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme;
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes!
Tels dons étoient pour des dieux;
Pour des rois, voulois-je dire;
L'un et l'autre y vient de cire[1],
Je ne sais quel est le mieux.
Ces pensers incitoient[2] la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout:

[1] Expression proverbiale signifiant : y vient fort à propos, aussi bien l'un que l'autre. — [2] Excitaient; du latin *incitare*.

Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout?
Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas, tomba toute la haine.
Il étoit mari, c'est son mal;
Et les gens de ce caractère
Ne sauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé;
Voilà tout fait et tout formé
Un époux du grand catalogue [1],
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince étoit d'un tel mérite,
Qu'il fut fait *in petto* confrère de Vulcan;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,
Le pauvre roi, par nos amants,
Fut député vers le Cocyte;
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage;
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire;
On la savoit assez. Mais je me sais bon gré,
Car l'exemple a très-bien cadré;
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire

[1] Celui des cocus

Que le docteur en lois, dont je vais discourir,
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine:
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants :
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art[1]
Qui du Tien et du Mien tire son origine;
Homme qui hors de là faisoit le goguenard :
Tout passoit par son étamine[2];
Aux dépens du tiers et du quart
Il se divertissoit. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François; moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste,
Lui dit : « Notre féal, vous voilà de relais;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous poussez-vous? Un François être ainsi
Sans intrigue et sans amourettes!
Vous avez des talents, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci. »
L'étudiant reprit : « Je suis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens

[1] C'est-à-dire : le droit, la jurisprudence. — [2] C'est-à-dire : son examen.

Pour la somme[1],
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastère;
Double porte, verroux, une matrone austère,
Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis?
Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.
— Ha! ha! la lune aux dents! repartit le docteur;
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome, en fait que d'aventures?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus
Sur[2] la moustache des Argus :
La chose est chez nous très-commune.
Témoignez seulement que vous cherchez fortune.
Placez-vous dans l'église auprès du bénitier;
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée;
C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque dame agrée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous enverra faire un message.
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu :
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous saura ménager un secret entretien :
Ne vous embarrassez de rien.
De rien, c'est un peu trop; j'excepte quelque chose.
Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cause;

[1] C'est-à-dire : les courtisanes. — [2] Il faut plutôt lire *sous*, quoique toutes les éditions portent *sur*.

Ici tous les moments sont chers et précieux :
Romaines vont au but. » L'autre reprit : « Tant mieux
Sans être Gascon, je puis dire
Que je suis un merveilleux sire. »
Peut-être ne l'étoit-il point;
Tout homme est gascon sur ce point.
Les avis du docteur furent bons : le jeune homme
Se campe en une église où venoit tous les jours
La fleur et l'élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
D'amours,
C'est-à-dire, en chrétien [1], beaucoup d'anges femelles :
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Bénitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela :
Notre homme en choisit un, chanceux pour ce point-là,
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles;
Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,
En prit de bonne grâce. Alors l'étudiant
Dit en son cœur : « Elle est des nôtres! »
Il retourne au logis : vieille vient; rendez-vous :
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La dame étoit des plus jolies;
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Discrétion françoise
Est chose outre nature et d'un trop grand effort :
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils, le docteur s'applaudit,
Rit en jurisconsulte, et des maris se raille.
Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille!

[1] En langage chrétien.

Un berger en a cent; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront!
Bien lui sembloit ce soin chose un peu malaisée,
Mais non pas impossible; et, sans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, grâces aux cieux,
Sa femme, encor que très-rusée.
A ce discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du docteur :
Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, et des si, et des cas,
Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme, en somme.
Un seul point l'arrêtoit; c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
« A ce signe, ce n'est pas elle,
Disoit en soi le pauvre époux :
Mais les autres points y sont tous;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse;
Et celle-ci paroît causeuse
Et d'un agréable entretien;
Assurément, c'en est une autre :
Mais, du reste, il n'y manque rien;
Taille, visage, traits, même poil; c'est la nôtre. »
Après avoir bien dit tout bas :
« Ce l'est! » et puis : « Ce ne l'est pas! »
Force fut qu'au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire.
« Vous vous êtes donné un second rendez-vous?
Poursuivit-il. — Oui, reprit notre apôtre,
Elle et moi, n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre,

Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.
— La résolution, dit le docteur, est belle.
Je saurois volontiers quelle est cette donzelle? »
L'écolier repartit : « Je ne l'ai pu savoir;
Mais qu'importe? Il suffit que je sois content d'elle.
Dès à présent, je vous réponds
Que l'époux de la dame a toutes ses façons :
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre en deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute,
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage,
Où jamais le jour n'est entré;
Mais aussitôt après, la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'amour a de délices :
On peut s'en rapporter à moi. »
A ce discours, jugez quels étoient les supplices
Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage [1]
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'étoit pas bien conseillé;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire;
Mais quand il est déjà reçu,

[1] Correction, humiliation.

Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant,
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage.
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage;
Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
En ces lieux si fortunés.
Mais, par malheur, la vieille avoit, pour se conduire,
Une lanterne sourde; et, plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en lois,
Elle reconnut l'homme, et sans être surprise,
Elle lui dit : « Attendez là;
Je vais trouver madame Élise.
Il la faut avertir; je n'ose, sans cela,
Vous mener dans sa chambre; et puis, vous devez être
En autre habit, pour l'aller voir,
C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. » A ces mots, notre maître,
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome,
Le tout propre, arrangé de même qu'on eût fait,
Si l'on eût attendu le cardinal préfet [1].

[1] On appelle ainsi le cardinal gouverneur de Rome. Il y a aussi un cardinal *préfet des brefs;* un autre, *préfet de la signature de justice*, etc.

Le docteur se dépouille; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire
En un fort mal-plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire :
C'étoit en l'École de droit.
En l'École de droit! Là même! le pauvre homme,
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur régent :
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée et grand chuchillement [1],
Universel étonnement.
« Est-il fou? Qu'est-ce là? Vient-il de voir quelqu'une? »
Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, et dit
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme étoit fou, que sa femme étoit sage.
On fit casser le mariage;
Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse [2]:
Un prélat lui donna l'habit.

[1] Chuchotement. — [2] Nous croyons que La Fontaine a voulu traduire plaisamment : *San-Crescentio di Valombrosa.*

X. LE DIABLE EN ENFER [1]

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas, dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissants;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux [2].
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire :
On meurt d'amour, on languit, on soupire.
Pas ne tiendroit aux gens, qu'on ne fît mieux.
A tels périls, ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute;
Car, pour ce point, je l'excepte et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là
Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit : « Que n'est-ce un péché que cela! »
Je la condamne, et veux prouver, en somme,
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint;
Rien n'est plus vrai : si Rustic avait craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très-gentille,
Jusques au vif vous l'eût bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.

[1] Ce conte est tiré de Boccace, *Decamerone*, giornata III novella 10.

[2] Allusion à une épigramme de Régnier qui commence ainsi

L'amour est une fluxion
Qui par les yeux dans le cœur entre....

Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas :
« Mon Dieu! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie. »
Alibech donc s'en va, sans dire adieu;
Mère ni sœur, nourrice ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu;
Tant court enfin, qu'elle entre en un bois sombre;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme (possible) autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.
« Père, dit-elle, un mouvement m'a pris,
C'est d'être sainte, et mériter, pour prix,
Qu'on me révère, et qu'on chôme ma fête.
Oh! quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présents!
Votre métier est-il si difficile?
Je sais déjà jeûner plus d'à demi.
— Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard; je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard[1] de mal fille et femme qui jeûne,
Sans pour cela guère mieux en valoir!
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus, qui me sont lettres closes,
Et qu'un ermite, habitant de ces bois,
Vous apprendra mieux que moi mille fois.

[1] Pour *garde*.

Allez le voir, ne tardez davantage ;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage. »
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte et se barricada.
Très-sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse ni goutte,
Jeûne ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là, notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'âme en Dieu toute occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée [1].
C'étoit Rustic, jeune saint très-fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit [2] d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué ;
Appétit tel, qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
« Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier; mais ce peu-là que j'ai,
B en volontiers vous sera partagé;
Nous vous rendrons la chose familière. »
Maître Rustic eût dû donner congé,
Tout dès l'abord, à semblable écolière.
Il ne le fit; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi : « Rustic, que sais-tu faire?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire.
Qu'est-ce cela? Moins que rien; tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle [3];
Triomphes grands chez les anges en sont :

[1] C'est-à-dire, affichant une feinte austérité. — [2] Désir.
[3] C'est la pénitence que s'imposait au douzième siècle Robert d'Arbrissel, fondateur de la célèbre abbaye de Fontevrault.

Méritons-les; retenons cette fille :
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair. »
Il la retint, et fut si téméraire,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
Or sont nos saints logés sous même toit :
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de joncs pour la novice;
Car, de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence? Elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut, pour tout service,
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit;
L'ermite non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant; sein qui pousse et repousse
Certain corset [1], en dépit d'Alibech
Qui tâche en vain de lui clore le bec,
Car toujours parle; il va, vient et respire :
C'est son patois; Dieu sait ce qu'il veut dire.

[1] Ces vers sont imités du *blason* sur le *beau tétin*, par Clément Marot.

Le pauvre ermite, ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline!
Et puis voilà de ma dévotion!
Voilà mes saints! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :
« Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,
Dit le frater; il faut, au préalable,
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin;
Créé ne fut pour aucune autre fin :
Procédons-y. » Tout à l'heure [1] il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystère-là;
Et ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante;
Bien humblement rendit grâce au frater;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit.
Frère Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée,
Dont Alibech, non encore déniaisée,
Dit : « Il faut bien que le diable, en effet,
Soit une chose étrange et bien mauvaise;
Il brise tout; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise,
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. — Soit fait! ce dit le frère. »
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,

[1] Tout à l'instant.

Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'enfer, s'accoutumant au diable,
Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : « On dit encor bien vrai,
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute. »
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle;
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie; autant en fait la belle.
Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle;
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin [1] de ce qu'elle put dire
A ses parents; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment, elle leur fit entendre
Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte :
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon;
Mais cette chartre [2] est faite de façon,
Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée [3] en grand' pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
« Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes;

[1] En peine, en souci. — [2] Prison. — [3] Fêtée.

On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
— Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère.
— Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.
Et Néherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère :
Il vous recherche; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti. »
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme,
Qu'avec les traits de la jeune Alibech,
Il prit pour bon un enfer très-suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint[1] pareille joie[2]!
Ne plus ne moins qu'employoit au désert
Rustic son diable, Alibech son enfer.

XI. LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE[3].

Messire Jean, c'étoit certain curé
Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange;
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le messire;
En ce point-là, les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est; besoin n'ai de le dire.
Messire Jean, tel que je le décris,

[1] Donne; du vieux verbe *doigner*. — [2] Ces deux derniers vers ont été retranchés dans toutes les éditions, à partir de celle de 1685. — [3] Ce conte est tiré de Boccace, *Decamerone*, giornata XI, novella 10. Le fabliau de Rutebeuf, intitulé : *de la Demoiselle qui vouloit voler*, avait sans doute inspiré le conteur italien

Faisoit si bien, que femmes et maris
Le recherchoient, estimoient sa science;
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit, vous eussiez dit un ange.
Au demeurant, il n'étoit conscience
Un peu jolie et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean auroit voulu tout faire,
S'entremettoit en zélé directeur,
Alloit partout, disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Donc par lui-même instruit en vouloit être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compère Pierre,
Bon villageois, à qui pour toute terre,
Pour tout domaine et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet[1], dont, pour tout ustensile[2],
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme et belle et jeune encor,
Ferme surtout; le hâle avoit fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat; ce rustic[3] ne m'eût plu :
Pour des curés la pâte en étoit bonne
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs.
Que s'il en voit un de belle apparence,

[1] Hoyau pour fouir la terre. — [2] La Fontaine écrit ici *ustensile* avec deux *l*, pour mieux rimer avec *famille*. — [3] Pour *rustique;* cette beauté campagnarde.

Non décharné, plein encore de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs;
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux,
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit, aux façons du pasteur,
Mystère aucun : ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchoient Magdeleine;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre; avoir cent menus soins,
C'étoit parler bas-breton[1] tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même[2];
Mais par-delà, de lui demander rien,
C'étoit abus et très-grande sottise.
L'autre lui dit : « Compère mon ami,
Te voilà pauvre et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut : si je t'apprends la guise[3]
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes[4] ? »
Pierre répond : « Parbleu! messire Jean,
Je suis à vous, disposez de mes peines;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne vous faudra[5] pourtant;
Il a mangé plus de son, par mon âme!

[1] C'est-à-dire : un langage inintelligible. — [2] C'est-à-dire, jeté de son propre mouvement dans un abîme. — [3] Façon, manière. — [4] Pour prix de mes leçons, pour ma récompense. — [5] Ne nous manquera pas.

Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau;
Et d'abondant[1] la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau ;
Prenez le tout. — Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur; obliger mon compère,
Ce m'est assez. Je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement
T'en revenir; car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée,
Quand il arrive; ainsi, tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas[2].
Ta femme, étant jument forte et membrue,
Ira plus vite; et sitôt que chez toi
Elle sera du marché revenue[3],
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue
Lui suffira. » Pierre dit : « Sur ma foi!
Messire Jean, vous êtes un sage homme.
Voyez que c'est d'avoir étudié!
Vend-on cela? Si j'avois grosse somme,
Je vous l'aurois, parbleu! bientôt payé. »
Jean poursuivit : « Or çà, je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par où jument bien faite et poulinière
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tais-toi surtout, car un mot seulement

[1] En outre, de plus. — [2] C'est-à-dire : toute ta récolte. — [3] Il y a *logis*, au lieu de *marché*, dans toutes les éditions publiées du vivant de La Fontaine; ce qui n'avait pas de sens. Il faut supposer que l'auteur avait mis, sans se préoccuper de l'hiatus :

Elle sera au logis revenue.

Nous gâteroit tout notre enchantement;
Nous ne pourrions revenir au mystère,
De notre vie : encore un coup, motus,
Bouche cousue : ouvre les yeux sans plus :
Toi-même après, pratiqueras la chose. »
Pierre promet de se taire, et Jean dit :
« Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit.
Dégrafez-moi cet atour des dimanches?
Fort bien! Otez ce corset et ces manches?
Encore mieux! Défaites ce jupon?
Très-bien cela! » Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut, en quelque façon,
De la pudeur. Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, et juroit ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne
Pierre lui dit : « Voilà grande besogne!
Eh bien! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite : est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre? Et la, la, Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous,
Quand vous cherchez vos puces? dites-nous?
Messire Jean, est-ce quelqu'un d'étrange[1]?
Que craignez-vous? Eh quoi! qu'il ne vous mange?
Çà, dépêchons; c'est par trop marchandé;
Depuis le temps, monsieur notre curé
Auroit déjà parfait son entreprise. »
Disant ces mots, il ôte la chemise,
Regarde faire et ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main, en disant :

[1] Pour *étranger;* très-usité en ce sens dans la vieille langue.

« Que ceci soit beau poitrail de jument! »
Puis, cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats des gens nomment tetons,
Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours, pour la cérémonie:
« Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin! »
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin;
Et, ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain; car, de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc. Lors Pierre de crier
Si haut, qu'on l'eût entendu d'une lieue :
« Messire Jean, je n'y veux point de queue!
Vous l'attachez trop bas, messire Jean! »
Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été,
Si, non content d'avoir déjà parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : « Foin de toi!
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi!
Tout est gâté; ne t'en prends qu'à toi-même! »
Pendant ces mots, l'époux gronde à part soi.
Magdeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, et lui dit : « Malheureux!

Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie! Et puis, viens-t'en me braire!
Viens me conter ta faim et ta douleur!
Voyez un peu! Monsieur notre pasteur
Veut de sa grâce, à ce traîne-malheur [1],
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on veut lui faire?
Messire Jean, laissons là cet oison?
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir, venez à la maison;
Vous me rendrez une jument polie. »
Pierre reprit : « Plus de jument, ma mie;
Je suis content de n'avoir qu'un grison. »

XII. PATÉ D'ANGUILLE [2].

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse, un tantet bise [3],
Rit [4] à mes yeux : pourquoi cela?
C'est qu'elle est neuve; et celle-là,
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise [5]
Ne me cause d'émotion :
Son cœur dit oui, le mien dit non.

[1] On dit aujourd'hui *porte-malheur*. — [2] Ce conte est tiré des *Cent Nouvelles nouvelles*, nouvelle x, *les Pastez d'anguille*. — [3] Un peu brune. — [4] Plaît. — [5] Façon.

D'où vient ? En voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon [1] ;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton :
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari,
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle :
L'hymen et la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec [2] assez mignon :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua [3] son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette [4],
L'appela tout net et tout franc....
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune !
Dieu nous gard de plus grand' fortune !
Il fit à son maître un sermon :
« Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous : « Je suis sans chrétienne [5] ? »
Vous en avez à la maison

[1] Dans le conte des *Troqueurs :*

Le changement de mets réjouit l'homme.

[2] C'est-à-dire : un petit minois. — [3] Pour *revendiqua.* — [4] On dit encore dans le même sens *chanter pouille* et *chanter une gamme.* — [5] C'est-à-dire : sans femme.

Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine.
C'est pour ma femme trop d'honneur;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grâce
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien. »

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas près du sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea,
Mais, quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha.
« Monsieur, dit-on, nous le commande
Tenez-vous-en à ce mets-là.
Vous l'aimez : qu'avez-vous à dire?
— M'en voilà soûl, reprit le sire.
Eh quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!

Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre ?
Pain de par Dieu ou de par l'autre [1] ;
Au diable ces pâtés maudits !
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne ! »

Le maître accourt soudain au bruit ;
Et prenant sa part du déduit [2] :
« Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez sitôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit votre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez, lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant !
Mon doux ami, je vous apprends
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise. »
Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir, sans plus ?
— J'aime le change. — A la bonne heure !

[1] *L'autre*, c'est le diable. — [2] Au propre : divertissement, plaisir ; ce mot est employé ici au figuré.

On vous l'accorde ; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés ;
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc ! A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un ange,
De mots dorés usant toujours.
Mots dorés [1] font tout en amours :
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits ;
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader : il n'avoit l'âme
Sourde à cette éloquence ; et, dame !
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits [2].
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles, sans manquer,
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer,

[1] C'est-à-dire : l'argent. — [2] Plaisirs d'amour.

Il en croqua [1]; femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put;
Toutes étoient de bonne prise;
Et, sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

XIII. LES LUNETTES [2].

J'avois juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis;
Et puis, quoi? guimpe, et puis guimpe sans cesse,
Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse [3].
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins;
Si ne faut-il, pour cela, qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen! C'est un fait
Par trop fréquent; je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner,
Tant sur ce point mes vers font de rechutes.

[1] Il en séduisit. — [2] Le commencement de ce conte est imité de Bonaventure Des Périers (*Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis*, nouv. LXIV, édition de La Monnoye); mais la fin est de La Fontaine. — [3] Jeu de mots. On mettait *sous la presse* le linge blanc et empesé. Cette presse se composait souvent d'un gros volume in-folio, comme le Plutarque *à mettre les rabats* de Chrysale des *Femmes savantes*.

Toujours souvient à Robin de ses flûtes [1].
Or, apportons à cela quelque fin;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans, que tout ne fût;
Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps [2] ne fut sans fruit : le sire
L'employa bien; Agnès en profita.
Las! quel profit! J'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye :
« D'où cet enfant est-il plu? Comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon?
Si se n'est-il, après tout, fait lui-même. »
La prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison!
Bientôt on mit l'accouchée en prison;
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré? Comment sorti?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très-petit.
« Seroit-ce point quelque garçon en fille?
Dit la prieure, et, parmi nos brebis,

[1] Expression proverbiale, pour dire : On revient toujours à ses premières inclinations. Voyez, pour l'origine de ce proverbe, *le Livre des Proverbes français*, par Le Roux de Lincy, édit. de 1842, t. II, p. 51. — [2] Intervalle de temps.

N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup? Sus, qu'on se déshabille!
Je veux savoir la vérité du cas. »
Qui fut bien pris? Ce fut la feinte ouaille [1] :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit... — Eh bien? — Lui fit en ce moment
Lier... — Eh quoi? — Foin! je suis court moi-même.
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur, au contraire,
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher? Notre commune mère,
Dame Nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.

[1] La fausse nonne

Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha, de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains ;
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde [1]
Se fait servir ; chiches [2] et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au Nouveau-Monde [3] ;
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,

[1] Vénus, née de l'écume des mers, avait pour compagne les trois Grâces, qu'on représente toujours nues. — [2] C'est-à-dire qui se cachent comme un trésor. — [3] Chez les sauvages de l'Amérique.

Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière [1].
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint chapitre, et, sur cette matière,
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et, cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné [2],
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables [3];
Bref, que le sort, ami du marjolet [4],
Écarte ainsi toutes les détestables:
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles [5].
« Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
Le plaisant saint! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là? Sont-ce ces sœurs? Dis-moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaisoit-elle? Étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,
(Plus je regarde et mire ta personne)

[1] La porteuse de lunettes. — [2] Récompensé. — [3] Enclines à la pitié. — [4] Muguet, galant. — [5] Ces deux vers sont empruntés presque textuellement à Clément Marot, dans son *Épître au roi pour avoir été dérobé.*

Tout le minois d'un vrai croqueur de nonnes. »
L'autre répond : « Hélas! c'est le rebours;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :
Voilà mon mal. Dieu me doint [1] patience!
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi. »
Le meunier rit : et, sans autre mystère,
Vous le délie, et lui dit : « Idiot,
Scrupule! toi qui n'es qu'un pauvre hère!
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Notre curé ne seroit pas si sot.
Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place;
Car, aussi bien, tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi :
Je n'y veux point de quartier ni de grâce.
Viennent ces sœurs! Toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt [2]. »
L'autre deux fois ne se le fait redire;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. « Tout beau, dit-il, mesdames,
Vous vous trompez; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi; vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.

[1] Me donne. — [2] Expression proverbiale, par allusion aux danseurs de corde qui promettent des tours de force extraordinaires, à moins que la corde ne rompe.

D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet, je n'y vaux rien du tout.
— Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire?
S'écria lors une de nos sans-dents :
Quoi! tu n'es pas notre faiseur d'enfant?
Tant pis pour toi! Tu paieras pour le sire :
Nous n'avons pas telles armes en main,
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire! »
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
« Mesdames, je... ferai tout mon possible,
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû. »
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade [1],
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps, les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

[1] Le fouet donné avec des lanières de peau d'anguille.

XIV. LE CUVIER [1].

Soyez amant, vous serez inventif;
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront [2] : le plus jeune apprentif
Est vieux routier, dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court, faute d'invention;
Amour fait tant, qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom),
Un tonnelier et sa femme Nanon
Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis :
C'est Cocuage; il fut de la partie :
Dieux familiers et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit madame Anne;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez, de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient, tout hors d'haleine,
Du cabaret, justement, justement...

[1] Ce conte d'Apulée, *Metamorphoseon*, lib. IX, a été refait par Boccace dans son *Decamerone*, giornata VII, novella 2. Il se retrouve aussi dans un de nos anciens fabliaux, avec le même titre. — [2] Ne vous manqueront pas.

C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant, l'époux dit : « J'ai vendu
Notre cuvier. — Combien? dit madame Anne.
— Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un gros âne,
Repartit-elle; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par-dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, ce pendant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme :
Il faut agir sans cesse, en l'attendant!
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y!
Voyez un peu : le galant a bon foie[1];
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié! — Doucement, notre épouse,
Dit le bonhomme. Or sus, monsieur, sortez;
Çà, que je racle un peu, de tous côtés,
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse[2];
Par ce moyen, vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau. »
Le galant sort; l'époux entre en sa place,
Racle partout, la chandelle à la main,

[1] C'est-à-dire : est tranquille et trop confiant. Équivoque sur les mots *foi* et *foie*. On disait proverbialement : « Vous avez bon foie, Dieu vous sauve la rate! » — [2] Pour *arrose*, en patois bourguignon.

De çà, de là, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse.
Rien n'en put voir; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits[1] lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amants, bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon, du couple, augmentoit l'aise;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

XV. LA CHOSE IMPOSSIBLE.

Un démon, plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact[2] de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
« Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si[3], qu'au lieu qu'on obéit au diable

[1] Amour et Cocuage. — [2] Au lieu de *pacte*, par licence poétique. — [3] C'est-à-dire : par telle manière.

Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même; et puis, sur la même heure,
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement,
Toujours ainsi, sans nul retardement;
Sinon, ni ton corps ni ton âme
N'appartiendront plus à ta dame;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera. »
Le galant s'accorde à cela.
Commander, étoit-ce un mystère?
Obéir est bien autre affaire.
Sur ce penser-là, notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement,
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles,
Se trouve très-heureux, hormis qu'incessamment
Le diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête :
En moins d'un tour de main, cela s'accomplissoit.
Mainte pistole se glissoit
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyoit le diable à Rome :
Le diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune chose malaisée.
L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
« Quoi! ce n'est que cela? lui repartit la dame :
Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'âme.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz :
Défrise-moi ceci; fais tant, par tes journées,
Qu'il devienne tout plat. » Lors, elle lui donna
Je ne sais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie [1];
Illustre et noble confrérie,
Moins pleine d'hommes que de dieux [2].
L'amant dit au démon : « C'est ligne circulaire
Et courbe, que ceci; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nuls retours.
Va-t'en y travailler, et cours ! »
L'Esprit s'en va, n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse;
Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau;
Fait séjourner au fond de l'eau,
Sans que la ligne fût d'un seul point étendue;
De quelque tour qu'il se servît,

[1] L'ordre de la Toison d'or, institué en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en l'honneur d'une dame de Bruges, qui, étant plus que blonde, avait fourni un texte aux plaisanteries graveleuses des courtisans. « Ledit duc Philippes, gouvernant avec beaucoup de privauté une dame de Bruges, douée d'une exquise beauté, et, entrant un matin en sa chambre, trouva sur sa toilette de la toison de son pays d'embas : dont ceste dame mal soigneuse donna suject de rire aux gentilshommes suivants dudit duc, qui, pour couvrir ce mystère, fit serment que tel s'estoit mocqué de telle toison, qui n'auroit pas l'honneur de porter un collier d'un ordre de la Toison qu'il désignoit d'établir pour l'amour de sa dame. » (A. Favyn, *Théâtre d'honneur et de chevalerie.* Paris, R. Fouet, 1620. 2 vol. in-4°.)

[2] Il fallait faire preuve d'une très-ancienne et très-glorieuse noblesse pour être admis au nombre des trente et un membres de l'ordre de la Toison d'or.

Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
C'étoit temps et peine perdue :
Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit,
Moins l'annelure [1] se lâchoit.
« Qu'est ceci? disoit-il; je ne vis, de ma vie,
Chose de telle étoffe . il n'est point de lutin
Qui n'y perdît tout son latin. »
Messire diable, un beau matin,
S'en va trouver son homme, et lui dit : « Je te laisse.
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :
Je te le rends; tiens, le voilà!
Je suis VICTUS [2], je le confesse.
— Notre ami monsieur le luiton [3],
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage;
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage. »

XVI. LE MAGNIFIQUE [4].

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine,
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il : rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,

[1] Frisure en anneau. — [2] Mot latin : vaincu. — [3] Lutin, démon. On écrivait, dans la vieille langue, *luite* pour *lutte*, *luiter* pour *lutter;* d'où *luiton.* — [4] Ce conte est tiré de Boccace, *Decamerone*, giornata III, novella 5.

Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre, et son honnêteté [1],
Ses dons surtout, l'avoient, par toute terre,
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le désir;
Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame
Bail et mari.... — Pourquoi *bail?* Ce mot-là
Ne me plaît point; c'est mal dit que cela;
Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne bailloit [2];
Trop bien cet homme à la garder veilloit [3]
De tous ses yeux; s'il en eût eu dix mille,

[1] Savoir-vivre, civilité, politesse. — [2] La Fontaine jouait sur le vieux mot *bail* ou *baille,* qui signifie à la fois *gardien* et *donne.*

[3] Depuis l'édition de 1685, les vers précédents ont été remplacés par ceux-ci :

Aldobrandin étoit de cette dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit...

Il les eût tous à ce soin occupés ;
Amour le rend, quand il veut, inutile;
Ces argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc : il défioit les gens.
Au demeurant, il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.
Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre
(Car c'est toujours une même chanson).
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin, touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si [1] faudra-t-il qu'elle y vienne [2] pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez; notre amant proposa

[1] Néanmoins. — [2] C'est-à-dire : qu'elle vienne à composition.

De le troquer. L'époux s'en excusa :
« Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais, à de tels marchés,
Je perds toujours. » Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : « Eh bien, faisons mieux ; ne troquez;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame :
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme.
Je vous demande un quart d'heure sans plus. »
Aldobrandin, l'arrêtant là-dessus :
« J'en suis d'avis! Je livrerois ma femme!
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval...
—Quoi! vous présent?..—Moi présent?..—Et quel mal,
Encore un coup, peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver? »
Aldobrandin commence d'y rêver;
Et raisonnant en soi : « Quelle apparence
Qu'il en mévienne[1], en effet, moi présent?
C'est marché sûr; il est fol, à son dam[2]!
Que prétend-il? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant...
Sus, dit l'époux, j'y consens! — La distance,
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. » Il y consent encore;
Puis, va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle,

[1] On dirait aujourd'hui *mésadvienne.* — [2] A son préjudice, détriment; du latin *damnum.*

Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
« Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il ; puis, je tiens inutile
De tant tourner ; il n'est que d'aller drait[1].
Partant, madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché,
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois, de cet ardent désir,
Tout le menu[2], mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure.
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout :
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ! Pas un mot ! Qu'est-ce là ?
Renvoierez-vous de la sorte un pauvre homme ?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il, pour cela,
Ne point répondre, alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois ; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché ; mais j'y sais un secret ;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous ;
Puis, ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt, à mon sens, quelque peu le silence ?
J'y lis ceci : « Ne croyez pas, monsieur,
» Que la Nature ait composé mon cœur

[1] Pour *droit*. On écrivait autrefois *dret*. — [2] Détail.

» De marbre dur. Vos fréquentes passades[1],
» Joutes, tournois, devises, sérénades,
» M'ont, avant vous, déclaré votre amour.
» Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
» Je vous dirai que dès le premier jour
» J'y répondis, et me sentis blessée
» Du même trait. Mais que nous sert ceci?... »
Ce qu'il nous sert? Je m'en vais vous le dire :
Étant d'accord, il faut, cette nuit-ci,
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire;
Bref, le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire[2] :
Descendez-y; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais,
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas[3] en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté, l'échelle est préparée;
Je monterai par la cour du voisin :
Je l'ai gagné; la rue est trop publique.
Ne craignez rien... « Ah! mon cher Magnifique,
» Que je vous aime, et que je vous sais gré
» De ce dessein! Venez; je descendrai... »
C'est vous qui parle[4]. Eh! plût au ciel, madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux!...
« Mon Magnifique, à tantôt; votre flamme

[1] Allées et venues. Ce mot se prenait aussi dans le sens de *libéralités*. — [2] Fort à propos. — [3] Duègnes. La Fontaine écorche le mot espagnol *dueña*. — [4] Incorrection très-usitée dans le langage familier; au lieu de : c'est vous qui parlez.

» Ne craindra point les regards d'un jaloux. »
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux;
Puis, tout grondant : « Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin! Je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne,
Que d'être avec madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre, sur ma parole.
Le mien hennit du moins; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or, sus, j'en tiens; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure,
N'a qu'à parler; j'en ferai juste prix. »
Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.
« Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits,
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise;
Avec le temps, on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil; car ce n'est pas là tout;
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus, fort à mon aise,
Dans le chemin de ma maison des champs. »

Il n'y manqua, sur le soir; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long; lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La dame étoit jeune, fringante, et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.

Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la haquenée!
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

XVII. LE TABLEAU[1].

On m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lequel on met des rideaux[2];
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants et délicats,
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus, sans notes,
Des Agnès même les plus sottes.
Ce n'est pas coucher gros[3] : ces extrêmes Agnès

[1] Imité des *Raggionamenti*, giornata 1, de Pietro Aretino. — [2] A cette époque, en France comme en Italie, on mettait des rideaux, qui se tiraient à volonté, devant les peintures représentant des nudités. — [3] Expression proverbiale, par allusion à l'enjeu qu'on *couche* sur le tapis du jeu : ce n'est pas risquer beaucoup.

Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
Toute matrone sage, à ce que dit Catulle,
Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon[1] :
A ce plaisant objet, si quelqu'une recule,
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,
Pourquoi moins de silence aux oreilles qu'aux yeux?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place;
Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement et s'exprime avec grâce,
Fait tout passer; car tout passe;
Je l'ai cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne;
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant;
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi? me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons?
Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles,
Encor que les yeux soient fripons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé.
Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc; seulement, par bonté,
Dites au dieu des vers, que dans mon entreprise

[1] Allusion à ces deux vers d'une épigramme latine qui n'est pas de Catulle, mais d'un anonyme (*Priapeia*, VIII) :

Nimirum sapiunt videntque magnam
Matronæ quoque mentulam libenter.

Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque [1] sur les doigts.
C'est assez raisonner; venons à la peinture :
Elle contient une aventure
Arrivée aux pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avoit en l'un de ses faubourgs
Un monastère;
Vénus en fit un séminaire :
Il étoit de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il étoit de galants aussi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs [2],
Et docteurs,
Et bacheliers [3] surtout. Un de ce dernier ordre
Passoit dans la maison pour être des amis.
Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils,
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'est que deux des nonnains alternativement
En tiroient maint et maint service.
L'une n'avoit quitté les atours de novice,
Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-dessus seize :
Age propre à soutenir thèse,
Thèse d'amour : le bachelier

[1] On écrit aujourd'hui *busc*. — [2] Prêtres.

[3] La Fontaine explique lui-même, dans son conte *la Clochette*, la signification qu'on donnait alors à ce mot :

Ores ce sont suppôts de sainte Église.

Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette science,
Et le tout par expérience.
Une assignation[1], pleine d'impatience,
Fut, un jour, par les sœurs, donnée à cet amant;
Et, pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent[2],
Devoient être, ce coup[3], de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal;
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce :
Tout passa par ses mains, et le vin, et la glace,
Et les carafes de cristal :
On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières Excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentoient l'ardeur des amants :
Leur taille étoit presque semblable;
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté; tout charmoit, tout étoit fait au tour;
En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela, que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère[4].
A ces sœurs, l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venoit,

[1] Rendez-vous — [2] C'est le proverbe latin : *Sine Baccho et Cerere friget Amor.* — [3] Cette fois. — [4] C'est le mystère amoureux.

Les bras ouverts, et les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère [1].

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles disoient du mal, puis du bien; puis, les belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.
« Qui peut le retenir? disoit l'une. Est-ce amour?
Est-ce affaire? Est-ce maladie?
— Qu'il y revienne de sa vie!
Disoit l'autre; il aura son tour. »
Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet [2] portant à la dépositaire [3]
Certain fardeau peu nécessaire :
Ce n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit,
Cette dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.
Le coquin, lourd d'ailleurs, et de très-court esprit,
A la cellule se méprit :
Il alla, chez les attendantes,
Frapper avec ses mains pesantes.
On ouvre; on est surpris. On le maudit d'abord,
Puis, on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,

[1] La Fontaine se souvient de la célèbre épigramme de Clément Marot, *de Cupido et de sa Dame*, qui commence ainsi :

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et j'y estois, j'en sçay bien mieux le compte :
« Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus ma mère.... »

[2] La Fontaine fait un substantif du nom de *Mazet de Lamporecchio* qu'il avait pris pour héros d'un conte imité de Boccace : *Mazet* devient donc synonyme de *serviteur de nonnes*.

[3] Trésorière du couvent.

Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :
« Servons-nous de ce maître sot;
Il vaut bien l'autre; que t'en semble? »
La professe [1] ajouta : « C'est très-bien avisé.
Qu'attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité
De beaux discours? Non, non, ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaud [2] doit valoir, pour le point souhaité,
Bachelier et docteur ensemble. »
Elle en jugeoit très-bien : la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,
Faisoient de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Ésope; il ne songeoit à rien;
Mais il buvoit et mangeoit bien;
Et, si Xanthus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire [3].
Ainsi, bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence,
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers, ne me quitte point,
J'ai recours à ton assistance!
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très-fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De sœur Claude et de sœur Thérèse.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise?

[1] Celle qui avait prononcé des vœux, fait profession.

[2] Rustre, lourdaud.

Xanthus ou Jadmon était le maître d'Ésope. Voyez la *Vie d'Ésope*, par La Fontaine, en tête de ses Fables.

Il me semble déjà que je vois Apollon
Qui me dit : « Tout beau! ces matières
» A fond ne s'examinent guères. »
J'entends; et l'Amour est un étrange garçon;
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître de cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Règles et lois en sont bannies :
Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout; c'est assez sa coutume :
Ses jeux sont violents. A terre, on vit bientôt
Le galant cathédral [1]. Ou soit, par le défaut
De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
Son discours véhément et plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuse tribune :
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut, par fortune,
Malheureuse conclusion.
Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit
Un tel incident à profit?
Thérèse, en ce malheur, perdit la tramontane [2] :
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérèse, pire qu'un démon,
Tâche à la retirer, et se remettre au trône;
Mais celle-ci n'est pas personne
A céder un poste si doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous!
Thérèse en veut venir aux coups;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait! C'est bien répondre :

[1] C'est-à-dire : qu'on avait fait asseoir sur la chaise ; du latin *cathedra*.

[2] C'est-à-dire : perdit sa présence d'esprit. La boussole s'appelait *tramontaine* au seizième siècle.

Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien.
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien?
Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin; le rustre aussi le sien!
Thérèse est mal contente, et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoin les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.
Qu'un pitaut, faisant naître un aussi grand procès,
Tînt ici lieu d'Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien : troublez nonne en sa joie,
Vous verrez la guerre de Troie [1].
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuirasse;
Dame Vénus se couvre ainsi,
Quand elle entre en champ-clos avec le dieu de Thrace [2] :
Cette armure a beaucoup de grâce.
Belles, vous m'entendez; je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus
Est plein de choses admirables :
Les Cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables;
Celui du preux Achille auroit été plus beau [3],
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,

[1] Les quatre vers précédents ont été supprimés dans toutes les éditions à partir de celle de 1685. — [2] C'est Mars, qui était le dieu protecteur de la Thrace, puisqu'il devait son nom à Thrax fils du dieu de la guerre. — [3] Homère, dans l'*Iliade*, décrit longuement les sujets qui étaient ciselés sur le bouclier d'Achille.

Mais non avec des traits dignes de l'action;
Et comme celle-ci déchoit dans la peinture,
La peinture déchoit dans ma description.
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles;
Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé longtemps au filet [1]
Sœur Thérèse la détrônée :
Elle eut son tour; notre Mazet
Partagea si bien sa journée,
Que chacun fut content. L'histoire finit là :
Du festin, pas un mot. Je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea;
Ce fut l'intermède et la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi?
Si l'amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse
Eurent, à tout le moins, de quoi se consoler;
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise :
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

[1] Expression proverbiale qui fait allusion aux oiseaux qu'un chasseur garde quelque temps dans le filet où ils se sont laissé prendre.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME[1].

1682-1685.

I. LA CLOCHETTE.

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré hautement, en mes vers [2],
De renoncer à tout conte frivole :
Et quand juré? C'est ce qui me confond;
Depuis deux jours, j'ai fait cette promesse.
Puis, fiez-vous à rimeur, qui répond
D'un seul moment! Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,

[1] Les contes que renferme ce livre cinquième n'ont jamais été réunis par La Fontaine. Les cinq premiers se trouvent dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* (Paris, Cl. Barbin, 1685, 2 vol. in-12); *la Matrone d'Éphèse* et *Belphégor* accompagnent le *Poëme du Quinquina* (Paris, Denis Thierry et Cl. Barbin, 1682, in-12), et *les Quiproquos* ont été publiés dans les OEuvres posthumes de l'auteur, en 1696.

[2] Édition d'Amsterdam, 1685 :

J'avois juré, même en assez beaux vers....

Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point ;
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme, en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier...
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;
Ores [1] ce sont suppôts de sainte Église.)
Le nôtre soit, sans plus, un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent [2].
Pendant qu'Io [3], portant une clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les lois ont avancé ce temps [4] :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,

[1] Maintenant. — [2] Gentil, joli. — [3] C'est-à-dire : une vache, à cause de la métamorphose d'Io. — [4] On mariait quelquefois une fille à douze ans, comme le dit Maucroix dans une note manuscrite qu'il a mise sur un exemplaire, qui lui appartenait.

Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le rez [1] de la nuit,
Le compagnon détourne une génisse,
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant, non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis),
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.
Dieu sait la vie! Elle tance Isabeau,
Vous la renvoie; et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avait d'abord étoupé [2] la clochette :
Puis il la prit; et, la faisant sonner [3],
Il se fit suivre; et tant, que la fillette,
Au fond d'un bois, se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise,
Quand elle ouït la voix de son amant.
« Belle, dit-il, toute chose est permise,
Pour se tirer de l'amoureux tourment. »
A ce discours, la fille, toute en transe,
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles! évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.

[1] Édition d'Amsterdam, 1685 :

Libre en amours, sur le coi de la nuit....

Le rez de la nuit, c'est le soir.

[2] Garni d'étoupe.

[3] Édition d'Amsterdam, 1685 :

Puis il la prit, puis la faisant sonner....

II. LE FLEUVE SCAMANDRE [1].

Me voilà prêt à conter de plus belle ;
Amour le veut, et rit de mon serment [2] :
Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle,
Tout obéit, tout cède à cet enfant.
J'ai désormais besoin, en le chantant,
De traits moins forts et déguisant la chose ;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus ; que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
Si, dans ces vers, j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention,
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
A se garder de ces piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur, estimé dans la Grèce,
Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troie [3] ;

[1] Ce conte est tiré de la dixième des lettres grecques attribuées à l'orateur Eschine. — [2] La Fontaine avait annoncé, à plusieurs reprises, qu'il ne composerait plus de contes. Ce fut à la prière de la duchesse de Bouillon, qu'il se remit à conter, malgré son serment. — [3] Plusieurs voyages ont été entrepris de nos jours pour reconnaître les ruines de Troie et pour fixer la place que cette ville occupait, *Campos ubi Troja fuit,* comme dit Virgile. Le plus célèbre de ces voyages est celui de J. B. Lechevalier, en 1785 et 1786 ; il a été publié en 1800 (*Voyage de la Troade*), et souvent réimprimé.

Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg,
Noble par ses malheurs : là, Priam et sa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi [1],
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par les dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue, en ce lieu, se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile, au gré des vents, va flottant dans les airs;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre étoit auprès ; l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin,
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache ; il contemple, il admire ;
Il ne sait quels charmes élire ;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces divinités
Que la Fable a dans son empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,

[1] C'est-à-dire : dignes d'être célébrés par les poëtes.

Puis invoque Mercure et le dieu des amants.
Contre tant de trompeurs, qu'eût fait une innocente ?
La belle enfin découvre un pied, dont la blancheur
Aurait fait honte à Galatée [1],
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle; elle court se cacher
Dans le plus profond du rocher.
« Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la déesse, et régnez avec moi :
Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon cristal est très-pur; mon cœur l'est davantage :
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage :
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer!
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil, à la ronde, peut voir. »
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.
« Revenez, dit-il, en ce lieu!
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache :
Nous le déclarerons, quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé. »

La nouvelle déesse, à ces mots, se retire;

[1] Nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris. Voyez *Metamorph.*, lib. XIII.

Contente? Amour le sait. Un mois se passe, et deux,
Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.
O mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux,
Vous ne le soyez plus? Le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet autre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.
La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :
« Ah! voilà le fleuve Scamandre! »
On s'étonne, on la presse; elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au firmament.
On en rit; car que faire? Aucuns, à coups de pierre,
Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'erre [1];
D'autres rirent, sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.
En ce temps-là, semblables crimes
S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes.
L'épouse du Scamandre en fut quitte, à la fin,
Pour quelques traits de raillerie :
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie.
C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main.
Les dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.

[1] Grand train, promptement.

III. LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR,

OU LE STRATAGÈME [1].

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour; il excelle en bien dire :
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire :
Tantôt il met aux champs ses étendards;
Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses;
Qu'il en batte une; une autre, le dieu Mars :
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien;
Devant son fort, je veux qu'il se morfonde :
Amour, tout nu, fera rendre le sien.
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris :
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix [2].

La jeune Aminte, à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée :
Elle avoit pris en cet homme un époux
Mal gracieux, incommode, et jaloux.
Il étoit vieux; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage

[1] Ce conte est imité de Boccace, *Decamerone*, giorn. III, nov. 3, et de Bonaventure Des Periers, *les Contes et nouvelles Récréations et joyeux devis*, nouv. CXIV. — [2] En comparaison.

Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux sentiment;
Mais lorsque Amour prend le fatal moment,
Devoir, et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvrette
Versât ses soins[1] en une âme discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus!
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère;
Il en provient maint et maint accident;
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
A ses desseins, d'une ou d'une autre façon;
Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit),

[1] Soucis, ennuis; dans le sens du latin *curæ*

Par un beau jour, eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
« Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment;
Je ne saurois faire un pas seulement,
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses;
Lettres, billets, pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une, dont le nom
Vous est connu : je le tais, pour raison.
Faites cesser, pour Dieu! cette poursuite;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite :
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie. »
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net,
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie,
Avec serment, qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle *enfant du diable*.
« Tout vilain cas, dit-elle, est reniable;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteroient qu'on vous fît votre sauce [1].
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse;
Mais, fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête, qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :
Renoncez-y. — Je le puis aisément! »
Reprit Cléon. Puis, au même moment,

[1] Cette expression proverbiale signifie : qu'on vous dît votre fait, qu'on vous traitât comme vous le méritez.

Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement,
Que revoici chez Alis notre belle.
« Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant?
De plus en plus, sa poursuite s'augmente. »
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
« Quel malheureux! » Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
Il me faudroit une langue de fer;
Et quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
« Allez, Satan! allez, vrai Lucifer,
Maudit de Dieu! » La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi :
« Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte!
Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : *O Cléon! aime-moi*,
Aime-moi donc! en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème,
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte;
Mais, à présent, je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir; et plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris!...

Pourquoi n'oser? Offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis!...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire. »

Trois autres jours n'étoient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
« Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;
Votre parent a résolu ma perte;
Il me prétend avoir, par des présents...
Moi, des présents! C'est bien choisir sa femme!
Tenez, voilà rubis et diamants;
Voilà bien pis; c'est mon portrait, madame :
Assurément, de mémoire, on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête,
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez [1] le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il? Pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous! Est-il fol en effet?
Sans que je crains [3] de commettre Géronte,
Je poserois tantôt un si bon guet,
Qu'il seroit pris, ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte. »

[1] Écoutez. — [2] C'est-à-dire : si je ne craignais pas.

Ces mots finis, madame Aminte sort.
Une heure après, Cléon vint; et d'abord
On lui jeta les joyaux et la boîte :
On l'auroit pris à la gorge, au besoin.
Eh bien, cela vous semble-t-il honnête?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti.
« J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
— Vous ferez bien : c'est celui qu'il faut prendre! »
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand' peine sonnant,
Le compagnon, sans faute, se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué.
Le rendez-vous étoit bien expliqué;
Ne doutez pas qu'il n'y fut sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond somme occupoit tous les yeux;
Même ceux-là, qui brillent dans les cieux [1],
Étoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue,
Il entre vite, et sans autre discours
Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant, dès l'abord, se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté; la bonté vint après;
Et celle-ci suivit l'autre de près.
« Mais dites-moi, de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en amour :
Sur les plus fins, je prétends qu'il excelle,

[1] Les étoiles

Et vous devez vous-même l'avouer. »
Elle rougit, et n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua. Ne fit-il que louer?

IV. LE REMÈDE.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même!
J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille, en de pareils écrits,
Feindre les noms; le reste de l'affaire
Se peut conter, sans en rien déguiser :
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire;
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience [1],
Gens pesant l'air [2], fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune surtout; à peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
La fille étoit un parti d'importance;
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit;
Tant et si bien, que chacun s'appliquoit
A la gagner : tout le Mans y couroit.

[1] On désignait ainsi proverbialement la Normandie, mais cette expression ne s'applique pas mal au pays du Maine, dont les habitants étaient aussi fins et rusés que les Normands.

[2] C'est-à-dire : très-subtils.

Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
Les seuls parents, par un esprit manceau [1],
La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux, que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse,
Les fit changer. Que sais-je quoi? Tout duit [2]
Aux gens heureux ; car, aux autres, tout nuit.
L'amant le fut ; les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle.
C'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor?
Force comptant ; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine !
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire ;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela PAROLES DE PRÉSENT.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour et demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen ;
Prêtre et parents tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consomma l'affaire :
L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.

[1] Les Manceaux passaient pour être chicaneurs et processifs.
[2] Convient, plaît, du bas latin *duere*.

Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousée.
Dire comment, ce seroit chose aisée;
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle, un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante :
« Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir? »
L'autre reprit : « Il vous faut un remède[1];
Demain matin, nous en dirons deux mots. »
Minuit venu, l'époux, mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement;
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent, l'Aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'orient,
La gouvernante ouvrit, tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre :
Par grand bonheur, il s'en rencontra deux[2];
Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,

[1] Les précieuses avaient imaginé le mot *remède*, pour remplacer ceux de *clystère* et de *lavement*, qui leur faisaient horreur, quoiqu'on les entendît tous les jours en plein théâtre.

[2] C'est-à-dire, sans doute, qu'il y avait deux portes à ouvrir, pour entrer dans la chambre.

Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle;
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage; il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra [1].
La gouvernante ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva;
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes!
Si tout ceci passoit pour des sornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère;
Ils me diront: « Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit:
Vous lui donnez un autre caractère;
Cela nous rend suspecte cette affaire;
Nous avons lieu d'en douter; auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas. »
Je répondrai... Mais que sert de répondre?
C'est un procès qui n'auroit point de fin:
Par cent raisons j'aurois beau les confondre;
Cicéron même y perdroit son latin.
Il me suffit de n'avoir, en l'ouvrage,
Rien avancé qu'après des gens de foi:
J'ai mes garants: que veut-on davantage?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

[1] Allusion à un passage de l'*Orlando innamorato* (lib. II, canto XI), dans lequel Brunel tourne le dos à Marphise:

E squadernava (intendete mi bene)
Con riverenzia il fondo de le rene.

V. LES AVEUX INDISCRETS[1].

Paris sans pair[2] n'avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis,
Que de la belle, aimable et jeune Aminte,
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenoit sous son aile;
Son père avoit du comptant et du bien;
Faites état[3] qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de son cœur :
Il fit si bien l'esclave de la belle,
Qu'il en devint le maître et le vainqueur,
Bien entendu, sous le nom d'hyménée;
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant
(Vous eussiez dit la première journée),
Se promettoit la vigne de l'abbé[4],
Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme : « Un point trouble mon âme;
Je suis épris d'une si douce flamme,
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre seule image,
Digne, il est vrai, de son premier hommage.

[1] Ce conte est imité de celui de d'Ouville intitulé *Naïveté d'une dame à son mari la première nuit de ses noces.* — [2] Ancien proverbe, qui reproduit cet autre proverbe du quatorzième siècle : « Il n'est cité que de Paris. » — [3] Tenez pour certain, prenez note. — [4] Expression proverbiale équivalant à celle-ci, qui est encore usitée : *Se promettre monts et merveilles.*

J'ai cependant éprouvé d'autres feux;
J'en dis ma coulpe [1], et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient : la nymphe étoit gentille;
Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous;
Il fit si bien (si mal, me direz-vous),
Que de ce fait il me reste une fille.
— Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :
J'étois un jour seulette à la maison;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon :
J'en eus pitié; mon naturel est bon;
Et, pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon. »

Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'âme jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt;
Il sort plein d'ire [2], il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
« Je suis bâté! » Chacun, au bruit, accourt,
Les père et mère, et toute la mesgnie [3],
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, et tout son domestique
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte; il s'approche;

[1] On disait autrefois : *J'en bats ma coulpe,* pour *j'en fais mon mea culpa.* — [2] Colère; du latin *ira.* — [3] La famille, la maison.

Bref, il entend la noise[1] et le reproche
Que fit sa femme à leur fille en ces mots :
« Vous avez tort; j'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottes, en ma vie;
Mais qu'on pût voir telle indiscrétion,
Qui l'auroit cru? Car, enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit? Quelle obligation
De révéler une chose semblable?
Plus d'une fille a forligné[2] : le diable
Est bien subtil; bien malins sont les gens :
Non, pour cela, que l'on soit excusable;
Il nous faudroit toutes dans les couvents
Claquemurer jusqu'à notre hyménée.
Moi qui vous parle, ai même destinée;
J'en garde au cœur un sensible regret :
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre père ai-je dit ce secret?
En avons-nous fait plus mauvais ménage? »

Ce discours fut à peine proféré,
Que l'écoutant s'en court[3], et, tout outré,
Trouve du bât la sangle, et se l'attache,
Puis va criant partout : « Je suis sanglé! »
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour
Criant, courant, chacun à sa manière :
Bâté le gendre, et sanglé le beau-père!

On doutera de ce dernier point-ci;
Mais il ne faut telle chose mécroire[4] :
Et, par exemple, écoutez bien ceci :
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire

[1] Querelle, dispute. — [2] Forfait à son honneur. — [3] Se met à courir. — [4] Ne pas croire

Que dans la grotte avoit eus son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval [1].
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos;
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
« Je suis bâté, sanglé! » car il n'importe;
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'est assez, cela ne doit suffire :
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari,
Quelle folie! Imprudence est un terme
Foible, à mon sens, pour exprimer ceci.

Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté;
Si, par malheur, quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte,
Que ce secret ne soit point éventé;
Gardez de faire aux égards banqueroute;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même? Hélas! non [2].

[1] Voyez, dans le poëme de l'Arioste, ce préambule de la folie furieuse de Roland. — [2] La Fontaine, devenu vieux, se reproche d'avoir mal vécu avec sa femme, et peut-être par sa faute.

VI. LA MATRONE D'ÉPHÈSE[1].

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en mes vers j'accommode à ma guise.
« Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits? »
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame, en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté[2];
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie!
Chaque mère, à sa bru, l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie[3],
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut; et son testament

[1] Cette Nouvelle, rapportée par Pétrone et Apulée, repose sur un fait réellement arrivé sous le règne de Néron. On la retrouve dans le célèbre roman du *Dolopathos*, dans nos anciens fabliaux, etc. — [2] C'est-à-dire : pour la rareté du fait. — [3] Madame de Sottenville, belle-mère de George Dandin, descendait de cette antique maison. Voyez la comédie de *George Dandin*, acte I, scène IV

N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et, du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte:
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée[1].
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot[2],
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimoient, et cette passion
Étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,

[1] De nouveau aggravée, accrue. — [2] Projet.

Elle laissa passer les premiers mouvements ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux ;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort et toute la nature.
Enfin, sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs, on l'avoit là laissé.
Un soldat, bien récompensé,
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit, par ordonnance,
Que, si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.

Pendant la nuit, il vit, aux fentes du tombeau,
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit :
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame, cette fois, eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. « Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement?
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu ;
Qu'importe à votre époux, que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame, il voudroit achever sa carrière.

La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt! Qui nous presse? Attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »
A ce discours flatteur, la dame s'éveilla.
Le dieu, qui fait aimer, prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un, il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit, sous ses pleurs, de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant, qu'elle mange;
Il fait tant, que de plaire, et se rend, en effet,
Plus digne d'être aimé, que le mort le mieux fait;
Il fait tant enfin, qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre, il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde

D'enlever le dépôt commis au soin du garde.
Il en entend le bruit, il y court à grands pas,
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
« L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place ;
Les passants n'y connoîtront rien. »
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme[1]. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort, qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire[2]
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

[1] Réminiscence d'un vers du *Dépit amoureux*, de Molière, acte IV, scène II. — [2] Au gibet

VII. BELPHÉGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL [1].

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ [2].

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin, que notre los [3] franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons dompter,
Moi, par écrire, et vous, par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,
Ce seroit trop; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon âme tout entière,

[1] *Belfagor, novella piacevolissima.* Tanneguy Le Fevre a imité cette Nouvelle, en prose, sous le titre du *Mariage de Belphégor,* 1664, in-12. La Fontaine, de même que Machiavel, a sans doute voulu peindre sa propre femme sous les traits de madame *Honesta.* — [2] Marie Desmares, célèbre actrice de la Comédie française, femme de Chevillet, sieur de Champmeslé ou Champmêlé, née à Rouen en 1644, et morte le 15 mars 1698. La Fontaine fut son ami; Racine était son amant. — [3] Renommée, louange; du latin *laus.*

Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au sort, que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour, Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque âme :
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme? »
L'une disoit : « Hélas! c'est mon mari! »
L'autre aussitôt répondoit : « C'est ma femme. »
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
« Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience. »
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,

On lui donna mainte et mainte remise [1],
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut un annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours et par son industrie,
Mais non mourir ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit...
Il n'en mit guère; un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic [2].
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange : Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle,

[1] Lettre de change. — [2] Commerce.

Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens, de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte;
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors [1];
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic, on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta
(C'étoit son nom) avoit eu jusque-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux [2], festins, bien fort appétissoient [3],

[1] C'est-à-dire : sans fortune et sans dot. — [2] On appelait ainsi les divertissements et surtout les collations, qu'on offrait aux dames. — [3] Excitaient l'envie, le désir de madame Honesta. On dit encore *appétissant*. Walckenaer a écrit *apetissoient*, c'est-à-dire : diminuaient.

Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant, le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son âme :
« Eh quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! Ces gens ont tout gâté. »
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers;
Les *si*, les *car*, les contrats, sont la porte
Par où la noise [1] entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit[2], voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il, en nulles guises[3],
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là, c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené

[1] Discorde, querelle. — [2] C'est-à-dire : s'il n'en est pas ainsi, si cela n'est pas. — [3] Manières, façons.

Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
« Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret; et si je faisois bien... »
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe [1], ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps [2], bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident,
Et j'oubliois qu'il eut un intendant.

[1] C'est-à-dire : la toilette. — [2] La Fontaine semble avoir pris ici dans le sens de *entre deux saisons* le vieux mot *entre-temps* ou *entretant*, qui signifioit *pendant ce temps* et d'*autant*.

Un intendant! Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont, par raison, bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car, regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être [1].

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, étoit certain trafic,
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal :
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient; il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau;
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé [2] de fumier.

A Matéo (c'étoit le nom du sire),
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit :

[1] État, situation. — [2] Fortifié, garni.

Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui, Matéo, l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique,
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Matéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome;
Saisit un corps : Matéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.

Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là, d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer

Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force, on l'amène,
On le menace; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste, avant la fin du jour.
Dès l'heure même, on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mère,
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart[1];
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Matéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Matéo suoit dans son harnois[2],
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin, le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde,
Un peu surpris, au manant demanda :
« Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entends-je là? »

[1] C'est-à-dire : la corde. — [2] Dans sa cuirasse; au figuré, dans sa peau.

L'autre répond : « C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va, par tout le monde,
Cherchant l'époux que le ciel lui donna. »
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
« Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne,
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais, comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne. »
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle [1] !
Dans les enfers encor en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque saint y durer [2] !
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci, que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si, par quelque raison,

[1] Expression proverbiale qui veut dire : s'enfuir. *Venelle*, sentier étroit, vient de *venella*, diminutif de *vena*.

[2] Édition des *Fables choisies*, publié en 1694, où ce conte forme la XXVIIe fable :

Je voudrois voir quelques gens y durer.

Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

VIII. LES QUIPROQUOS [1].

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause :
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Chloris et moi, nous nous aimions d'amour :
Au bout d'un an, la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible et léger, à parler franchement;
C'étoit son but; mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais, un soir, chez cet objet charmant :
L'époux étoit aux champs heureusement;
Mais il revint, la nuit à peine close.
Point de Chloris! Le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette, à mon commandement :
Elle paya cette fois pour la dame.

[1] Ce conte a été publié pour la première fois, en 1696, dans les *Œuvres posthumes de La Fontaine;* mais Walckenaer l'a réimprimé sur le texte d'un manuscrit du temps, plus correct que cette édition : c'est ce texte que nous suivons. Le conte des *Quiproquos* est tiré de l'*Heptameron*, de la Reine de Navarre, nouv. VIII, ou des *Cent Nouvelles nouvelles,* nouv. IX, ou d'un ancien fabliau, *le Meunier d'Aleus,* etc.

Disons un troc où réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains,
Pour amener chose ainsi surprenante :
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident, qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe[1],
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là, du berceau[2],
Lève la paille[3], à l'égard du Boccace;
Car, quant à moi, ma main, pleine d'audace,
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or, il est temps de finir ma préface,
Et de prouver, par quelque nouveau tour,
Les quiproquos de Fortune et d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose,
Que par un fait, à Marseille arrivé :
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
Là, Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un, qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté,
Que de nous tendre un piége aussi facile

[1] C'est l'Amour, Cupidon. — [2] Le conte du *Berceau*, imité de Boccace; voyez ci-dessus, liv. II, conte III. — [3] Expression proverbiale qui veut dire : entre en concurrence.

Que le désir d'un peu de nouveauté !
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante, ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais, sous le masque, on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix; c'étoit cette soubrette.
Madame Alix : encor qu'un peu coquette,
Renvoyoit l'homme [1]. Enfin, il lui promet
Cent beaux écus bien comptés, clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
D'une suivante [2], étoit, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse?
Peut-être moins ; car le hasard y fait.
Mais je me trompe ; et la dame étoit telle,
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi?
Las ! ce n'est plus le siècle de nos pères!
Amour vend tout, et nymphes, et bergères;
Il met le taux à maint objet charmant :
C'étoit un dieu ; ce n'est plus qu'un marchand [3].

[1] Édition des OEuvres posthumes :
Renvoya l'homme....

[2] Édition des OEuvres posthumes :
En la suivante...

[3] Édition des OEuvres posthumes :
Il met le taux à maint objet divin :
C'étoit un dieu, ce n'est qu'un échevin.

O temps! ô mœurs! ô coutume perverse!
Alix d'abord rejette un tel commerce;
Fait l'irritée; et puis s'apaise enfin,
Change de ton; dit que le lendemain,
Comme Madame avoit dessein de prendre
Certain remède, ils pourroient, le matin,
Tout à loisir, dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté;
Et la soubrette ayant le tout conté
A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame :
Puis, supposé qu'il reconnût sa femme,
Qu'en pouvoit-il arriver, que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.
Quelle faveur! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu:
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit : « Eh bien, soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun. »
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons :
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence! Y consentiroit-elle?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons!
Se tairoient-ils d'une telle fortune?
Et devoit-on la leur rendre commune?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que, dans l'obscurité,
Alix seroit fort aisément trompée.

Une plus fine y seroit attrapée :
Il suffiroit que, tous deux, tour à tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix, sans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte et de prudence :
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence?

Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là, dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
Même un clin d'œil, qu'il put bien remarquer [1],
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, et longtemps contestèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux ils réglèrent
Le précurseur [2], ainsi que de raison.
Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :

[1] Ce vers, indispensable pour rimer avec le précédent, manque dans l'édition des *Œuvres posthumes*, où l'on trouve seulement les deux suivants :

L'heure arriva : les amis contestèrent
Touchant le pas, et longtemps disputèrent.

[2] Celui qui aurait le pas sur l'autre.

Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre; et, sans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement;
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame, en son cœur,
Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut, en certain vestibule;
Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens;
Ni l'un ni l'autre, ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris; la plus sotte à mentir

Est très-habile, et sait cette science[1].
Aucuns[2] ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande, en cette occasion,
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance,
A cette dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.

Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler !
J'en connois bien qui n'en feroient que rire :
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

[1] Edition des *Œuvres posthumes* :

J'en suis surpris : femmes savent mentir,
La moins habile en connoît la science.

[2] Quelques-uns.

IX. LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE [1].

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas, dès l'enfance, adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si, dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle [2].
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : « Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers.
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affaiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chômer la peste des humains !
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra, ce jour-ci, du relâche ;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.

[1] *Metamorphoseon*, lib. IV et VII. Il y a un petit nombre de vers littéralement traduits du latin. Les deux derniers épisodes sont imités d'une inscription de Boissard et d'un conte de Boccace. Ce conte ou plutôt ce poëme, ainsi que le suivant, a paru pour la première fois en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine.* — [2] Bacchus.

Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements,
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent. »
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix :

« Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame (c'est l'amant) eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine,
Divisant leurs parents, ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur âme,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins [1].
Ce léger reconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,

[1] Dans le sens du latin *curæ*, peines de cœur, désirs d'amour.

Le temps avait miné ses antiques cloisons ;
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passoient, mais c'était peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
« Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie ;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits, faut-il que je languisse ?
Ordonnez, j'y consens ; tout me semblera doux :
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
— J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante.
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai partout : notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur. »
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles !
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi ;
Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi ?
« Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;
N'attendez point les traits que son char fait éclore,
Trouvez-vous aux degrés du terme [1] de Cérès ;

[1] Statue sans bras, dont le corps se termine en gaîne et qui servait à marquer les limites des champs. On plaçait quelquefois les termes dans de petits temples ouverts où l'on montait par plusieurs degrés.

Là nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger. »
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain, Thisbé sort, et prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son âme,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit, et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire,
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux! que devient-il? Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève, et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
« Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux,
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres!. .
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir! »
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient, Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi? Tout lui manque à la fois,

Les sens et les esprits aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Clothon [1], pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler; sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard, et découvrant son sein :
« Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice! »
Sa main et le poignard font alors leur office :
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements;
Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour. »

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusoit l'amant; l'autre, la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois, avant qu'être contente :
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante;
Sans l'hymen, on n'en doit recueillir aucun fruit;
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
« Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie :
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé, ma sœur, attachant vos esprits,

[1] C'est une des Parques.

Des tragiques amours vous a conté l'élite :
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour [1] ;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence ;
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

« Céphale aimoit Procris ; il étoit aimé d'elle ;
Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
Ce qu'Amour fait sentir de piquant et de doux
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop ! Leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau : l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée [2].
Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les divinités, on en use autrement.
Celle-ci déclara ses pensers à Céphale [3].
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois, comme nous.
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux, il pria l'immortelle :

[1] C'est-à-dire : il est bientôt midi. — [2] L'Aurore, dans la Fable, était femme du vieux Tithon.

[3] Édition des *Fables choisies* de 1694 :

Celle-ci déclara son amour à Céphale.

Elle le fit; l'amour devint simple amitié.
« Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour, cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le désespoir de votre âme charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée. »
Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
« J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment? N'est-ce point qu'elle m'est infidèle?
Ah! finissent mes jours, plutôt que de le voir!
Eprouvons, toutefois, ce que peut son devoir. »
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup :
Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;
Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.
« Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent!
Aure [1], fais-les venir! Je sais qu'ils t'obéissent :
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer! »
On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer

[1] *Aura*, divinité de l'air, compagne de Zéphyre.

Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie, et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis :
« Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle?
—Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
Dans tous les environs, le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis, qu'en passant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. »
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance [1] :
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence
(Je demande un grand point, la prudence en amour!),
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève, un jour, et lorsque tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue :
« Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours!
Je n'en puis plus, je meurs!.. Fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée ! »
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux, cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!

[1] Et quia amans semper, quod timet, esse putat.
(Ovide, *Ars amat*, lib. III.)

La Fontaine a imité quelques vers de ce poëme, dans lequel Ovide raconte autrement l'épisode de Céphale et Procris.

Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort, et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse!
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur,
Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur,
Du même javelot, il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

» Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire,
Jugez, par le meilleur, quel peut être le pire!
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point! » Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante;
On voyait en lointain une ville naissante [1].
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien, d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun, de ce présent, admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée

[1] C'est la fondation d'Athènes, selon la Fable.

L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter, on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers [1] :
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Clymène ayant enfin replié son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit [2] :

« Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avoit l'âme embrasée :
Chloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans ce siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut :
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut, par le jeune amant, d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers :
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta, pour un temps, l'amoureuse milice.
Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.

[1] Couleur glauque, vert et bleu; du vieux mot *vair*, formé du latin *varius*. — [2] Le sujet de ce récit est tiré d'une inscription antique, publiée par Boissard (*Antiq. roman.*, IVe pars t. II, p. 49), et qui a été reconnue supposée

Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors :
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte; et partout révérée,
Partout des deux partis Chloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui, de sa part [1], accourt, et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant[2].
Dès ce jour, l'âge d'or les eut joints sans mystère:
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au sein de sa patrie et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance;
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance :
Après un long combat, son parti fut défait,
Lui pris, et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux! qui l'eût pu croire?
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Chloris,
Le fit être forçat, aussitôt qu'il fut pris.
« Le destin ne fut pas à Chloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
Il l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse

[1] De son côté. — [2] C'est-à-dire : la mer.

Ils en font leur compagne, et leur fils, sa maîtresse.
Chacun veut son hymen : Chloris, à leurs désirs,
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon (c'étoit le fils) lui tient ce doux langage :
« Vous soupirez toujours! Toujours votre visage,
Baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret;
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici; découvrez-nous votre âme :
Chloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure :
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez tout une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons et nous-même à vos pieds. »
Ainsi parle Damon; et Chloris, toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
« Vos moindres qualités et cet heureux séjour,
Même aux filles des dieux, donneroient de l'amour :
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse!
Je sais quel est leur prix; mais, de les accepter,
Je ne puis, et voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grâce aux dieux, en des mains, où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis;
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?

Je ne suis déjà plus aimable ni charmante;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous. »
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
« Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle;
Tout passe, et même un jour ses charmes passeront :
Voyons ce que l'absence et le temps produiront. »
A ces mots, il s'embarque, et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde un lieu sauvage [1],
Trouve des malheureux, de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon, il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin,
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin,
Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.
« D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur! Mes vœux sont superflus!... »
Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
Télamon, dans son âme, admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Chloris le reconnoît, et tombe [2] à ce spectacle :

[1] Édition des *Fables choisies*, de 1694 :
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage.
[2] C'est-à-dire : tombe en défaillance.

Elle perd tous ses sens, et de honte et d'amour.
Telamon, d'autre part, tombe presque, à son tour.
On demande à Chloris la cause de sa peine :
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face;
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd, qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau :
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
« Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du sort avançât mon trépas? »
En achevant ces mots, il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts :
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit, mais ce fait n'est pas sûr,
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose :

On en doute... — On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux.
On les alloit unir, tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment, l'attente en étoit sûre!...
Hélas! il n'en est point de telle en la nature.
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains!
— Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grâce au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits :
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand, Amour en est l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style, en changeant de matière [1].

» Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez :
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire?
Je blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.
Eh quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis :
Je veux des passions; et si l'état le pire

[1] Ce récit est emprunté à Boccace, *Decamerone*, giornata v, novella I.

Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet, qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé;
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eût pas fait amant, qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce au dieu qui troubloit son repos :
Il regarde, en tremblant, cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage :
« Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits aussi puissants que doux;
Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie, à vous servir, des biens que je vous dois. »
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et, sans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.

Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint, quand l'âme est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours. »

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. « On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court, pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche,
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche! »
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége :
« Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie, après, de ma puissance! »
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs, par elle protégées;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômons : c'est faire assez, qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus.
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

X. PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE [1].

A M. LE DUC DE VENDOME [2].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux,
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants, c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet [3]
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne [4].
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avoient uni leurs cœurs, dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;

[1] *Metamorphoseon*, lib. VIII, fab. 7-9. La Fontaine fait plus qu'imiter le poëte latin : il le traduit souvent avec bonheur. — [2] Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, né le 1er juillet 1654, mort le 11 juin 1712 en Catalogne, un des plus grands hommes de guerre de son temps. Il s'honorait d'être l'ami et le protecteur de La Fontaine. — [3] Prométhée, sur le mont Caucase. — [4] Voiture avoit dit dans sa lettre 123, en parlant de la Fortune : « Elle nous vend bien chèrement les choses qu'elle semble nous donner. »

Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ, par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux, sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg, plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence [1];
Tous deux, en pèlerins, vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont : un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe; on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage?
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons;
Usez-en! Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde?
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu, sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.

[1] Mercure.

Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non pas sur la Fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table, où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala [1] les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils,
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout! Que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde :
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort, à ces mots, pour réparer l'erreur.

[1] Pour *égalisa*.

Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous! Toi, Mercure, appelle les vapeurs?
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! »
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent sans choix animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs;
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instants, s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris [1].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.

[1] Enceinte, enclos; du bas latin *porprisum* ou *porprisus*.

Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures!
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser, jusqu'au bout, deux mortels,
Ensemble nous mourrions, en servant vos autels;
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office :
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux, debout, prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels;
Un bourg étoit autour, ennemi des autels :
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies,
Du céleste courroux tous furent les hosties [1].
Il ne resta que nous d'un si triste débris [2];
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris :
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler : l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée,

[1] Victimes; du latin *hostia*. — [2] Ruine, désastre.

Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement, la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort, à leur fin les entraîne :
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... [1]. Mais, autre part, j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los [2] que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps;
Enchaînez ces démons : que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent!
Je voudrois pouvoir dire, en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer, seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer,
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir, par ces faveurs, que Jupiter les aime.

[1] La Fontaine se laisse aller encore à un souvenir et à un regret pour sa femme, avec laquelle il n'avait pas vécu en trop bonne intelligence. — [2] Éloge, honneur.

Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous!
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet [1] tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils [2],
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

[1] Ce château, bâti et orné par Philibert de Lorme, Jean Goujon et Jean Cousin, sous le règne de Henri II, avait appartenu à Diane de Poitiers. Le duc de Vendôme, qui en était propriétaire à l'époque où écrivait La Fontaine, y attirait par sa royale hospitalité les littérateurs et les artistes de son temps. La Révolution a détruit Anet.

[2] Le poëte a remplacé ainsi l'expression de *fronts sourcilleux*, qui est restée dans la langue poétique.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

CONTES ET NOUVELLES

ATTRIBUÉS A LA FONTAINE.

CONTES ET NOUVELLES

ATTRIBUÉS A LA FONTAINE.

I. MIAULEMENT DES CHATTES [1].

Jadis une chatte, animée
D'une amoureuse et pétulante ardeur,
Cherchoit partout un chat vigoureux et ribleur [2],
Pour éteindre le feu qui l'avoit enflammée.
A cet effet, parcourant les greniers,
Les galetas, les caves, les celliers,
Par mille cris elle se fait entendre,
Lorsqu'en même temps va descendre
Du toit voisin un chat aventurier,
Qui, serviteur d'un trop avare maître,
Cherchoit partout de quoi repaître,
Ne pouvant au logis, quoique adroit au métier,

[1] Ce conte et les quatre suivants sont tirés d'une mauvaise édition des Contes, imprimée en France, peut-être à Rouen, sans date et sans nom de libraire, avec le privilége du roi de 1667. Selon l'opinion du savant Walckenaer, cette édition, qui forme un volume en deux parties in-12, serait une contrefaçon de celle que La Fontaine avait publiée lui-même en 1669, pour faire tomber les éditions de Hollande. Mais rien ne prouve, à notre avis, que ce soit là une contrefaçon, et que les cinq contes nouveaux qui s'y trouvent, quoique assez imparfaits, ne soient pas de La Fontaine. Nous nous sommes permis toutefois de corriger plusieurs vers, dénaturés par des fautes d'impression grossières. — [2] Coureur de nuit.

Tromper l'œil vigilant d'une habile servante.
Ce chat, dis-je, poussé par une faim pressante,
Ne songeant rien moins qu'à l'amour,
Trouva cependant notre chatte,
Qui l'étreint, le baise, le flatte,
Le caresse et lui fait la cour.
L'aventurier, voyant cette chatte importune,
Qui le presse pour le déduit,
Se sert de sa bonne fortune,
Et la grimpe sans faire bruit.
Elle-même, observant un paisible silence,
Et songeant seulement d'assouvir son désir,
Attend avec impatience
Le doux moment de l'amoureux plaisir.
Mais la faim, sur l'amour remportant l'avantage,
Fit quitter au matou le plaisant badinage :
Car, pendant ce même moment,
Un rat passant, le chat quitte la chatte,
Poursuit le rat et l'atteint de sa patte,
Et loin de là le mange goulument.
La chatte, se voyant ainsi vilipendée,
De honte et de rage obsédée,
Se sauve, et court, de maison en maison,
Aux chattes d'alentour conter son aventure ;
Se plaint du fait et de l'injure,
Et demande conseil pour en avoir raison.
Entre elles sur-le-champ se fit une assemblée,
Où l'on donna conseil à la chatte troublée,
De dissimuler son tourment ;
Mais, afin d'éviter désormais telle injure,
D'un mutuel consentement
On prit dès lors cette mesure,
Savoir : qu'en l'amoureux déduit,
Et lorsque le plaisir chatouille, presse, flatte,
A l'avenir grande et petite chatte
Pousseroit de grands cris, et feroit un tel bruit,

Qu'aucun rat, le jour ni la nuit,
Par sa téméraire présence,
N'oseroit, de leurs doux désirs
Et de leurs amoureux plaisirs,
Troubler l'aimable jouissance.
Cela dit et conclu, chacune, sur sa foi,
Jura d'observer cette loi,
Et d'en avertir les absentes,
Bonnes amies et parentes.
Ainsi, depuis ce remarquable jour,
Les chattes, dans le fort du plaisir de l'amour,
Par mille cris se font entendre,
Sans que jusqu'à présent personne ait pu comprendre
L'extravagant sujet de leurs miaulements,
Qui les met à couvert de tels événements.

II. L'ENFANT.

Un châtelain ou juge de village,
Homme ribaud [1] et vigoureux,
Entretenoit un commerce amoureux,
Sous prétexte de compérage,
Avec la femme d'un bon paysan [2],
Femme blanche, ferme, rablée,
Grasse, dodue et potelée,
Trop belle enfin pour un manant,
Puisque dessous la grosse bure
Elle cachoit certains appas,
Que souvent on ne trouve pas

[1] Robuste, paillard. — [2] Ce vers, qui manque de césure, a été sans doute altéré à l'impression, quoique La Fontaine se permette souvent des fautes contre la prosodie.

A des femmes qui font figure
Et qui portent le taffetas.
Le rusé châtelain avoit la prévoyance
De ménager le temps et la saison :
Car du manant il épioit l'absence,
Pour faire avec toute assurance
La besogne de la maison.
Ainsi prenant les affaires à l'aise,
Dessus le lit un enfant de cinq ans,
Qui regardoit le passe-temps,
Il apaisoit son amoureuse braise.
Avint, un jour (il ne me souvient pas
Si c'étoit ou dimanche ou fête),
Que notre châtelain à son logis s'arrête,
Sans doute pour quelque embarras,
Ou par un effet de paresse,
Si bien, qu'il vient tard à la messe ;
Et, tout le peuple étant à deux genoux,
Il fallut, pour prendre sa place,
Qu'il passât au milieu de cette populace,
Et qu'il fût vu, par ce moyen, de tous.
La femme du manant, dedans la même église,
Tenoit par la main son enfant,
Et, sans témoigner de surprise,
S'aperçut bien de son galant,
Et de rien ne fit pas semblant.
Mais pour l'enfant, regardant le compère,
Crut bonnement que son parrain
Feroit ce qu'au logis il le vit souvent faire.
A cet effet, il s'écria soudain :
« Mettez-vous sur le lit, ma mère,
Voilà monsieur le châtelain ! »

III. COLIN.

Colin, faisant préparer sa maison
Pour recevoir son épousée,
Trouva sa servante Alison
Au plaisir de l'amour fortement disposée.
Sans perdre le temps à songer,
Il se servit de l'heure du berger,
Et commençoit l'amoureux badinage,
Quand sa mère, arrivant, le surprit sur le fait,
Et lui dit : « Insolent! Ce soir, à ton souhait,
N'auras-tu pas un joli pucelage? »
Colin, sans s'étonner, dit : « Ma mère, tout beau!
Ne vous mettez pas en colère :
Je ne gâte point le mystère,
J'aiguise seulement pour ce soir mon couteau. »

IV. L'ESPAGNOL.

Un Espagnol avoit dans sa maison
Une peste, une fausse lame,
Un diable familier, c'est-à-dire une femme
Qui n'entendoit ni rime ni raison.
En vain, pour la rendre docile,
Ce mari, passable escrimeur,
Employoit dans le lit sa force et sa vigueur;
Il trouvoit cependant son remède inutile.
Il consultoit ses amis, ses parents,
Qui, juges de leurs différents,
Terminoient parfois leurs querelles,

Mais qui, lassés de voir et naître et pulluler
Des riottes [1] continuelles,
Ne voulurent plus s'en mêler.
Il fut contraint de prendre patience,
Et d'imiter ces oiseaux passagers
Qui, bâtissant leurs nids même dans les clochers,
Ont une si forte assurance,
Que, sans s'étonner du grand bruit,
Ils entendent le son des cloches,
Et ne craignent pas les approches
Des gens qui sonnent jour et nuit.
Notre Espagnol, en savant politique,
Méditant donc un remède à ses maux,
Dissimuloit sa peine et ses travaux,
Et caressoit son diable domestique,
Quand il lui vint un affaire pressant [2]
Qui le contraignit d'entreprendre,
Sans différer et sans attendre,
Un voyage vers le Levant.
Il dresse, à cet effet, son petit équipage,
Et prépare, pour son voyage,
Tout ce qu'il croit qui lui fera besoin.
Mais sa femme, par un caprice,
Dit qu'elle veut l'accompagner si loin,
Et ne le point quitter, pour lui rendre service.
L'Espagnol, étonné du dessein surprenant,
S'oppose en vain, dit qu'elle est une bête;
Mais les femmes ont une tête :
Il fallut consentir, malgré son sentiment.
Les voilà donc qui quittent le rivage,
Embarqués dans un bon vaisseau,
Qui par sa vitesse fend l'eau,

[1] Querelles, débats bruyants. — [2] C'est bien La Fontaine, qui conservait à ce mot le genre masculin, comme dans les auteurs des quinzième et seizième siècles.

Et semble terminer promptement le voyage;
Lorsque les vents, en augmentant les flots,
Forment une telle tourmente,
Que les plus hardis matelots
Chancellent en voyant une perte évidente.
Le commandant, pour sauver le vaisseau,
Ordonne de jeter en l'eau
Toutes les choses plus pesantes.
La crainte d'une affreuse mort
Fait obéir, et l'on jette d'abord
Les hardes bonnes et méchantes.
Notre Espagnol, bien plus obéissant,
Voyant l'occasion favorable et propice,
Jette dans la mer, à l'instant,
Sa femme ou bien son étui de malice.
Le vent et le trouble cessé,
Le commandant prend connoissance,
Avec raison, de ce qui s'est passé,
Et veut d'un tel mari punir la violence;
Mais l'Espagnol, interrogé, répond
Que c'est à tort qu'on lui veut faire affront,
Et jouant bien son personnage,
Il dit : « Ayant jeté ma femme dans la mer,
J'ai obéi! Me faut-il donc blâmer?
Rien ne me pesoit davantage. »

V. IL VAUT MIEUX MANGER DU LARD

QUE MOURIR DE FAIM.

Fabrice, dès longtemps,
Près d'une belle dame,
Tiroit de la poudre aux moineaux;
Et quoiqu'il fît et festins et cadeaux,

L'ingrate cependant se moquoit de sa flamme ·
Exagérant sa forte passion,
L'excès de son ardeur, la grandeur de sa peine,
Il la trouvoit plus inhumaine,
Et son amour tournoit à sa confusion.
Un jour enfin, lassé de sa persévérance,
Voulant de son amour avoir la récompense,
Chez elle il s'en alla pour la pousser à bout,
Mais il y rencontra seulement la servante,
Qui, plus douce et plus indulgente,
Facilement lui permit tout.
Ce doux combat, cette amoureuse lice
Plut tant au vigoureux Fabrice,
Qu'il ne manquoit, ou de jour ou de nuit,
Sous prétexte de voir son ingrate maîtresse,
De faire naître avec adresse
Un rendez-vous pour l'amoureux déduit;
Mais, quoiqu'il eût les yeux à l'erte [1],
L'affaire, par malheur, fut un jour découverte,
Et la maîtresse, avec juste raison :
« Quoi! vous venez, ô Fabrice, dit-elle,
Me faire tenir la chandelle
Pour vos plaisirs, jusque dans ma maison!
Encore, si cette servante
Étoit d'une beauté charmante,
J'excuserois peut-être votre erreur;
Mais une petite souillarde,
Une laidron, une bavarde!
Il y va trop de votre honneur! »
Fabrice, voyant donc qu'on lui chantoit sa gamme,
Poussé d'un dépit amoureux,
Répondit : « Il est vrai, j'ai failli; mais, madame,
Ne suis-je pas bien malheureux?
Pour vos beaux yeux je soupire sans cesse,

[1] Au guet; en italien, *a l'erta;* d'où le mot *alerte.*

Sans obtenir une seule caresse,
M'avez-vous soulagé même d'un doux regard?
Faisant ce que j'ai fait, l'offense est-elle grande?
Et ne vaut-il pas mieux se repaître de lard,
Que de mourir de faim près d'une bonne viande? »

VI. LES DEUX COMPÈRES [1].

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [2].

L'amitié, de tous temps, fut le lien des hommes;
De tous temps, on a vu des illustres amis
Se tenir plus qu'ils ne s'étoient promis,
Et pour de petits prêts rendre de grosses sommes.
Mais l'on n'est pas toujours heureux,
Lorsque l'on est si généreux :
Car celui qui, par pure offrande,
Donne plus qu'on ne lui demande,
Est fort sujet à recevoir
Bien plus qu'il ne vouloit avoir :
Témoin compère George et le compère Blaise,
Qui n'eurent pas sujet d'être fort aise
Des avis qu'ils s'étoient donnés,

[1] Ce conte, dont l'auteur, si ce n'est pas La Fontaine, est inconnu, ne se trouve que dans l'édition ou contrefaçon de 1710, *Amsterdam, Henri Desbordes*, 2 vol. petit in-8°. Cette édition est si fautive, que nous avons cru pouvoir nous permettre certaines corrections indispensables, que nous indiquaient la rime et la prosodie. Mais il eût fallu changer des vers entiers, pour faire disparaître toutes les fautes de ce genre, qu'on ne saurait pourtant attribuer à l'auteur. — [2] Cette indication est fausse : il en est de même pour les prétendues sources des contes suivants, qui n'ont rien de commun avec Boccace, Marot, Machiavel, etc.

Dont ils furent fort étonnés
Et dont ils eurent de la honte.
Je vais vous en faire le conte.

Les filles bien souvent se dérangent un peu,
Surtout à certain âge où le sang leur petille,
Où dans le front les yeux leur brille,
Enfin lorsque l'amour leur fait sentir son feu.
Compère Blaise en avoit une,
Qui cherchoit déjà sa fortune,
Et qui mangeoit des yeux les venants et allants,
Pour se procurer des galants,
Non pas de ceux desquels on joue à la toupie,
Mais dont l'on joue à d'autres jeux
Que savent bien les amoureux.
Elle s'acquit enfin un drôle vigoureux
Et qui n'avoit pas la roupie.
George s'en aperçut, et les vit plusieurs fois
Qui s'entre-chatouilloient les doigts.
Il crut devoir en avertir le père :
« Je suis trop votre ami, lui dit-il, mon compère,
Pour ne pas vous donner avis
De tout ce qui vous touche et qui peut avoir suite :
Votre fille a plusieurs amis;
Mais surtout un, qu'il faudra qu'elle évite :
Richard est riche; il n'est que trop bien fait;
Mais ce n'est pas là votre fait,
Car vous savez bien que ce drille
N'est pas dans le dessein d'épouser votre fille :
Elle n'est pas de sa condition;
Vous devriez empêcher la conversation.
J'ai pourtant aperçu qu'elle en étoit coiffée:
Richard pourroit avoir été trouver la fée
Pour un philtre amoureux, pour un sort, que sait-on?
Il est bon d'écouter le vieux Qu'en dira-t-on;
Votre fille est coquette un peu, ne vous déplaise.

— Grand merci de l'avis, répond compère Blaise,
Je suivrai vos conseils. » A quelques jours de là,
Blaise rencontra George, et ainsi lui parla :
« Vous m'avez averti des amours de ma fille;
Je vous suis obligé des soins de ma famille;
Et je serois ingrat, en ne vous disant pas
Un certain cas
Qui grandement vous touche;
Mais je crains bien qu'aussi vous ne preniez la mouche;
Car, en effet,
Il n'est plus de remède, et le mal est tout fait.
— Non, parlez hardiment, dit le compère George;
Je n'en sonnerai mot, ou le diable m'égorge!
— Puisque vous me le permettez,
Dit Blaise, et que vous me promettez
De n'en avoir jamais contre moi de rancune,
Je vous dirai, sans fourbe aucune,
Que Jeanne vous a fait gros oiseau du printemps [1].
Chez la grosse Cateau, souvent, à la maraude,
Elle s'en va prendre ses passe-temps.
Vous connoissez bien la ribaude?
Mettez-y l'ordre, ou bien vous vous déshonorez,
Je vous en avertis, compère.
— Vous en avez menti, répond George en colère,
Et vous me prouverez
Que ma femme a hanté chez une maquerelle,
Ou vous éprouverez
La vigueur de mon bras! — Vous me cherchez querelle,
Dit Blaise, et vous fâchez, contre votre serment?
Si je la vis moi-même avecque son amant,
Que direz-vous?

GEORGE.

Pour un époux,
Cela passe le mot pour rire.

[1] Le coucou, qui ne paraît et ne chante qu'au printemps.

Il faut me le prouver et me le faire dire;
Autrement, point d'amis.

BLAISE.

Je suis d'un autre avis,
Et si vous voulez faire
Ce que je vous dirai, dès cette même nuit,
Elle-même fera le détail de l'affaire,
Et nous éviterons le bruit.
— Je le veux, » répond George. Et s'étant bien instruit
Du personnage qu'il doit faire,
Ils attendent la nuit
Pour découvrir tout le mystère.
Blaise se cache sous le lit,
Avant que Jeanne fût couchée;
Jeanne vient et se couche, et son époux aussi;
Mais d'une posture fâchée,
Comme un homme plein de souci :
Il lui tourne le dos, soupire, crache, tousse;
Elle veut l'embrasser, il la repousse[1].

JEANNE.

« Qu'avez-vous donc, mon cher époux?
Vous trouveriez-vous mal? Vous prenez des airs mornes!

GEORGE.

Va, n'augmente pas mon courroux,
Ou je pourrois passer les bornes,
Et te rouer de mille coups!

JEANNE.

Eh! quoi donc? Êtes-vous jaloux?

GEORGE.

Je suis bien pis, car j'ai des cornes,
Puisque tu cours le guilledou.

JEANNE.

Quoi! mon époux, êtes-vous fou?

GEORGE.

C'est toi, mordieu! sur ma parole,

[1] Vers sans césure.

Qui n'es qu'une impudique folle!
Chez la grosse Cateau, vas-tu pas au bocan[1]?

JEANNE.

Ah! comment? Quoi? Avec qui? Quand?
Je n'y fus jamais de ma vie.
Je suis une femme d'honneur...
Je vous défie
De me nommer le rapporteur?

GEORGE.

Jures-en donc, mais de la bonne sorte?

JEANNE.

Non, je n'y fus jamais, ou le diable m'emporte!

GEORGE.

Menteuse! Après un tel serment,
Oserois-tu tant seulement
Aller d'ici jusqu'à la porte.

JEANNE.

Oui-da, j'y vais, tout de ce pas. »
Cela dit, elle met un de ses pieds à bas,
D'une effronterie incroyable;
Blaise saisit la jambe, et l'empoigne bien fort;
Elle, plus pâle que la mort,
Se croit entre les mains du diable,
Saute au cou du mari, lui demande pardon,
S'accroche à lui, le mouille de ses larmes,
Car c'étoient là les seules armes
Qu'elle avoit pour sortir des griffes du démon
Et de ses cruelles alarmes.
« Hélas! dit-elle en rehaussant sa voix,
Je n'y fus jamais qu'une fois;
Encore, n'y fus-je pas trop aise!
J'y pris peu de contentement;
Et j'y allois tant seulement

[1] On dirait aujourd'hui *boucan*, lieu où l'on fume la viande; au figuré, lieu de débauche.

Pour tenir compagnie à la femme de Blaise,
Qui tous les jours y va pour y voir son amant. »
Jugez un peu de la surprise
Du pauvre Blaise sous le lit,
Quand clairement il entendit
Ce que la commère avoit dit!
Le cœur lui faut [1] : il lâche prise;
Lors, Jeanne délivrée approche son époux,
Le caresse, le baise, et tendrement l'embrasse :
« Mon mari, raccommodons-nous ?
Une première faute est digne d'une grâce;
Je n'aimerai jamais que vous
Dans tout le reste de ma vie.
Pardonnez-moi, je vous en prie! »
Cependant George est toujours sourd,
Et dès le matin qu'il fit jour,
L'on vit l'un et l'autre compère
S'accoster de grande colère :
George dit : « Qu'aviez-vous sur ma femme à chercher?
— Et vous, répondit Blaise, à rechercher [2]
Sur la conduite de mes filles?
Laissons les secrets des familles;
J'en tiens bien plus que vous!
Cependant vengeons-nous
Sur la grosse Cateau, qui tient bordel infâme;
Il faut couper le nez de cette sale dame [3]?

GEORGE.

Allons, je le veux bien.

BLAISE.

Mais attendez, n'en faisons rien :
Un procès, on nous pourroit faire.
Allons plutôt au commissaire;

[1] Lui manque. — [2] Vers sans césure. — [3] C'était alors une vengeance très-usitée dans le bas peuple, que de couper le nez aux femmes de mauvaise vie.

Nous lui conterons notre affaire;
Il réparera notre honneur.

GEORGE.

Allons chercher un procureur;
Disons-lui nos raisons.

BLAISE.

Oui-da, je vous en prie,
Faut-il à tant de gens dire notre infamie?
Croyez-moi, nous ferons bien mieux
De laisser la vengeance aux dieux,
Pour ne pas apprêter au public à médire,
Et de nous à s'en rire :
Car vous savez bien qu'en tel cas
Le voisin ne s'épargne pas.
Il faut mettre en repos nos âmes
Sur la conduite de nos femmes.
Allons-nous-en, ne disons rien;
Car j'ai lu d'autrefois, dans certaine sentence
Ou traité de l'art de prudence,
Qu'en tel cas le meilleur est de ne dire mot;
Car qui de son malheur a pleine connaissance,
S'il se tait, est cocu; s'il éclate, est un sot. »

VII. LES NOCES DE GUILLOT[1].

CONTE TIRÉ DE MACHIAVEL.

Dans les noces toujours se disent les bons mots,
Car la joie et l'amour vont d'une même route :

[1] Ce conte, qui n'a été revendiqué par aucun contemporain de La Fontaine, et qui porte le cachet de son style, malgré de graves négligences, se trouve, comme le précédent, à la fin du premier volume de l'édition de 1710.

Tous deux ouvrent l'esprit sans doute;
Et si dans ces endroits il s'y fait quelques sots,
Si l'on y voit germer les têtes
Des bêtes,
C'est pour le compte des traitants;
Car le reste des assistants
Ne songe qu'à manger et rire.
Sur ce sujet, il me souvient
D'un conte qu'on m'a fait, qui fort à propos vient,
Et tel qu'on me l'a fait, je m'en vais vous le dire.
Aux noces d'un certain Guillot,
Je ne sais s'il y fut fait sot;
Mais je sais que grosse cohorte
De gens de différente sorte
Et de différent sexe aussi,
Y goba maint chasse-souci [1];
Surtout de certaines commères,
Fort friandes des bonnes chères,
Et de certains encolletés [2],
S'y tinrent tous pour invités,
Car la fête jamais ne se trouveroit bonne,
Surtout quand femme il y a,
Si quelque abbé n'assistoit en personne,
Pour entonner l'ALLELUIA,
Ou pour cajoler. Tant y a
Que dans cette noce-ci
Trois commères sans souci,
Un homme et sa femme aussi,
Et certain porte-soutane,
S'y trouvèrent en caravane.
L'abbé étoit rêveur, triste comme la mort;
Mais il n'avoit pas tout le tort,

[1] Ce sont sans doute des verres de vin, des rasades.

[2] On appelait alors *petits-collets* les abbés sans abbaye, qui foisonnaient dans le monde.

Puisque l'on enlève sa mie :
C'est sa tonton[1] qui se marie.
C'étoit assez pour en devenir fol,
Et pour s'aller casser le col.
Enfin, après bon vin, bon pain et bonne chère,
La femme parla la première;
De la nouvelle épouse elle dit les bijoux,
La dot qu'elle porte à l'époux,
Ses fonds, ses biens et ses chevances[2],
Ses qualités, ses alliances,
Enfin que les conjoints sont à jamais heureux :
« Il n'est que moi de malheureux,
Dit le mari d'un ton fort pitoyable;
Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul diable[3]...
— Écoutez-le! dit la femme en courroux;
Sachez, mon très-ingrat époux,
Que je n'ai pas porté la corne d'un seul diable,
Mais mille cornes d'autres gens,
Dont nous tirons bien de l'argent. »
Cependant la commère Aimée,
Du jus de Bacchus animée,
Lors s'écrie en riant : « Je vois en ce réduit
Un lit,
Qui servira, toute la nuit,
De champ à sanglante bataille,
Mais pourtant de celles qu'on baille
Sans grand courroux et sans grand bruit.
Nos champions déjà semblent se mettre en ordre :
Leurs yeux commencent leur débat;
Ils se défient au combat,
Ils enragent de s'entre-mordre,
Et comme de vrais inhumains,

[1] Cette locution triviale, signifiant une femme de mauvaise vie, s'est conservée dans le langage comique. — [2] Finances, revenus. — [3] Cette expression proverbiale équivalait sans doute à *corne d'abondance.*

Ils désirent d'en être aux mains.
Voyez comme les yeux leur brillent!
Pour le combat, comme ils petillent!
Je crains qu'en cette occasion
Il n'y ait quelque effusion
De sang humain ou de quelque autre chose,
Qu'ici vous étaler [1] je n'ose.
— Oh! pour moi, Lucrèce reprit,
Je n'ai pas beaucoup de l'esprit;
Mais je n'ai jamais pu comprendre
Comme une jeune fille, et délicate et tendre,
Peut se résoudre de coucher
Avec un garçon en chemise,
Et je serois bien entreprise [2],
S'il me venoit ainsi toucher.
— Voyez-vous la sainte Nitouche [3]!
Interrompit Clarisse à ce moment :
Vous ne diriez pas qu'elle y touche!
Elle fait la petite bouche,
Mais on sait bien ses sentiments;
Elle préfère les serments
De ses amants
A tous les actes de notaire.
Mais ce n'est pas là tout l'affaire!
Continua Clarisse, et d'un ton goguenard;
Car je gage une grosse somme,
Qu'elle va refuser un parfait honnête homme,
De peur d'épouser un cornard!
— Eh! tout doux, ma bonne commère!
Répondit Lucrèce en colère;
Retenez mieux votre courroux :

[1] Il faut peut-être lire *détailler*. — [2] Stupéfaite, embarrassée. — [3] L'édition de 1710 porte *Mitouche*, comme le peuple le dit encore. C'est peut-être ainsi qu'il faut écrire ce mot, s'il est composé de *mie*, pas, et de *touche*.

Que mon fait point ne vous tourmente !
Je n'en agis point comme vous,
Qui, dès lors que le cocu[4] chante,
N'oseriez approcher un bois,
Sans prendre une grande épouvante,
Croyant de votre époux entendre alors la voix. »
Aussitôt la commère Aimée,
En voyant les fers s'échauffer,
Que leur bile étoit enflammée,
Qu'elles alloient se décoiffer,
S'avisa, en femme de bien,
D'y mettre ordre en rompant le chien :
« Quoi! vous ne dites rien, dit-elle, mon compère
(En s'adressant à messire l'abbé)?
Oh! vous ne nous estimez guère!
Vous n'avez point encor parlé ?
Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne;
Car, à vous voir ne dire mot.
L'on vous prendroit bien pour un sot;
Oui, l'on diroit d'abord que vous avez pris corne.
Quittez-moi cet air de soupir!
Çà, çà, pour me faire plaisir,
Faites-moi vite un petit conte!...
— Madame, dit l'abbé, trop d'honneur me fait honte,
Et sans doute vous vous trompez :
Je ne suis ni marquis ni comte;
Faire je ne vous puis que des petits abbés.
Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose »
A tant finit ici la glose;
Car l'on finit bientôt, bientôt on s'en alla,
Et de ceci ni de cela
Jamais personne ne parla.

[1] Le coucou.

VIII. LES OPILATIONS DE SYLVIE.

TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

Sylvie, autrefois opilée [2],
Avoit repris un teint si frais,
Que Cloris, en étant charmée,
S'en vint sur ce sujet l'entretenir exprès.
Cloris a ses raisons pour consulter Sylvie :
Elle sentoit venir la même maladie,
Et vouloit y trouver un remède certain.
« Que vous avez changé! lui dit-elle, ma mie,
Et que je vous trouvai jolie,
En vous rencontrant ce matin!
Depuis que vous voyez l'épouse de Clymène,
Sans doute, par sa belle humeur
Elle aura ramené la joie en votre cœur?
Elle en aura chassé ce qui lui faisoit peine?
— Mon mal, répond Sylvie, est à présent guéri;
Ce n'est pas, grand merci! l'enjoûment de Clymène;
Mais la vigueur de son mari.

IX. LE DUC D'ALBE.

NOUVELLE TIRÉE DE MAROT [3].

Le duc d'Albe, dit-on, homme à grand'bigotaire [4]
(J'entends parler du favori

[1] Nous ne trouvons rien dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, qui ait rapport à ce conte, recueilli pour la première fois dans l'édition de 1710. — [2] Malade d'obstruction au foie et à la rate. — [3] Ce conte, dont vainement on chercherait l'origine dans les poésies de Clément Marot, n'a jamais paru que dans l'édition de 1710, où il est attribué à La Fontaine. — [4] Barbe à l'espagnole.

Du fameux Charles-Quint), fut d'humeur tant austère,
Que l'on publie encor qu'il n'avoit jamais ri.
Si [1] sais-je bien pourtant tout le contraire,
Puisque j'ai lu, dans certain commentaire,
Ou vieux grimoire
D'histoire,
Qu'un jour il a ri fortement,
Et je vais vous dire comment.

Certain jour de fête, en décembre,
Son valet, son homme de chambre,
Jeune homme à ne pas mépriser,
Etant venu pour le raser,
Et sa bigotaire friser,
L'ayant placé bien à son aise
Sur une riche et molle chaise,
Sous son menton attache un linge blanc et net,
Met ses cheveux sous son bonnet,
Puis descend à l'office y chercher de l'eau chaude;
Mais il n'y trouva, ce dit-on,
Ni cuisinier ni marmiton :
Tous étoient allés à maraude;
Ce fut à lui d'aller au potager [2]
Faire chauffer son eau. Pendant qu'elle y petille,
Tournant la tête, au travers d'une grille
Qui répond au garde-manger,
Il voit certain objet qui n'est pas étranger,
Car du maître d'hôtel c'étoit l'aimable fille,
Qui le fait souvent enrager.
Lora, c'étoit son nom; son humeur, fort coquette,
Et Joseph lui faisoit l'amour;
Mais la fine soubrette
Lui jouoit toujours quelque tour,

[1] Cependant, pourtant. — [2] Fourneau où se fait le potage, le pot-au-feu.

Lorsqu'il s'en approchoit pour lui conter fleurette.
Lora, de son côté,
Regardoit du poisson qu'on avoit apporté;
Et prenant un brochet d'une fort belle taille :
« Voyez, ce dit-elle au garçon;
Voilà-t-il pas un beau poisson?
— Il est beau, répond-il; mais il est plein d'écailles :
J'en porte un qui n'est pas ni si grand ni si gros,
Mais qui n'a point plus d'écaille que d'os;
Aussi, vaut-il bien mieux... Ne crois pas que je raille?
Il est plus savoureux que ni perdrix ni caille;
Jamais on ne peut voir un morceau si friand.
— Vous avez un poisson? dit la belle en riant :
Montrez-le-moi, je vous en prie;
Car, de le voir, je meurs d'envie. »
Joseph, sans faire de façon,
De la grille s'approche,
Et, tout à côté de sa poche,
Va sortir un certain poisson,
Que bientôt le brochet accroche :
Ainsi Joseph fut pris par son propre hameçon.

Dans ce temps, le duc d'Albe, ennuyé tant d'attendre,
S'avisa de descendre,
Pour voir ce que faisoit son maraud de garçon,
Jurant entre ses dents qu'il l'alloit faire pendre;
Mais, quand il vit la plaisante façon
Dont le drôle étoit pris, d'abord il se retire,
Ne pouvant s'empêcher de rire.
Ainsi, cet homme tant vanté
Perdit, pour ce moment, toute sa gravité :
Aussi, dans pareille aventure,
Un hypocondre eût ri, ne fût-il qu'en peinture.

X. LE CONTRAT [1].

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès [2],
Ont été de tout temps le sujet de la fable;
Ce fertile sujet ne tarira jamais,
C'est une source inépuisable :
A de pareils malheurs tous hommes sont sujets;
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire;
Tel rit d'une ruse d'amour,
Qui doit devenir à son tour
Le risible sujet d'une semblable histoire.
D'un tel revers se laisser accabler,
Est, à mon gré, sottise toute pure,
Celui dont j'écris l'aventure,
Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage,
N'eut pas l'ennui d'attendre trop longtemps
Les doux fruits du mariage ;
Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants,
Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
Le fils, devenu grand, fut mis sous la conduite
D'un précepteur; non pas de ces pédants
Dont l'aspect est rude est sauvage;
Celui-ci, gentil personnage,
Grand maître ès arts, surtout en l'art d'aimer,
Du beau monde avoit quelque usage,
Chantoit bien et savoit charmer ;

[1] Ce conte, que l'on a prétendu restituer à un inconnu nommé Saint-Gilles, parut pour la première fois dans l'édition de 1718 (*Amsterdam, Pierre Brunel*) ; il a été souvent réimprimé avec les Contes de La Fontaine. — [2] *L'École des Femmes* de Molière fit du nom d'*Agnès* un substantif qui manquait à la langue pour exprimer une fille simple et innocente.

Et, s'il faut déclarer tout le secret mystère,
Amour, dit-on, l'avoit fait précepteur :
Il ne s'étoit introduit près du frère,
Que pour voir de plus près la sœur.
Il obtient tout ce qu'il désire,
Sous ce trompeur déguisement.
Bon précepteur, fidèle amant,
Soit qu'il régente ou qu'il soupire,
Il réussit également.
Déjà son jeune pupile [1]
Explique Horace et Virgile;
Et déjà la beauté qui fait tous ses désirs
Sait le langage des soupirs;
Notre maître en galanterie
Très-bien lui fit pratiquer ses leçons :
Cette pratique aussitôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons
Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre, et le père irrité
Menace, tempête, crie.
Le docteur épouvanté
Se dérobe à sa furie.
La belle volontiers l'auroit pris pour époux;
Pour femme volontiers il auroit pris la belle;
L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux,
Leur tendresse étoit mutuelle ;
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle,
Et l'argent seul forme les plus beaux nœuds :
Elle étoit riche, il étoit gueux,
C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle.

Quelle corruption! ô siècle! ô temps! ô mœurs!

[1] Il est impossible de ne pas reconnaître La Fontaine dans ces changements d'orthographe qu'il se permet seul sans scrupule pour rimer aux yeux.

Conformité de biens, différence d'humeurs,
Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,
Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours?

Mais faisons trêve à la morale,
Et reprenons notre discours.
Le père bien fâché, la fille bien marrie [1];
Mais que faire? Il faut bien réparer ce malheur
Et mettre à couvert son honneur.
Quel remède? On la marie,
Non au galant, j'en ai dit les raisons,
Mais à certain quidam, amoureux des testons [2]
Plus que de fillette gentille,
Riche suffisamment, et de bonne famille;
Au surplus, bon enfant; sot, je ne le dis pas,
Puisqu'il ignoroit tout le cas.
Mais, quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette?
On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
Jeune épouse et besogne faite.
Combien de gens, avec semblable dot,
Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot!
Et celui-ci crut prendre une pucelle :
Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons;
Mais, quatre mois après, la savante donzelle
Montra le prix de ses leçons :
Elle mit au monde une fille.
« Quoi! déjà père de famille!
Dit l'époux, étant bien surpris :
Au bout de quatre mois, c'est trop tôt! Je suis pris!
Quatre mois, ce n'est pas mon compte. »
Sans tarder, au beau-père il va conter sa honte,
Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas.

[1] Chagrine. — [2] Écus; ainsi nommés à cause de la *tête* du roi, qu'ils portent sur la face.

Le beau-père sourit, et lui dit : « Parlons bas!
Quelqu'un pourroit bien nous entendre.
Comme vous, jadis je fus gendre,
Et me plaignis en pareil cas;
Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme :
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme!
Il étoit honnête homme et me remit l'esprit.
La pilule, à vrai dire, étoit assez amère;
Mais il sut la dorer, et, pour me satisfaire,
D'un bon contrat de quatre mille écus,
Qu'autrefois pour semblable affaire
Il avoit eu de son beau-père,
Il augmenta la dot; je ne m'en plaignis plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille.
Je le gardois exprès : ayez-en même soin;
Vous pourrez en avoir besoin,
Si vous mariez votre fille. »
A ce discours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat et fait la révérence.
Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence
On console à meilleur marché!

XI. LA COUTURIÈRE [1].

Certaine sœur, dans un couvent,
Avoit certain amant en ville,
Qu'elle ne voyoit pas souvent;
La chose, comme on sait, est assez difficile.
Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins;
Tous deux, à s'entrevoir, apportoient tous leurs soins.

[1] Ce conte, qui a été réclamé par Autreau, parut d'abord dans l'édition de 1718.

Notre sœur en trouva le secret la première :
Nonnettes, en ceci, manquent peu de talent.
Elle introduisit le galant,
Sous le titre de couturière.
Sous le titre et l'habit aussi,
Le tour ayant bien réussi,
Sans causer le moindre scrupule,
Nos amants eurent soin de fermer la cellule,
Et passèrent le jour assez tranquillement
A coudre, mais Dieu sait comment.
La nuit vint; c'étoit grand dommage,
Quand on a le cœur à l'ouvrage.
Il fallut le quitter : « Adieu, ma sœur, bonsoir!
— Couturière, jusqu'au revoir! »
Et ma sœur fut au réfectoire,
Un peu tard, et c'est là le fâcheux de l'histoire.
L'abbesse l'aperçut, et lui dit en courroux :
« Pourquoi donc venir la dernière?
— Madame, dit la sœur, j'avois la couturière.
— Vos guimpes ont donc bien des trous,
Pour la tenir une journée entière?
Quelle besogne avez-vous tant chez vous,
Où jusqu'au soir elle soit nécessaire?
— Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller;
Au métier qu'elle a fait, on a beau travailler,
On y trouve toujours à faire. »

XII. LE GASCON[1].

Je soupçonne fort une histoire,
Quand le héros en est l'auteur.

[1] Ce conte, qui a paru d'abord dans l'édition de 1718, n'est pas encore définitivement enlevé à La Fontaine, puisqu'on ne sait quel autre auteur lui donner

L'amour-propre et la vaine gloire
Rendent souvent l'homme vanteur.
On fait toujours si bien son compte,
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,
A table, au cabaret, avec un camarade,
De gasconnade en gasconnade,
Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire!
Une grosse servante, à quatre pas de là,
Prêtoit l'oreille à tout cela,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.
A l'entendre conter, il n'étoit, dans Paris,
De Chloris,
Dont il ne connût la ruelle,
Dont il n'eût eu quelques faveurs;
Son air étoit le trébuchet des cœurs.
Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle;
Celle-ci payoit ses douceurs :
Il avoit chaque jour des garnitures [1] d'elle;
De plus, il étoit fort heureux;
Il n'étoit pas moins vigoureux :
Telle dame en étoit amplement assurée;
A telle autre, en une soirée,
Il avoit su donner jusques à dix assauts.
Ah! pour le coup, notre servante
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
« Malepeste! comme il se vante!
Par ma foi! je voudrois avoir ce qu'il s'en faut. »

[1] Rubans pour garnir l'épée, le haut-de-chausse; dentelles pour garnir les manchettes, la chemise, etc.

XIII. LA CRUCHE[1].

Un de ces jours, dame Germaine,
Pour certain besoin qu'elle avoit,
Envoya Jeanne à la fontaine;
Elle y courut : cela pressoit.
Mais, en courant, la pauvre créature
Eut une fâcheuse aventure.
Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas,
Vint se rencontrer sous ses pas.
A ce caillou, Jeanne trébuche,
Tombe enfin et casse sa cruche.
Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou!
Casser une cruche si belle!
Que faire? Que deviendra-t-elle?
Pour en avoir une autre, elle n'a pas un sou.
Quel bruit va faire sa maîtresse,
De sa nature très-diablesse?
Comment éviter son courroux?
Quel emportement! Que de coups!
« Oserai-je jamais me r'offrir à sa vue?
Non, non, dit-elle; enfin il faut que je me tue!
Fuons-nous! » Par bonheur, un voisin, près de là,
Accourut, entendant cela;
Et, pour consoler l'affligée,
Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put;
Mais, pour bon orateur qu'il fût,
Elle n'en fut point soulagée;
Et la belle toujours, s'arrachant les cheveux,
Enfin vouloit mourir : la chose étoit conclue.
« Eh bien, veux-tu que je te tue?

[1] Ce conte, qu'on avait ajouté à l'édition de 1718, a été rendu à Autreau, mais on le trouve encore néanmoins dans la plupart des éditions suivantes des Contes de La Fontaine.

Lui dit-il. — Volontiers. » Lui, sans autre façon,
Vous la jette sur le gazon,
Obéit à ce qu'elle ordonne;
A la tuer des mieux apprête ses efforts,
Lève sa cotte, et puis lui donne
D'un poignard à travers le corps.
On a grande raison de dire
Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs :
Jeanne roule les yeux, se pâme, enfin expire;
Mais, après les derniers soupirs,
Elle remercia le sire :
« Ho! le brave homme que voilà!
Grand merci, Jean! Je suis la plus humble des vôtres.
Les tuez-vous comme cela?
Vrâiment, j'en casserai bien d'autres! »

XIV. PROMETTRE EST UN

ET TENIR EST UN AUTRE [1].

Jean, amoureux de la jeune Pérette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, serments, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir s'avisa de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts;
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et, pour toucher, ont souvent plus de force,
Que soins, soupirs, et que tendres serments :

[1] L'auteur est Vergier; mais son conte est resté dans beaucoup d'éditions des Contes depuis celle de 1718.

Pérette aussi se prête à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois;
Plus de fierté : l'amour a pris sa place;
Tout est changé jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit; on le pince parfois;
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amants tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits,
Va plus avant, et si bien s'insinue,
Qu'il acquitta le premier de ses doigts;
Passe au second, au tiers, au quatrième,
Reprend haleine, et fournit le cinquième.
Mais qui pourroit aller toujours de même?
Ce n'est moi jà, quoique d'âge à cela;
Ne [1] Jean aussi; car il en reste là.
Pérette donc, en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci;
Car j'en connois mainte, très-haut huppée,
Qui voudroit bien être trompée ainsi;
Pérette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis et de ne pas tenir [2].
Mais, à cela, cettui [3] trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,
Sans s'émouvoir, répond, en la quittant
« Promettre est un, et tenir est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix :
En attendant, Pérette, adieu vous dis ! »

[1] Ni. — [2] Vers pris à Clément Marot — [3] Ce.

XV. LE ROSSIGNOL [1].

Pour garder certaine Toison,
On a beau faire sentinelle,
C'est temps perdu, lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison :
Un adroit et charmant Jason,
Avec l'aide de la donzelle
Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement et taureaux et dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.
Les surveillants, les verrous et les grilles
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui, point d'Agnès à cet âge :
Fillette nuit et jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage.
Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai pas davantage;
Lecteur, regardez seulement
La finette Cataut jouer son personnage,
Et comment elle met le rossignol en cage :
Après, je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais su le nom,
Fut une fille fort jolie;

[1] Ce conte, qui avoit paru dans l'édition de 1710 avec le titre de *l'Oiseau dans la cage*, et sans différence notable dans l'édition de 1718, où il est précédé d'un nouveau prologue de vingt-trois vers, seroit, dit-on, de Lamblin ou de Valincour; mais il est digne de La Fontaine, et on feroit mieux de le lui laisser.

Son père étoit messire Varambon,
Boccace ne dit point comme on nommoit la mère;
Aussi, cela n'est pas trop utile à savoir :
La fille s'appeloit Catherine; et, pour plaire,
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir :
Age de quatorze ans, teint de lis et de roses,
Beaux yeux, belle gorge et beaux bras,
Grands préjugés pour les secrets appas.
Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses,
Fillette manque rarement
D'un amant.
Aussi, n'en manqua la pucelle :
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,
Par ses regards, par ses discours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.
L'un, de l'autre, déjà faisoit tous les plaisirs :
Déjà même langueur, déjà mêmes désirs;
Désirs de quoi? Besoin n'ai de le dire;
Sans trop d'habileté l'on peut le deviner;
Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,
On sait assez ce qu'il peut désirer.
Un point, de nos amants, retardoit le bonheur :
La mère aimoit sa fille avecque tant d'ardeur,
Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle;
Le jour, l'avoit toujours pendue à son côté,
Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle.
Un peu moins de tendresse et plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Est bon pour les petits enfants :
Mais fillette de quatorze ans
Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.
Catherine, en jour de sa vie,
N'avoit pu profiter d'un seul petit moment,
Pour entretenir son amant :

C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
Quelquefois, par hasard, il lui serroit la main,
Quand il la trouvoit en chemin;
Quelquefois un baiser pris à la dérobée;
Et puis c'est tout! Mais qu'est-ce que cela?
C'est proprement manger son pain à la fumée.
Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là;
Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême,
Ils se trouvèrent seuls, sans mère et sans jaloux.
« Que me sert, dit Richard, hélas! que je vous aime?
Que me sert d'être aimé de vous?
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre;
Je vous vois sans vous voir, je ne puis vous parler;
Si je me plains, si je soupire,
Il me faut tout dissimuler.
Ne saurait-on enfin vous voir sans votre mère?
Ne sauriez-vous trouver quelque moyen?
Hélas! vous le pouvez, si vous le voulez bien;
Mais vous ne m'aimez pas! — Si j'étois moins sincère,
Dit Catherine à son amant,
Je vous parlerois autrement;
Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire?
— Il faudroit donc, lui dit Richard,
Si vous avez dessein de me sauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part,
Par exemple, à la galerie;
On pourroit vous y aller voir,
Sur le soir,
Alors que chacun se retire;
Autrement, on ne peut vous parler qu'à demi,
Et j'ai cent choses à vous dire,
Que je ne puis vous dire ici. »
Ce mot fit la belle sourire.
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit;

Elle promit pourtant au sire
De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile ;
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et sait faire un Agnès habile :
Voici comment elle s'y prit.
Elle ne dormit point durant toute la nuit,
Ne fit que s'agiter, et mena tant de bruit,
Que ni son père ni sa mère
Ne purent fermer la paupière
Un seul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille :
Fille qui pense à son amant absent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin, Cataut se plaignit, à sa mère,
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit :
« On ne peut point dormir, maman; s'il vous plaisoit
Me faire tendre un lit dans cette galerie?
Il y fait bien plus frais; et puis, dès le matin,
Du rossignol qui vient chanter sous ce feuillage,
J'entendrois le ramage. »
La bonne mère y consentit,
Va trouver son homme, et lui dit :
« Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais et d'entendre
Le rossignol. — Ah! qu'est ceci,
Dit le bonhomme, et quelle raillerie?
Allez, vous êtes folle, et votre fille aussi,
Avec son rossignol! Qu'elle se tienne ici,
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit passée;
Et puis, elle n'est pas, je croi,
Plus délicate que moi :
J'y couche bien! » Cataut se tint fort offensée
De ce refus; et la seconde nuit

Fit cinquante fois plus de bruit,
Qu'elle n'avoit fait la première,
Pleura, gémit, se dépita,
Et dans son lit se tourmenta
D'une si terrible manière,
Que la mère s'en affligea,
Et dit à son mari : « Vous êtes bien maussade,
Et n'aimez guère votre enfant!
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade.
Je la trouve déjà tout je ne sais comment.
Répondez-moi : quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie?
Elle est tout aussi près de nous.
— A la bonne heure, dit l'époux;
Je ne saurois tenir contre femme qui crie;
Vous me feriez devenir fou;
Passez-en votre fantaisie;
Et qu'elle entende tout son soû
Le rossignol et la fauvette! »
Sans délai la chose fut faite :
Catherine à son père obéit promptement,
Se fait dresser un lit, fait signe à son amant
Pour le soir. Qui voudra savoir présentement
Combien dura pour eux toute cette journée :
Chaque moment une heure, et chaque heure une année;
C'est tout le moins; mais la nuit vint,
Et Richard fit si bien, à l'aide d'une échelle
Qu'un fripon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,
En combien de façons l'amant et la maîtresse
Se témoignèrent leur tendresse,
Ce seroit temps perdu; les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre

Le plaisir des tendres amours;
Il faut l'avoir goûté, pour le pouvoir comprendre.

Le rossignol chanta pendant toute la nuit;
Et quoiqu'il ne fît pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante aux bois son amoureux souci
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci.
Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardents désirs,
Et lassés par leurs doux plaisirs,
S'endormirent tous deux, sur le point où l'aurore
Commençoit à s'apercevoir.
Le père, en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.
« Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit? »
Il entre dans la galerie,
Et, s'étant approché sans bruit,
Il trouva sa fille endormie.
A cause du grand chaud, nos deux amants, dormants,
Étoient sans drap ni couverture,
En état de pure nature;
Justement comme on peint nos deux premiers parents;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit dans sa main
Ce qui servit au premier homme
A conserver le genre humain;
Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,
Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.
Le bonhomme à ses yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin, renfermant le chagrin dans son âme,
Il rentre dans sa chambre, et réveille sa femme :
« Levez-vous, lui dit-il, et venez avec mo

Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit si grand désir d'entendre
Le rossignol; vraiment, ce n'étoit pas en vain :
Elle avoit dessein de le prendre,
Et l'a si bien guetté, qu'elle l'a dans sa main. »
La mère se leva, pleurant presque de joie :
« Un rossignol, vraiment! Il faut que je le voie.
Est-il grand? Chante-t-il? Fera-t-il des petits?
Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris?
— Vous l'allez voir, reprit le père;
Mais surtout songez à vous taire;
Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu;
Vous gâteriez tout le mystère. »
Qui fut surpris? Ce fut la mère,
Aussitôt qu'elle eut aperçu
Le rossignol que tenoit Catherine.
Elle voulut crier, et l'appeler mâtine,
Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira;
Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha.
« Ce n'est pas de vos cris que nous avons à faire :
Le mal est fait, dit-il; et quand on pestera,
Ni plus ni moins il en sera :
Mais savez-vous ce qu'il faut faire?
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.
Qu'on m'aille querir le notaire
Et le prêtre et le commissaire :
Avec leur bon secours, tout s'accommodera. »
Pendant tous ces discours, notre amant s'éveilla;
En voyant le soleil : « Hélas! dit-il, ma chère,
Le jour nous a surpris; je ne sais comment faire
Pour m'en aller? — Tout ira bien,
Lui répondit alors le père.
Or çà, sire Richard, il ne sert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colère :
Vous m'avez fait outrage; il n'est qu'un seul moyen
Pour m'apaiser et pour me satisfaire;

C'est qu'il vous faut ici, sans délai ni refus
(Sinon dites votre *in manus*),
Épouser Catherine; elle est bien demoiselle [1];
Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous,
Pour le moins elle est jeune, et vous la trouvez belle. »
S'exposer à souffrir une mort très-cruelle,
Et cela seulement pour avoir refusé
De prendre à femme une fille qu'on aime,
Ce seroit, à mon sens, être mal avisé.
Aussi, dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, et ne balança pas
Entre la fille et le trépas.
Sa maîtresse avoit des appas;
Il venoit de goûter, la nuit, entre ses bras
Le plus doux plaisir de la vie;
Il n'avoit pas apparemment envie
D'en partir si brusquement.
Or, pendant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut, se réveillant à la voix de son père,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi;
Et tirant doucement le bout du drap sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes.
Le notaire, arrivé, mit fin à leurs alarmes :
On écrivit, et l'on signa.
Ainsi se fit le mariage;
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.
Le père, en les quittant, leur dit : « Prenez courage,
Enfants! Le rossignol est maintenant en cage :
Il peut chanter tant qu'il voudra. »

[1] C'est-à-dire : de race noble.

XVI. LE COUP DE CORNE[1].

Il n'est cabane ni palais,
Où l'Amour ne lance ses traits;
Il n'est fort, ni château, ni maison bien cloîtrée,
Où l'Amour n'ait entrée.
Parcourez l'univers de l'un à l'autre bout,
L'Amour est bienvenu partout.

Belles, à qui ce dieu, peut-être, ne peut plaire
Qu'enveloppé d'un voile épais,
Je ne puis aujourd'hui l'offrir avec ces traits,
Que sous une gaze très-claire :
S'il m'eût fallu représenter l'Amour
Tel qu'on le voit à la ville, à la cour,
Je n'aurois pu vous le faire paroître
Sans un peu de déguisement;
Mais il est ici sous un hêtre :
Vous l'allez voir tout naturellement.

Lucas, avec gentille et tendre ménagère,
Vivoit content dans sa chaumière.
Ils avoient une vache : elle donnoit du lait,
Et sur le produit du laitage,
Ainsi que celui du vêlage,
Les bonnes gens, aidés d'un seul valet,
Trouvoient assez de quoi faire aller le ménage;
Bien entendu, que Nature parfois
Les secouroit encor de raisins et de noix.

Il faut savoir qu'en cet endroit champêtre

[1] Ce conte ne se trouve que dans l'édition de 1732, en deux volumes in-12 (*Amsterdam, Étienne Lucas*). Est-il ou n'est-il pas de La Fontaine?

Nul n'habitoit séparément :
La vache, le valet, la maîtresse, le maître,
Tous avoient même logement.
« O gens de cour, dont la fortune est belle,
S'écrioit quelquefois Lucas,
Vous croyez posséder tous les biens d'ici-bas;
Erreur! J'ai plus que vous, dessus mon escabelle,
Car j'ai femme fidèle,
Et vous ne l'avez pas. »

Sur ces réflexions, notre époux, d'ordinaire,
Se couchoit et ronfloit auprès de sa moitié.
Blaise, leur bon valet, gaillard, vigoureux frère,
Du conjugal lien n'ayant nulle pitié,
Au premier ronflement, enfiloit la ruelle,
Et, de concert, venoit jouir de Péronnelle,
Sans parler : un seul mot eût troublé leurs plaisirs.
Que le sexe est prudent au fort de ses désirs!
Il a raison; dans l'amoureux mystère,
Tout gît en ces deux points : se prêter et se taire.
Mais, comme de tels passe-temps
Ne règnent pas toujours sans quelques accidents,
Et que l'amour, d'une ardeur indiscrète,
S'exprime quelquefois trop haut,
Lucas, au bruit de la couchette,
Une nuit, s'éveille en sursaut :
« Que, diable! faites-vous? dit-il à Péronnelle;
Vous remuez sans cesse, et depuis quelque temps
J'entends toujours pareils trémoussements.
— C'est la vache, répondit-elle,
Qui, chaque nuit, se plaît à me lécher le cu :
Toutes les fois que sa langue elle passe,
C'est un chatouillement qui rend mon cœur ému.
— Parbleu! de ce plaisir je serai convaincu!
Dit aussitôt Lucas; mettez-vous à ma place? »
Péronnelle obéit; mais, hélas! en tremblant.

Elle ne put du cas avertir son amant,
Qui, dès qu'il eut ouï son maître,
Adroitement avoit su disparoître;
Mais il revint au bruit du ronflement
(Car c'étoit le signal du serviteur fidèle).
Il s'approche du lit, sent une croupe à l'air,
La croit à Péronnelle,
Et plus prompt qu'un éclair,
L'attaque de plus belle.
« Ah! s'écria Lucas, au diable l'animal!
— Eh! qu'as-tu donc? lui répondit sa femme,
Qui de frayeur trembloit dans l'âme;
C'est de sa langue un coup... Est-ce qu'il t'a fait mal?
— Oh! de pardieu! dit-il, ce coup est trop brutal :
C'est bien un coup de corne, et non un coup de langue.
Mais, continua-t-il, finissons la harangue;
Reprends la place auprès de l'animal velu :
Je ne prétends jouter avec de telle espèce;
Souffre, si tu le peux, la corne entre tes fesses,
Je ne veux plus l'avoir au cu. »

Péronnelle reprit sa place en diligence;
Sans demander pourquoi, ni sans mordre ses doigts;
Car, pour se faire dire une chose deux fois,
Elle avoit trop de complaisance.

Blaise, au cri de Lucas, connoissant son erreur,
Demeura dans un trouble extrême;
Mais, jugeant bien que quelque stratagème
Avoit pu donner jour à ce coup de malheur,
Ainsi qu'au changement de place,
Il fut atteint d'une nouvelle audace,
Et voulant regagner ce qu'il avoit perdu,
Il s'achemine à la ruelle,
Et tâte et reconnoît sa chère Péronnelle,
Dont la moitié du corps au bord du lit tendu,

Et la chemise avec soin relevée,
Lui firent aisément voir, à son arrivée,
Qu'avec impatience il étoit attendu.

C'est alors que l'Amour, piquant à toute bride,
Des plaisirs égarés vient ramener le guide;
Tout cède aux efforts de ce dieu :
Il tonne, il met en feu
La rustique ruelle :
Le lit semble fendre en éclats,
Et la tête de Péronnelle
Donne dans le dos de Lucas.
Lui se réveillant, dit : « Parbieu! j'en suis bien aise!
Sur mon honneur! la corne a fait jouer son jeu.
— Je n'en sens point de mal, reprit notre niaise.
— C'est jouer de bonheur, dit-il. Bonsoir, adieu! »
C'est de cette façon que Blaise et Péronnelle
Prirent ensemble leurs ébats;
Et lorsqu'au remûment se réveilloit Lucas :
« C'est la vache, lui disoit-elle.
— Prends bien garde à la corne? — Oh! je ne la crains pas. »

Lucas, vous pouvez bien, avec seigneurs et princes,
Vous mettre à présent de niveau,
A leur richesse près, témoin votre escabeau;
Mais, sans tous leurs châteaux et toutes leurs provinces,
Je vous estime autant heureux :
Vous avez des cornes comme eux.

XVII. LES DEUX TESTAMENTS[1].

Une femme aimoit son mari :
Telles femmes ne vivent guères.
Celle-ci, qui n'avoit enfants, ni sœurs, ni frères,
Sur le point de mourir, fait venir un notaire :
Elle veut tout donner à son époux chéri,
Mais le moyen, la loi, la coutume est contraire.
On songe : il faut, dit-on, quelque ami généreux
Dont on fasse un dépositaire,
Sous le titre de légataire.
« Moi, dit le mari, j'en ai deux :
L'un, d'une sagesse exemplaire,
D'une exemplaire piété;
L'autre, moins dévot, moins sévère,
Mais fort homme de probité.
Le choix fait la difficulté.
— Faites mieux, dit quelqu'un; pour plus de sûreté
(On n'en sauroit trop prendre en une telle affaire),
Faites deux testaments en fidéicommis :
Tous deux chargés du nom de vos amis;
L'un fait dans la forme ordinaire;
L'autre fait pour le révoquer[2],
Car que sait-on? Tout se peut faire. »

[1] Ce conte inédit, très-agréablement versifié sur un fonds qui paraît véritable, se trouve parmi les manuscrits de Trallage, à la Bibliothèque de l'Arsenal. L'écriture de cette copie, qui comprend aussi *le Florentin*, et d'autres pièces, épigrammes et fables, imprimées déjà dans les œuvres de La Fontaine, présente beaucoup d'analogie avec l'écriture de notre auteur. Nous avons donc tout lieu de croire que La Fontaine aura mis en vers un fait qui s'était passé sous ses yeux, dans le cercle de sa société intime, soit à Reims, soit à Château-Thierry, soit à Paris.

[2] Il manque ici un vers pour la rime.

Ainsi dit, ainsi fait : Le mal, rendu plus fort,
Réduit en peu de temps la malade à la mort.
On scelle; les parents, ardents à l'héritage,
Déjà par souche entre eux en régloient le partage.
Mais l'un des testaments, bien en forme produit,
De leur partage vain fait perdre tout le fruit.
On avoit déclaré pour légataire unique
Un homme de vertu, de sagesse authentique,
Un grave magistrat, qui, nouvel héritier,
Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier.
Le mari, cependant, après quelques journées,
A la cérémonie, à sa douleur données,
Va trouver son ami, pour tâcher à peu près
De savoir quel usage il veut faire du legs.
Dès qu'il en touche un mot, le magistrat, en garde :
« Dieu, dit-il, par sa grâce, en pitié me regarde.
J'étois chargé d'enfants, dans sa crainte élevés;
Mais vous voyez, par moi, jusqu'où ses soins atteignent,
Et comme il est prodigue envers ceux qui le craignent?
Il a, par sa bonté, prévenu mes besoins,
Et cela, du côté que j'espérois le moins.
C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de père,
Et qu'il veut qu'en effet en lui seul on espère.
Attachons-nous à lui; c'est l'unique moyen
D'être riche : avec Dieu, l'on ne manque de rien. »
Le sermon achevé, le mari, sans mot dire,
Mal content du prêcheur, se lève, se retire.
Puis, chez lui de retour, il cherche à profiter
Des leçons qu'on lui donne et qu'il vient d'écouter.
D'un second testament, il voit alors l'usage,
Et combien le conseil en fut prudent et sage.
Sous de fidèles clefs, il l'avoit enfermé.
Il l'en tire et le donne à l'héritier nommé,
Qui, sans avoir besoin d'une plus ample glose,
Entend à demi-mot et voit où va la chose;
Qui, muni de la pièce, actif et diligent,

En charge à l'heure même un habile sergent.
Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille,
Dont souvent aux plaideurs l'accès est difficile,
Le jeton à la main [1], le grave magistrat,
Des biens de la défunte, examinoit l'état;
Il a dessus sa table un ample et long mémoire,
Qu'il lit avec plaisir et qu'il a peine à croire :
Tant de biens différents, qu'il y voit contenus,
L'étonnent par le fonds et par les revenus :
Il en fait plusieurs parts en père de famille;
Il en destinoit une à marier sa fille,
Il achète de l'autre une charge à son fils,
Et déjà, par avance, il se débat du prix.
De cent autres projets il flattoit sa pensée,
Et calculoit la somme à ses besoins laissée,
Lorsque, par un papier, sur la table apporté,
Les projets, le calcul, tout est déconcerté.
Il y voit, au moyen d'un dernier codicille,
Tout autre testament devenu [2] inutile.
Le mal est sans remède : il cède à sa douleur,
Et le deuil désormais n'est plus que dans le cœur.

[1] Tous les comptes se faisaient encore le jeton à la main, comme on le voit au théâtre dans la première scène du *Malade imaginaire*. — [2] Il faut lire sans doute *devenir*, au lieu de *devenu*, pour éviter l'hiatus.

XVIII. LES EFFETS DE LA NATURE [1].

Quel est l'époux exempt de cocuage?
Il n'en est point, ou très-peu, je le gage.
Ainsi tranchons des discours superflus :
Quoique l'on ait une femme fort sage,
Par elle on se voit mis au rang des fronts cornus.
La chair, sur la sagesse, eut toujours le dessus.

Dans un canton de la Champagne,
Était un jeune gars habitant de campagne.
Un Champenois ou cruche, on dit que c'est tout un.
Celui-ci, du pays, étoit tout le plus bête.
Jamais marque d'esprit ne sortit de sa tête;
Mais, de tout l'univers, c'étoit le plus beau brun.

[1] Ce conte a paru dans un ouvrage intitulé : *le Voyage de M. de Cléville* (Londres, 1750, in-12), dont l'auteur ne s'est pas fait connaître; on l'y trouve, à la page 31, sous ce titre : *Essai de Conte,* précédé de cet avis au lecteur : « Quoique tous les ouvrages des grands hommes ne soient pas parfaits, dans ceux qu'ils regardent eux-mêmes comme indignes de leur appartenir, on trouve cependant toujours ces traits brillants qui les caractérisent. Le conte qu'on va lire est le premier que le fameux La Fontaine ait rimé. Je le tiens d'un fort honnête homme qui avoit eu des liaisons intimes avec lui, mais je tais son nom par respect pour sa famille, qui tient un rang considérable dans l'Église et dans la Robe. Je me flatte que le lecteur me saura quelque gré de faire voir la lumière à une pièce qui pourra l'instruire en l'amusant. » Ce conte, où l'on remarque plusieurs traits vraiment dignes de La Fontaine, est évidemment d'une date postérieure à celle qui lui est assignée par l'éditeur, car ce serait avant *Joconde,* c'est-à-dire avant 1663, que La Fontaine aurait rimé son premier conte. Au reste, on remarque, à la fin, des vers qui semblent indiquer que La Fontaine n'avait pas encore eu à se plaindre de la conduite de sa femme, quand il composa ce conte.

A peine notre aimable rustre
Entroit sur son cinquième lustre,
Qu'il éprouva des mouvements d'amour,
Qu'il prit pour une maladie
Qui pourroit lui coûter la vie.
Il ne dormoit ni nuit ni jour.
Il se met dans la fantaisie
De consulter un médecin
Sur son douloureux mal, que mainte belle dame
Auroit voulu guérir, du meilleur de son âme.
Il prend son essor, un matin;
Il va chez un docteur et lui conte sa peine.
« Pargué! monsieur, dit-il, daignez me secourir.
J'ai certain mal qu'il vous faut me guarir.
Mal pis cent fois que la fièvre quartaine,
Et dont je tremblois de mourir.
— Donnez-moi votre pouls?... Grande est la maladie?
— Morgué! ce n'est pas là... Mon bras n'a point de mal.
Mais j'ons dans cet endroit un çartain animal
Qui me fait enrager ma vie;
Il s'anime avec tant d'ardeur,
Qu'il me fait à moi-même peur.
Tenez, guarissez-moi cela, je vous en prie? »
Le médecin, riant, lui dit : « Eh bien!
Je vous guérirai cette enflure;
Mais payez-moi? Sinon, je ne commence rien.
— Combien vous faut-il d'aventure?
— Dix écus! Je ne puis pas à moins, je vous jure;
Peut-être encore y mettrai-je du mien.
— Notre monsieur, prendrez-vous bien,
Pour vous nantir, ces deux écus à compte?
— Donnez! Mais dès demain apportez le restant. »
Il mouille dans l'eau froide un grand linge à l'instant,
Dont il couvre le mal, et l'enflure fut prompte
A déguerpir. « Que vous êtes savant!
S'écria le pauvre ignorant.

Grand médecin, Dieu vous bénisse!
Vartigué, l'excellent onguent!
— Allez, mon bon ami, le Seigneur vous guérisse!
Venez encor demain, qu'on vous en fasse autant.
Surtout, n'oubliez pas le reste de l'argent? »
Le médecin, le cœur plein d'aise,
Courut conter à sa moitié
L'innocence du pauvre Blaise :
Pas un mot ne fut oublié.
L'Hippocrate, pour elle, avoit de l'amitié,
Même jusqu'à la jalousie,
Mal qu'à l'hymen on voit toujours lié,
Lorsqu'on a femme jolie.
La belle avoit été sage toute sa vie :
De nul amant jamais elle n'eut de pitié,
Mais il lui vint en fantaisie
De guérir du beau gars la tendre maladie.
On eût vu notre médecin
S'en aller trouver maint voisin,
Et de conter à tous l'histoire de l'enflure,
Et la croustilleuse façon
De sa subite guérison.
Il fut bien ri de l'aventure.
La femme cependant rouloit dans son esprit,
Du garçon la grande innocence,
Et de son mal la corpulence.
Voici ce que la dame fit,
Pour en avoir la jouissance.

Le soir, son époux de retour,
Elle lui dit : « Mon cher amour,
Pour un malade d'importance,
On est venu tantôt implorer ta science;
Cours-y demain, d'abord qu'il sera jour?
On te promet très-grande récompense. »
Elle lui dit des noms en l'air,

Et mit à bien grande distance
L'endroit où le mari ne manqueroit d'aller :
« Pas n'y faudrai, ma bonne, ma chère âme,
Quoique ce soit bien loin d'ici.
Mais si notre nigaud alloit venir aussi,
Qu'y ferois-tu, petite femme?
— Allez, mon poulet de mari!
Sur moi, j'en prends tout le souci. »

Le dieu qui répand la lumière
A peine commençoit sa brillante carrière,
Que voilà notre médecin,
Bien botté, la bride à la main,
Qui, sur sa jument poulinière,
Enfile au trot le grand chemin.
Sitôt qu'il fut parti, notre amoureuse dame
Sortit du lit, toute de flamme,
Mit aussitôt du linge blanc.
La propreté sied beaucoup à la femme.
Dès qu'elle fut coiffée, arrive le manant.
La belle tressaillit de joie, en le voyant.

« Serviteur, lui dit-il, madame!
Je voudrions parler au médecin,
Qui me médicinit si bien hier au matin.
La dame, qui sentoit tout Paphos dans son âme,
Trouva ce rustre jouvenceau
Mille fois encore plus beau
Que n'étoit la belle peinture,
Dont son époux lui fit le dangereux tableau;
J'entends pour lui, non pour la créature.
Elle fit faire au gars le récit de nouveau
De son épouvantable enflure.
Il le lui fit, Dieu sait comment,
Sans garder nulle modestie.
La belle, à son discours, brûloit d'un feu charmant.

« Que je plains votre maladie!
Dit-elle au gars, le flattant doucement;
Je vous aime, et je veux vous guérir promptement. »
Là-dessus, on eût vu la belle
Le conduire dans sa ruelle;
Et là, sans aucun compliment,
Elle l'embrasse tendrement;
Elle caresse son enflure,
Qui grossissoit même à mesure
Qu'elle y touchoit légèrement.

Bornons ici cette peinture,
Il faut garder en tout quelque ménagement.
Notre rustre n'eut pas, sur si douce monture,
Fait trois voyages seulement,
Qu'il sentit du soulagement.

Quand madame fut satisfaite...
Que dis-je! satisfaite? En a-t-on satisfait?
Quand le gars ne put plus fournir aucune traite,
Elle le renvoya, le priant du secret.
Mais en a-t-on dans l'amoureux mystère?
On risque tout, plutôt que de se taire;
Même j'en connois sur ce point,
Qui disent bien souvent ce qu'ils ne savent point.
Le gars, s'en allant plein de joie,
Rencontra dans sa même voie
Le médecin fort en courroux
De n'avoir point trouvé sa proie.
Il n'avoit pas tort, entre nous.

« Monsieur, dit le paysan, je reviens de chez vous,
Où votre femme, sur ma vie,
A d'un remède des plus doux
Mis bon ordre à ma maladie?
Je pensons bien que de longtemps

Je n'aurons pas besoin de vos vilains onguents.
Votre femme a pensé nous faire mourir d'aise,
Quatre ou cinq fois; elle est, morgué, toute amiquié. »
De dépit, le cornard alloit assommer Blaise,
Mais le gaillard leva le pié.

Que d'hommes sont cocus d'un rustre, d'un Nicaise!
Mais qu'importe de qui, dès le moment qu'on l'est!
Au cocuage encor je n'ai point d'intérêt.
Que j'y vienne, voici ma thèse :
Que le sot en murmure et le sage se taise[1]!

Le médecin, de retour au logis,
Fit, dit-on, d'effroyables bruits.
Les voisins surent l'aventure,
Et maint conte fut fait au sujet de l'enflure.
Vous qui tremblez pour votre front,
Maris jaloux, cessez de tourmenter vos âmes :
Que vous importe tant que l'on aime vos femmes?
Un mal commun n'est pas affront.

[1] Ce vers exprime la même pensée que ces deux vers bien connus du drame de la *Femme jalouse*, par Desforges :

Le bruit est pour le fat, l'éclat est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface de l'Éditeur. I
Introduction. — Les vieux Conteurs français. V
Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine, par Matthieu Marais. XIII

CONTES ET NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

Avertissement de la première édition du premier livre des Contes (1665). 1
Préface de la seconde édition du premier livre des Contes (1665). 3
Joconde. 7
Richard Minutolo. 25
Le Cocu battu et content. 32
Le Mari confesseur. 38
Le Savetier. 39
La Vénus Callipyge. 41
Les deux amis. 42
Le Glouton. 43
Sœur Jeanne. 43
Le Juge de Mesle. 44
Le Paysan qui avoit offensé son seigneur. 45

LIVRE DEUXIÈME.

Préface pour le second livre des Contes (1667). 49
Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules. . . 55

Les Cordeliers de Catalogne. 62
Le Berceau. 71
Le Muletier. 77
L'Oraison de saint Julien. 82
La Servante justifiée. 94
La Gageure des trois Commères. 98
Le Calendrier des Vieillards. 110
A Femme avare galant escroc. 118
On ne s'avise jamais de tout. 120
Le Villageois qui cherche son veau. 122
L'Anneau d'Hans Carvel. 122
Le Gascon puni. 124
La Fiancée du roi de Garbe. 128
L'Ermite. 152
Mazet de Lamporechio. 161

LIVRE TROISIÈME.

Les Oies de frère Philippe. 169
La Mandragore. 174
Les Rémois. 185
La Coupe enchantée. 192
Le Faucon. 211
La Courtisane amoureuse. 220
Nicaise. 229
Le Bât. 237
Le Baiser rendu. 237
Alis malade. 238
Imitation d'Anacréon (portrait d'Iris). 239
L'Amour mouillé. 239
Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries. . 241

LIVRE QUATRIÈME.

Comment l'esprit vient aux filles. 259
L'Abbesse malade. 263
Dindenaut et Panurge. 267
Les Troqueurs. 269
Le Cas de conscience. 275

Le Diable de Papefiguière. 280
Féronde ou le Purgatoire. 287
Le Psautier. 294
Le Roi Candaule et le maître en droit. 299
Le Diable en enfer. 310
La Jument du compère Pierre. 316
Pâté d'anguille. 322
Les Lunettes. 327
Le Cuvier. 334
La Chose impossible. 336
Le Magnifique. 339
Le Tableau. 346

LIVRE CINQUIÈME.

La Clochette. 355
Le fleuve Scamandre. 358
La Confidente sans le savoir, ou le Stratagème. 362
Le Remède. 368
Les Aveux indiscrets. 372
La Matrone d'Éphèse. 376
Belphégor. 382
Les Quiproquos. 392
Les filles de Minée. 399
Philémon et Baucis. 416

CONTES ET NOUVELLES ATTRIBUES A LA FONTAINE.

Miaulement des Chattes. 425
L'Enfant. 427
Colin. 429
L'Espagnol. 429
Il vaut mieux manger du lard que mourir de faim. . . . 431
Les deux Compères. 433
Les Noces de Guillot. 439
Les Opilations de Sylvie. 444
Le duc d'Albe. 444
Le Contrat. 447
La Couturière. 450

Le Gascon. 451
La Cruche. 453
Promettre est un et tenir est un autre. 454
Le Rossignol. 456
Le Coup de corne. 464
Les deux Testaments. 468
Les Effets de la nature. 471

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2010

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 006 814 241 6